

ALEKSANDR <I., RUSSLAND, ZAR>
KATHARINA <WÜRTTEMBERG, KÖNIGIN>

**Correspondance de
l'Empereur Alexandre Ier
avec sa soeur la Grande
Duchesse Catherine,
Princesse d'Oldenbourg, puis
Reine de Wurtemberg**

1805 - 1818

Manufacture des Papiers de l'Etat
St-Pétersbourg
1910

books2ebooks – Millions of books just a mouse click away!



European libraries are hosting millions of books from the 15th to the 20th century. All these books have now become available as eBooks – just a mouse click away. Search the online catalogue of a library from the eBooks on Demand (EOD) network and order the book as an eBook from all over the world – 24 hours a day, 7 days a week. The book will be digitised and made accessible to you as an eBook. Pay online with a credit card of your choice and build up your personal digital library!

What is an EOD eBook?

An EOD eBook is a digitised book delivered in the form of a PDF file. In the advanced version, the file contains the image of the scanned original book as well as the automatically recognised full text. Of course marks, notations and other notes in the margins present in the original volume will also appear in this file.

How to order an EOD eBook?



Wherever you see this button, you can order eBooks directly from the online catalogue of a library. Just search the catalogue and select the book you need.

A user friendly interface will guide you through the ordering process. You will receive a confirmation e-mail and you will be able to track your order at your personal tracing site.

How to buy an EOD eBook?

Once the book has been digitised and is ready for downloading you will have several payment options. The most convenient option is to use your credit card and pay via a secure transaction mode. After your payment has been received, you will be able to download the eBook.

Standard EOD eBook – How to use

You receive one single file in the form of a PDF file. You can browse, print and build up your own collection in a convenient manner.

Print

Print out the whole book or only some pages.

Browse

Use the PDF reader and enjoy browsing and zooming with your standard day-to-day-software. There is no need to install other software.

Build up your own collection

The whole book is comprised in one file. Take the book with you on your portable device and build up your personal digital library.

Advanced EOD eBook - How to use

Search & Find

Print out the whole book or only some pages.



With the in-built search feature of your PDF reader, you can browse the book for individual words or part of a word.

Use the binocular symbol in the toolbar or the keyboard shortcut (Ctrl+F) to search for a certain word. "Habsburg" is being searched for in this example. The finding is highlighted.

Copy & Paste Text



Click on the “Select Tool” in the toolbar and select all the text you want to copy within the PDF file. Then open your word processor and paste the copied text there e.g. in Microsoft Word, click on the Edit menu or use the keyboard shortcut (Ctrl+V) in order to Paste the text into your document.

Copy & Paste Images



If you want to copy and paste an image, use the “Snapshot Tool” from the toolbar menu and paste the picture into the designated programme (e.g. word processor or an image processing programme).

Terms and Conditions

With the usage of the EOD service, you accept the Terms and Conditions. EOD provides access to digitized documents strictly for personal, non-commercial purposes.

Terms and Conditions in English: <http://books2ebooks.eu/odm/html/ubw/en/agb.html>

Terms and Conditions in German: <http://books2ebooks.eu/odm/html/ubw/de/agb.html>

More eBooks

More eBooks are available at <http://books2ebooks.eu>

6758
loc





CORRESPONDANCE
DE L'EMPEREUR ALEXANDRE I^{ER}
AVEC SA SŒUR
LA GRANDE-DUCHESSE CATHERINE





L'Empereur Alexandre I^{er}.

GRAND-DUC NICOLAS MIKHAÏLOWITCH

CORRESPONDANCE
DE L'EMPEREUR ALEXANDRE I^{ER}

AVEC SA SŒUR

LA GRANDE-DUCHESSE CATHERINE,

Princesse d'Oldenbourg, puis Reine de Wurtemberg

1805—1818

Orné de 8 planches et de 2 fac-simile d'autographes

En dépôt à Paris
chez Manzi, Joyant et C^{ie}, 24, Boulevard des Capucines

ST-PÉTERSBOURG
MANUFACTURE DES PAPIERS DE L'ÉTAT

1910



PRÉFACE.

La Grande-Duchesse Catherine est connue pour avoir été la sœur préférée d'Alexandre I^{er}. On sait qu'il lui témoignait la plus entière confiance, n'avait pas de secrets pour elle et entretenait avec elle une correspondance suivie. Tous les témoignages s'accordent à placer cette correspondance aux archives des Princes d'Oldenbourg, dans ce palais du Champ-de-Mars où elle aurait donc été consumée lors de l'incendie de 1849 *), et sans qu'on pût même compter, semblait-il, en retrouver jamais une copie. Or, l'accès des Archives du Ministère des Affaires étrangères, dites Archives de l'Etat, nous ayant été gracieusement ouvert, nous avons réussi, après plusieurs années de recherches infructueuses, à en retrouver une partie considérable, et pour une période des plus intéressantes: ce ne sont pas des copies, mais les originaux mêmes, intégralement, pour 1807,

*) V. La Grande-Duchesse Catherine, esquisse biographique par I. Bojérianoff (St-Pétersbourg, 1888), p. 52: „Le feu a malheureusement dévoré il y a quelques années la correspondance de la Grande-Duchesse avec Rostoptchine et Karamzine, et il est dès lors malaisé d'apprécier sa conduite en 1812“.

1811, 1812, 1813, 1814 et 1815, ainsi que des fragments de la suite, jusqu'à la mort inopinée de la Grande-Duchesse à la fin de décembre 1818. On a également conservé presque tous les billets d'Alexandre I^{er}, écrits en grande partie au crayon, mais tous malheureusement dépourvus de dates et sans qu'il soit possible d'en restituer autrement que par conjecture en se guidant sur le contenu.

La Bibliothèque Particulière de S. M. l'Empereur renferme les lettres et de nombreux billets au crayon d'Alexandre I^{er} à sa sœur de 1805 à 1812. Il y en a plusieurs paquets qui ont dû rester tels quels sans avoir jamais été ouverts sous Nicolas I^{er}, et qui, sous les deux règnes suivants, n'ont été consultés par aucun historien, non plus que les dossiers des Archives de l'Etat *).

On a aussi trouvé aux Archives de l'Etat, en plusieurs liasses revêtues du sceau de l'Empereur Nicolas I^{er}, des lettres de la Grande-Duchesse Catherine à Alexandre I^{er}.

Nous avons maintenant l'autorisation de publier ces précieux documents, pleins d'intérêt et d'enseignements, et qui révèlent plus d'un trait nouveau du caractère de l'Empereur. C'est ainsi qu'avec ses airs d'incertitude et d'hésitation, ses lettres témoignent souvent de sa lucidité et de sa fermeté de vues, de sa parfaite assurance à prendre une décision ou

*) Il est tout à fait incompréhensible que le regretté Schilder, qui avait ses entrées aux archives de la Bibliothèque Particulière de S. M. l'Empereur et y venait presque chaque jour, n'ait même pas vu ces lettres d'Alexandre I^{er}. Son Histoire ne les mentionne nulle part comme références. L'éminent historien avait d'ailleurs l'habitude, partout où il travaillait, d'enrichir les documents d'annotations qu'il y annexait sur feuilles volantes: or les liasses de Lettres et billets de l'Empereur Alexandre à la Grande-Duchesse Catherine (Casier II, N^o 2, 21) ne renferment pas trace de son écriture si caractéristique.

à la régler d'avance; on le voit, fort de son expérience de la vie, tantôt poursuivre avec persévérance l'exécution d'un plan déterminé, tantôt se tracer une ligne de conduite mûrement arrêtée. Tout ce qu'il avait d'énigmatique pour les contemporains, tout ce qu'on croyait alors de l'irrésolution de caractère, disparaît aujourd'hui. Et de même ses appréciations, étonnantes de justesse, sur les divers personnages, tant russes qu'étrangers, nous le montrent fin connaisseur d'hommes, juge éclairé des mérites et des défauts de chacun.

La remarquable lettre, par exemple, qu'il écrit à sa sœur le 18 septembre 1812, au lendemain de la bataille de Borodino et de la reddition de Moscou, dans un état d'agitation manifeste, offre un magistral tableau d'ensemble de la Russie au moment donné, avec exposé détaillé de la situation respective des belligérants, et témoigne d'une parfaite connaissance de l'opinion publique et de tous les bruits en circulation. Elle renferme également des portraits de Koutouzoff, Barclay de Tolly, Bagration, Bennigsen, Rostoptchine et du fameux comte Pahlen, ainsi que l'appréciation de leur valeur militaire. Tout est dit en détail, bien clairement et sans ambages, en parfaite connaissance de cause: d'un bout à l'autre de la longue épître, pas l'ombre d'une hésitation *)! Et plus tard, quand il s'agira de poursuivre sans trêve la lutte contre Napoléon, même note de farouche résolution dans les lettres de 1813 et 1814. Même aux jours terribles de Bautzen et Leipzig, en dépit de la fatigue physique,

*) Voir aussi la curieuse brochure publiée l'année dernière à Paris: Correspondance inédite de l'Empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année 1812, par X., 1909.— On y sent bien tout ce qu'il y a de net et de déterminé dans les vues de l'Empereur.

Alexandre trouve moyen d'écrire à sa sœur et de répondre en détail à toutes ses sollicitations, à toutes ses questions, sans oublier la moindre chose. Rare mérite, que de conserver à un pareil moment semblable harmonie de pensée et de volonté! Et malgré tout, il a encore la force de se concentrer, de se dominer assez pour mener lui-même les affaires compliquées de la politique extérieure et veiller en même temps à l'unité d'action des troupes alliées. La tâche était ardue: il s'en acquitta avec autant de succès que de rapidité. C'est vraiment alors l'apogée des brillantes capacités d'Alexandre; il prend en mains au moment voulu tous les ressorts de la lutte finale contre l'ennemi détesté dont l'amitié depuis cinq ans lui pèse, fardeau imposé par le Ciel! Et sachant dans cet ordre d'idées ses vues partagées par sa sœur *), il se sent manifestement attiré vers elle; ses lettres respirent une inaltérable confiance, bien autrement profonde que celle qu'il témoignait sans doute à sa propre femme: mais l'Impératrice Elisabeth, malgré toutes ses convictions, n'avait pas un caractère à inspirer l'enthousiasme, le feu sacré, qui pouvaient trouver prise sur une nature aussi impressionnable. Et puis les deux princesses restèrent toujours étrangères l'une à l'autre: à la mort du Prince Georges d'Oldenbourg (14 décembre 1812), la froide nature de l'Impératrice n'avait guère témoigné d'intérêt à sa veuve, et maintenant, en présence de leur commun enthousiasme pour la patrie, l'Empereur, plus accessible à l'influence de sa sœur, lui accordait une préférence manifeste. Notons d'ailleurs que nulle part ici, ni sous la plume d'Ale-

*) V. Journal de la Société Impériale d'Histoire Militaire de Russie, 1910, fasc. 2, pp. 39—68: S. Goulewitch, Le Rôle de la Famille Impériale dans la formation des milices nationales.

xandre ni sous celle de la Grande-Duchesse, on ne rencontre le nom de l'Impératrice: en correspondance tout aussi régulière, tout aussi affectueuse avec sa femme, l'Empereur ne lui témoignait cependant pas la même confiance. C'est bien là un trait de caractère.

Le séjour d'Alexandre I^{er} à Londres pendant l'été de 1814 offre un bel exemple de l'influence que pouvait exercer sur lui la Grande-Duchesse Catherine. Nature ardente et impressionnable, elle se laissait parfois aller à des entraînements passagers qui lui firent même commettre des bévues irréparables et lui causèrent le plus grand tort. C'est ainsi qu'à Londres, elle commença par se brouiller avec le Régent et son ministre, et avec l'ambassadeur de Russie, le comte Lieven: puis sa fougue habituelle la précipita dans l'extrême contraire; elle affecta de rechercher tout ce qui était opposition au Régent et au ministère conservateur. Ses avances à la fille du Régent, brouillée avec son père, ainsi qu'à Lord Holland et Lord Grey, les leaders de l'opposition libérale, excitèrent à bon droit le dépit du gouvernement. Ce n'est pas tout. Arrivé à Londres, l'Empereur Alexandre refusa les palais préparés pour son séjour et préféra descendre chez la Grande-Duchesse sa sœur. Le Régent en éprouva un vif mécontentement, et ce fut dès le début entre les deux princes l'origine de conflits des plus regrettables, qui restèrent jusqu'à la fin sans s'apaiser ni même s'amortir, au grand désespoir de l'ambassadeur de Russie. Au point de vue politique, c'était un voyage manqué: le résultat fut tout négatif, à la grande satisfaction des nombreux ennemis de la Russie, le prince Metternich, Lord Castlereagh et tant d'autres. La faute en était uniquement à l'attitude inconsidérée de la Grande-

Duchesse et à l'influence qu'elle avait su exercer à un moment donné sur son Impérial frère.

La princesse Lieven, née Benckendorf, la femme bien connue de l'ambassadeur, souligne quelques épisodes de ce voyage de Londres dans un fragment de ses Mémoires conservé en copie dans la Bibliothèque Particulière de S. M. l'Empereur. Pour mieux faire comprendre comment les choses se passaient alors, nous en donnons ci-après des extraits, de ceux qui ne sont pas déjà cités par Ernest Daudet *) et ce n'est que dans la correspondance de la princesse qu'on trouve quelques courts passages sur les événements de Londres.

L'étonnant n'est pas tant la conduite de la Grande-Duchesse, mais comment l'Empereur put-il ainsi se départir de sa réserve, de sa circonspection, de son esprit de suite? Ne serait-ce pas qu'il commençait à être rassasié de gloire et de succès, après trois ans des incessantes épreuves physiques et morales de la guerre avec Napoléon? Telle est apparemment la seule explication possible, car il connaissait bien les défauts de sa sœur, et on aurait peine à croire autrement qu'il en fût venu dans ces quelques mois à perdre de vue pour un temps non seulement ses intérêts personnels, mais encore ceux de son pays.

Quoi qu'il en soit, les observations que fait, non sans quelque ironie, la princesse Lieven, sont parfaitement justes. Les suites ne se firent pas attendre: elles furent lamentables. Dès l'année suivante, le Régent et Lord Castlereagh s'enten-

*) Ernest Daudet, Une vie d'ambassadrice: la princesse de Lieven, Paris, Plon, 1904.

dirent au congrès de Vienne avec Metternich et Talleyrand pour diriger contre la Russie une triple alliance de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France! Et Alexandre resta au sein de ses triomphes et des solennités ininterrompues de Vienne, sans soupçonner un instant la possibilité d'un coup aussi perfide que déplorable: plat courtisan et diplomate nul, le comte Nesselrode laissait tout bonnement faire sans rien voir.

Comme suite à une étude prolongée du caractère et des inclinations d'Alexandre I^{er}, signalons des contradictions tout aussi incompréhensibles pour nous qu'elles l'étaient pour les contemporains. Autant la lutte contre Napoléon fut poursuivie avec acharnement et persévérance en Russie et à l'étranger jusqu'à l'effondrement non seulement du potentat, mais encore de tout son système, pour la plus grande gloire du Souverain russe et des armes russes, autant le rôle d'Alexandre devient par la suite terne et inconséquent. On dirait que son esprit et sa volonté s'étaient concentrés, tendus, sur un but exclusif, le renversement de son rival: le but atteint, le feu tombe, l'inspiration s'évanouit, et l'âme d'Alexandre se met en quête d'un élément nouveau de nature à la satisfaire, tandis que tout le reste, y compris l'intérêt de la Russie, est relégué dans une sorte d'oubli.

Cet élément nouveau, l'Empereur le trouve bientôt dans la fréquentation et les entretiens spirituels de la baronne de Krudener. Enthousiaste, mais brouillonne, sans le moindre esprit, d'une instruction toute superficielle, saturée de lectures philosophiques allemandes et françaises, la baronne cherchait depuis longtemps déjà à entrer en rapports personnels avec le prestigieux libérateur de l'Europe. Après avoir longtemps erré de place en place sans pouvoir trouver nulle part ni

repos ni satisfaction, elle était venue échouer en 1811 dans l'Allemagne du Sud; la Suisse ne lui convint pas, sa propagande religieuse la fit expulser du Wurtemberg et elle se fixa dans le Grand-Duché de Bade. Elle y noua en 1814, lors du séjour de l'Impératrice Elisabeth au château de Bruchsal, des relations avec la demoiselle d'honneur Alexandrine Stourdza (plus tard comtesse Edling), et réussit par son intermédiaire à se faire présenter à S. M., qui ne fut pas sans la distinguer dès l'abord, mais parle d'elle sans grand enthousiasme dans ses lettres à la Margrave sa mère.

C'était toutefois un bon début comme essai préalable à une présentation éventuelle à l'Empereur. Mlle Stourdza, qu'il avait toujours honorée de sa bienveillance, sut de son côté l'intéresser à sa nouvelle amie, dont elle lui communiqua à plusieurs reprises des lettres spirituelles écrites soi-disant à son intention. Lors du congrès de Vienne en 1815, les deux amies furent en correspondance plus suivie que jamais, et la demoiselle d'honneur eut fréquemment l'occasion, dit Schilder, non seulement de parler de la baronne à l'Empereur, mais encore de lui lire des lettres d'elle. „Les premiers élans mystiques d'Alexandre I^{er} remontent à 1812“, avance ici l'historien *); mais il est difficile de souscrire à cette opinion, et pour une raison bien simple: en 1812, l'Empereur était tout entier à son œuvre libératrice, et s'y consacra exclusivement jusqu'au bout. La prise de Paris seule marque un brusque tournant dans son caractère. Si, comme dit Schilder **), „il alla voir en Silésie les Frères Moraves, conversa à Bade

*) L'Empereur Alexandre I^{er}, T. III, p. 322.

**) *Ibid.*, p. 323.

avec Jung-Stilling, témoigna à Londres tous ses égards aux Quakers et assura de son intérêt une députation de la Société Biblique“, le tout est bien postérieur à 1812, et il n’y faut voir que des démonstrations en harmonie avec son caractère et ses goûts sociables.

Mais après la marche triomphale à travers l’Europe, un changement sensible se produit en lui, et ses lettres à sa sœur Catherine en font foi. Or elles ont échappé aux recherches de Schilder, et ainsi s’explique que son Tome III ignore presque complètement le rôle de la Grande-Duchesse à l’époque, rôle surabondamment démontré d’ailleurs par d’autres documents trouvés dans ses papiers. Citons par exemple, sous le titre: De la littérature mystique, des notes sur les ouvrages du théosophe Bœhm, de Swedenborg, Saint-Martin, Stilling et autres. Notons aussi des billets d’Alexandre comme celui-ci: „Voici encore quelque chose. C’est une espèce d’introduction au fameux papier sur les Sociétés Mystiques. Tout à vous de cœur et d’âme pour la vie. A.“ Comme le montrent de tels billets, Alexandre non seulement avait donc avec sa sœur des entretiens spirituels, mais encore lui communiquait divers détails; en un mot, elle était parfaitement au courant de ses méditations mystiques et les approuvait plutôt.

Dans une lettre du 22 mai/3 juin 1815, datée de Luisbourg, il lui parle en détail de malentendus avec une certaine Virginie au sujet de conversations avec son autre sœur la Grande-Duchesse Marie et lui envoie de ce personnage une lettre qui n’a malheureusement pas été retrouvée au dossier, car elle eût donné la clef de l’énigme: qui est cette Virginie? Quelques passages donnent lieu de supposer

que c'est précisément la baronne Krudener; par exemple: „Ce qui m'afflige aussi cruellement, c'est que Virginie a l'air de se reprocher d'avoir encouragé mon attachement, tandis que plutôt elle a tout fait pour m'en détourner, du moins pour me donner la persuasion qu'il lui était complètement indifférent“. Et plus loin: „Mettez-moi aux pieds de Virginie. Dites-lui que mon affection pour elle est éternelle, que, malgré toutes les manières qu'on pourra l'analyser, elle est tellement pure, tellement un tribut d'admiration que mon âme porte à la sienne, qu'il est impossible de la défigurer“. Les dates concordent bien. La première entrevue de l'Empereur avec Mme de Krudener eut lieu à Heilbronn le 4/16 juin 1815: or les lettres sur Virginie sont de Luisburg du 22 mai/3 juin et de Heidelberg du 1/13 juin. La baronne était venue se poster sur le passage du Souverain, dans la petite ville de Schlüchtern (Hesse-Cassel), au croisement des grandes routes d'Autriche. Apprenant le 3/15 juin qu'il venait d'arriver avec son état-major à Heilbronn, elle s'y précipita sans perdre une minute, y débarqua au milieu de la nuit et se fit immédiatement annoncer, non sans quelque difficulté, par le prince Wolkonsky. Elle fut reçue séance tenante.

Tout ceci a été révélé par une lettre de l'Empereur à Mlle Stourdza, qui se trouvait à quelques étapes en arrière près de l'Impératrice Elisabeth *). Bien que cette lettre soit depuis longtemps connue **), donnons-en pour plus de clarté quelques fragments:

*) Joseph Turquan, *La baronne Krudener*, pp. 206 et 207, et Charles Eynard, *Vie de Madame Krudener*.

**) Schilder la donne tout entière en traduction au T. III de son Histoire.

„.... Je respirais enfin, et mon premier mouvement fut de prendre un livre que je porte toujours avec moi; mais mon intelligence, obscurcie par de sombres nuages, ne se pénétrait point du sens de cette lecture. Mes idées étaient confuses et mon cœur oppressé. Je laissai tomber le livre en pensant de quelle consolation m'aurait été dans un moment pareil l'entretien d'un ami pieux. Cette pensée vous rappela à mon souvenir; je me souvins aussi de ce que vous m'avez dit de Madame Krudener et du désir que je vous avais exprimé de faire sa connaissance. — Où peut-elle être maintenant et comment la rencontrer jamais?... J'avais à peine exprimé cette idée que j'entends frapper à ma porte. C'était le prince Wolkonsky, qui, de l'air le plus impatienté, me dit qu'il me troublait bien malgré lui à cette heure indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une femme qui voulait absolument me voir. Il me nomma en même temps Madame de Krudener! Vous pouvez vous figurer ma surprise. Je croyais rêver. — Mme de Krudener, Mme de Krudener! m'écriai-je. Cette réponse si subite à ma pensée *ne pouvait être un hasard*. Je la vis sur-le-champ, et, comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis si longtemps“.

Ainsi une coïncidence toute fortuite n'était pas admise par l'imagination d'Alexandre comme l'effet pur et simple du hasard. En somme, l'explication était bien moins compliquée. Mme de Krudener avait appris à Strasbourg le débarquement de l'île d'Elbe; elle devina sans peine que les troupes alliées, y compris les Russes, allaient marcher de nouveau sur la France, et que l'Empereur Alexandre quitterait Vienne

pour venir en Allemagne, où se trouvait encore une partie de son armée. Elle n'avait plus dès lors qu'à aller se poster à proximité du quartier général, qu'il rejoindrait évidemment. Tout marcha à souhait. L'entrevue nocturne était une habile combinaison, et on sait comment le hasard fit le reste.

L'entrevue s'étant passée sans témoins, on ne peut que faire des conjectures, car les deux acteurs gardèrent le secret. C'est une question encore mal connue, faute de documents, que celle de la connaissance et des relations d'Alexandre I^{er} avec Mme de Krudener, et qui réclame une sérieuse investigation de la part des historiens. Nous voudrions pour notre part jeter quelque lumière sur cette page de la vie de l'Empereur.

C'était une personnalité peu sympathique que cette baronne de Krudener. Uniquement occupée de sa propre personne, elle se crut célèbre pour son malheureux roman de Valérie, et prétendit rivaliser tour à tour avec Mme de Staël et Mme Récamier. Tout en elle était d'ailleurs assaisonné d'une forte dose de charlatanisme qui, loin de lui concilier les sympathies, ne faisait que la rendre ridicule. Sainte-Beuve, qui sut mieux que personne la comprendre et la juger, termine ainsi un des Lundis qu'il lui consacre : „Chez elle, il ne faut pas oublier ce mélange particulier de la légèreté et de la pureté livonienne qui explique tout“ *). Observation malicieuse, mais bien juste!

Comme échantillon des inspirations prophétiques de la baronne, citons ce passage d'une lettre de Strasbourg, du 15/27 octobre 1814 à Mlle Stourdza, alors à Vienne avec

*) Mme de Krudener, née Vietinghof, était une allemande des Provinces Baltiques.

l'Impératrice Elisabeth:..... „L'Ange qui marquait du sang préservateur les portes des élus passe, le monde ne le voit pas; il compte les têtes, le jugement s'avance, il est près et l'on s'agite sur un volcan. *Nous allons voir la coupable France, qui, selon les décrets de l'Eternel, devait être épargnée par la croix qui l'avait soumise, nous allons la voir châtiée.* Des chrétiens ne devaient pas punir, et l'homme que l'Eternel avait choisi et béni, l'homme que nous sommes heureux d'aimer comme notre Souverain, ne pourrait porter que la paix. *Mais l'orage s'avance; ces lys que l'Eternel avait conservés, cet emblème d'une fleur pure et fragile qui brisait un sceptre de fer parce que l'Eternel le voulait ainsi, ces lys qui auraient dû appeler à la pureté, à l'amour de Dieu, à la repentance, ont paru pour disparaître: la leçon est donnée, et les hommes, plus endurcis que jamais, ne rêvent que tumulte“*

La morale de cette tirade, c'est que la baronne s'ennuyait à Strasbourg, au lieu d'être au congrès de Vienne où elle n'avait pu se faire admettre: elle avait entendu parler de l'impopularité des Bourbons en France et d'un retour de plus en plus vraisemblable de Napoléon, et en lança la prédiction comme une révélation d'En-Haut. Naïvement, la demoiselle d'honneur s'empressa de communiquer la lettre à l'Impératrice, qui la fit lire à son époux. Le but était atteint: l'Empereur ne devait rien oublier.

Après l'entrevue d'Heilbronn, la baronne alla à Heidelberg, où elle le vit presque chaque jour, puis, sur son invitation, le suivit à Paris. Là, elle se fixa à l'Hôtel Montchenu, non loin du Palais de l'Elysée, où il était descendu, et elle continua à le voir chaque jour. Mais, à ce second séjour de

Paris, l'Empereur était déjà mal disposé, à part même ses relations avec l'importune baronne: l'année précédente, il était le centre de tout, le sauveur de l'Europe et l'objet de l'attention générale; maintenant on s'était passé des Russes, c'étaient Blücher et Wellington qui avaient moissonné les lauriers; lui était relégué au second plan.

Ainsi s'explique ce début de sa lettre de Bruxelles à sa sœur Catherine, le 19 septembre/1^{er} octobre 1815: „Me voilà hors de ce maudit Paris!“ Et cependant, un mois avant, le 30 août/11 septembre, il avait passé le jour de sa fête la fameuse revue de Vertus en présence de milliers de spectateurs, au premier rang desquels l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse, le comte d'Artois (le futur Charles X) et le Duc de Berry, Wellington et les maréchaux de Napoléon, et tant d'autres! Spectacle unique en son genre! Pour ce jour mémorable, la baronne de Krudener s'était empressée de publier sa brochure *Le Camp de Vertus*, en l'honneur de son héros et protecteur. Notons encore un trait de Sainte-Beuve: „... Telle, dans cette plaine, elle arriva dès l'aurore, telle, debout au moment de la prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite au front des troupes prosternées“.

La revue, la baronne et ses entretiens, Paris même, l'Empereur était apparemment excédé de tout! Cette époque est celle de l'origine de la Sainte Alliance. Quel était le promoteur de la grande idée? La question est restée sans solution, après avoir soulevé bien des controverses, tant parmi les contemporains que plus tard parmi les historiens. Il est plus que probable que c'est à l'Empereur Alexandre que revient l'initiative même; la plume de la baronne Krudener ne fit que le reste, bien que le prince Metternich,

contre toute vraisemblance, lui attribue dans ses Mémoires l'idée première, et il est d'ailleurs le seul de cet avis. Sans entrer à fond dans la question, ajoutons seulement que certainement l'Empereur et la baronne Krudener caressèrent tous deux un même rêve et voulurent quelque chose de particulier, une inspiration d'En-Haut, mais une utopie ici-bas. Le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume prit à l'idée de la Sainte Alliance un intérêt particulier, comme aussi l'Empereur François d'Autriche, et ce fut, à l'instigation de Metternich, l'origine d'une série de congrès, Aix-la-Chapelle, Laybach, Vérone, dont le profit fut d'ailleurs nul, ou, pour mieux dire, négatif, au point de vue des intérêts et de la grandeur de la Russie. Peu après tomba tout l'enthousiasme d'Alexandre I^{er} pour la prophétesse livonienne; elle rentra dans son pays sans aller jusqu'à Pétersbourg, lui de son côté évita soigneusement toute nouvelle entrevue, et, un an avant lui, elle mourait en Crimée le 25 décembre 1824.

Mais, ainsi lancé par Mme de Krudener sur la voie du mysticisme, Alexandre ne s'arrêta pas dans sa poursuite de l'inconnaissable, et tel il apparaît dans ses rapports avec le prince Alexandre Golitzyne, l'archimandrite Photius et la comtesse Anne Orloff. On ne savait pas au juste à quoi s'en tenir: tantôt le mysticisme prenait le dessus, tantôt c'étaient des divagations spirituelles, et l'Empereur finit par se montrer indifférent à tout, négligent des affaires de l'État et absolument désenchanté. Il ne faudrait pas voir là l'influence de la prophétesse ou quelque autre cause extérieure: le bilan de toute sa jeunesse, son éducation sous la direction de La Harpe, le drame de son avènement, ses impuissantes velléités de libéralisme au milieu de jeunes conseillers inexpérimentés,

enfin le succès inespéré de sa lutte inégale avec Napoléon, tels sont les éléments qui affectèrent son système nerveux et son caractère à l'âge d'homme. Il était prématurément vieilli au physique et au moral quand il mourut dans la force de l'âge d'un refroidissement accidentel à 48 ans.

La présente édition de sa correspondance avec sa sœur Catherine montre à l'œuvre son caractère compliqué. Dans cette conversation sans contrainte avec un de ses proches, il n'avait pas à craindre d'en trop dire, il pouvait poser le masque qu'il ne quittait autrement pour personne. Les documents qui suivent nous montrent le véritable Alexandre: celui qui fut une énigme pour la foule disparaît pour un temps, et c'est ce caractère de naturel qui en fait pour nous tout le prix.

Et maintenant, qu'était-ce que sa partenaire, cette sœur à laquelle il témoignait tant d'affection et d'estime, qui sut si bien le comprendre et s'entendre avec lui? Elle ne fit ici-bas qu'une apparition et mourut à trente ans. Cette intéressante personnalité n'a pas encore de biographie complète *); il n'existe qu'une brève esquisse biographique composée par Bojérianoff pour le centenaire de sa naissance sous ce titre: La Grande-Duchesse Catherine, quatrième fille de l'Empereur Paul I^{er}, Duchesse d'Oldenbourg, Reine de Wurtemberg, 1788 — 1818, et c'est tout.

Quant à sa correspondance, l'Archive Russe a donné en 1870 ses lettres au général du génie Devollant, collaborateur de son mari le Prince Georges d'Oldenbourg aux

*) „La biographie complète de cette femme remarquable“, écrivait Barténeff dès 1870, „ferait, à n'en pas douter, un ouvrage plein de vie et d'intérêt. Elle écrivait beaucoup et souvent, mais où sont ces lettres, où sont ses papiers?“

Ponts et Chaussées. Tout le reste a brûlé avec les archives du palais d'Oldenbourg, et on ne saurait trop le déplorer, car il y avait dans le nombre des pièces d'un grand intérêt pour l'histoire du temps, entre autres les lettres à Rostoptchine et à Karamzine. Mentionnons encore des lettres isolées à divers personnages publiées par hasard dans les périodiques.

La Grande-Duchesse Catherine avait reçu ainsi que ses sœurs, sous la direction de sa mère, une éducation forte, et passablement complète pour l'époque. Parlant et écrivant bien le russe, talent peu commun dans la haute société russe de la fin du XVIII^e siècle, elle savait très bien le français et l'allemand, et même l'anglais. Malgré l'importance et l'autorité considérables de sa mère, elle avait plus qu'aucune de ses sœurs conservé étant jeune fille une bonne dose d'indépendance et toute son individualité, qui se donna surtout carrière après le mariage. La douloureuse épreuve de ses aînées, les Grandes-Duchesses Alexandrine et Hélène, mortes successivement en couches dans les premiers temps de leur union, porta l'Impératrice Mère à retarder le mariage des deux autres, et Catherine ne fut fiancée qu'à près de vingt-et-un ans, en 1809, au Prince Georges de Holstein-Oldenbourg. D'autres partis avaient été mis en avant: l'union avec Napoléon, dont il avait été fortement question lors de Tilsitt et d'Erfurt, fut repoussée après quelques hésitations, non seulement par la mère, mais aussi par la jeune princesse. Puis le prince Alexandre Kourakine, investi de toute la confiance de l'Impératrice Marie, passa deux ans en recherches infructueuses près des cours d'Europe. On songea successivement à plusieurs Archiducs d'Autriche, à l'Empereur François lui-même, veuf de sa seconde femme, au Prince Henri de

Prusse, au Prince Héritier de Bavière, enfin au Prince Léopold de Cobourg, le futur Léopold I^{er} de Belgique: pour une raison ou pour une autre, aucun de ces partis ne convint *), et lorsqu'en 1808, Pétersbourg reçut à la fois la visite du même Prince de Cobourg et celle de Georges d'Oldenbourg, la Grande-Duchesse donna la préférence à celui-ci, son cousin germain pourtant.

Le mariage fut célébré le 18 avril 1809. Le Prince Georges fut fait directeur général des Ponts et Chaussées et général gouverneur de Tver, Novgorod et Yaroslavl, avec résidence à Tver, où il eut, sous le nom de palais de Tver, une maison particulière avec un immense jardin. Le couple princier n'en prit toutefois possession qu'à la fin d'août 1809, au retour d'un long voyage sur les canaux du Ladoga et de l'Impératrice Marie et sur le lac Matko. Le 18 août 1810, la Grande-Duchesse donna le jour à un fils, Frédéric-Paul-Alexandre, qui mourut en 1829 à l'âge de dix-neuf ans seulement. A Tver, la vie était fort simple; on recevait beaucoup, non seulement les personnes de marque, mais encore quiconque avait un nom comme historien ou écrivain: le comte Rostoptchine, Karamzine, Dmitrieff, le prince Nélédinsky-Méletzky, et beaucoup d'autres. Au cours de conversations animées touchant à toutes les actualités, la Grande-Duchesse témoignait un intérêt particulier à tout ce qui était russe, comme aussi à tout ce qui concernait la politique intérieure.

*) Des lettres adressées à l'Impératrice Marie par le prince Kourakine au sujet de sa mission ont paru dans l'Archive Russe, 1868, pp. 23 et 161, et 1869, p. 385.

On trouvera à l'Appendice du présent volume, p. 247, des lettres de l'Impératrice Marie sur divers projets de mariage de ses filles.

Investie de la confiance illimitée de son Impérial frère, elle était avec lui en correspondance suivie, sur tous les sujets auxquels elle s'intéressait, et nous le verrons répondre autant que possible à toutes ses questions, donner pleine satisfaction à sa curiosité, en un mot, causer avec elle sans contrainte, en toute franchise. On n'a malheureusement rien conservé des lettres datées du commencement du séjour à Tver, de 1809 à 1811, et celles qui suivent font pressentir à coup sûr de quel intérêt elles devaient être, la Grande-Duchesse écrivant plus que son frère, tout à loisir, et aimant entrer dans le détail sur les questions d'actualité.

L'Empereur n'avait rien de caché pour sa sœur, cela ne fait plus maintenant le moindre doute; elle, de son côté, exerçait sur lui un incontestable ascendant, dont on se convainc facilement en voyant comme il lui écrit. Il était de plus particulièrement sensible aux égards de la Grande-Duchesse pour sa Marie Narychkine. La fine et madrée polonaise, de son côté, les appréciait hautement et ne manqua certes pas d'en tirer parti: elle savait bien tout l'attachement de l'Empereur pour sa sœur et le cas qu'il faisait de leurs rapports pleins de confiance mutuelle. Jusqu'à quel point la Grande-Duchesse était-elle impartiale et sincère dans ses attentions pour la bien-aimée de son frère, il est sans doute difficile de le dire, mais si elle voulait par là gagner de l'ascendant sur lui, le moyen était bon. En général, d'ailleurs, l'Empereur ne tolérait sur ce chapitre ni un mot de qui que ce fût, ni même la moindre allusion.

Lorsqu'il vint à Tver en mars 1811, ce fut elle qui lui remit le fameux opuscule de Karamzine: Sur la Russie ancienne et moderne au point de vue politique et

social. Il est encore notoire qu'à l'instigation du même Karamzine et du comte Rostoptchine, elle fut pour beaucoup dans la chute de Spéransky, et on ne peut que regretter, dans toute la correspondance de l'Empereur, de ne trouver nulle part un seul mot, même indirect, sur cette affaire Spéransky. Il n'y a d'ailleurs rien de bien étonnant à ce que, sur les questions délicates, il préférât ne rien écrire et se réserver de causer sans témoins. On peut du moins l'inférer de nombreuses lettres où il se plaint amèrement de son isolement et de l'absence de la Grande-Duchesse, qu'il avait grand besoin de voir „pour des questions qui me troublent“. Or il était en même temps d'une extrême circonspection dans sa correspondance, surtout dans celle qui passait par la poste; qu'on en juge par une lettre du 18 décembre, sans doute 1810 ou 1811, où il recommande à sa sœur de ne pas trop s'appesantir sur les martinistes: „De grâce, jamais par la poste, si quoi d'important dans vos lettres! Surtout pas un mot sur les martinistes! Par contre, avec les feldjäger, parlez-moi toujours avec toute confiance. C'est aussi la règle que je suivrai“. Comme ceci peint bien un caractère! Et comment ne pas être frappé de ces précautions avec la poste russe, dans laquelle l'Empereur n'a évidemment pas la moindre confiance!

Quant au rôle de la Grande-Duchesse Catherine lors de l'invasion de 1812, il est déjà bien connu par ailleurs, et consista surtout à encourager et soutenir la noblesse foncière dans l'œuvre de la formation des milices. La manière dont elle s'acquitta de cette tâche est au-dessus de tout éloge, et tient tout entière dans sa fameuse exclamation: „Le plus grand regret de ma vie, c'est de n'avoir pas été homme en 1812!“

Ce sont les trois brèves années de son premier mariage qui furent son meilleur temps. Parfaitement heureuse, attachée à son mari, cet excellent Prince Georges si bien fait pour reconforter sa nature impressionnable et modérer ses accès d'humeur en présence de quelque contrariété, elle perdit tout avec lui, du même coup. Enlevé le 14 décembre 1812 par une fièvre maligne contractée au cours d'une visite à l'hôpital militaire de Yaroslavl, il avait, lui aussi, consciencieusement accompli son devoir lors de l'invasion *).

Ce malheur imprévu était gros de conséquences pour la jeune princesse. Elle devint encore plus nerveuse, commença par se livrer tout entière à sa douleur, mais les événements l'entraînèrent bientôt en Allemagne, où elle suivit son frère en 1813. Elle y vécut presque constamment près de sa sœur Marie et y voyagea avec elle. L'année suivante, elle passa en Hollande, puis en Angleterre, où elle fit beaucoup d'impression. On la voit ensuite figurer avec éclat aux réjouissances et aux solennités du congrès de Vienne, et elle finit en 1816, non sans grande difficulté, par faire consentir l'Impératrice Mère à un second mariage avec un autre cousin germain, le Prince Royal de Wurtemberg. L'union fut célébrée le 12/24 janvier 1816 à Pétersbourg.

Reine de Wurtemberg quelques mois plus tard, elle sut entrer d'emblée dans son nouveau rôle et gagner le cœur de ses sujets. Mais ce second mariage, dont elle eut deux filles **), ne devait pas non plus lui assurer un bonheur durable.

*) Il avait eu le 14 août 1812 un second fils, Pierre, connu plus tard pour ses œuvres de bienfaisance et d'éducation († 1881).

**) Marie, née en 1816, mariée au comte Alfred de Neipperg, et Sophie, née en 1818, au Prince Royal de Hollande.

Une fièvre éruptive compliquée d'un refroidissement dû à sa propre imprudence l'emporta à l'âge de trente ans le 28 décembre 1818 (9 janvier 1819).

En ce temps où une personnalité un peu douée et distinguée avait si peu de difficulté à percer, la Grande-Duchesse Catherine sut se faire, malgré sa jeunesse, une place éminente et honorable, tant en Russie qu'à l'étranger. Elle présente pour nous un intérêt tout particulier en raison de son intimité avec l'Empereur son frère et de son ascendant sur lui.



La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.

Lettres de l'Empereur Alexandre I^{er}

(numérotées en chiffres arabes)

Lettres de la Grande-Duchesse Catherine

(numérotées en chiffres romains)

1805.

1.

Brzest, le 15 Septembre 1805.

Chère Bisiam, votre charmante lettre m'a causé le plus grand plaisir, je ne puis vous rendre comme je suis sensible à toute votre amitié. J'aime aussi ma chère Bissiam de tout mon cœur, oh! cela, Dieu le sait, et tout ce qui me vient d'elle me touche au delà de toute expression. Adieu, ma bonne amie, je n'ai qu'un tout petit instant. Pensez quelquefois à un frère qui vous est bien attaché.

2.

Poulavy, le 19 Septembre 1805.

Ma bonne amie, vos lettres sont l'une plus aimable que l'autre, et je ne puis vous dire quel plaisir elles me font. Si vous êtes une *folle*, du moins c'est la plus délicieuse qui ait jamais existé. Je vous déclare d'abord que vous avez fait entièrement ma conquête et que je suis fou de vous. Entendez-vous? Adieu, Bissiamovna. Je vous adore *).

3.

Poulavy, le 20 Septembre 1805.

Ridicule petite folle, ôtez-vous cela de la tête, que vous répondre soit une gêne pour moi, et, dès que j'en ai le moment, c'est un vrai plaisir, car j'aime peu de choses au monde comme ma Bisiam.
.....
Les nouvelles que vous me donnez de la Tante **) m'ont fait un

*) Les mots en caractères espacés sont en russe dans l'original.

**) Henriette de Nassau-Weilbourg, épouse du Duc Louis de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie.

vrai plaisir; si elle est assez bonne pour penser à moi, je vous assure bien qu'il ne se passe pas un jour sans que je pense à elle. Dites-le lui, je vous prie, de ma part. Adieu, charme de mes yeux, adoration de mon cœur, lustre du siècle, phénomène de la Nature, ou mieux que tout cela, Bisiam Bisiamovna à nez aplati.

Il est resté beaucoup de cette graisse blanche avec laquelle on enduit les roues. J'ai envie de vous en envoyer pour entretenir cette espèce de mollesse dans les muscles de votre nez, sur lequel j'applique un baiser des plus tendres. Tout à vous de cœur et d'âme.

4.

Poulavy, le 22 Septembre 1805.

Quel jour heureux! Marie *) est accouchée d'un gros garçon **), et j'ai eu une lettre de la Tante.

Aussi je ne puis vous rendre tout le plaisir que tout cela m'a fait. Le courrier vous aura sûrement porté déjà la bonne nouvelle sur Marie, ainsi je vous en parle comme d'une chose que vous savez déjà bien avant moi. Mille grâces, ma bonne amie, pour vos deux lettres qui sont aussi aimables que vous-même et pour les *Ladies pens* avec lesquelles je vous trace ces lignes. C'est une invention merveilleuse, surtout pour des voyageurs, et toutes mes plumes vont subir une réforme complète. Chère amie, envoyez dans votre enveloppe l'incluse à ma Tante par la première occasion où vous lui écrirez, de même que l'autre à mon Oncle. Je ne puis vous rendre combien la lettre de ma Tante me fait plaisir. Dites-lui encore mille choses de ma part. Adieu, chère Biskis, je vous aime de toute mon âme.

5.

Poulavy, le 24 Septembre 1805.

Le Monarque Magnanime à Biskis Bissiamovna salut! Vous êtes un honnête homme, ma bonne amie, et bien des fois le charme

*) La Grande-Duchesse Marie Pavlowna.

***) Le Prince Charles-Alexandre de Weimar, né le 13/25 Septembre 1805.

badin de vos épîtres a dissipé la sombre mélancolie de mes vapeurs stomacales. C'est bien moi qui suis un fou aujourd'hui et le souvenir de la graisse attrayante de Mme Litta *) m'a enflammé l'imagination. Quand vous la verrez, je vous prie de lui dire que je lui baise les mains. Pour ses petits boyaux, la princesse Bagration **), elle peut galoper où bon lui semble avec son vinaigre et tout le reste de sa pharmacie, ce n'est pas moi qui l'arrêterai en chemin. Quant aux Sprengporten, je suis bien aise que la vue des dents de Madame compense l'horrible effet que produisent celles de Monsieur. Tout cela fait que vous êtes très jolie et très aimable et que je suis bien votre *serviteur* et de tout mon *cœur*: font rimes ensemble et je sens que je deviens poète. Adieu, folle ma sœur.

6.

Poulavy, le 27 Septembre 1805.

Si mes lettres vous font plaisir, ma bonne amie, je vous assure que les vôtres m'en causent un bien réel. Mais vous êtes tout à fait ridicule de me demander comme grâce que je ne vous écrive pas. Et moi, voyez-vous, j'ai envie de vous honorer de mon écriture: si elle vous ennuie, tant pis! si elle vous amuse, par contre, mon but est rempli. Mais persuadez-vous que, dès que j'ai un moment, c'est un plaisir pour moi de vous écrire. Adieu, ma bonne amie, tout à vous pour la vie.

7.

Poulavy, le 29 Septembre 1805.

Mille grâces, ma bonne amie, pour votre lettre. Vous voyez, chère Bissiam de mon cœur, que je remplis exactement vos ordres et, les jours que je suis trop affairé, je me dispense de vous écrire.

*) La comtesse Catherine Litta, née Engelhardt, en premières noces comtesse Skavronsky.

**) La princesse Catherine Bagration, née comtesse Skavronsky, fille de la précédente.

La découverte que vous avez faite sur les chariots à foin fait honneur à votre perspicacité. Il faut que je vous dise un mot sur votre portrait: il fait grand effet partout où je le montre, et on prétend que Mamselle Catherine a un assez joli minois. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

Rappelez-moi au souvenir de Madame la Comtesse *) et un mot aussi, je vous prie, à *Monsieur Anne Pavlowna* **).

8.

Poulavy, le 2 Octobre 1805.

Biskis Bisiamovna, mille grâces pour vos deux aimables lettres que j'ai reçues l'une ce matin et l'autre cette après-dînée. Le second feldjäger est un homme unique; c'est la seconde fois qu'il atteint celui qui est expédié 24 heures avant lui. Que fait ce cher nez que je trouve tant de plaisir à aplatir et à baiser? Je crains bien qu'il ne s'endurcisse pendant cette éternité que nous sommes séparés! Oh! quelle tentation il me prend de venir à la place d'un courrier vous donner un baiser et m'en retourner après à mon poste! Adieu, ma bonne amie. Depuis deux jours nous avons un temps exécration, mais cela ne m'empêche de penser continuellement à vous, chère Bisiam, que j'aime de tout mon cœur.

9.

Kozenitzzy, 6 Octobre 1805.

Chère Biskis, que vous êtes bonne de m'écrire d'aussi aimables lettres! Je ne puis vous rendre combien elles me rendent content, surtout quand je vois par elles que vous êtes sage, car vous, vous devez être folle, sans cela vous ne *valez rien* (vous savez ce que cela veut dire) et alors cela me fait toujours de la peine. Me voir aimé de vous est indispensable à mon bonheur, car vous êtes une

*) La comtesse, plus tard princesse sérénissime, Charlotte Lieven, gouvernante des sœurs d'Alexandre I^{er}.

***) La Grande-Duchesse Anne Pavlowna.

des plus jolies créatures qui existent au monde. Adieu, chère amie, chère folle de mon âme, je vous adore et voudrais bien que vous ne me dédaigniez pas. Comme sera fier, que la langue russe est employée avec autant de succès dans une correspondance familière et fraternelle! J'ai la prétention de croire, voyez-vous, que nos lettres valent bien celles de Madame de Sévigné. Adieu, chère amie, vous voyez que je suis un bon diable.

10.

Neisse, le 4 Novembre 1805.

Chère Biskis, que vous êtes bonne de m'écrire si régulièrement! aussi je ne puis vous rendre toute la peine que cela me fait quand je n'ai pas un moment pour vous répondre. C'est bien vous qui êtes un vrai chien fieffé. Adieu, chère amie, je crois que je donnerais volontiers un doigt à couper sur-le-champ à Wylie *) pour me retrouver avec vous. Adieu, ma bonne amie.

*) Le baronnet Jacques Wylie, chirurgien d'Alexandre 1^{er}.

1807.

I.

Qu'avez-vous fait, cher Alexandre! comment est-il possible que vous ayez eu une pareille idée! Je suis on ne peut pas plus reconnaissante, mais suis en même temps sensiblement peinée; une épingle de vous, cher ami, me cause des joies d'enfant, mais un cadeau d'un tel prix ne peut que m'affliger. En voyant hier avec vous les échantillons chez moi, je ne me suis jamais doutée qu'une semblable idée pût vous venir; ce qui me peine, c'est qu'on pourra s'imaginer que je l'ai mendié. Au nom du ciel, cher Alexandre, promettez-moi que ce sera le premier et le dernier cadeau coûteux que vous me ferez; je suis on ne peut pas plus sensible à votre attention, mais je vous avoue que cette dépense pour moi m'afflige.

Post-scriptum de la main de l'Impératrice Marie.

P.S. Cher Alexandre, il est vrai que Catiche fondait en larmes lorsque je suis entrée chez elle, si bien qu'elle m'a effrayée. Elle sent profondément vos bontés, votre amitié, mais je vous avoue que sa délicatesse me la rend encore plus chère: c'est une bonne et charmante petite créature; je lui ai dit cependant de ne pas vous priver du plaisir que vous avez eu à l'idée de lui en faire.

11.

Le 14 Avril 1807.

Il faut absolument que je vous dise *Khristos voskres!* chère amie, ne pouvant le faire sur vos aimables joues que j'aurais baisées à cette occasion plusieurs fois de plus que de coutume. Je vous assure que, quand on a entonné le chant, j'ai bien pensé à vous et à cette nuit si gaie que nous passions ordinairement ce jour-là. Adieu, tout à vous de cœur et d'âme.

II.

26 Avril 1807.

Maman, ayant la bonté de me traiter, j'ose dire, en amie et me témoignant mille bontés, m'a parlé hier de la mort de l'Impératrice d'Autriche et de l'établissement qui pourrait se présenter pour moi. Je vous avoue que je ne vois rien contre, aucune raison valide à alléguer ni à opposer. Selon la faiblesse de mes lumières, l'Empereur a rendu deux femmes d'un caractère tout à fait opposé heureuses, et de ce côté-là il est fort respectable; je ne connais personne de mes *prétendus*: celui-ci a fait ses preuves de bon mari et c'est beaucoup. A la suite de la conversation de hier, elle a eu la bonté de me lire la lettre qu'elle vous écrit à ce sujet; j'y vois un nouveau témoignage de ses bontés pour moi et vous prie, mon cher, d'accorder un moment d'attention au futur établissement d'une sœur qui vous aime tant: sachant combien vous m'avez toujours témoigné d'intérêt, je compte que vous réfléchirez un moment sur mes *hautes destinées*. Que ne puis-je vous parler, cher Alexandre, car l'écriture n'est pas mon fait! Je puis bien dire avec la chanson: *Trois époux pour un!* Que faites-vous à présent, mes chers amis? Ici cela va un jour comme l'autre. Pardon, Monsieur, de vous avoir si longuement entretenu aujourd'hui, je me flatte tant de vos *bontés* que j'espère que vous ne prendrez pas en grippe votre ennuyeuse, mais fidèle sœur et amie Catherine.

III.

Ce 28 Avril 1807.

Cher Alexandre, en prenant la plume pour vous écrire, je me sentais un peu dans la disposition d'un écolier comparaissant devant son pédagogue: il se gratte l'oreille ne sachant pas de quelle humeur est le maître, mais après tout je me dis: S'il le veut, bon! si non, il dira ses raisons et nous verrons; en tout cas je vous dis: *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie!* Je m'en lave les mains; ce qui doit arriver arrivera.

Continuez toujours à me vouloir du bien, mon bon ami, j'ose dire que j'en suis digne par le sincère attachement que je vous porte. Adieu, mon cher, toute à vous.

12.

Bartenstein, le 28.....

Je ne peux pas vous rendre, chère amie, tout le plaisir que m'a fait votre charmant minois que vous avez eu l'amitié de m'envoyer: le portrait est frappant et vous n'avez pas pu me faire un cadeau plus agréable.

Vous savez si je vous aime, ainsi vous ne prendrez pas pour des phrases ce que je vous dis là.

Mille grâce aussi pour l'œuf. Je finis, car je n'ai pas un moment à moi. A vous de cœur et d'âme pour la vie.

IV.

2 Mai 1807.

....Pardon de mes folies, mon cher, mais, comme vous m'avez sûrement donnée à tous les diables les deux derniers courriers (à tort pourtant), je veux me remettre en bonne odeur par celui-ci; je vous ai dit *ma façon de penser*: grondez, pestez! Dieu vous garde de bouder, car le boudeur a d'ordinaire toute la peine, mais aimez toujours un peu.....

13.

Bartenstein, le 5 Mai 1807.

Chère et bonne amie, le manque de temps m'a empêché de vous écrire par le dernier courrier, pour vous remercier de vos aimables lettres et de toute la confiance que vous me marquez. J'ai écrit à ma Mère en détail sur l'union *illustrissime* qui se présente pour vous, mais personne au monde ne me fera concevoir la possibilité qu'elle puisse être heureuse pour vous. Je voudrais que vous soyez condamnée à rester une fois seulement 24 heures avec le personnage, et si le goût de l'épouser ne vous passe pas le lendemain, je ne veux pas m'appeler de mon nom. Vous savez que je n'aime pas à me faire des illusions et que je me tiens à la vérité des faits, et je crois de mon devoir, de mon attachement pour vous et de mon honneur de parler franchement et sans ménagements sur un sujet qui m'est si vivement à cœur. Il me semble que votre bonheur va avant tout: au moins c'est là ma manière de juger; pour le reste, ma Mère sera éternellement la maîtresse absolue de décider de ces sortes de choses. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

P. S. Vous écrivant moi-même dès que j'en ai le moment, j'ai cru banal de vous faire des compliments dans toutes mes lettres à ma Mère, convaincu que vous connaissez tout l'attachement que je vous porte.

V.

6 Mai 1807.

...Mon bon ami Tischbein ayant fait un portrait en pastel de moi très ressemblant, Kourakine a désiré en avoir une copie et je la lui ai promise: à présent par l'événement elle vient fort à propos à Vienne. C'est, je crois, une inspiration du Ciel; ma foi! en la lui promettant, je ne croyais pas qu'elle pourrait contribuer à fixer mon sort. Pardon, mon cher, je vous entretiens toujours de la même chose, mais je suis si habituée à compter sur votre amitié, votre complaisance à m'entendre que je ne puis me taire avec vous. Aimez vos amis avec leurs défauts, mon cher.

14.

*Heiligenbeil, le 10 Mai *).*

Je ne peux pas passer ce jour, ma bonne amie, sans vous offrir mes vœux sincères qui partent d'un cœur qui vous est bien attaché. Vous aimer davantage que moi est impossible et je n'ai pas besoin de votre pour avoir le plaisir de vous le répéter. J'emporte avec moi cette lettre, n'ayant personne avec qui l'expédier, n'étant arrivé que pour deux jours ici. Adieu, chère bonne amie, ne m'oubliez pas et croyez-moi tout à vous pour la vie.

VI.

Ce 11 Mai 1807.

Je commence, mon cher, par un grand *Ouf!* de ce que vous et l'armée êtes en bonne santé, car le retard des nouvelles avait inquiété, et puis par des remerciements de ce que vous m'avez fait passer hier une heure de rire fou: Maman a eu la bonté de me montrer votre lettre en réponse à celle au sujet de l'alliance avec l'Empereur François. Parmi les raisons que j'avais imaginé que vous pourriez peut-être opposer contre, certes celle de *la vertu* ne s'était pas présentée. Si l'Archevêque avait fait un prêche sur un tel sujet, je lui aurais répondu: Barbichet, tu fais ton devoir! mais vous et Budberg, c'est fort! ma foi, ne vous déplaie, la pauvre vertu a là deux fragiles champions. Je suis charmée que vous ayez eu un tel déficit de bonnes raisons que vous ayez été déterrer *la vertu*: j'en ris en y pensant; je vous avoue que je ne vous croyais pas saint, ni vous ni Monsieur votre ministre. Je vous admire d'avoir été pêcher une fre-daine de quinze ans en arrière et une autre de peut-être vingt. Il est vieux, laid, sale: vieux, cela vous plaît à dire! laid, je pourrai bien hardiment taxer d'imposteur celui qui jamais me dira qu'un joli *minois* d'homme m'a fait impression; sale, je le laverais. Tenez, Alexandre, je me pâme en vous écrivant. Vous l'avez trouvé niais, sans vie, mort:

*) Anniversaire de la naissance (10 Mai 1788) de la Grande-Duchesse Catherine.

cela se conçoit! les raisons, nous les passerons sous silence, et pour cause. La seule raisonnable que vous alléguiez, c'est que peut-être l'Empereur ne voudra pas se remarier: cela, il faudra le voir. Bien obligé, mon cher, de la drôle de *soirée* que vous m'avez fait passer pour ma fête, elle valait une comédie et des plus comiques encore. Nous n'avons rien de nouveau ici, et le temps est assez mauvais. Adieu, mon cher, toute à vous de cœur et d'âme.

15.

Tilsit, 13 Mai.

Je ne veux pas laisser partir, mon amie, le courrier sans ajouter quelques mots à ma lettre *) et vous remercier des vôtres. Savez-vous bien que je serais tenté de vous croire un peu folle? Pourquoi me faites-vous tant d'excuses? Mais, ce qui est plus ridicule encore, vous me dites de pas vous bouder: pourquoi donc vous bouderais-je, et quel tort avez-vous envers moi? Non, ma bonne amie, il y aurait de la démence à moi à vous en vouloir pour un sujet pareil. Quant à la chose même, j'ai dû dire la vérité telle qu'elle se représente à mes yeux, et cela parce que je vous aime du fond de mon âme et qu'il me serait affreux de vous voir malheureuse pour la vie. Au reste, que Dieu me garde de me donner les airs d'empêcher la chose si vous y tenez tant vous-même! du moins je n'aurais rien à me reprocher et cela sera le cas de *George Dandin, tu l'as bien voulu!* Mais voilà une épître assez longue et je meurs de sommeil. Adieu, ma bonne, ma vraie amie, personne ne vous est plus attaché de cœur et d'âme que moi.

VII.

13 Mai 1807.

Mille et mille grâces, mon bon ami, pour votre lettre du 5, elle m'a fait un plaisir que je ne puis vous exprimer: que le Ciel vous le

*) Du 10 Mai (N^o 14), à la suite de laquelle celle-ci est écrite sur la même feuille.

rende, cher Alexandre! la moindre de vos expressions amicales m'est d'un prix infini. A présent, avant de vous répondre à votre lettre, je passe au Post-scriptum. Taxez-moi de folle, d'écervelée, d'imbécile, de ce qu'il vous plaira, mais je dois vous faire un aveu qui vous prouvera, j'espère, si je vous aime et si j'ai confiance en vous; le 10, quand votre lettre à Maman sur l'alliance de l'Empereur François est arrivée, tout son contenu presque roulant sur moi, sans que pourtant il y eût un mot qui me fût adressé ni un pauvre petit compliment, et ce même silence durant depuis quelques courriers, j'ai fait bonne mine tant que je n'ai pas été seule, mais, ce moment arrivé, je vous avoue mon enfance, j'en ai pleuré mes chaudes larmes, mais là, vrai, comme un veau: j'ai eu tort, j'en conviens, mais prenez-vous en à vous-même de m'avoir habituée aux témoignages de votre amitié; je ne suis pas exigeante, Dieu m'en est garant, mais dans une telle occasion cet espèce d'oubli m'a paru si étrange qu'il m'a vivement affligée. Votre Post-scriptum a tout réparé et fait oublier. A présent passons à la matière principale: le personnage a toujours joui de la réputation d'un honnête et brave homme, que puis-je désirer davantage? car il semble que toute la race *Princière* est divisée en deux, de braves gens avec peu de capacités, ou des gens d'esprit détestables sujets: de ces deux espèces, la première vaut, sans contredit, mieux. Je sais bien que je ne trouverais ni un Adonis ni un Phénix, mais un brave et honnête homme, voilà pour le bonheur domestique; quant au brillant, il ne peut pas y avoir deux manières d'envisager cet établissement. De toute cette famille, il n'y en a pas un auquel la voix publique refuse un bon naturel: assurément leurs capacités sont très différentes, mais la perfection ne se trouvant nulle part et beaucoup d'avantages réunis dans cet établissement, je vous avoue qu'il m'a tenté. Je ne suis pas enjôlée, je désire la chose parce que j'y crois trouver mon bonheur; si elle manque, ne vous imaginez pas que je m'en désolerais: je la regretterai assurément, mais saurai pourtant m'en consoler. Pardon, mon cher, de cette longue discussion: comme j'étais déjà entrée en matière, j'ai voulu la couler à fond pour ne plus vous en ennuyer de longtemps. Vous êtes si bon pour moi et me témoignez prendre tant de part à mon bonheur que j'espère que vous me pardonnerez. Je suis très reconnaissante de la sincérité et de la

confiance avec laquelle vous me parlez; mon cœur en est bien pénétré et je vois même dans votre peu de goût de la chose une preuve de l'intérêt que vous prenez à moi. Je vous avoue que tout cela m'inquiète et que je voudrais que ce fût déjà décidé. Pour changer de matière, le corps....

VIII.

Le 19 Mai 1807.

....Vous aurez vu par mes précédentes ce que je pense et pourquoi je désire la chose que je ne veux pas vous ennuyer d'une répétition. D'hasard, j'ai appris qu'à Vienne on avait eu la même idée qu'ici: cela m'a fait plaisir.

....Je me charge d'être *le George Dandin*, pourvu que le monsieur ne fasse pas le revêche.

16.

Tilsit, le 19 Mai 1807.

Je suis enchanté, ma bonne amie, de vous avoir procuré de l'amusement par ma lettre à ma Mère, mais j'avoue franchement que cela n'a pas été là tout à fait mon but. Je désire que vous soyez aussi disposée à rire après quelques années de mariage avec l'Empereur François. Du moins j'ai fait mon devoir, j'ai dit la vérité. Si vous et ma Mère trouvez le tableau que j'ai fait de l'Empereur attrayant, cela dépend des goûts et je ne m'en mêle plus. Mais ce que j'ai trouvé très plaisant à mon tour, c'est que toutes les deux vous m'en parlez comme si c'est par une sorte d'envie que j'avais l'air de contrecarrer vos projets. Il me semble cependant que, si même vous n'épousez pas l'Empereur, ce n'est pas à moi que reste l'expectative de cet honneur. Si vous vous imaginez que j'ai quelque grief personnel contre lui, encore vous vous trompez, et j'en appelle à tous ceux qui le connaissent s'il est possible d'en avoir contre lui.

Quant à la vertu, de ce genre-là du moins, je ne m'en suis jamais fait l'apologiste et je n'en ai parlé que pour répondre à un long article qu'il y avait dans la lettre de ma Mère sur la moralité de

mœurs de l'Empereur. Non, ma bonne amie, ce n'est nullement d'un ton plaisant que j'ai traité ce sujet, mais avec une sorte de douleur: il m'est cruel de penser qu'un ange tel que vous tombera en partage à un être comme l'Empereur. Je n'ai d'autre désir que votre bonheur et vous voir heureuse comme vous méritez de l'être. C'est la dernière fois que je vous parle sur ce sujet, car, comme l'affaire est à peu près décidée, il ne me convient plus de parler défavorablement d'un être qui doit devenir votre époux. Je fais des vœux sincères pour qu'après deux ans de mariage vous puissiez me dire: *Je suis heureuse comme je l'ai désiré de l'être*. Alors je serai content; jusque-là je ne suis pas maître d'étouffer les inquiétudes que votre sort futur me cause. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme.

IX.

23 Mai 1807.

Il a quarante ans, ce Patron, dites-vous: le mal n'est pas grand! Si Maman permet ce mariage, il faut certes qu'il ne soit pas contre notre religion. Que les campagnes de 99 et 805 nous ont mis mal dans l'esprit des Autrichiens, c'est vrai, et je suis d'accord qu'ils n'ont pas tort, mais je puis vous dire qu'ici les Autrichiens et, d'après des lettres de Vienne nullement équivoques, le public de là-bas en a eu également l'idée et le désir; le nôtre (puisque public y a) l'a eue aussi. Il faudra voir si le Monsieur le voudra. Vous dites: c'est un triste époux pour moi. D'accord, mais, comme toute la race Princièrè semble divisée en trois, des ânes bonnes gens, des gens d'esprit méchants, des Jean-sans-Terre, de ces trois espèces le choix est facile, je pense. Je suis vive, c'est vrai, j'aime à m'amuser, mais il me semble que la vie que je mène depuis le mois d'Octobre prouve que je puis me passer de plaisirs. Comment pouvez-vous croire que des titres peuvent me tenter! non, mon cher, je sais du reste qu'ils ne font pas le bonheur. Vous parlez de la dépendance de l'Autriche: citez-moi un seul pays qui ne soit dans le même cas; ce pauvre chétif Weimar qui paraissait si paisible, n'est-il pas en rumeur? n'avons-nous pas vu au mois de Novembre et Décembre la Russie elle-même effarouchée s'inquiéter de son sort? Votre expérience que vous me citez

ne peut pas l'être, de justice: le cas est différent pour un homme ou une femme. D'ailleurs lui, si sa diablesse de moitié a pu lui faire faire ce qu'elle a voulu et toutes les sottises qu'il lui a plu, pourquoi ne pourrais-je espérer de lui faire faire quelque chose de raisonnable? On dit qu'il n'a pas toujours vécu comme un hermite; quant aux officieux, ils sont partout à craindre et partout à éviter, à ce qu'il me semble. Si une femme à vingt ans ne sait pas discerner le bien du mal, elle ne le saura jamais. Il est honnête et bon, et voilà deux grands points d'établis. Tout cela dépend de lui. Je le désire, je vous ai dit mes raisons qui me semblent bonnes: au reste, tout est entre les mains de la Providence. Qui vivra verra, *ce qui doit arriver arrivera!*

X.

Ce 26 Mai.

J'ai reçu votre lettre du 19, cher et bon ami, qui m'a touchée profondément par toute l'amitié que vous m'y témoignez; il m'est cruel d'être en opposition d'idées avec vous que je chéris au delà de toute expression, mais que faire, c'est une fois ma façon de voir, ma conviction, et je ne puis en conscience la changer, car je serais en contradiction avec moi-même; tous mes soins, mon désir est d'être toujours d'accord avec vous, mais dans ce cas-ci cela m'est impossible. Bien loin de regarder la chose comme à peu près décidée, je la crois encore fort incertaine par l'opposition que bien des êtres à Vienne y apporteront. Je sais bien que j'aurais des moments affreux, cruels, d'abord en vous quittant, vous autres ici que j'aime tant, et puis là-bas étant dans un monde qui m'est absolument inconnu, sans appuis et conseils que moi-même: mais, quelque état que j'embrasse, les désagréments seront les mêmes et les avantages fort différents. Vous m'avez fait rire en croyant que je vous supposais de l'envie. Enfin, mon cher, je vous avoue que tout cela me tracasse et que je voudrais savoir la décision au plus tôt. Je suis très reconnaissante de toute l'amitié que vous me témoignez. Vous êtes bien toujours le même, et ce qui me fait surtout plaisir, c'est que vous n'êtes pas fâché contre votre Biskis...

XI.

Ce 1 Juin 1807.

Maman a eu la bonté de me montrer votre lettre et sa réponse. Je suis inébranlable comme un roc. Je crois que cela signifie quelque chose, que c'est quelque avertissement du Ciel: je puis bien dire que je suis *le lion à toutes les bêtes*, comme dit la fable de La Fontaine *).

17.

Tilsit, le 17 Juin.

Vous êtes un vrai ange de me témoigner tant d'amitié. Vous savez, chère amie, si je vous aime, et combien tout ce qui me vient de vous a de prix pour moi. Dieu nous a sauvés: au lieu de sacrifices, nous sortons de la lutte avec une sorte de lustre. Mais que direz-vous de tous ces événements! Moi, passer mes journées avec Bonaparte, être des heures entières tête à tête avec lui? Je vous demande un peu si tout cela n'a pas l'air d'un rêve. Il est minuit passé et il ne fait que sortir de chez moi. Oh! que je voudrais que vous soyez invisiblement témoin de tout ce qui se passe! Adieu, chère amie, je vous écris rarement, mais, d'honneur, je n'ai pas un moment pour respirer. Tout à vous de cœur et d'âme.

XII.

Ce 25 Juin 1807.

Mille et mille grâces, cher Alexandre, pour votre lettre: je suis fort touchée de votre souvenir, car vous connaissez mon amitié pour vous. Puisque vous m'autorisez, pour ainsi dire, à vous parler de ce qui vous arrive en m'en parlant vous-même, je vous dirai que je ne ferai ma paix avec cette paix que si les bruits de la ville se réalisent, c'est-à-dire si nous faisons de grandes et belles acquisitions, la Vistule pour frontière du côté de la Prusse et le Danube du côté de la Turquie, car sans cela nous n'aurons que la honte de nous fraterniser

*) *Les Animaux malades de la Peste.*

avec un homme contre lequel nous avons avec justice déclamé hautement, sans le moindre véritable profit et honneur pour la Russie: nous aurons fait des sacrifices immenses, pourquoi? Pour faire exactement ce que nous avons blâmé dans de bien plus faibles que nous. Je ne veux la Russie que comme inabordable, inattaquable, inaccessible, je la veux respectée, non en paroles, mais de fait, car elle a certainement tous les moyens et le droit de l'être. De ma vie je ne me ferai à l'idée de vous savoir passer vos journées avec Bonaparte: cela n'a l'air que d'une mauvaise plaisanterie quand on le dit, mais ne paraît pas possible. Toutes les cajoleries qu'il fait à la nation russe sont autant d'artifices, car cet homme est un composé d'astuce, d'ambition personnelle, de fausseté; pour celles qu'il vous fait à vous, je ne les trouve que parfaitement naturelles et ne m'en étonne nullement: il s'honore lui-même en étant avec vous, et, tout grand qu'il est, il ne peut lui rien arriver de plus heureux que de pouvoir s'appeler votre ami, car alors tous ses ennemis sont devenus ses amis, et il devient plus puissant et plus sûr de sa puissance que jamais. Vous me maudirez, vous vous maudirez vous-même, de m'avoir permis de vous parler, mais je ne vous ai dit là que ce que je sens et ma conviction intime: fâchez-vous ou ne vous en fâchez pas, vous en êtes le maître. Excusez mon long verbiage, mon cher, mais c'est d'effusion de cœur que la bouche parle. Adieu, Alexandre, ma sincère amitié ne finira qu'avec ma vie.

Est-ce vrai, mon bon ami, que Bonaparte parle russe? On prétend lui avoir entendu vous dire, parce que vous veniez à sa rencontre: „Comme Votre Majesté, vous voyez!“ Il ne manquerait que cela pour captiver nos gens.

1808.

18.

Erfourt, le 20 Septembre 1808.

Je vous remercie, chère amie, pour votre aimable lettre. Ce que je puis vous dire de plus agréable d'ici, *c'est qu'on *) ne pense plus à vous*. Cela a bien l'air d'une impertinence, et, pour la réparer, je vous dirai que je vous aime du fond de mon cœur et pour la vie.

19.

Weimar, le 26.

Chère Biskis, concevez-vous mon bonheur? Je me trouve avec Marie, avec Mme Cléophas **)?! Elle est aussi bien que possible et absolument telle que quand elle nous a quittés. La joie folle que nous avons eue de nous revoir ne se conçoit pas. Son enfant est charmant et ne pue pas du tout. Mais ce qui est vraiment délicieux, c'est la position dans laquelle Mme Cléophas vit et l'endroit charmant qu'elle habite. Que de fois déjà nous avons parlé de vous! le portrait que vous m'avez donné est sur sa table, jusqu'à mon départ, s'entend. Enfin ce sont de vrais jours de jouissance pour moi. Il n'y a que la Tante qui a décampé pour Weilbourg avant qu'on sût que j'arrivais, ce qui me fait bien de la peine. Bonaparte prétend que je ne suis qu'un sot. *Rira le mieux qui rira le dernier!* et moi je mets tout mon espoir en Dieu.

*) Napoléon (?).

**) Marie, femme de Cléophas (*Evangile selon St-Jean*, ch. 19, v. 25). Il s'agit de la Grande-Duchesse Marie Pavlowna.

20.

Weimar, le 27 Septembre 1808.

Chère Museau de mon âme, je me fâche toujours quand vous me dites des platitudes pareilles, comme celle de ne pas lire vos lettres. C'est comme si vous ne saviez pas tout le plaisir qu'elles me causent chaque fois. Ce que je regrette toujours, c'est quand je suis empêché par le manque de temps de vous répondre, mais vous êtes trop bonne pour m'en vouloir. Mme Cléophas pourra vous certifier combien j'ai la peau *détendue*, et elle en a été émerveillée. Je suis aussi à mon aise, quand je me trouve après la parade vis-à-vis de vos chiens et de Monsieur Anne Pavlowna à laquelle je présente mes *aubédiances*. A propos, je crains d'avoir oublié de remercier la Comtesse *) pour la bonté qu'elle a eue de *coopérer* à la fameuse robe de chambre ou plutôt robe de Tante. Si le même oubli s'est étendu sur vous, je me vautre dans la poussière produite par votre traînante quand vous marchez dans les corridors, pour vous en demander pardon. Adieu, chère Biskis, n'oubliez pas un frère qui vous aime de tout son cœur.

21.

Erfourt, le 29 Septembre 1808.

Je vous remercie, chère amie, pour vos aimables lettres. Vous savez tout le plaisir qu'elles me causent chaque fois. Mais ce qui m'en a fait un que j'ai peine à vous rendre, c'est d'avoir revu *ma Tante **)*, je n'ai pas besoin de dire laquelle. J'en ai été fou de joie. Elle est telle, exactement telle que vous l'avez vue, et cela était une vraie fête pour moi. Elle était arrivée à Weimar au moment où j'en parlais pour venir ici, je n'ai donc pas pu la voir alors. Il y a de

*) La comtesse, plus tard princesse sérénissime, Charlotte Lieven.

***) Henriette de Nassau-Weilbourg, épouse du Duc Louis de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie.

cela quelques jours, quand nous avons été à une chasse près de Weimar, nous y sommes arrivés que pour le dîner. Comme elle ne connaissait pas Napoléon, elle n'y est pas venue, et tout le reste de la journée s'est passé au spectacle et au bal. Le lendemain nous sommes partis de Weimar si de bonne heure le matin, qu'encore j'ai dû renoncer à aller chez elle. Enfin avant-hier elle est arrivée ici et est restée jusqu'à hier soir: j'ai été deux fois chez elle et cela m'a tant rappelé vous et les anciens temps. Vous comprendrez que nous nous sommes beaucoup entretenus de vous et qu'elle m'a questionné en long et en large. Il est sûr que c'est le meilleur être de la terre. Elle m'a donné cette petite bague pour vous que je m'empresse tout de suite de vous envoyer. Adieu, chère amie, dans une quinzaine de jours peut-être serai-je assez heureux pour vous embrasser. Tout à vous de cœur et d'âme.

22.

Olmütz, le 12 Octobre 1808.

Chère Biskis, puisque je suis *monsieur*, vous devenez naturellement *mademoiselle* comme cela s'entend de soi-même, mais en attendant vous êtes la plus drôle demoiselle qui existe, je crois, sur la terre, surtout depuis que votre face ressemble à celle du Valet pendant le festin du Commandeur dans *Don Juan*. Je serais bien heureux, si je pouvais venir faire passer cette grosse Bichka *); ce ne serait au reste que par le plus tendre baiser et non par un soufflet.

Cosa rara.

Vous voyez que je suis pour les citations aujourd'hui. Tout à vous de cœur et d'âme.

*) Joue.

1809.

23.

Borgo, 17 Mars 1809.

Mademoiselle la Princesse est toujours aussi charmante, aussi aimable que de coutume, aussi je lui baise les pieds pour son aimable lettre.

Je lui annonce très humblement que, grâce aux soins de l'Evêque Nomadique, j'espère pouvoir retourner à Pétersbourg et vous régaler d'une *Jactance* finnoise, du moins d'une *Litania*.

Mon air à la Diète a été, je vous réponds, très digne et très capable, et j'ai même lu un discours à *haute et intelligible voix*.

Aujourd'hui un second à la Cathédrale, et le troisième, je le réserve pour vous, belle et incomparable Princesse, dans lequel je vanterai vos charmes, vos vertus, vos grâces, votre affabilité, *votre munificence* et surtout l'amour sincère et inaltérable que je vous porte pour la vie.

Je baise les mains blanches de *Machinka* et demande la bénédiction au fils de Piotre *), son fiancé le Prince Sérénissime Georges de Holstein-Oldenbourg. Sur ce, je pars pour Svéaborg.

24.

A 10 verstes d'Abo, 20 Mars 1809.

Il y a un certain adieu, Monsieur, que j'aime mieux que toutes les tendresses imaginables et qui ressemble tout à fait à son auteur. Je ne puis y faire d'autre réponse que Petite coquine! et mademoiselle comprendra ce que cela veut dire. Vos ordres jusqu'ici sont remplis:

*) *Piotre*, forme russe du nom *Pierre* (le Duc régnant d'Oldenbourg, père du Prince Georges).

je n'ai pas versé, ni gelé, mais souvent j'ai eu trop chaud, quand dans une petite chambre il y avait trop de monde de rassemblé. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme.

25.

Ce 24 Juin 1809.

Quoique vous n'aimez pas les correspondances inutiles, chère amie, je n'ai pu m'empêcher de vous écrire ces lignes pour vous dire combien je regrette d'être la cause involontaire de votre séparation avec Georges. Pour vous distraire un peu, je joins ici la lettre que j'ai reçue et qui vous prouvera tout *l'intérêt* qu'on vous porte et les dédommagements qu'on vous prépare. Vous ferez comme nos Gardes à peu près, c'est-à-dire douze fois par jour A vos rangs! pour courir à ces aimables entretiens.

26.

Le 24 Août 1809.

Chère bonne amie, que ne puis-je avoir le sort de ces lignes! A l'instant je reçois la nouvelle que ma Mère va partir pour vous voir; c'est bien le cas de dire: *Monte au Ciel, n'y vise pas!*

Je ne puis vous dire combien vous me manquez, et le besoin que je ressens de vous voir, de vous serrer dans mes bras. Hélas, patience encore, mais viendra mon heure de dédommagement et celle-là me payera les privations qui me sont imposées. Votre dernière lettre par Constantin m'a fait un plaisir inexprimable. Je vous ai plaint de tout mon cœur de tout l'ennui que vous avez eu à Tikhvin. Mais vous n'avez pas su vous créer un dédommagement. Si vous aviez profité de mes leçons de chant d'Eglise, vous en aurez trouvé un très agréable.

Dites mille choses de ma part à Georges. A Novgorod il recevra une lettre de moi. Soyez toujours aussi heureuse que je le désire et que vous méritez tous les deux. N'oubliez pas un frère qui vous est dévoué de cœur et d'âme pour la vie.

Le 6 Septembre 1809.

Chère, chère amie, ma bonne, ma vraie amie, c'est la paix que je vous annonce avec la Suède et telle que je l'ai désirée. Mais je saute de ce sujet tout charmant pour vous parler d'un autre qui me tient encore plus impérieusement au cœur; c'est pour vous dire que vous êtes un vrai ange, que je suis touché au delà de toute expression de l'amitié que vous me témoignez et que j'ai souffert tous ces jours passés, ayant un vrai besoin de vous écrire et n'en ayant pas eu la possibilité par la besogne et les courriers continuels qui me venaient de Friedrichsham. Enfin la voilà, grâce à Dieu, achevée! Si vous saviez combien je suis content de vous savoir satisfaite de votre gîte! il me semble que cela ne peut pas être assez bien pour être digne de vous, et je suis furieux contre un maudit jardinier qui, contre mes ordres exprès, a dérangé un peu la *régularité* du vieux jardin; enfin je ne pense qu'au moment où je pourrai me trouver chez vous et vous presser contre mon cœur à l'ancienne manière. J'en ai un véritable besoin, et vous qui me recommandez de ne pas me désaccoutumer de vous! C'est-il possible? J'ai été bien inquiet un moment sur votre maudite dysenterie, et ma tête, assez prompte à voir les choses en noir, m'avait donné mille alarmes. Gourieff m'a tiré un peu d'inquiétude en m'assurant vous avoir vue le 1 Septembre tout à fait bien; j'aime donc à croire que depuis c'est allé de mieux en mieux. Maintenant, après avoir achevé nos affaires domestiques, revenons aux affaires publiques. Cette paix est parfaite et telle absolument que je l'avais voulue. Je ne puis assez remercier l'Etre Suprême. Cession entière de la Finlande jusqu'à Tornéo avec les îles d'Aland, adhésion au système continental et fermeture des ports à l'Angleterre, enfin paix avec les Alliés de la Russie: le tout conclu sans intermédiaires. Il y a de quoi chanter un beau Te Deum Laudamus; aussi le nôtre demain à Isaac, avec toute la pompe militaire, ne se mouchera pas du pied!

Sur ce, que grand bien vous fasse! je meurs de sommeil après une journée des plus *fatigantes*; que ne puis-je vous embrasser comme je l'aurais voulu! Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

28.

Le 21 Novembre 1809.

C'est pour vous offrir mes félicitations, chère et bonne amie, que je vous adresse ces lignes. Je n'ai pas besoin de vous parler des vœux que je forme pour votre bonheur: ils sont continuels et n'appartiennent pas plus à un jour qu'à un autre. Celui qui m'aurait été bien agréable de voir exaucé, c'est de passer ce jour avec vous, mais pour cette fois il faut y renoncer. Recevez avec indulgence le petit envoi que je vous adresse: *on* me l'a apporté exprès de Weimar pour être déposé à vos pieds. Je vous envoie aussi une partie des livres que vous m'avez demandés. *Dans peu de jours, je vous enverrai une espèce de clef pour comprendre celui des erreurs et de la vérité, sans laquelle on n'y entend rien.*

L'envoi de Georges m'a fait un plaisir qu'aucun terme ne peut rendre. C'est à lui que je devrai le commencement de ce qui a fait depuis tout temps l'objet de mes vœux et de mes soins. Son mémoire est parfait, et je l'aime tous les jours davantage. Wizar a figuré au dîner que j'ai donné aujourd'hui pour le régiment.

29.

Le 22 Novembre 1809.

C'est pour vous féliciter, ma bonne amie, du fond de mon cœur sur votre Jour de nom que je vous adresse ces lignes. Vous connaissez tout l'attachement que je vous porte, vous ne pouvez pas douter des vœux que je fais pour votre bonheur, mais je le fais tous les jours de l'année également. Ce que je regrette vivement, c'est de ne pas pouvoir me trouver auprès de vous ce jour-là *). Sous peu j'espère cependant enfin jouir à mon aise et je vous tomberai à Twer comme une bombe. Cette seule idée me fait tourner la tête.

30.

Twer, 13 Décembre 1809, 11 heures du matin.

La vue de votre maison, des chambres dans lesquelles j'ai passé des jours si agréables, me met la plume à la main. J'ai un

*) 24 Novembre, jour de la Ste-Catherine.

vrai besoin de vous exprimer, chère et bonne amie, toute ma sensibilité pour l'amitié et, je puis dire, les jouissances que j'ai trouvées auprès de vous. J'aime à espérer que ces moments se répéteront. C'est Monsieur Anne Pavlowna qui fait les honneurs ici en votre absence: elle m'a reçu avec *hospitalité* et *urbanité* et va me régaler à l'instant d'un excellent déjeuner qui me servira jusqu'à Pétersbourg. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie. Mille choses au *mâle* *). Je joins ici une *Arlequins Hochzeit* que j'ai reçue en chemin; vous verrez que je suis devenu le Benjamin.

31.

Le 23 Décembre 1809.

Chère bonne amie, je me réserve de vous répondre à votre lettre par Brunner en vous le renvoyant ces jours-ci. En attendant je vous expédie celui-ci pour vous parler d'une des positions les plus embarrassantes *dans lesquelles je me suis trouvé*. Napoléon se divorce et jette les yeux sur Anne **). Pour cette fois-ci c'est tout de bon et je m'en réfère à tous les détails que ma Mère vous donne. Le parti est difficile à choisir. J'ai dit à ma Mère qu'elle restait comme de raison la seule en droit de disposer de ma sœur, et que je ferai là-dessus ce qu'elle voudra. Mon opinion est celle-ci, que, vu tous les embarras, tracasseries, mauvaise volonté et haine qu'on porte à l'individu, il y a moins d'inconvénients à décliner qu'à accepter de mauvaise grâce.

Je dois cependant la justice à ma Mère qu'elle a montré beaucoup plus de calme dans cette occasion que je l'aurais cru. Enfin elle veut vous consulter, et je trouve qu'elle a parfaitement raison. Je vous demande de même votre conseil avec cette confiance que je mets dans votre raison et dans votre cœur. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Renvoyez-nous le courrier le plus vite que vous le pourrez. Mille choses à Georges.

*) Le mari de la Grande-Duchesse Catherine.

***) La Grande-Duchesse Anne Pavlowna.

1810.

XIII.

Twer, ce 8 Février 1810.

Je me trompe fort ou les f.-m. ne sont provenus d'autre chose que de l'examen des œuvres de J.-C. Les ayant trouvées sublimes, mais pas divines, et, n'osant l'avouer hautement, ils ont fait une congrégation d'imitateurs de J.-C.; voilà l'objet de leur mystère, de leurs paraboles, de leur sublimité, et il est vrai que ceux parmi eux qui sont sincères, sont des hommes infiniment respectables.

XIV.

Vous m'avez ordonné de ne pas prendre d'autres gens que des fils des serviteurs de la Cour. Sûrement je suivrais votre volonté, mais, à votre écurie nommément, ils n'en ont pas même assez pour eux; les fils des miens sont tous enfants: ainsi je suis continuellement dans l'embaras. J'accéderai en vous promettant de suivre aussi strictement que possible cet arrangement, vous priant de me permettre, si le besoin l'exige, de prendre à mon service d'autres gens, et aussi que vous confirmiez ceux de cette dernière espèce qui se trouvent déjà chez moi. Gagarine porte les papiers au Prince Golitzine. Faites-moi de plus le plaisir de remarquer que votre dernier ordre donné pour mon monde est contradictoire avec celui que vous m'avez donné à mon premier départ: vous ne vous rappelez peut-être pas que je vous ai présenté diverses demandes que vous avez résolues et que devant vous j'ai envoyé votre résolution sans discours. A quoi dois-je me tenir?

32.

Pétersbourg, le 22 Février 1810.

Chère bonne amie, Gagarine part aujourd'hui, mais au lieu de vous annoncer par lui positivement mon arrivée pour le 15 Mars à Twer, comme j'avais déjà tout arrangé pour cela, il vous annoncera l'arrivée de quelqu'un d'autre. C'est avant-hier qu'*On* *) m'a communiqué ce beau projet! Naturellement je n'ai rien pu y objecter et j'ai soigneusement caché que j'avais moi-même l'intention de faire le voyage à cette même époque, parce qu'*on* m'aurait pressé d'être de la partie et que pour moi cela serait un vrai supplice d'être chez vous autrement que je l'ai été la première fois. Enfin, il faut donc y renoncer pour cette fois, et cela me fait une peine que je ne puis vous rendre. *On* ne peut être de retour que pour le 29 Mars. Je ne pourrais donc plus profiter du traînage au mois d'Avril, et il faudra que j'attende le chemin sur roues. Tout cela me met d'une humeur qui n'est pas rose, sans parler de mille aventures que je prévois pour vous et qui me peinent aussi infiniment. *On* a chargé Gagarine de vous annoncer cette aimable nouvelle avec précaution pour que la joie ne vous saisisse pas trop!

Je désire vivement que tout le plaisir que vous en éprouverez vous dédommage des embarras par lesquels vous aurez à passer. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie. Mille choses à Georges.

33.

Pétersbourg, le 11 Mars 1810.

Par la lettre que Constantin a apportée hier à ma Mère, j'ai vu que vous vous impatientez, chère amie, sur le retour de votre courrier. Mon intention était de le réexpédier à Georges avec les listes de ses officiers qui seront prêtes dimanche; mais puisque vous l'attendez, je le réexpédie ce soir même et j'en enverrai un autre. Ne m'en

*) *On*, c'est l'Impératrice Marie. L'Empereur dut effectivement ajourner son voyage et n'arriva à Twer qu'à la fin de Mai.

voulez pas, chère amie, si je ne vous ai écrit tout ce temps: je suis d'une humeur qui ne vaut rien et je vous donne ma parole que la nécessité de renoncer à venir vous voir y entre pour beaucoup. J'ai un grand besoin de débarrasser mon âme de tout ce qui a eu le temps de s'accumuler dans ces trois mois que nous nous sommes vus: aussi j'attends le moment qui doit nous réunir comme le Messie. Je croyais toujours que je vous aimais beaucoup, mais c'est depuis que nous sommes séparés que j'en sens tout le prix. Monté comme je le suis depuis tout ce temps, je suis sûr que mes lettres ne peuvent rien valoir, et voilà pourquoi je ne vous en ennuie pas. Georges m'a demandé jusqu'où il devait aller à la rencontre de ma Mère *). Il me semble que jusqu'à Torjok, c'est le bout du monde: il existe encore une ordonnance de feu l'Empereur qui défend au Gouverneur d'aller à la rencontre de personne, pas même du Souverain. Dites bien des choses à votre mâle et qu'il aura tous ses officiers: j'espère en général que la machine fonctionnera coulamment; Sabir **) est ici, et nous arriverons à lever tous les embarras. Ma Mère est ici depuis le 18 Février et m'ôte une bonne heure de travail par jour au moins. Tous les moyens pour l'empêcher de faire le voyage sont restés infructueux: elle se fait une très vive idée de votre enthousiasme de la recevoir chez vous! Elle prétend en être touchée jusqu'aux larmes. Adieu, chère bonne amie, je ne vous parle pas de ce que je sens pour vous, vous le connaissez du reste. Ma petite famille est à vos pieds.

34.

Le 12 Mars 1810.

Chère bonne amie, ma Mère voulant bien se charger de ces lignes, c'est pour obéir à ses ordres que je vous dis ces quelques

*) L'Impératrice Marie fit deux séjours chez sa fille à Tver, le premier à la fin de Novembre et au commencement de Décembre 1809, le second du 16 au 24 Mars 1810. L'Empereur vint à Tver au commencement de Décembre 1809, puis du 29 Mai au 6 Juin 1810, et enfin du 14 au 26 Mars 1811. (Vérfifié au *Journal du Fourrier de la Cour.*)

**) Joseph Sabir (1777—1864), ingénieur des Ponts et Chaussées, général major, collaborateur du Prince Georges d'Oldenbourg.

mots, vous ayant écrit hier plus au long. J'envie beaucoup à ma Mère le plaisir qu'elle aura à vous revoir. Mon tour viendra aussi, je l'espère. Pensez quelquefois à quelqu'un qui vous aime de toutes les facultés de son âme.

35.

Le 16 Mars 1810.

Ecrivant à ma Mère, chère bonne amie, je ne veux pas laisser échapper cette occasion pour me rappeler à votre souvenir. Je ne vous dis qu'un mot pour ne pas enlever de votre temps qui doit être maintenant consacré à ma Mère. J'espère que son voyage aura été achevé aussi heureusement qu'il a commencé jusqu'à Wychni-Wolotchok, d'où j'ai de ses nouvelles. Tout est à sa place chez nous, et je n'ai rien d'intéressant à vous mander. Ne m'oubliez pas tout à fait et croyez-moi pour la vie tout à vous de cœur et d'âme.

P. S. Mille choses à Georges. Grondez un peu Sabir; il est parti ce matin d'ici sans venir seulement chez moi. Mais n'en faites pas de grâce une affaire d'Etat!

36.

Le 23 Mars 1810.

Chère bonne amie, le cousin *) part pour labourer ses champs à Moscou; il compte se servir de la neige en guise d'engrais. Il me demande une lettre de recommandation pour vous, et voilà pourquoi je vous ennuie avec ces lignes. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, donnez-moi quelques détails sur *le fameux séjour* qu'On a fait chez vous **): je ne crois pas que ceux que nous avons ici soient très véridiques. Entre autres on nous a conté que vous êtes tombée en défaillance en apercevant la Très Chère Visiteuse. J'ai laissé parler et me suis rappelé de votre lettre en réponse de celle que

*) Sans doute le Duc Eugène de Wurtemberg.

***) L'Impératrice Marie, du 16 au 24 Mars 1810.

vous a apportée Gagarine. Aline, reine de Golconde *), est arrivée ici. Elle m'a écrit une lettre très pathétique dans laquelle elle fait amende honorable de ses péchés et énonce un repentir très vif. Adieu, chère bonne amie, pensez quelquefois à un frère qui vous aime de toutes les facultés de son être et qui est à vous de cœur et d'âme pour la vie.

37.

Pétersbourg, le 31 Mars 1810.

Chère bonne amie, je ne veux pas laisser partir Sabir sans vous remercier mille fois pour vos deux lettres par Bétancourt **) et par Morosof. Je n'ai jamais douté un instant que vous ne soyez la même; je savais parfaitement m'expliquer le sens de ce que vous me disiez, mais j'ai eu une bonne envie de vous gronder pour votre lettre par Morosof. Vous me dites que vous n'en pouvez plus, votre écriture l'atteste de même et vous ne me dites pas ce qui en est et quelle en est la cause, de façon que je ne sais que croire: je devine du fond de mon cœur que cela ait été une envie de dormir et rien d'autre! On vous a fait un conte sur votre maison; elle sera prête et on le sait. Enfin, j'attends avec une impatience inexprimable le moment où je pourrais venir à Twer; je ne puis profiter du chemin de l'hiver, car il a l'air de vouloir s'en aller, mais aussitôt celui de l'été praticable, je vous arrive. Mille choses au mâle, je compte lui écrire un de ces jours. A vous de cœur et d'âme pour la vie.

38.

Grousino, le 7 Juin 1810.

Chère bonne amie, ayant un moment à moi, je ne puis résister au désir que j'ai de vous exprimer combien je suis sensible à toute l'amitié que vous m'avez témoignée à Twer. C'est une semaine délicieuse que vous m'avez fait passer. Je suis arrivé ici 36 heures juste après vous avoir quittée. C'est un endroit vraiment charmant. Mais

*) La comtesse Anne Protassoff, demoiselle d'honneur honoraire.

**) Augustin de Bétancourt, général du génie, français d'origine.



Le Prince Georges d'Oldenbourg.

l'ordre qui y règne est unique; ce qui fait mon admiration surtout, c'est l'arrangement des villages: je suis certain que dans tout l'Empire il n'existe rien de pareil. Comme, en écrivant à vous, c'est comme si j'écrivais à Georges, montrez-lui ces lignes. Je le prie instamment de se faire conduire par le général Araktchéef quand il passera par ici en drochky par tous ces villages par lesquels il m'a fait passer, et d'observer: 1) l'ordre qui règne partout; 2) la propreté; 3) les constructions des chemins et les plantations; 4) l'espèce de symétrie et d'élégance qu'on a observées partout. Les rues des villages d'ici ont *justement cette espèce de propreté* après laquelle je suis tant à tapager pour les villes: la meilleure preuve que ce que j'exige est possible, c'est que c'est observé ici dans les villages mêmes. Que les rues de Novgorod, de Valday, de Wichny-Wolotchok, de Torjok, de Krestzy auraient besoin d'être tenues de même! et quelle sensible différence! Je répète: les villages d'ici sont la preuve que c'est possible. Dites à Georges de donner l'ordre par courrier sur le canal de Ladoga de réparer une porte qui s'est gâtée et qui, d'après ce que viennent de me dire des barbus, a arrêté une grande quantité de barques. En envoyant sur les lieux on apprendra ce que cela peut être. Adieu, chère amie, vous savez à quel point je vous aime de cœur et d'âme pour la vie.

P. S. Mille choses à vos dames et surtout à la divine Mlle Mouravieff *).

39.

Zarskoe Sélo, le 27 Juin 1810.

J'ai reçu, chère bonne amie, la lettre que vous m'avez écrite le 22 Juin. Je ne puis assez vous exprimer combien tout l'intérêt que vous prenez à ma peine **) m'a touché. Elle est sans remède. J'ai perdu mon enfant, et, avec lui, une partie de ce bonheur dont je jouissais

*) Catherine Mouravieff-Apostol, sœur des Décabristes, demoiselle d'honneur de la Grande-Duchesse Catherine, plus tard Mme Bibikoff.

**) Mme Marie Narychkine venait de perdre une fille en bas âge, Zénaïde.

dans ce monde. Je connais toute votre amitié pour moi, chère amie, et je sais la part que vous prenez à tout ce qui me regarde; j'aime donc mieux ne pas vous parler de tout ce qu'éprouve mon âme. Votre présence sera un véritable bonheur et un baume pour elle (c'est-à-dire pour l'âme).

P. S. Je vous envoie deux livres de Lopouchine *). J'ignore si ce sont les livres que vous m'avez demandés, parce que j'ai eu la maladresse de perdre en voyage votre écrineau. Je joins la traduction en français par Plechtchéef.

40.

Le 17 Août 1810.

J'ai été bien touché, chère et bonne amie, des deux billets que j'ai reçu de vous par Wilamof et par ma Mère. Je ne puis laisser partir Constantin sans vous dire quelques mots; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Vous savez si je vous aime et vous pouvez vous dire toute la peine que m'a causée notre séparation. J'ai dîné hier à Pavlovski, et ce dîner sans vous m'a serré le cœur. Ma course à Twer est attendue avec la plus vive impatience; en attendant, pensez quelquefois à un frère qui vous aime de tout son cœur et qui est tout à vous pour la vie. Dites mille choses de ma part à Georges. Il y a un mot de sa lettre qui m'a fait un plaisir que je ne puis rendre; il me dit qu'il m'est attaché comme *homme*. Cela m'est plus cher que tous les titres de l'univers, car celui d'*homme* est le seul auquel je mets du prix. Je lui rends bien l'amitié qu'il a pour moi et cela à toute l'étendue du terme.

41.

Le 8 Octobre 1810.

Je ne peux vous rendre, chère bonne amie, tout le plaisir que m'ont causé les nouvelles que Wisare m'a apportées de vous, car celles que mon frère m'avait données m'ont beaucoup inquiété. Ce cra-

*) Le sénateur Ivan Lopoukhine, franc-maçon.

chement de sang est plus qu'effrayant, et je vous conjure au nom de la plus tendre amitié de prendre plus garde à vous, car je sais que vous commettez des imprudences impardonnables. Cette fois, cela a passé, grâce à Dieu, sans autres suites, mais une autre fois cela pourrait devenir plus sérieux: alors jugez des angoisses que vous nous donnez, et tout cela pour une capote de moins que vous aurez à une promenade! Vous voyez, chère amie, que je suis sévère, mais convenez que vous l'avez mérité. Ensuite, pourquoi ne me parlez-vous pas en détail de votre santé dans vos lettres? Quel sujet peut m'intéresser davantage!? J'ose l'exiger de votre amitié. Cette lettre vous sera remise par un diacre et un chantre de la Cour que j'envoie chez vous pour le bien du service, comme ces détachements que le général Kleinmichel commande; quand ils auront endoctriné vos *Lévites*, vous aurez la bonté de les renvoyer dans leurs foyers: sous peu vous arrivera un diacre pour votre église tout stylé. Adieu, chère amie, pensez à un frère qui vous chérit de tout son cœur. Mille choses à Georges. Sabir va revenir dans quelques jours, j'en attends des réponses d'office.

42.

Le 26 Décembre 1810.

Chère bonne amie, je vous trace ces lignes avec un cœur serré et je sens jusqu'au fond de l'âme ce que vous éprouverez. Tout prend une teinte assez noire. Georges vous montrera ma lettre. Il paraît que le sang doit couler encore: du moins ai-je fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour l'éviter. Voici la vraie raison pour laquelle je vous ai si peu écrit, mais si je ne suis pas rose, je ne suis pas abattu et je me soumetts à la volonté de Dieu avec confiance en Lui. J'attends avec une impatience que je ne puis vous rendre le moment où je me trouverai avec vous; il y a tant de choses sur lesquelles je voudrais vous parler et que je ne puis faire que de bouche. Aussi, à la fin de Février ou après le 11 Mars, je viendrai vous voir *).

*) L'Empereur vint effectivement à Tver et resta chez sa sœur du 14 au 26 Mars 1811.

Adieu, ma bonne, mon excellente amie, dites-vous que vous aimer davantage que je le fais est impossible. Tâchez d'être raisonnable et prouvez que vous avez de la fermeté. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie.

Pour mettre plus d'ordre et pour avoir le temps de passer tous les sujets en revue, je propose de partager nos entretiens de la manière suivante:

- 1) Sur la Politique.
- 2) Sur les Arrangements Militaires.
- 3) Sur l'Administration Intérieure.

Le 1^{er} embrassera:

- 1) Tout ce qui est survenu depuis l'Été passé.
- 2) Nos différentes démarches envers les Cabinets.
- 3) L'état présent des choses.

Le 2nd embrassera:

- 1) L'état et la répartition de nos forces pendant l'été passé.
- 2) L'augmentation qui a eu lieu.
- 3) La répartition actuelle.
- 4) L'état des réserves et leur emplacement.
- 5) La position des Dépôts de recrues.
- 6) La création des Dépôts de 2^{de} et 3^{me} lignes.
- 7) Notre position défensive.

Le 3^{me} embrassera:

- 1) Le compte rendu du Secrétaire d'Etat.
- 2) Son compte rendu particulier.
- 3) Différentes idées sur des institutions à créer.
- 4) L'organisation d'une force armée intérieure.
- 5) Une nouvelle organisation pour la levée des recrues.

1811.

XV.

Ce 13 Janvier 1811.

Ne voulant jamais rien faire sans votre su et permission, mon cher ami, je vous envoie à vous *Jordan*, l'ancien feldjäger et l'éternel copiste avec une incluse pour ma mère, Gourieff *) et le comte Romanzoff. Voici de quoi il s'agit: j'écris à ma mère pour redemander 150/m. R. en papier de mes propres capitaux à la Maison des Enfants-Trouvés; cela ne souffrira, je pense, aucune difficulté. J'écris à Gourieff de me changer 100/m. R. en ducats, ce qui fera près de 6000, et je vous demande à vous la permission de les envoyer dans l'étranger. Je n'en prends sur moi de faire sortir une pareille somme d'or sans votre consentement; n'approuvez-vous pas la démarche, brûlez ma lettre à Gourieff № 1; l'approuvez-vous par contre, brûlez celle № 2, mais remettez dans tous les cas celle à ma mère, que je n'informe pas de l'emploi de l'argent: je vous en informe, vous, parce que je vous dois un compte fidèle de mes moindres démarches. Mon intention est d'envoyer le porteur au Duc **): il s'informera chez Lieven à Berlin du lieu où il pourra le trouver; la lettre au comte Romanzoff est pour lui demander un passeport. J'ai fait choix du personnage parce qu'un aide de camp ou un feldjäger pourraient risquer être compromis, et à Dieu ne plaise que par moi

*) Dmitri Gourieff, plus tard comte, gérant du Cabinet de Sa Majesté, ministre des finances.

***) Le Duc régnant Pierre d'Oldenbourg, beau-père de la Grande-Duchesse.

votre uniforme soit offensé, tandis qu'un homme à moi c'est très égal. Veuillez, si vous pouvez, presser sa réexpédition chez Maman, d'où il ira en droiture sans repasser par Pétersbourg. George n'écrit pas, quoiqu'il le sache: par délicatesse il n'est mêlé de rien; nous envoyons cet homme au Duc afin d'avoir toujours un être sûr qu'il puisse renvoyer, mais l'argent, je l'adresse à son secrétaire, homme affidé, et par là je me flatte que la délicatesse du Duc n'en sera pas blessée, car il ne doit le lui remettre qu'au cas d'un besoin urgent ou dans celui d'un emprunt, sans quoi il ignorera à jamais ma démarche.

43.

Le 19 Janvier 1811.

J'ai bien reconnu votre cœur, chère bonne amie, dans votre démarche envers le Duc, aussi c'est le N^o 1 que j'ai remis à Gourieff. Tout est terminé et Jordan vous porte vos trésors. Cela ne m'a valu que quelques doléances de ma Mère sur l'état de gêne dans lequel se trouvent les Maisons des Enfants-Trouvés. Une seule chose dont je doute, c'est que le Duc accepte vos offres, mais c'est nullement une raison pour l'empêcher de le faire. Je suis convaincu qu'on ne le laissera pas un mois chez lui et qu'il sera obligé de déménager. Comme probablement il ne voudra accepter aucun dédommagement, alors le mieux qu'il pourra faire, ce sera de venir chez nous, où il nous donnera la consolation de pouvoir lui prodiguer les témoignages de l'affection et de l'estime les plus sincères. Je ne puis vous rendre quel plaisir j'aurais à causer avec vous dans ces moments de crise: j'en éprouve un besoin qui m'étouffe. En attendant, j'ai de l'occupation par-dessus les oreilles et moins que dans onze heures par jour, dont je décompte le temps de dîner et un petit tour de promenade, je ne puis terminer ma besogne journalière d'à présent. Comme j'aime à vous tenir, vous et Georges, au courant de tout ce qui s'opère de neuf, je joins ici une petite note de changements faits dans l'armée. Par là, Georges aura à disposer pour le maintien de l'ordre dans les provinces qui lui sont confiées d'un demi-bataillon par gouvernement, ce qui sera aussi le cas pour tous les autres

gouvernements de la Russie. Mandez-moi quelques détails sur Yaroslav, et comment vous y avez passé votre temps, quelle espèce de gens vous y avez trouvé, enfin quel jugement vous en avez apporté. Cette lettre est en commun pour Georges et pour vous. Adieu, chère bonne amie, à vous de cœur et d'âme pour la vie.

P.S. Ma famille est à vos pieds. Je lui dois un véritable bonheur domestique.

44.

Le 8 Février 1811.

Chère bonne amie, je ne veux pas laisser partir votre valet de chambre sans le charger de quelques lignes pour vous. En même temps je vous remercie pour votre dernière lettre par estafette qui m'a fait un vrai plaisir pour ce que vous m'y dites. J'osé prétendre que je suis pas indigne de tout l'attachement que vous me témoignez par celui que je vous porte et qui ne finira qu'avec ma vie. Que j'aurais donné cher pour avoir ne fût-ce que quelques moments d'entretien avec vous! Mais je ne désespère nullement de faire ma course à Twer par le dernier traînage: j'espère pouvoir avancer mes affaires en conséquence. Le fameux passeport est chez vous, à ce que m'assure le chancelier *); ainsi mon âme est en repos. Il n'y a que mon courrier qui tarde à partir, mais la traduction qu'il doit porter à Georges, j'ai dû la faire refaire trois fois, les deux premières étant incorrectes. Remerciez-le pour les épargnes qu'il m'a faites et qui surpassent ce que j'osai espérer. Tcherniaeff est un gueux méprisable, mais Sabir un colonel aimable: pour qu'il le devienne, je l'ai fait passer pour deux jours dans le régiment Préobrajensky, où il y a un avancement; ensuite on le passera au Sémenofsky.

La reine de Golconde **) est remplacée par la princesse tachetée de la petite vérole. Parlez-moi de votre santé et ne me cachez rien.

*) Le comte Nicolas Roumiantzeff (1754—1826).

**) La comtesse Anne Protassoff (1745—1826), demoiselle d'honneur honoraire, et la princesse Anne Prozorowsky (1747—1824), née princesse Wolkonsky, dame d'honneur.

XVI.

Twer, ce 10 Février 1811.

Si vous croyez que c'est par vivacité que je vous écris, vous ne me connaissez pas. Je le fais parce que c'est mon devoir vis-à-vis de George: étant sa femme, je ne dois pas souffrir que personne des miens ne l'offense, et mon devoir vis-à-vis de vous parce que je vous dois de ne pas avoir des doutes sur votre manière d'agir, et je suis dans le cas d'en avoir, comme vous allez le voir. L'année 1809, vous avez écrit à George une lettre dont je joins ci-près la copie, en tant qu'elle concerne l'affaire dont il s'agit; à la suite de cette dite lettre, le 20 Nov. de la même année 1809 vous avez signé le règlement dans lequel se trouve, paragraphe 5, l'article que j'ai transcrit. Pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis, vous avez tenu à vos propres engagements, hors l'article des prikazes, que, malgré leur envoi, le gouverneur militaire n'a jamais fait insérer dans la gazette, et avez témoigné en toute occasion à George votre satisfaction: aujourd'hui il reçoit par la poste une lettre de Léontieff, faite pour blesser tout homme d'honneur. Qui est le coupable? Vous. Qu'entendez-vous par là? Abaisser le corps dont le Prince est Chef, point à sa réclamation, mais parce que, malgré ce qu'il a pu vous objecter, vous l'avez exigé. Quel est le Chef qui peut, qui doit supporter qu'on humilie ses sous-ordres? en le souffrant, il manquerait à votre propre service, car ou il aurait bien peu de point d'honneur, ou bien il ferait de sa personne bande à part: un tel homme ferait honte à votre habit. Avez-vous changé d'opinion sur le pied de l'établissement de ce corps, alors vous avez manqué de franchise en ne le disant pas au Prince. Etes-vous mécontent du Prince, nous n'avons aucune raison de le croire et d'ailleurs il ne serait pas juste que la faute d'un seul rejaillisse sur une multitude qui assurément vous sert avec zèle. Est-ce légèreté? Je n'ai pas de réponse à cet article. Quoi qu'il en soit, froidement et tranquillement envisagé, après une avanie publique vous ne pouvez pas compter que le Prince soit fort tenté de garder la place qui la lui a si injustement attirée, et je crois qu'il ne peut pas vous prouver plus entièrement son calme que par son silence, attendant votre venue pour vous demander de le démettre d'un

emploi qui lui a coûté en partie sa santé, qui lui vaut un travail des plus assidus et qui lui attire des désagrémens d'une nature si blessante. Je ne sais si vous me croirez ou non, mais enfin la chose est, je jure qu'il ignore et ma lettre et son contenu, que même, craignant une telle démarche de ma part, il m'a conjuré de ne rien faire de semblable et m'a répété qu'il trouvait qu'il s'était assez chamaillé pour le maintien de l'honneur de votre service, qu'il était décidé à ne plus perdre une parole, mais à mettre son individu à l'abri d'avanies. C'est une chose secondaire assurément, mais elle ne laisse pas que d'être sensible, que ce soit juste le moment où il perd sa patrie, où il est à la veille de voir son père errant et lui-même plus ou moins pour exister dans la dépendance, si tant est que sous ce rapport jamais homme d'honneur puisse l'être, qu'une chose aussi poignante lui arrive et encore par celui auquel il s'est voué de cœur et d'âme. Quel que soit votre sentiment après la lecture de cette lettre, vous devez bien plus reconnaître par son contenu le cas que je fais de la bonne opinion que j'ai de vous que me taxer d'être entraînée par ma vivacité. Non, je suis parfaitement calme, mais vivement affectée, car celui que j'aime le mieux au monde est offensé par celui qu'après lui je chéris le plus.

45.

Le 15 Février 1811.

Après avoir lu votre lettre, j'ai voulu d'abord y répondre et à ma manière, mais je me suis arrêté et j'ai préféré laisser passer 24 heures, en me disant que votre lettre était écrite pour un être qui est tout pour vous et que vous avez cru offensé. Me voici calme, et plus calme que vous ne l'étiez, malgré ce que vous en dites, quand vous m'écriviez: car sans m'entendre, sans rien me demander, sans s'informer même si ce qu'on vous a écrit est vrai ou faux, vous me jugez et me condamnez sans appel; et d'un ami que j'ai été pour vous et pour Georges, je suis devenu son persécuteur ou celui de ses sous-ordres et trouvant plaisir à les humilier. Tel est le jour sous lequel je suis représenté dans votre lettre. Et que

direz-vous si, au bout de tout cela, il se trouve que je n'ai pas pensé même à rien de pareil et qu'il a fallu étrangement altérer la vérité pour débiter tout ce que la lettre de Léontieff contient! N'aurait-il pas été plus simple avant de s'offenser, et de se décider à m'écrire une lettre faite pour me blesser, surtout quand, après l'examen le plus rigoureux, non seulement de toute ma conduite envers vous et votre mari, mais même de mes pensées, je puis me rendre le témoignage que jamais dans aucun cas je ne me suis connu d'autre désir que celui de vous faire plaisir et certainement non celui de vouloir vous faire de la peine: n'aurait-il pas été plus simple, dis-je, de me demander ce qui en est, et, supposant même que la chose soit arrivée, quelle pouvait en être la raison? Mais je laisse à votre propre cœur à vous faire sentir que j'aurais plus mérité cette dernière manière d'agir, que celle que vous avez suivie.

Avant de venir au fait, je crois bon de vous instruire de ce que vous pouvez peut-être ignorer, mais ce qui est non moins exact pour cela.

Vous avez tort de croire que la présentation de telle ou telle manière constitue la distinction qu'il y a entre le Militaire et le Civil. On me présente après une parade ceux d'entre les militaires qui par devoir doivent assister aux parades. Les mêmes militaires aux Impératrices sont présentés par le grand chambellan, individu chargé aux présentations de la Cour pour la masse. Tous les militaires qui ne sont pas tenus d'assister aux parades me sont présentés à moi-même par le grand chambellan: ainsi tous les employés du Département et bureau de la Guerre, de l'Auditoriat général, dont plusieurs sont généraux effectifs rangés dans la liste militaire, portant écharpes et incontestablement aussi militaires que le Corps des Ingénieurs des Ponts et Chaussées. J'exclus même de ce nombre tout ce qui tient au Collège de la Guerre et aux départements des livres et du commissariat, comme n'étant pas rangés dans la liste militaire.

D'après cela, sans avoir voulu faire le moindre tort aux Ingénieurs du Département des Ponts et Chaussées, j'aurais pu ordonner leur présentation par le grand chambellan, et ils ne seraient pas moins restés sur le *pied militaire* , comme porte l'article 5 de l'ordonnance confirmée par moi et que vous citez.

Maintenant, examinons un peu si raisonnablement on peut me prêter l'intention d'humilier un corps quelconque de mon service? Où est l'utilité ou l'agrément que je pourrais en retirer, à moins de raisons de mécontentement, et alors il faut le faire d'une manière qui soit sue de tout l'Empire, qui retentisse pour qu'elle produise l'effet désiré. Or, n'en ayant aucune certainement contre les Ingénieurs sous les ordres de Georges, au contraire, ayant toutes les raisons d'en être très satisfait, ayant pris à tâche de le prouver en toute occasion, et par écrit et de bouche, et accordant toutes les gratifications que Georges m'avait demandées, comment peut-on faire la supposition que je veuille tout-à-coup humilier ce corps? Pour le moins, elle n'est pas vraisemblable, et aurait-il valu la peine que l'on me demande ce qui en est, au lieu de me prêter tout de suite et d'une façon aussi décidée des intentions aussi peu conformes et à mon caractère et à mes sentiments pour Georges?

Enfin, pour rendre la chose plus parfaite, il se trouve qu'il n'y a pas un mot de vrai. Voici la chose telle qu'elle a été. La présentation du Corps des Ingénieurs n'a jamais été encore réglée. Plusieurs se sont présentés d'eux-mêmes par le grand chambellan: je ne puis pas me rappeler le nom de tous ceux dans ce cas, mais certifié que Potocki était du nombre. Sabloukoff *), du temps que vous étiez ici, s'est fait présenter par un aide de camp général et tout seul, et non avec ceux qui se présentent après la parade. Léontieff **) en arrivant s'est adressé au Commandant. Celui-ci a des ordres pour ne jamais présenter personne de ceux qui ne sont pas de sa compétence: ainsi tout ce qui est cavalerie se fait présenter par mon frère Constantin; l'artillerie par Müller; les divisions des Gardes par le plus ancien, dernièrement, par exemple, c'était De Preradovitch qui s'en est acquitté; les quartiers-mâîtres par Wolkonsky ***), qui les commande en l'absence de Souchtelen ****), etc. etc. Le commandant ne présente que

*) Alexandre Sabloukoff (1783—1857), ingénieur, général lieutenant.

**) Nicolas Léontieff (1776—1831), général major.

***) Le prince Pierre Wolkonsky, plus tard ministre de la Cour.

****) Le comte Pierre Suchtelen (1751—1836), général du génie.

de petits officiers qui n'ont pas de véritables chefs ici. Telle est la règle observée. Or, le commandant s'est refusé comme de raison à la présentation de Léontieff. Sur cela, ce dernier me fait demander par le gouverneur militaire comment il doit faire? Je lui ai fait la seule réponse que je pouvais faire, que, la présentation de leur corps n'étant pas encore réglée, qu'il n'avait pour le moment qu'à suivre l'ancienne règle de se présenter par le grand chambellan, et quand je serai à Twer, je réglerai la chose une fois pour toutes avec Georges. Effectivement je voulais dire à Georges de suivre l'usage établi pour le militaire et charger le chef de l'arrondissement ou l'ancien se trouvant à Pétersbourg de cette commission après les parades de Dimanche. Vous voyez donc que je n'ai pas même rêvé à enlever des privilèges à ce corps et qu'au contraire mon intention était d'arranger la chose d'après l'usage observé constamment pour le militaire. Je ne pouvais pas faire faire par le gouverneur militaire une commission aussi ridicule que celle citée dans la lettre de Léontieff, après avoir signé le règlement, après que ces messieurs portent l'écharpe verte.

Il m'a été difficile même de supposer que Balachoff *) ait travesti assez ma phrase pour en produire ce qui est cité. Lui jure qu'il n'a jamais rien dit de pareil et qu'il s'est contenté de rendre ma réponse mot à mot.

De tout cela je ne puis déduire qu'un joli pâté que Léontieff a fait. J'avoue que cela m'étonne, car je l'ai connu pour le meilleur homme du monde, à moins de supposer qu'il ait un brin de cette même disposition pour la folie dont deux de ses frères sont atteints, et d'une manière très grave. Mais quoi qu'il en soit, je vous ai énoncé dans cette longue épître la chose telle qu'elle a été, et je conclus en disant que, si je voulais introduire quelques innovations dans le Département des Ponts et Chaussées, ce n'est pas par Balachoff que j'aurais fait passer mes ordres; tout aussi bien que si la chose regardait la police de Pétersbourg, ce n'est pas à Georges que je me serais adressé. Je vous prie de lui faire lire cette lettre et je vous engage tous les deux, quand quelqu'un vous est connu, comme j'aurais droit à l'être de vous,

*) Alexandre Balachoff (1770—1837), ministre de la police.

de ne pas si vite varier l'opinion sur lui. J'envoie exprès un feldjäger avec cette lettre, car il me peine de voir un malentendu entre nous.

XVII.

Mars 1811.

Que voulez-vous que je vous réponde! Si vous aviez pu me voir à la réception de votre lettre et si vous pouviez me voir pendant que je vous écris, vous n'auriez pas eu besoin de mes paroles. Ce que je sens plus que tout, c'est le chagrin de vous avoir fait un moment de peine, et votre générosité: je ne vous ai jamais méconnu, car je n'aurais pas écrit une telle lettre à celui sur le cœur de qui je n'aurais pas compté. Vous savez aimer, vous pouvez donc juger du sentiment qu'on éprouve quand on croit l'objet chéri offensé. Cette maudite histoire m'a valu une lettre de vous, et bien méritée, et des reproches de George non moins sensibles. Quoi qu'il en soit, mon motif a été pur, il fera mon apologie. Je n'ai pu garder un instant ce que j'avais sur le cœur contre vous; la bonté que vous avez eue d'en faire autant me confond encore davantage. Cette leçon est forte, mais elle sera efficace. Le courrier est arrivé à deux heures et repartira demain matin, car il me tarde de savoir si mon tort présent n'a pas effacé les témoignages constants et sincères d'une amitié bien vraie. Je vous demande une grâce, celle d'un mot de réponse sur ce point qui me tient si fort à cœur.

46.

23 Mars 1811.

Chère bonne amie, ma Mère m'a remis une lettre du Duc du 23 Mars nouv. style de Berlin où il lui dit qu'il va s'acheminer vers la Russie; par conséquent il se rencontrera avec le colonel Tchernicheff *), et par là hâtera encore son voyage pour ici.

*) Alexandre Tchernicheff, plus tard comte et prince, ministre de la guerre.

Quoique ma Mère m'ait dit vous avoir expédié une estafette avec la copie de cette lettre, mais, d'après ma promesse, je vous envoie un feldjäger. En même temps, chère amie, je ne puis assez vous exprimer combien je suis touché de toute l'amitié que vous m'avez témoignée et de la lettre que je viens de recevoir de vous le lendemain de mon arrivée ici. Imaginez-vous que j'ai fait le voyage en 27 heures: vous m'avez vu partir, il était 1 h. $\frac{3}{4}$, et je suis arrivé à Czarskoe Selo le lendemain matin à 4 h. $\frac{3}{4}$; c'est aller vite, je l'espère. C'est de chez moi que je vous écris, et ma compagne et mon enfant sont à vos pieds et vous remercient de votre gracieux souvenir. Adieu, chère bonne amie, je me fais une fête de vous revoir. Tout s'arrange dans votre maison, et je compte y aller voir moi-même. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie. J'embrasse Georges, que j'aime aussi du fond de mon cœur.

P. S. Il est né un *Roi de Rome*! Aujourd'hui la nouvelle est arrivée. Grande illumination chez l'ambassadeur.

47.

Le 25 Avril 1811.

Ah ça! je vous ai cru assez folle, mais pas à ce point cependant! A moins de perdre le sens commun, comment puis-je changer pour votre mâle et qu'a-t-il donc fait qui ait pu lui attirer ma *disgrâce*?! Je vous ai crue plus juste à mon égard et j'ai espéré vous avoir donné des preuves de ce que je ne suis pas changeant de mon naturel. Mais en voilà assez, et après vous avoir grondé, il est temps que je vous dise que je vous aime comme un fou, malgré que vous, vous êtes une folle, que je me réjouis comme un maniaque de vous revoir. Après avoir couru comme un possédé, j'espère me délasser délicieusement dans vos bras et passer auprès de vous quelques jours aussi charmants que ceux de l'autre fois. Je vous donne ma parole que j'en ai grand besoin; cela va remettre du baume dans mon âme qui est assez oppressée pour mille différentes raisons. Que vous êtes bonne, ma chère amie, de vous intéresser à mes enfants! Grâce à Dieu, la rougeole a parfaitement bien passé, mais c'est la mère qui m'inquiète: pendant tout l'hiver elle a craché le sang et cela ne veut

pas cesser, malgré tous les remèdes, de manière que je suis obligé de la faire partir pour Carlsbad, qui la première fois l'avait guérie pour plusieurs années. Vous étant loin, je me vois tout seul une partie de cet été jusqu'à ce que vous arriviez: j'appelle tout seul, c'est-à-dire sans un être avec lequel je préfère me déboutonner et laisser aller mon âme; vous qui me connaissez, ainsi que mes habitudes et mes affections, vous le comprendrez facilement. Enfin, j'attends Twer avec une impatience que l'on ne peut exprimer; cela me soulagera pour longtemps. Waloueff n'est pas arrivé: je lui prépare une bonne savade. Sur ce, je vais me jeter dans mon lit, car je n'en puis plus, en donnant mille baisers sur chacune de vos bichky *), qui doivent être plus délicieuses que jamais. Je vous aime tous les deux toujours de même.

XVIII.

Mai 1811.

Je me flatte, mon cher ami, que vous rendrez justice au motif qui m'a fait retarder de vous répondre à votre lettre que le Duc m'a apportée.

Par délicatesse et certes non par goût, je me suis défendu de vous écrire, le remettant à une occasion; le courrier que vous avez chargé de porter à George votre si aimable lettre pour sa fête, revenant les mains vides de Moscou, m'en fournit le moyen. Votre amitié pour George et moi fait une grande partie de mon bonheur; en revanche, nous ne pouvons vous offrir que nos cœurs bien dévoués. Venons à présent au fait, qui est le Duc. Vous le connaissez: ainsi saurez bien apprécier sa reconnaissance pour la manière dont vous le traitez. Ce ne sont pas des mots; je sou mets à votre décision l'état de la question, et sans opinion: veuillez être son juge, adopter, modifier ou rejeter ce que je vais vous exposer. Sa situation doit se fixer par trois choses, la guerre, la paix, du moins pendant huit ou dix mois, et ses affaires pécuniaires domestiques. Je ne parle pas d'une quatrième chose, la restitution du Duché, situation qui satis-

*) Les deux joues.

ferait à tous. Dans le premier cas, si les deux Empires se font la guerre, l'activité russe du Duc devrait cesser par la nature même de l'événement, mais ne ferait pourtant que changer de caractère, car, comme vous l'avez dit vous-même, il serait appelé à travailler pour la chose publique: cette guerre, d'après les calculs de probabilités, doit avoir lieu après la récolte, c'est-à-dire en Septembre; si elle doit être à cette époque, au mois de Juillet certainement les mouvements des armées d'Allemagne et d'Espagne doivent en avertir. Dans le second, la paix, il faut assurément sous tous les rapports que le Duc prenne une résolution qui fixe son avenir tant qu'il restera en Russie, mais cette résolution est subordonnée au troisième cas, ses affaires domestiques pécuniaires. Vous savez peut-être que comme particulier il est très riche, son bien montant de 4 à 500/m. écus de Holstein, ou, au cours, peut-être près de deux millions de roubles, mais cet argent est placé chez des particuliers. En partant, il a ordonné de tirer à lui tout ce qui était possible; pour le moment, il ne sait la rentrée d'aucune somme, sinon 50/m. écus, qui ne sont pourtant point encore arrivés: il est possible que toute la somme ou du moins une grande partie lui rentre, mais, vu les événements, il est aussi très possible que non, et, dans ce dernier cas, il se trouverait ne posséder que ce qu'il a emporté avec lui, somme suffisante à ses besoins dans une situation privée, mais non dans celle que vous avez eu la bonté de lui destiner. Il sait que vous avez bien voulu prendre sur vous tout ce qui est représentation, mais, malgré ce que son individu exigerait, il a bien des obligations envers ceux des employés de là-bas qu'il ne peut abandonner, et ces derniers sont plus à eux qu'à lui, comme vous le sentirez vous-même. Le Duc m'ayant demandé mon opinion sur ces divers objets, j'ai osé conseiller d'attendre avant de prendre une résolution finale le mois de Juillet, comme celui qui déterminera si nous aurons la guerre et comme une époque assez éloignée pour qu'il ait des nouvelles de la rentrée de ses fonds. D'ailleurs, le prince Z. venant de passer avant-hier, les divers projets et déterminations prendront aux environs d'une quinzaine: vers ce temps votre voyage, d'après les bruits publics, doit avoir lieu, voyage qui, vous menant, selon ces mêmes bruits, dans les provinces polonaises, doit influer sur plus d'une détermination. Il me semble donc

que, si le Duc attendait ici votre retour et se rendait à la seconde moitié de Juin à Pétersbourg, il aurait encore le temps d'y faire divers arrangements, si les événements favorisaient son acceptation du poste de Moscou, et en Juillet il prendrait sa résolution finale. De quelque côté qu'il soit dans le cas de tourner ses pas, j'espère moi-même le projet fait par lui; si ses finances ne lui permettent pas l'acceptation du poste brillant que vous lui avez offert, je l'engage de tout mon pouvoir à préférer ses enfants et leur habitation à tout autre lieu. Voilà, mon cher ami, un récit fidèle de notre conversation; je crois que son contenu ne peut vous déplaire et que vous trouverez vous-même qu'il serait étourdi de s'embarquer sans savoir si l'on peut continuer. Le prince héréditaire, par contre, est à vos ordres, du moment que Napoléon dit ne vouloir pas rendre le Duché. Le jeune homme doit se faire une carrière: sa situation est bien différente de celle de son père: l'un ne se doit plus qu'à lui-même, l'autre, par contre, est lié à des êtres qui, compagnons de fortune, doivent encore plus l'être d'infortune. Après une si longue épître, je crois ne pouvoir rien faire de mieux que de vous embrasser; mais si vous avez encore de la patience pour une minute, je vous dirai que notre ville fait fortune chez Papa, qu'on va travailler, qu'on arrange des jours de promenade publique que le bon Dieu un peu impoliment s'amuse pourtant à déranger, que tous les soirs la Millionne et le Vauxhal réunissent quelques figures, ce qui fait un jeu. N'oubliez pas vos amis et venez bientôt les voir, ils vous attendent impatiemment.

48.

St-Pétersbourg, 3 Juillet 1811.

Vos deux dernières lettres, chère bonne amie, m'ont fait plus de plaisir encore que de coutume, en me prouvant que vous ne m'en voulez pas pour le retard de ma réponse, ce que j'avais craint. Vous savoir mécontente de moi me serait une peine cruelle, car le sentiment que je vous porte n'est pas un attachement ordinaire et c'est vraiment de cœur et d'âme que je tiens à vous. Mais venons au fait, c'est-à-dire aux réponses que je vous dois. En premier lieu, sur votre arrivée ici, je vous dirai que vous serez la très bienvenue et

serez reçue à bras ouverts par votre très humble serviteur qui aura un plaisir fou à vous revoir. Avant la fin de Juillet, je ne puis pas penser à mon voyage pour bien des raisons trop longues à détailler et dont je me réserve à vous parler de bouche. Maintenant un mot sur le retard de ma réponse. C'est l'attente des nouvelles de Paris et mon accident qui en sont cause: d'un jour à l'autre, j'espérais pouvoir vous mander quelque chose de plus positif pour pouvoir fixer l'irrésolution du Duc. Puis mon accident m'a obligé pendant plusieurs jours à deux reprises de rester horizontalement. Ensuite est arrivé un courrier complètement insignifiant du prince Kourakine sur l'ouverture du Corps Législatif et le baptême du roi de Rome, mais qui annonçait l'arrivée prochaine d'un courrier français à l'ambassadeur, et comme Caulaincourt se trouvait déjà rendu à Paris à cette époque et qu'il était chargé de toutes les explications possibles de ma part, on pouvait raisonnablement présumer que nous aurions par ce courrier quelques réponses plus décisives. Ce courrier enfin vient d'arriver; mais j'ai lieu d'être persuadé, d'après une conversation de l'ambassadeur avec le chancelier, qu'ils répètent toujours la même chose, c'est-à-dire qu'ils veulent à toute force que nous indiquions ce que nous voulons avoir en indemnité pour le Duc. Et moi, fidèle au principe que j'ai adopté, je me tue de leur répondre que je ne veux que ce que porte le traité de Tilsit; ainsi, comme vous le voyez, les choses en restent au même point à peu près, et c'est là ce que j'ai toujours prévu.

5 Juillet.

J'en étais là, quand j'ai été interrompu sans avoir eu toute la journée hier un moment pour prendre la plume. J'en reviens aux affaires du Duc. Comme je l'ai dit plus haut, j'ai été toujours sûr qu'on ne fera que traîner en longueur les explications et qu'on n'obtiendra rien. Il me semblait que cette tournure des choses autorisait le Duc à ne plus rien attendre et à accepter l'espèce d'asyle que je lui offrais. Lui a jugé qu'il valait mieux attendre pour ne pas compromettre les fonds qu'il a en Allemagne. Je n'ai qu'une chose à y observer, c'est qu'il me semble qu'une uniformité de conduite doit être observée entre lui et le prince héréditaire, car si le Duc

croit qu'une place en Russie peut produire une espèce de réaction de la part de Napoléon contre lui ou ce qui lui appartient, et ce qui, je dois en convenir, n'est pas dans les impossibles, le même effet doit être appréhendé à la suite de toute démarche du prince héréditaire contraire aux lois de la Confédération Rhénane. Voilà la raison pour laquelle j'ai cru devoir suspendre la nomination du prince jusqu'au moment où le Duc se sera décidé à ne plus rien attendre de la France et à se dispenser de tout ménagement envers elle, résultat que, d'après ma manière de voir, je crois être le seul auquel il faudra se résoudre. Car, raisonnablement, que peut-on espérer de Napoléon? Est-il homme à se dessaisir d'une acquisition à moins d'y être forcé par les armes? Et avons-nous les moyens par les armes même à le contraindre? Ainsi me paraît-il plus raisonnable d'espérer le remède au mal du temps et de la force même de ce mal, car il est tel que je ne puis pas me départir de la conviction que cet état de choses ne peut pas durer, que la souffrance dans toutes les classes, soit en Allemagne, soit en France, est si grande que la patience doit nécessairement se lasser.

A Paris, la rumeur est très grande, et dernièrement un jeune homme lui a décoché un coup de carabine dont la balle lui a frisé la joue. Ce jeune homme, voyant le coup manqué, s'est d'abord tué d'un coup de pistolet qu'il avait préparé à cet effet. Une espèce de dévouement pareil aura des admirateurs et des imitateurs. Enfin quoiqu'il n'appartient pas à un mortel de prophétiser, je porte la conviction que cet état de choses doit cesser d'une manière ou d'une autre. Jusque-là il faut se dire qu'on n'obtiendra rien de cet homme et s'arranger en conséquence. Telle est mon opinion. Voilà, ma bonne amie, il me semble, une réponse sur la totalité des choses que vous m'avez demandées dans vos lettres: le reste pourra se dire de bouche et s'arranger en conséquence. Cela sera une véritable jouissance pour moi de vous revoir et j'en attends le moment avec impatience. En attendant, pour que vous ne soyez pas désœuvrée, je vous envoie les projets imprimés de l'organisation nouvelle pour le Sénat d'après le grand plan que vous connaissez et dont nous avons souvent parlé, tel qu'il a été présenté à la discussion du Conseil. Il n'y est survenu qu'un seul changement. Vous vous rappelez que mon idée était

toujours de rendre le Sénat purement un corps judiciaire, et c'est là ce que vous verrez rempli dans l'organisation du Sénat Judiciaire. Mon intention était de conférer tout ce qui était administratif dans l'ancien Sénat au Comité des Ministres comme à une assemblée composée justement de tous les instruments de l'administration. Mais ensuite, réfléchissant bien sur toutes ces choses, considérant l'attachement qu'on porte aux anciennes dénominations, institutions et usages, j'ai trouvé que je pouvais très bien concilier toutes ces choses en donnant au Comité des Ministres le nom ancien de Sénat Dirigeant avec d'autant plus de facilité que tous les ministres ont toujours été sénateurs et qu'il a toujours dépendu de moi de composer les Départements du Sénat de tels sénateurs que bon me semblait. Par conséquent l'ouvrage qu'a fait justement le 1^{er} Département du Sénat, qui était le seul administratif, va être fait par l'assemblée de ces mêmes ministres, comme le statuait mon grand plan, mais seulement avec la dénomination de Sénat Dirigeant, par un certain respect pour une institution de Pierre-le-Grand, dont l'organisation nouvelle sera infiniment plus rapprochée que celle du Sénat jusqu'ici existant, qui s'en était infiniment écartée sous les règnes suivants. De cette manière, je crois avoir concilié deux choses assez essentielles, celles d'introduire la réforme qui m'est nécessaire tout en conservant l'ancienne écorce. Ensuite j'envoie à Georges le Règlement achevé pour les ministres qu'il possède déjà en projet déjà statué au Conseil. De même l'organisation du ministère de la Police. Celui des Finances s'imprime et les autres vont suivre. Comme cette lettre est pour lui tout autant que pour vous, je vous demande à tous les deux votre avis sur toutes ces pièces. Dites au Duc que je le remercie beaucoup pour sa lettre; que c'est avec le plus grand intérêt que je lisais ce qu'il a bien voulu tracer pour moi et que je le laisse le maître, soit de m'envoyer à présent, ou bien de l'apporter avec lui quand vous nous arriverez. Mille grâces, chère amie, pour toutes vos bontés envers ma petite famille qui est à vos pieds et qui est bien touchée de votre souvenir. Ils vont partir sous peu de jours pour prendre les bains d'Odessa, et je vais rester seul: quoique cela ne m'arrange pas trop, je suis le premier à le désirer pour le bien de la santé. Adieu, ma chère, ma bonne amie, voilà une épître assez

longue; j'embrasse Georges de tout mon cœur et je l'aime de même. Bien des choses à Auguste. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie.

P. S. Voici une lettre de la Tante.

Pour que vous jugiez la nullité des offres et des assurances de Napoléon, je joins la dernière dépêche de Kourakine que j'ai reçue sur les affaires du Duc.

XIX.

Ce 11 Juillet 1811.

Je vous ai écrit hier, mon ami, mais, le Duc partant, il m'est impossible de ne pas en profiter pour vous remercier encore de toute votre amitié et vous parler de lui. Après avoir pensé et repensé, il est très décidé, à moins que vous n'en ordonniez autrement, à refuser le poste de Moscou; il y a beaucoup à dire pour et contre. Ce serait, à la vérité, prouver à la France qu'on est au-dessus du mal qu'elle peut faire, mais aussi, *ayant déjà rayé le Duc de l'Almanach* *), *ce qui prouve évidemment qu'on ne le compte plus au nombre des Princes Souverains*, elle peut envisager ce placement du Duc comme un établissement et peut-être lui ravir ses dernières possessions, quoique, à mon avis, celles-ci soient sûres tant que les deux cours ne rompront point, car, si Napoléon avait su la manière dont on a envisagé la prise de possession de l'Oldenbourg, je crois qu'il ne l'aurait pas fait **); *de plus il est à craindre que ce placement même ici ne soit envisagé comme un établissement et ne fasse oublier l'objet principal, comme aussi ne fasse croire que la garantie de l'E. C. soit remplie*. Il me semble que le grand désir du Duc est d'être *utilisé* afin de servir la cause future de la Russie et par conséquent de l'Allemagne et surtout vous prouver son zèle et son dévouement. La place de Moscou demandant une grande représentation qui même est l'objet le plus indispensable par l'effet qu'on en attend sur *l'esprit public*, le Duc trouve le contraste choquant et ne se sent pas

*) *Almanach de Gotha* pour 1811.

**) Au brouillon, après „fait“: „à présent, lié par sénatusconsulte, il n'est pas homme à s'en désister“.

disposé à supporter cette espèce d'existence de *mannequin*. Il m'est survenu personnellement une crainte: celle que chez lui, apprenant qu'il occupe un poste aussi brillant, on ne méconnaisse son intention et ne le croie avoir déserté sa cause. Vous feriez beaucoup de dépenses sans agrément pour vous ni pour lui, qui, neuf dans les affaires, ne connaissant pas les individus, ferait un apprentissage pénible et inutile à son principal but. D'après les dernières nouvelles, il est à espérer que le Duc pourra faire sortir ses capitaux. Vous concevez que ses intérêts sont assignés à remplir des obligations sacrées et à le mettre à même de vivre retiré: voilà, je crois, son intention; le lieu fait l'objet de nos continuelles disputes, tout se réunit, selon moi, pour que ce soit chez nous et nous comptons sur votre éloquence pour protéger notre cause. J'ai cru de mon devoir de vous exprimer par écrit toutes ces raisons, afin de terminer une irrésolution de près de quatre mois. Vous connaissez les individus; ainsi vous parler de leur reconnaissance serait inutile; on ne peut être et ne pas être, il leur faudrait cesser d'exister pour ne pas le sentir. Je vous ai parlé dans ma lettre d'hier du prince héréditaire: arrangez cela dans votre sagesse.

XX.

Le 27 Août 1811.

Quoique vous ne teniez pas à vos fêtes, nous y tenons: c'est pour cela que nous renvoyons le porteur, afin qu'il vienne à temps vous porter nos vœux, cher et bon ami; ils partent de cœurs qui vous sont entièrement dévoués, ils le sont par conviction autant que par reconnaissance. Soyez heureux en voyant vos bienfaites entreprises couronnées de succès: au fond de votre cœur vous devez souvent l'être, l'intention faisant l'essentiel de toute chose. Recevez notre misérable petite offrande qui pourra peut-être vous être utile à écraser vos tas de papiers. Comme nous ne faisons rien que vous ne sachiez, nous vous annonçons que George a fait tirer les plans de Trisviatsky et s'est fait donner l'histoire de cette possession qu'il vous envoie; les plans par contre vont à Papa, afin qu'il voie si cela peut lui convenir: sa réponse dernière vous sera incontinent rendue

et les plans envoyés. Vous qui connaissez le Duc, en y réfléchissant, trouverez qu'il nous est impossible d'en agir autrement vu les circonstances: c'est aussi bien que faire se peut, mais c'est mal en soi-même; il faut compter sur vos bontés comme vous nous avez autorisé à le faire, pour agir aussi insolemment. Notre unique droit se fonde sur la conversation que nous avons eue ensemble à Péterhof. Depuis notre départ nous ignorons si les choses n'ont pas changé de face. Comprenez-nous et pardonnez-nous: il est bien difficile de tenir un juste milieu entre deux personnes aimées et qui ont égal droit à notre confiance dans une affaire où la délicatesse de l'un doit être en sens opposé à celle de l'autre. Hors l'ordre de lever les plans que lui seul pouvait donner, George doit être désolé, quoiqu'il trouve Tresviatsky fort analogue à l'objet. Nous nous désolons de ce que les bruits de votre voyage sont entièrement tombés....

Je vous embrasse de cœur et d'âme.

XXI.

Ce 5 Septembre 1811.

Je vous pardonne, car pas possible de vous résister; les mères réciproques vous baisent les mains.

A présent, je vais pourtant vous infliger une punition, c'est de vous raconter vos grands péchés: 1) il y a près de deux ans que ma Princesse me gouverne gratis, malgré mes fréquentes pétitions; réglez cela et me le faites savoir; 2) mon petit feldjäger qui d'honneur est un galant garçon; 3) un petit neveu de Lutke dont Gagarine vous dira le nom, vu que je l'ai oublié. Les voilà tous et ma bénédiction. Venons à l'éternelle affaire de Papa. D'honneur je ne sais plus ce que vous voulez, tous tant que vous êtes; j'avais prié le Duc, lors de l'envoi des plans, de terminer l'affaire avec vous et de me faire savoir ce qui aurait été résolu. Il me répond qu'il ne veut pas de Trisviatsky pour beaucoup de raisons qu'il me détaille et qui en partie sont des scrupules de délicatesse et en partie des choses raisonnables; bref, il me charge de chercher une terre. Je crois donc que c'est de votre su qu'il refuse, et me mets à la recherche de la terre de Madame Glébow qui se trouve être superbe; jusqu'à présent

je suis encore sans nouvelles de la dame, j'ai chargé Arsénieff de prendre les informations comme si c'était pour lui. Je vous dis ceci en secret, car le Papa ne me pardonnerait jamais s'il savait que vous en êtes instruit par délicatesse.

Je vous supplie de régler l'affaire de Triswiazkoe à vous deux, car je n'y entends rien; mais ce dont George vous supplie en grâce, c'est de ne pas envoyer ici Rouske: ce serait un coup de foudre pour Rossy, dont il est parfaitement content et qui est d'un zèle et d'une activité incroyable. Vous nous désolerez, car pour sûr Rossy quitterait et ce serait une perte irréparable; d'ailleurs il nous semble n'avoir pas démérité de vos bontés. Notre voyage a été fort agréable; les détails quand je vous verrai, crainte de vous ennuyer d'une longue lettre. Que je vous aime de tout mon cœur, vous le savez; je n'ai jamais été fâchée: vous me faites tort en le croyant. George et moi vous embrassons de cœur et d'âme.

XXII.

Septembre 1811.

Ne m'en voulez pas, mon cher ami, si je vous écris de nouveau, mais il n'est pas possible de faire autrement. Les bruits de votre départ augmentent, le 22 est à la porte, nous vous supplions donc de nous dire, serez-vous ce jour-là à Pétersbourg. Si vous n'y êtes pas, nous n'y avons que faire, et George remettra son voyage de Tichwine. Si vous y êtes, par contre, voulez-vous que nous venions ou non dans huit jours? Par charité, répondez ou faites répondre bientôt. Quant au Duc, il est très décidé à attendre votre réponse sur ce qui touche son avenir, et à suivre vos ordres, attendus depuis longtemps et sans lesquels rien ne peut se faire. Pour clôture de mon ennuyante épître, j'ajoute, mon cher ami, une prière que j'ai reçue le matin de la princesse Wolkonsky, puisqu'enfin il est dit que vous êtes le souffre-douleur; elle demande pour le prince Reprine ou la place d'aide de camp ou bien qu'il soit placé, comme il en avait fait la demande, aux guar. m. Ceci comme vous le voudrez: je m'en lave les mains.

A présent, laissez-moi vous embrasser pour le yacht, qui est déjà en route, à ce que j'apprends, et vous demander excuse de ne pas vous avoir remercié dans ma précédente pour la lettre que Narischkine m'a remise de votre part; vous devant mon bonheur, le soin constant de ma vie est de vous prouver ma reconnaissance et mon attachement. Mille choses à la petite famille, je vous embrasse de cœur et d'âme.

49.

Le 10 Novembre 1811.

Je commence, chère bonne amie, par vous annoncer: 1) Brunner est avancé; 2) Le page est placé; 3) La princesse a ses gages. Je crois que c'est là tout. A présent que je vous dise donc que vous êtes le meilleur être de la terre d'avoir été indulgente pour quelqu'un qui, s'il a une heure par jour pour respirer l'air frais, se compte très heureux ce jour. Jamais encore je n'ai mené une vie de chien pareille. Très souvent dans la semaine je me lève de mon lit pour m'asseoir à mon bureau et je ne le quitte que pour manger un morceau tout seul et m'y replace de nouveau jusqu'au moment d'aller au lit. Voilà ma journée, mais je ne suis pas Ambroise. Convenez que cela sent Narichkine et ses spectacles. Vous me faites dire que je suis un paresseux de ne pas venir vous voir: ah! si je l'avais pu seulement, je ne me serais pas fait prier deux fois; non seulement que cela aurait été une véritable jouissance pour moi, mais je puis dire que *cela serait un délassement*. Nous sommes sur un *qui-vive* continuel: toutes les circonstances sont si épineuses, les choses sont si tendues que les hostilités peuvent commencer d'un moment à l'autre. Il m'est impossible de m'écarter de mon centre d'administration et d'activité; il faut que j'attende un moment plus propice, ou bien la guerre m'en empêchera tout à fait. Peut-être, si Dieu nous accorde de bonnes nouvelles du Danube, pouvez-vous faire un voyage ici: dès que j'en saurai quelque chose de plus positif, je vous en parlerai avec plus de détail.

L'affaire de Tresviatsky s'explique très bien, chère amie. Le Duc ne m'a pas dit un mot quand vous l'avez chargé de m'en parler, de

manière que je suis resté jusqu'à la réception de votre lettre dans la persuasion que c'était une affaire arrangée. Lui en ayant parlé, il se trouve qu'il n'en veut pas et cherche une terre à acheter. Dès que vous en trouverez une qui convient, dites-le moi et le prix qu'elle coûte, et l'affaire sera d'abord arrangée.

A présent, ces lignes sont pour Georges, que je remercie de bien bon cœur pour l'empressement qu'il a mis à examiner par lui-même *la communication* de Cebege et de vous être surtout donné la peine d'y aller vous-même. Croyez que rien ne m'échappe, et ce n'est pas à un ingrat que vous avez à faire: en général, je suis on ne peut plus content de la manière dont Georges conduit les parties qui lui sont confiées. L'aimer plus que je le fais est impossible. Quant à vous, Mamselle, si vous vous souciez un peu d'un frère que vous aimiez autrefois, je vous dirai que, malgré toute la besogne dont il est surchargé, il vous aime de toutes les facultés de son âme, et c'est une véritable souffrance de ne pouvoir venir vous voir et de passer ses jours comme je les ai passés les trois jours que j'ai été chez vous. En voilà assez de mon bavardage! Adieu, chère et bonne amie, ne m'oubliez pas tout à fait et dites-vous que c'est de cœur et d'âme que je suis à vous pour la vie. Un petit baiser au garçon.

XXIII.

1811.

..... Vous m'avez écrit, mon bon ami, de vous dire le prix de la terre que le Duc veut acheter. Dispensez-m'en, car je ne le puis: il sortirait de son caractère, et moi, si j'en dis, du mien. D'ailleurs cela n'est pas son but que de faire une affaire: il veut seulement placer ses capitaux sûrement et de façon à n'y rien perdre. Je vous avais parlé de la terre de Madame Glébow, mais elle ne se vend pas; à présent c'est celle de Mr. Tutolmine qu'il s'agit d'avoir et qui ne souffre d'autre empêchement qu'une affaire au Sénat qu'il a à son sujet. Voici un office de la façon des experts; il s'agit de vous prier seulement d'ordonner au Sénat de décider l'affaire immédiatement: je ne m'avise pas ici de vous prier d'interposer votre autorité dans une affaire judiciaire, mais, au dire de tous et d'après ce qu'il m'en

semble, vous le pouvez parfaitement. Le Duc est très tenté de l'achat, vu que c'est pour rien et le bien très beau: le seul embarras, c'est cette affaire; de plus veuillez donner un oukaze afin qu'il ait le droit d'achat, car, n'étant pas sujet russe, il ne le peut sans un ordre formel. Daignez dépêcher, car il est pressé d'avoir un chez lui: le temps est de nature à le pouvoir établir incontinent.

50.

Le 21 Novembre 1811.

C'est pour vous offrir mes plus tendres félicitations, chère bonne amie, que je vous trace ces lignes. Mes vœux pour votre bonheur sont constants et ne peuvent être plus ardents un jour que l'autre. J'envie le sort de Papa qui va vers cet heureux Twer si calme et si tranquille. Quant à moi, je suis obligé de rester à cette maudite enclume, où, malgré toutes les peines qu'on se donne, il reste toujours plus à faire qu'on ne réussit à finir: c'est une espèce de Tonneau des Danaïdes! Depuis cet été, je suis comme en sentinelle, et comme malheureusement il n'y a personne pour me relever, je ressemble à ces sentinelles du Czarevitch Iwan..., mais j'oublie que vous n'êtes pas de la vieille roche et qu'étant à la mamelle, vous ne vous rappelez pas de tout cela. En attendant, j'attends dans huit jours ma petite famille, que je mets d'avance à vos pieds. Hélas! je ne puis profiter de mes anciens droits (il s'agit de vos pieds, *entendez-vous*), d'appliquer les plus tendres baisers dans votre chambre à coucher à Twer. Après cela, adieu, Madame, amusez-vous bien, mais n'oubliez pas les pauvres forçats de Pétersbourg.

51.

14 Décembre 1811.

Quoique je n'ai qu'un moment, chère bonne amie, je ne puis laisser partir ce courrier sans vous remercier mille et mille fois pour vos aimables lettres et pour le charmant cadeau que vous m'avez envoyé. Tout ce qui vient de vous a un prix réel pour moi, et ce que je vous dis là n'est certainement pas des mots. La permission

pour les achats de terre et de la maison est, comme de raison, accordée très volontiers, car chez nous chacun a le droit de le faire sans aucune permission. Croyez que je sens dans toute la force du terme ce que votre position doit avoir de pénible quelquefois.

Mille choses à Papa et à Georges.

Ma petite famille est à vos pieds; nous sommes réunis, et je suis aussi heureux que possible de l'être dans son domestique. A vous de cœur et d'âme.

52.

Pétersbourg, le 18 Décembre 1811.

Chère bonne amie, c'est mon frère qui se charge de ces lignes. Mille grâces pour vos aimables lettres par Marine *) et le cousin **). Votre amitié est nécessaire pour mon bonheur: que cette conviction ne vous abandonne jamais. Je crois qu'à chaque fois que je me retrouverai près de vous, un nouveau lien viendra s'ajouter à ceux qui m'unissent déjà à vous. C'est là ce qui est arrivé cette fois-ci. De grâce, jamais par la poste, si quoi d'important dans vos lettres, surtout pas un mot sur les *martinistes*! Par contre, par les feldjägers parlez-moi toujours avec toute confiance. C'est aussi la règle que je suivrai. A vous de cœur et d'âme pour la vie. Mille choses au mâle.

53.

24 Décembre 1811.

Chère bonne amie, je profite du départ de Khokhriakoff pour vous exprimer toute ma reconnaissance pour le délicieux cadeau que vous avez envoyé pour ma fête et qui m'a causé un plaisir que je ne puis rendre. D'abord il est charmant par lui-même, ensuite il me retrace un endroit que j'affectionne tant, et puis il me vient d'un être que j'aime au delà de toute expression. Laissez-moi vous remer-

*) Serge Marine (1776—1813), aide de camp de Sa Majesté, connu comme poète satirique, colonel au régiment Préobragensky.

***) Le Duc Eugène de Wurtemberg.

cier aussi, chère bonne amie, pour toutes vos lettres et pour l'amitié que vous m'y témoignez. Dites-vous qu'elle est indispensable pour mon bonheur. Celui que je goûte dans mon petit ménage et l'affection que vous me témoignez avec Georges, voilà les seuls charmes de mon existence, car tout le reste n'est plutôt que déboire. Ne m'en voulez pas, ma bonne amie, si je vous écris rarement, mais je ne suis pas couleur de rose; cette diable de Politique va de mal en pis et l'être infernal qui fait le fléau du genre humain devient de jour en jour plus détestable. Dites au cher Georges de ma part que j'ai toujours voulu lui demander une explication sur Priklonsky. Il me semble que nous étions convenus qu'il entrerait dans les grenouilles *) comme colonel et qu'à la première occasion je le ferai général major. Si c'est ainsi, Georges n'a que me répondre par estafette, et je ferai l'ordre du jour. Je vous écrirai un de ces jours plus en long par un courrier.

Adieu, chère et bonne amie; de cœur et d'âme pour la vie. Ma petite famille est à vos pieds et vous offre sa profonde reconnaissance pour votre souvenir.

*) Allusion à la couleur verte des insignes du Corps des Ponts et Chaussées.

1812.

54.

Ce 18 Janvier. 1812.

Chère bonne amie, je profite du départ du cousin pour me rappeler à votre souvenir et vous remercier pour vos aimables lettres. C'est avec la plus vive joie que j'ai appris la nouvelle de votre grossesse et fais des vœux bien sincères pour que tout aille bien. La commission dont vous m'avez chargé, chère amie, sur le lieu où vous ferez vos couches, n'est pas facile, car supposez même que nous réussissions à faire de manière que cela soit dans votre maison, vous pouvez être sûre d'avance que ma Mère viendra s'y établir elle-même: ainsi, à mon avis, vous aurez très peu gagné. Vous saurez déjà le petit accident qui est survenu dans la maison: dans peu on n'en verra pas même la trace; les tapisseries et les meubles ont été sauvés, et tout le dommage ne se réduit qu'à deux ou trois plafonds de gâtés et à refaire. Je me trouve plus en sentinelle que jamais, car l'horizon s'obscurcit de plus en plus.

Adieu, chère bonne amie, je vous conjure de prendre soin de vous-même. Dites-vous qu'une des choses qui me coûte le plus, c'est d'être si longtemps sans vous avoir vue. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Embrassez mille fois Georges pour moi. Ma petite famille est à vos pieds et bien touchée de votre souvenir.

Pétersbourg, 29 Janvier 1812.

Chère bonne amie, c'est par Constantin que je vous écris ces lignes pour vous exprimer à quel point j'ai été sensible à tout ce que renferme votre lettre par Marine. Il est impossible d'en être plus touché que je le suis, et persuadez-vous que vos sentiments pour moi font une partie essentielle de mon bonheur. C'est avec joie et reconnaissance que j'aurais accepté votre offre amicale de venir ici, mais voici les considérations qui m'empêchent de le faire. Vous savez que j'ai dû protester contre tout ce qui a été fait envers le Duc; il peut en résulter des explications désagréables et celles-ci avoir pour suite la guerre. Or, je ne voudrais pas que vous et Georges ayez l'air d'être venus ici comme sollicitateurs pour le Duc, et qu'on vous mette sur le corps d'avoir échauffé la querelle: avec un public comme le nôtre, ce résultat est plus que vraisemblable, d'autant plus que votre conduite à vous deux devrait être citée comme un modèle de délicatesse. Une seconde considération s'y mêle. J'ai besoin de faire une tournée; or mon voyage de Twer me servira de prétexte de partir de Pétersbourg, et, après vous avoir vue quelques jours, au lieu de retourner en droite, je ferai ma tournée: de manière que cela diminuera l'effet à l'étranger que mon départ de Pétersbourg pour tout autre lieu que Twer aurait infailliblement produit.

Avant de finir, je vous ferai quelques observations sur ce que vous m'avez répondu au sujet des demi-bataillons que j'établis dans les gouvernements. Vous croyez qu'ils seront insuffisants. Mais convenez du moins que c'est toujours plus que ce qui est actuellement, car certainement aucune штатная рота ne pourra mettre sous les armes plus de 50 hommes, et je réponds que les demi-bataillons en auront 300 toujours présents. Ajoutez-y que dans les gouvernements circonvoisins le même nombre se trouvera; par conséquent supposez que dans quelque gouvernement le cas d'une émeute deviendra assez sérieux pour que 300 hommes ne soient pas suffisants: alors les demi-bataillons des gouvernements circonvoisins peuvent être employés à l'instant. Par exemple, le gouvernement de Twer est circonscrit par ceux de Novgorod, Pskoff, Smolensk, Moscou, Wladimir et Yaroslav: par

conséquent ce n'est plus 300 hommes, mais 2100 qui peuvent être employés, tandis que dans ce moment il n'y a rien. Ensuite je compte joindre à cette organisation celle des invalides pour chaque ville de district; cela se travaille dans ce moment et j'espère vous l'apporter à Twer. Adieu, chère bonne amie, je crois que je vous aime tous les jours davantage. Mille choses à Georges et ne m'oubliez pas.

Les miens sont à vos pieds.

56.

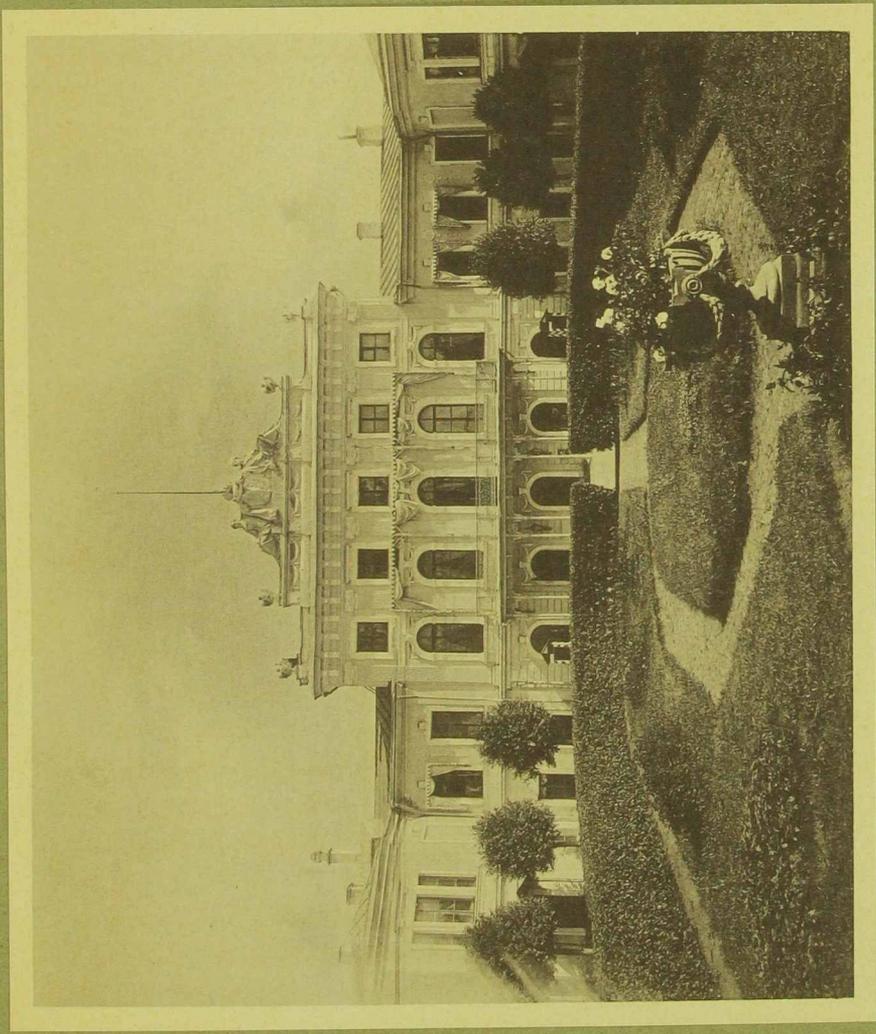
Pétersbourg, le 4 Février 1812.

Chère bonne amie, vous me trouverez bien barbare, après avoir reçu de vous des nouvelles sur votre santé qui sont si peu satisfaisantes pour moi, de vous faire trotter encore: mais les affaires exigent que je voie Georges pour s'aboucher avec lui, et je suis sûr que vous ne voudrez pas le laisser aller seul. Je compte donc sur votre indulgence et vous embrasse de tout mon cœur.

57.

St-Pétersbourg, ce 22 Février 1812.

Chère bonne amie, Bartolomey partant pour la Twerie, je profite de cette occasion pour vous remercier mille fois pour vos dernières lettres et pour vous dire que, malgré l'aigre-doux qui règne dans la lettre de ma Mère à George, cette lettre me prouve que vous avez mieux jugé la chose que moi, car j'ai cru que vous ne gagneriez pas beaucoup en vous établissant dans votre maison et qu'on vous y suivrait. D'après la lettre, il paraît que vous avez obtenu le point capital et que vous aurez du moins quelques journées à vous, si, reste à savoir, on ne change pas de résolution jusque-là. Malheureusement je ne gagnerai pas beaucoup à tout cela, car, d'après toutes les probabilités, à cette époque je ne serai pas à Pétersbourg. Toutes les apparences sont à la guerre, malgré que de notre côté il n'existe pas le plus léger prétexte qu'on puisse mettre



Vue du Palais de Tøer.

en avant contre nous. Vous pouvez concevoir combien une expectative pareille a droit de m'affliger, mais maintenant ce sentiment doit faire place à celui du devoir. J'ai du moins la consolation d'avoir tout fait ce qui était compatible avec l'honneur pour éviter cette lutte: à présent il s'agit de s'y préparer avec courage et confiance en Dieu; celle-ci est plus grande en moi que jamais, et je me sou mets avec résignation à ses décrets. Une chose qui me coûte au delà de toute expression est de ne pas vous voir dans cette époque; dites-vous que mon amitié pour vous deux ne finira qu'avec ma vie. Ma famille est à vos pieds.

P.S. Je crois avoir oublié d'écrire à Georges d'envoyer ici un officier nommé Rössing qui a servi dans les troupes du Duc, et un autre dont j'ai oublié le nom, son compagnon. Le Duc m'a proposé de les employer sous Arnschild. Tout à vous de cœur et d'âme.

Dites à Georges qu'il fasse prendre des informations exactes sur Soumarokoff *), gouverneur de Witebsk. Il désire passer dans un autre gouvernement; si il est bon, peut-être Georges ne voudra-t-il pas l'avoir à Novgorod? Tout dépendra de ce qu'il m'en dira.

58.

Pétersbourg, le 2 Mars 1812.

Je ne puis me refuser, chère bonne amie, à vous témoigner tout le bonheur que j'éprouve en apprenant dans ce moment que votre enfant est sauvé **). Hier soir je n'avais pas le cœur de vous écrire. Qui plus que moi sait sentir tout ce que vous avez dû éprouver!

C'est du fond de mon âme que je rends grâce à la Bonté Divine et il m'est impossible de vous rendre toute la joie que j'éprouve. Puissiez-vous être à l'abri d'épreuves pareilles! Mais je ne puis m'empêcher de vous dire que la résignation que votre lettre à

*) Paul Soumarokoff, passa en 1812 à Novgorod, où il resta jusqu'en 1815, et devint plus tard sénateur. Il est connu pour avoir osé braver Araktchéeff.

***) Alexandre, fils aîné de la Grande-Duchesse.

ma Mère respire a fait un vrai bien à mon âme. Que ce sentiment n'abandonne jamais la vôtre, c'est le vœu de votre véritable ami, qui jouit quand il vous voit dans cette bonne et unique route. Adieu, chère bonne amie, vous aimer plus que je le fais est impossible. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Ma famille est à vos pieds; elle ne sait que les mauvaises nouvelles et en a été désolée: je vais me dépêcher de lui apprendre les bonnes. Je vous envoie une estafette.

XXIV.

Le 25 Mars 1812.

Connaissant les individus, vous pouvez aisément comprendre, mon cher ami, le sujet de ce voyage de George: le prétexte est des affaires; le motif, la permission de vous témoigner dans ce moment de crise, comme en toute occasion, son zèle et son attachement. Il veut servir. Au lieu de le lui déconseiller, je l'approuve parfaitement: portant l'uniforme, il le doit pour des autres; étant homme d'honneur, il se le doit à lui-même. Sa demande me paraît très modérée; au reste vous en déciderez. Il est prêt à vous obéir en tout, mais n'exige pas que, restant au poste paisible où il est dans ce moment, il devienne étranger à une cause qui, mis à part qu'étant la sienne propre, est devenue celle de tout être qui a de l'honneur; d'ailleurs il vous doit, il doit tant à la Russie, que son désir d'être utile dans ce moment important devient un devoir. Si George obtient cette permission, dès son retour ici nous partirons tous deux pour vous trouver encore: cela me tient trop à cœur. Je ne vous dis rien des événements et des chances; tous mes vœux sont pour votre bonheur. Ne craignez pas pour moi en sachant que George risque: j'aime bien mieux qu'il fasse ce qu'il doit, que de voir qu'il est inutile à cause de moi dans un moment où quiconque a l'ombre de cœur doit désirer servir. En voilà assez, le reste se trouvera de bouche.

Vous aimer plus que je ne le fais est impossible. Au revoir.

XXV.

Le 15 Avril 1812.

Me voilà de nouveau plume en main, mon cher ami, et pour cette fois il s'agit de ce que j'ai de plus cher au monde. George vous porte ces lignes. Recommander un être est chose contre mes principes; vous connaissez celui-ci: tout ce dont je vous prie, c'est d'être assuré que vous n'avez personne, non, personne dans la nature qui vous soit plus attaché que lui. Je vous demande un peu d'amitié et de confiance en lui; mon existence tient à lui: que ne puis-je le lui prouver encore en cette occasion! Enfin la Providence le veut autrement. Fiez-vous à moi que je ne ferai pas de folie, mais après mes couches ne me refusez pas la consolation de le joindre ne fût-ce que pour un moment. Vous, qui connaissez le bonheur d'un ménage et du nôtre en particulier, comprendrez ce qui se passe dans mon âme: ne m'en voulez pas. Daignez donner ordre à vos courriers qu'ils avertissent toujours George de leur départ. Portez-vous bien.

XXVI.

Avril 1812.

Après avoir ruminé dans ma tête si je vous parlerai ou non, malgré ma répugnance à augmenter le nombre de vos séqueurs, je crois pourtant agir selon votre intention en vous prévenant que vous avez fait, contre votre gré, une peine sensible au Duc. Il est au désespoir véritablement, voyant bien des choses que je ne vois pas, et d'autres que je voudrais qu'il ne vît pas. Il se croit déshonoré, l'envahissement de son pays étant la première cause de la rupture entre les deux Empires; il croit son honneur intéressé à combattre pour sa propre cause, citant l'exemple des princes français à l'armée anglaise. Il y avait longtemps qu'il croyait à de l'indifférence de votre part: il en est convaincu maintenant; c'est surtout l'article où vous parlez de votre confiance en lui, qui, n'existant pas, lui fait envisager le reste comme tout aussi peu fondé et sa nullité trop avérée.

J'ignore ses intentions, il roule dans sa tête des projets vagues, son désir est de quitter ce pays, à ce qu'il me semble; je l'engage à ne point désertier sa cause, il croit que sa personne y nuit, enfin il est blessé profondément de ce que, ayant voulu vous prouver son attachement personnel, vous ne l'avez point accueilli. Il objecte à la réflexion que vous faites qu'il pourrait être en but aux traits de la calomnie, que le cas existe également, avec la différence que, restant en place, on pourra non seulement l'accuser d'avoir soufflé le feu de la discorde, mais de n'avoir pas même le courage de payer de sa personne là où il s'agit de sa propre existence.

Je vous ai dit mon opinion. Il m'est infiniment pénible de vous voir méconnu et de voir mal ensemble deux êtres dont les âmes sont faites pour harmoniser; ne croyez point que je chante la palinodie: je veux vous mettre au fait et vous prier d'alléger, en tout ce que vous pourrez, une situation d'autant plus fâcheuse que l'individu est essentiellement respectable. Quoi qu'il en soit, ses préparatifs le retiendront quatre ou six semaines avant de pouvoir se mettre en route. Pardon de cette longue lettre. Il est inutile de vous dire que ni le Duc ni âme qui vive n'a connaissance de cette lettre, s'entend bien hormis Georges: ainsi gardez-m'en le secret. Jeudi ou vendredi, il sera à Vilna. Tous deux vous embrassant de cœur et d'âme.

59.

Vilna, le 19 Avril 1812.

Bien des grâces, chère bonne amie, pour vos deux aimables lettres; vous savez comme tout ce qui me vient de vous me fait plaisir. Je vous ai plaint bien du fond de mon cœur en pensant à votre séparation avec Georges: je sais par propre expérience ce que coûtent des moments pareils. De grâce, soignez-vous, et point de folies d'aucune espèce. Je suis excessivement sensible au procédé de Georges d'avoir demandé par Crighton si la mienne ne voulait pas m'écrire; je l'en remercierai moi-même, je n'ai pu m'empêcher de vous exprimer combien j'en suis touché. Tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre sur le Duc m'afflige beaucoup. Mais que puis-je?! Si les gens veulent voir autrement les choses qu'elles

ne le sont, il est difficile d'y remédier; du moins si vous connaissez quelques moyens, indiquez-les moi. Vous vous rappelez que vous et Georges étiez de mon opinion sur l'inconvenance d'avoir le Duc à l'armée, tant que les choses n'avaient pas pris une tournure décidée, celle à y rendre sa présence utile. Vous m'aviez engagé à exprimer mon opinion franchement au Duc; vous avez même dit qu'il s'y attendait à cause du retard de ma réponse et qu'il était prêt à se conformer ponctuellement à mes désirs.

Je n'ai pu faire autrement que d'agir d'après mon intime conviction. Il se trouve maintenant que le Duc se sent blessé: j'en suis désolé, mais encore une fois, que puis-je? Parlez-moi là-dessus avec toute la franchise. A vous de cœur et d'âme pour la vie.

60.

Wilna, le 21 Avril 1812.

C'est pour vous dire Christos Voskresse que je vous écris ces lignes, chère amie. Georges n'est pas arrivé encore et se barbote dans les boues de ces jolis chemins. Mais ceux qui ont cru mieux faire de passer par Riga sont tout aussi attrapés, car les rivières débordent arrêtant à chaque pas. Le fait est que, dans ce moment, sur tous les chemins possibles il fait également mauvais pour voyager, car la terre dégèle et produit une substance qu'on nomme en Russie *griaze* (boue). Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

61.

Wilna, le 24 Avril 1812.

Enfin, chère bonne amie, Georges est arrivé en parfaite santé avant-hier. Sa vue m'a fait le plus sensible plaisir. Il m'a remis vos deux lettres, chère amie, qui toutes deux m'ont ému profondément. Je sens tout ce que la perte d'Alexandrine a dû vous causer de chagrin, et vous savez combien tout ce qui a trait à vous me tient fortement à cœur. Puisse l'Être Suprême vous donner le courage nécessaire pour vous roidir contre des épreuves pareilles! La seconde m'a ému d'une toute autre manière: j'ai vivement senti tout ce que

vous avez dû éprouver en vous séparant de Georges, et si jamais un être peut compter sur mon amitié, c'est bien lui, car il est impossible de l'aimer plus tendrement et plus sincèrement que je le fais: aussi tout ce qui peut être fait de mon côté pour le lui prouver ne sera pas épargné. Quant à votre arrivée après vos couches, j'y gagne trop moi-même pour m'y refuser; cela sera un moment de vrai bonheur pour moi, mais arrangez cela dans le temps avec ma Mère, car c'est de là que viennent les difficultés. Chez nous, grâce à Dieu, tout est bien, et nous sommes tous dans les meilleures dispositions possibles. Adieu, chère bonne amie, pensez à un frère qui vous est tendrement dévoué. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie.

62.

Vilna, le 4 Mai 1812.

Bien des grâces, chère bonne amie, pour vos lettres du 23, 25 et 27 que j'ai reçues à mon retour ici. Votre amitié me fait un bien véritable. On n'est pas meilleure que vous, et ce que je sens pour vous tient un peu de *la passion*; n'allez pas vous moquer de moi: c'est exactement vrai. J'ai été très content de ma course, et les troupes sont superbes. Voici la lettre que vous m'avez envoyée de la Tante. A la lecture je me suis bien aperçu qu'elle n'était pas pour moi, mais elle n'est pas pour vous non plus. Mais pour qui est-elle donc, me direz-vous? Il me semble que c'est pour Marie. La chère Tante apparemment a écrit à toute la famille en même temps et par étourderie a confondu les enveloppes. Je la remets donc entre vos mains pour la faire passer à Marie en lui expliquant la chose.

Je me suis bien avisé qu'on voudrait mettre le nez dans mes lettres, et, bien avant la réception de la vôtre, j'ai donné ordre à mon valet de chambre de vous porter mes lettres et de ne les remettre chez vous que quand vous êtes seule. En attendant, je me servirai aussi de Georges d'après vos ordres. Adieu, chère et bonne amie, à vous de cœur et d'âme pour la vie.

63.

Vilna, le 10 Mai 1812.

Recevez, chère bonne amie, mes compliments et mes vœux pour la journée d'aujourd'hui. Il me coûte infiniment de ne pas la passer près de vous. Bien des grâces pour votre lettre et pour tout ce que vous m'y dites. Nous avons fêté votre fête par une belle manœuvre où nous avons été mouillés jusqu'aux os en votre honneur et gloire, apparemment pour devenir riches *). Du reste tout le monde se porte très bien. Adieu, chère amie, vous aimer davantage que je le fais est impossible. Tout à vous de cœur et d'âme.

64.

Vilna, le 22 Mai 1812.

Quel mérite ai-je, chère bonne amie, de vous aimer, vous et Georges? Vous vous rappelez que *Le Trésor supposé* nous chante „que vous serez aimé de nous, autant que vous serez aimable“. Or, il est impossible d'être plus aimable que vous l'êtes tous les deux: conséquemment je vous aime de tout mon cœur.

Si *on* vous emmène à Gatschina, veux-je dire à Pavlofsky, ce que j'ai peine à croire, je ne crois pas que cela sera pour longtemps, car les choses doivent se décider sous peu de jours d'une manière ou d'une autre. Jusqu'ici cependant rien de nouveau; mais nous sommes tous prêts à recevoir l'attaque.

Adieu, chère bonne amie, conservez-moi votre amitié qui me fait tant de bien, et croyez-moi pour la vie tout à vous de cœur et d'âme.

XXVII.

Mai 1812.

J'ai reçu votre lettre, mon bon ami, et vous en remercie du fond de mon cœur; votre amitié m'est bien chère: puissé-je seule-

*) Comme le veut l'adage russe.

ment être à même de vous prouver mon attachement comme je le voudrais! Vrai, je puis vanter ma sagesse, le fond de l'âme ne regarde personne, je suis loin de George, et la perte que j'ai faite est de celles qui ne s'oublent jamais; cet être-là n'était pas de ce monde. Bien obligée des nouvelles que vous me demandez du petit: il est mieux de jour en jour. Pour le Duc, je ne sais que vous dire, ma lettre à ce sujet contenant tout ce qui peut servir de réponse à celle que vous lui avez écrite. Je ne puis qu'y ajouter qu'il est dans une situation très pénible, seul, délaissé, en quelque façon oisif, lui qui est habitué à l'occupation, sentant qu'il y va de ses plus chers intérêts comme que la chance tourne sans qu'il en soit, pour ainsi dire, mêlé, ne voyant pas de terme même à son état passif du moment, se sentant des talents comme politique et même ayant la persuasion d'en avoir comme militaire, étant convaincu de votre indifférence, ayant au surplus une âme d'une vigueur bien au-dessus de son âge: vous m'avouerez que tout cela doit le rendre peu satisfait, en un mot malheureux, et il l'est. Ce que vous avez à faire, il m'est impossible de vous le dire, car autant je voudrais pour votre service que vous le consultiez comme politique, aussi peu je voudrais le voir galoper aux avant-postes. Si vous ne le croyez pas utile pour vous, ce n'est pas moi qui désire que vous l'employiez, car on fait mal les choses qui ne viennent pas de conviction, et la confiance ne se donne pas. Si vous en voulez, vous seul pouvez déterminer comment; le *quand* est surtout le point principal, car il se mine, et, si cela ne peut pas être bientôt, je serai la première à lui conseiller un voyage dans l'intérieur du pays: *ici* il ne peut rester, tout l'y tue. N'allez pas dire que je vous mets le tout sur les bras en me retirant: non! mais, pour Dieu! que voulez-vous que je vous dise, il se consume, se ronge, et il n'est pas en mon pouvoir de lui faire croire à un changement en bien quelconque, car il est trop persuadé de votre indifférence: je ne puis que vous répéter les mêmes choses. J'ajoute à cette longue épître une prière. Vous connaissez l'indiscrétion de ma Mère: j'ai reçu votre lettre dans sa chambre, elle m'a donné la sienne, j'ai dû en faire autant; celles de George sont seules respectées, car on n'ose pas me les demander, ce qui n'a pas été le cas pour la vôtre, qu'on m'a signifié *toujours vouloir voir*. Veuillez donc, si vous ne désirez pas

toujours qu'elle les voie, les remettre à George: c'est la seule façon de les faire respecter. Je vous embrasse de cœur et d'âme.

65.

Vilna, le 28 Mai 1812.

Chère bonne, excellente amie, le prince Dlinnoï (Le Long), dans tel sens que vous l'entendez, partant pour le bienheureux Pétersbourg, je le charge d'être mon organe, non politique, mais sentimental, pour vous, que j'aime tous les jours davantage. Il y a un moment que j'ai reçu votre bonne lettre du 25 et je vous en baise mille fois les mains. L'amitié de Georges me rend véritablement heureux, car je l'aime du fond de mon âme, mais je vous dirai de même qu'Auguste me plaît tous les jours davantage; c'est donc une *affection véritable* qui se forme entre nous, car il est sûr *qu'après* Georges c'est le plus excellent des êtres.

Je vous dirai que ce qui me peine sensiblement, c'est l'idée que le Papa, que je respecte tant et que j'aime, je puis le dire, véritablement, me méconnaît et a des suspicions contre moi. Si jamais vous parvenez à les détruire et à nous réunir, mais là de cœur comme je l'entends et non en compliments et paroles, vous ferez une œuvre méritoire. Georges m'a marqué toutes les *nouvelles* de chez vous: je commence à croire que je deviens meilleur, car, au lieu de me faire rire, cela m'a attristé jusqu'au fond de l'âme; j'ai écrit dans l'intention d'empêcher qu'*on* aille à Pavlofsky, je ne sais quel effet cela produira. Je vous trace ces lignes après un somme délicieux, étant revenu d'une course de 90 verstes dont 30 à cheval, et parti à 5 heures du matin, et dîné en chemin à 10 heures: malgré cela, je me sens de l'humeur la plus fraîche et je vais me remettre à cheval pour faire une nouvelle reconnaissance. Tout à vous de cœur et d'âme.

XXVIII.

1812.

Le Dlinnoï est arrivé hier, et, tout en me disant n'avoir pas de lettres de vous, malgré votre intention de m'en écrire, j'en ai trouvé une délicieuse dans le paquet de George qui m'a fait un plaisir fou, et je vous demande la permission de vous embrasser sur votre

nez. Je suis enchantée que vous conjuguez le verbe aimer avec mes hommes, qui sont braves gens tout à fait et, pour la fidélité, l'emportent sur les chiens mêmes. Quant à Papa, soyons justes: vous savez que je suis la première à dire qu'il a de vieux préjugés et de l'irrésolution dans le caractère; prenez son âge, ses malheurs et son éducation dans un temps où on tenait à beaucoup de choses qui ont perdu de leur valeur de nos jours, mais il n'existe pour le caractère rien de meilleur au monde, c'est très sûr, je dirai de même pour l'esprit. Vous voulez que je vous réunisse: mon soin constant, et je n'ai pas grande peine, car il est très équitable dans ses jugements, est d'écarter et faire voir en bien tout ce qui peut arriver, c'est une chose à part; mais, pour lui prouver votre amitié, mes paroles ne servent à rien, car que sont des mots! Vous ne pouvez pas dire lui avoir donné grandes marques de confiance, lui qui a été habitué à en recevoir de très véritables de votre part et d'une nature si intime même que, malgré celle qu'il a en moi, je ne sais qu'en gros de quoi il s'agissait entre vous il y a douze ans et il y a trois ans. Le printemps passé même, vous étiez sur un pied plus amical ensemble; je ne conçois pas ce qui peut s'être passé entre vous depuis cet hiver: pour très sûr il y a eu quelque chose, et, comme je vous connais pour être fameux dans l'art des *ensablemens*, j'en suis convaincue. Si j'avais été présente, votre visage, vous le savez, est mon baromètre, je ne m'y trompe guère, et je suis persuadée que c'est quelque misère que vous avez eu trop d'embarras à écarter d'un coup et lui aussi avec ses maudits compliments. N'est-ce pas l'incendie? L'idée m'en est venue en me creusant la tête et d'après quelques mots que vous m'avez dits une fois et auxquels je n'ai pas prêté grande attention dans le temps. Il dépend de vous, *sur ma parole*, de faire de Papa tout ce qu'il vous plaira; quel est l'homme d'honneur et qui a un cœur sensible qui n'est pas flatté de preuves de confiance? Et, je vous l'ai dit cent fois, je ne connais pas une sirène plus grande que vous; on peut avoir la rage dans l'âme contre vous: l'instant que vous paraissez, *vous*, tout est oublié *). Témoignez quelque confiance

*) Au brouillon, après „oublié“: „Ne croyez point que c'est mon amitié qui me fait dire ainsi, non, non, c'est la pure vérité“.

au Duc *), et je vous garantis qu'il n'y a pas de feu ni d'eau dans lesquels il ne se jette pour vous. Vous aviez commencé à être en relation au sujet de ce projet auquel Arnschild travaillait **), je n'en parle que sous le rapport de vos relations; il est tombé et vous êtes aussi peu en connexion que si vous n'y aviez jamais été d'aucune façon. Vous avez tort, car, vrai, il y a moyen de tirer grand parti de lui, et, avec votre âme, c'est une âme comme il vous en faut ***).

Il est tourmenté d'une idée, je ne puis vous le cacher: c'est que vous abandonnez sa cause. Rappelez-vous que ni lui ni nous n'avons jamais été pour la protestation, car elle vous engageait ****). Le Duc estime son objet, et très haut, comme de famille, et tenant à la gloire de la Russie, mis à part son individu, le bonheur ou le malheur de ses gens. Voilà le fait; des mots ne sont rien, et, je vous le répète, je ne les épargne pas, mais des preuves ne sont pas en mon pouvoir. Il vous est aussi étranger pour le moment et aussi hors de connexion que le dernier des êtres, et comme pourtant son objet se trouve être pour quelque chose dans tout ce qui se fait et se fera d'une ou d'autre façon, cela l'inquiète et l'afflige. Comptez sur lui, mais n'exigez pas tout de lui sans rien faire de votre côté.

Je suis enchantée de vous voir en bonne disposition ici et vous baise les mains pour votre lettre au sujet de Pavlowsk, ainsi que pour l'avertissement donné à George du départ du courrier. D'ici, rien au monde d'intéressant: *on* part, je crois, pour Pavlowsk mardi. Une fois là, il y aurait de l'embarras à me faire tenir vos lettres par votre valet de chambre: cela pourrait être saisi. Veuillez

*) Au brouillon, au lieu de „au Duc“: „à ce vieillard“.

***) Au brouillon, au lieu de „travaillait“: „devait être employé: je ne sais si cela valait quelque chose ou non et“.

****) Au brouillon, après „faut“: „Passez sur les formes, qui, je le sais, vous incommode plus que la rusticité“.

*****) Au brouillon, après „engageait“: „à soutenir une chose très pénible pour tout le reste des circonstances, mais ceci est une vieille histoire; à présent, comme tout est rendu, il est trop raisonnable pour croire que l'on veuille sacrifier quoi que cela soit pour un si petit objet envisagé comme possession, objet d'un autre côté qu'il estime très haut comme de famille“.

donc les mettre dans le couvert de George, qui en aura soin. Pardon de ma longue lettre. A vous de cœur et d'âme.

XXIX.

Juin 1812.

Le dernier courrier m'a porté une lettre de George qui m'autorise à vous écrire de nouveau aujourd'hui, mon bon ami, pour vous remercier en premier lieu de ce que vous avez accédé à sa demande pour le retard de l'envoi, et pour vous dire combien je suis pénétrée de ce que vous lui avez dit que vous ne comptiez que sur lui et moi. Vous faire des protestations d'attachement serait superflu, mais vous assurer que je suis bien fâchée que c'est ainsi est la vérité. Constantin est incorrigible sous de certains rapports. Je déteste les prophètes qui ont prévu toutes choses, mais permettez-moi de vous rappeler que, d'après la connaissance que j'ai de son caractère, je vous avais conseillé de lui donner, non la réserve de la première armée à commander, mais l'armée de réserve, et surtout les nouvelles formations, comme poste de confiance et le seul conforme à ses goûts.

Celui de nous qui ose se permettre un mot d'improbation sur vous est toujours coupable, mais criminel à présent. Vous devez souffrir le martyre, car tout ce que vous êtes appelé à faire dans ce moment est contraire à votre caractère, mais plus vous pouvez vous vaincre et être *Empereur*, plus vous ferez votre devoir actuel. Si j'ai voulu vous chasser de l'armée, comme vous dites, c'est pour cela: je vous crois bien aussi capable que vos généraux, mais vous avez non seulement le rôle de capitaine à jouer, mais encore celui de gouvernant. Qu'un d'eux fasse mal, la punition et le blâme l'attendent: faites des fautes, tout tombe sur vous, et la confiance détruite dans celui de qui tout dépend et qui, seul arbitre des destinées de l'Empire, doit être l'appui vers lequel tout s'incline, est un plus grand mal que des provinces perdues. D'après votre caractère, vous souffrirez plus d'une erreur que vous aurez à vous reprocher, que mille autres: souffrances qui ne peuvent pas manquer d'influer sur vos décisions ultérieures; l'âme angoissée préoccupe l'esprit. Je ne *veux pas* que

vous quittiez pour le présent, mais ayez un succès majeur et reprenez votre métier en étant partout et visitant tout. Damnez-moi, mais je ne puis vous mentir, peut-être aurais-je dû me taire. Adieu donc, mon bon ami, je vous embrasse de cœur et d'âme.

66.

Wilna, le 11 Juin 1812.

Chère bonne amie, mille et mille grâce pour vos aimables lettres. J'écris au Duc aujourd'hui d'après vos volontés: peut-être vous montrera-t-il ma lettre. Mais ce qu'il m'est impossible de vous exprimer, c'est tout l'enchantement que m'a causé celle que vous écrivez à Georges et dont il m'a lu des passages, et quoique j'y ai entrevu que vous vouliez me chasser de l'armée, je n'en suis pas moins touché des sentiments plus qu'excitants qui vous animent. Que je serais heureux si j'avais quelques êtres de plus comme vous! Vos idées font tout autant honneur à votre tête qu'à votre patriotisme et à votre cœur. Je ne parle plus des sentiments personnels que vous me témoignez: vous m'en avez donné tant de preuves touchantes que vous m'avez appris à y compter. Votre idée est parfaite, et George vous dira que des deux alternatives je préfère celle pour laquelle vous penchez vous-même; il me semble que cette offre, étant volontaire, aura meilleur effet que si la chose était demandée pour moi. Quoiqu'il y aura quelque difficulté dans l'exécution par le manque d'officiers, néanmoins le résultat que cela produira sera d'une utilité réelle, et, dans la crise où nous sommes, plus nos forces augmentent et plus l'espoir de triompher en *persévérant* devient fondé. J'espère que dans peu je vous annoncerai la paix avec l'Angleterre, mais motus encore. Adieu, chère amie, vous êtes un être comme il n'y en a pas un second. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

P. S. Je suis bien fâché que tous mes soins ne vous ont pas épargné Pavlofsky *).

*) C'est-à-dire la visite à l'Impératrice Marie (V. pp. 71, 73, 75 et 79).

XXX.

Juin 1812.

Ce matin j'ai reçu votre lettre du 11, mon bon ami, et trois heures après est arrivé le courrier avec la nouvelle du commencement des hostilités.

Veuille l'Être Suprême vous accorder succès, point pour votre renommée, car celle-là, n'étant pas de ce monde, ne peut vous être enlevée, mais pour le bonheur de l'humanité. Les sentiments de nos âmes sont d'accord, il n'en peut exister d'autres; je vous aime faisant votre devoir, ne le faisant pas je vous aimerai, mais en rougissant. Les chances de la raison sont pour nous: de la persévérance, et soyez toujours *vous*, c'est bien plus que vous ne pensez. Je suis confondue de la manière dont vous me parlez de mon projet, le Ciel qui voit mon cœur voit aussi que jamais il n'y entre de but personnel; vous prouver mon attachement, c'est le vœu de mon cœur: je vous dois plus que la vie, je vous dois George et mon bonheur. J'envoie par ce courrier à George la copie de ma lettre à Rostoptchine, dans laquelle j'ai tâché de lui faire voir que j'osais parler ainsi, car sans cela il serait en droit de me dire qu'il n'ose par lui agir et en même temps de ne pas vous faire paraître en rien: j'espère qu'il me comprendra; si cela prend, Grusinsky et les nôtres me sembleraient les premiers à devoir être poussés d'un mot.

Donnez vos ordres à George qui me les fera tenir, si vous le voulez ainsi. En même temps Auguste pourrait faire de son côté en Esthonie et peut-être Arnschild poussé par George; ceci au reste est votre affaire: pour la mienne particulière, sans bruit je fais mes arrangements et ne vous demande que la permission d'oser dire à Gourieff de me donner, selon une répartition qu'il ferait d'après la grandeur des terres, les gens, n'ayant aucuns droits de me mêler d'eux ni de les réclamer en rien. Je vous désire bientôt la paix avec l'Angleterre. Papa est, comme je vous l'ai prédit, très content de votre lettre qu'il m'a montrée; il fait ses arrangements, n'ayant jusqu'à ce moment pensé à rien. D'après ce que George m'a écrit, vous le mettez absolument au poste qu'il désirait et dans lequel je crois, ainsi que la chose est arrangée, qu'il vous sera très utile. De plus je puis vous

dire qu'il augure bien, et cela veut dire quelque chose chez un homme qui voit tout au pire habituellement. Pour Pavlofsky, j'ai bien reconnu votre bonté, dont vous m'avez encore donné une preuve en engageant ma mère à se rendre en ville; elle m'a demandé de lui faire *l'amitié* de rester jusqu'au commencement de juillet au Palais Tauride. Vous sentez qu'à ce prix je n'ai pu refuser, d'autant plus qu'elle m'a promis mon entière liberté: pour le 15, je serai dans ma maison. En Tauride, vos chambres, je crois, c'est tout ce qui m'en plaît. Pardon de ma longue lettre, bon ami, à vous de cœur et d'âme.

67.

Moscou, le 12 Juillet 1812.

Chère bonne amie, je saisis le premier moment pour vous exprimer combien je suis touché de toute votre amitié et de ce que vous faites pour moi. Mon arrivée ici n'a pas été inutile. Le gouvernement de Smolensk m'a offert 20.000 hommes, celui de Moscou m'en offre 80.000. La disposition des esprits est excellente. Mon premier acte à Moscou a été un *Te Deum* pour la paix avec les Turcs; l'affluence du monde sur la place a été innombrable.

Aussitôt mes affaires terminées ici, je pars pour Pétersbourg, et l'idée de vous revoir, et à Twer, me cause une jouissance qu'aucune expression ne peut rendre.

Voici un papier pour Georges, que j'aime plus que jamais. Il faut faire un exemple de ce personnage. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

P. S. Je ne puis vous rendre ce que la vue de Moscou m'a fait éprouver de souvenirs délicieux de notre séjour et de ces temps heureux. Cela m'a fait pleurer comme un enfant.

68.

Moscou, le 15 Juillet 1812.

Chère bonne amie, je viens de recevoir votre bien chère lettre de Novgorod avec les deux incluses. Je n'ai que le moment de vous

embrasser mille fois et de vous dire que je compte être le 18 ou le 19 à Twer, voulant arriver pour le 22 à Pétersbourg pour quelques jours. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

69.

*Moscou, le 18 Juillet 1812,
à deux heures après midi.*

Chère bonne amie, il m'est impossible de vous exprimer tout ce que votre chère lettre de Twer, que je viens de recevoir à l'instant, m'a fait éprouver. Demain sera le jour heureux où j'espère enfin vous revoir. Mais je vois que je vous ai induite en erreur, car, par votre lettre, vous m'attendez aujourd'hui; je me hâte donc vite de vous réexpédier le feldjäger, pour que vous ne m'attendiez pas ce soir. Je partirai à minuit, j'espère donc arriver demain pour le dîner, et je passerai le reste de la journée avec vous. Toute votre amitié pour moi fait une partie essentielle du bonheur qu'il m'est réservé de goûter sur cette terre: puissé-je vous le rendre comme mon cœur le sent! A vous de cœur et d'âme pour la vie. J'embrasse George.

XXXI.

Iaroslaw, ce 5 Août 1812.

Ce matin le porteur avec l'incluse est arrivé, mon cher ami; il vous dira des choses d'une nature à vous causer peu de satisfaction, mais, pardonnez-moi l'expression, la faute n'en est qu'à vous, je ne puis vous taire ce que je pense. Koutousoff a été le porteur de représentations très énergiques à vous, criminelles peut-être en tout autre moment, mais la nécessité force à parler ceux dont la conduite obéissante vous est garante de leurs bonnes intentions. Si vous honorez le colonel d'une conversation, il ajoutera des détails sur ce qui s'est passé depuis; vous avez laissé le commandement dans une irrésolution parfaite, et vraiment il y a du miracle et des remerciements à faire à celui que vous nommez bien à tort mon héros de sa conduite. Véliacheff ne peut vous dire à vous bien des particularités, car il ne

vous est point connu, mais voilà pourquoi je vous accuse de manque de nerf et vais vous en donner un exemple. Barklaï vous a obéi en renvoyant de l'armée Constantin à Moscou: à présent le blâme en est jeté sur lui seul, et votre frère, malgré sa conduite fautive, paraît dans le plus beau jour, car on dit que c'est pour avoir parlé haut et dit haut la vérité que le général a voulu l'éloigner. En compromettant ainsi vos employés, vous et votre service n'y gagnez pas. George vous écrit plus amplement. Vous vous devez et devez à votre pays une décision quelconque, car Yermoloff *), que je n'ai vu de ma vie, mais que vous semblez estimer, dit qu'il ne répond pas que dans dix jours l'ennemi ne soit à Moscou si les choses restent sur ce pied. George vous indique un mode, il en est d'autres encore, mais, pour Dieu! n'adoptez pas celui de vouloir commander vous-même, car il faut sans perdre de temps un chef en qui la troupe ait confiance, et, sous ce rapport, vous n'en pouvez inspirer aucune; d'ailleurs, si l'échec vous arrivait à vous-même, ce serait un mal irréparable pour le sentiment qu'il causerait. L'incluse, comme vous verrez, n'était nullement destinée à vous être communiquée, mais il ne sera pas dit que je ne compromette même mon propre frère pour vous instruire de la moindre des choses qui vous puisse intéresser. Je vous demande pardon si ma lettre vous déplaît, *et ne me réfère que sur mes intentions et mon attachement qui ne peut vous être douteux.*

70.

Pétersbourg, le 8 Août 1812.

Je saisis, chère bonne amie, le premier moment de libre que j'ai pour répondre à vos chères lettres et vous en remercier mille fois. Vous pouvez bien penser le tas de besognes dont j'ai été accablé à Pétersbourg après une absence aussi longue et surtout dans des circonstances comme celles où nous nous trouvons. Je vous adresse celle-ci à vous tous deux, n'ayant pas la possibilité de vous écrire séparément. Je vous dirai donc que Georges a été injuste envers moi

*) Le fameux Alexis Ermoloff.

en m'accusant d'avoir autorisé Rostoptchine de s'immiscer dans l'organisation de l'armement de Twer et de Iaroslav. Jamais je ne lui en ai donné le moindre droit, comme le rescript dont j'ai laissé à Georges la copie à Twer en fait foi: je ne l'ai autorisé qu'à diriger la marche de ces troupes sur les points que j'avais indiqués. Comme preuve encore plus irrécusable, je joins ici le rescript que j'ai adressé à Rostoptchine aussitôt que je l'ai appris par vos lettres.

Ici j'ai trouvé les esprits moins bien qu'à Moscou et dans l'intérieur. Un grand acharnement contre le ministre de la guerre qui, je dois l'avouer, y prête beaucoup par l'irrésolution qu'il met dans sa conduite et le désordre avec lequel il dirige sa besogne. Le bisbis entre lui et Bagration n'a fait que croître et embellir, de manière que j'ai été contraint, après avoir exposé le tout à un petit comité spécial que j'ai formé à cette fin, de nommer un commandant en chef pour toutes les armées. Le tout bien considéré, on s'est décidé pour Koutousoff, comme se trouvant le plus ancien de tous et mettant par là Bennigsen dans la possibilité de servir sous lui, car ils sont liés d'amitié outre cela. En général, Koutousoff est en grande faveur dans le public, ici et à Moscou. J'ai été retenu ici plus longtemps que je n'ai cru à cause que la diète de Suède n'a pas pu se terminer aussi tôt. Je pars cette nuit. Je vous avoue que je n'ai pas eu grande conscience cette fois-ci d'avoir retenu ma réponse, parce que j'ai donné par là le temps à Georges de rester un peu avec vous. En attendant, j'espère que vous serez accouchée, et je désire beaucoup qu'il ait été là pour ce moment. Adieu, ma chère bonne amie, votre amitié fait une de mes plus douces consolations. Puissiez-vous être toujours aussi heureuse que je le désire! J'embrasse mille fois Georges en le remerciant bien de tous ses soins pour l'armement. A vous deux de cœur et d'âme pour la vie.

71.

Le 24 Août 1812.

Chère bonne amie, vous ne doutez pas de la part que j'ai pris à votre heureuse délivrance *). C'est un poids de moins sur mon cœur,

*) Naissance du second fils de la Grande-Duchesse, Pierre.

mais il en reste encore de bien lourds. Véliacheff est arrivé à Abo le même jour que le Prince Royal, de manière que, les trois jours que nous y avons passés ensemble, je n'ai pas eu un moment pour respirer, non seulement pour écrire. Me voici de retour depuis avant-hier. Je ne vous réexpédie pas Véliacheff, car il s'est fait mal à la jambe ayant été versé, mais je profite d'un courrier que ma Mère vous envoie, pour vous dire ce peu de mots. Je vous écris une longue lettre où j'entre dans tous les détails, que je vous expédierai dans deux jours. Si Georges n'est pas parti, dites-lui en lui faisant mes amitiés d'attendre ma lettre détaillée avant de partir.

Adieu, chère bonne amie, il est impossible de vous chérir plus tendrement que je le fais. Tout à vous de cœur et d'âme.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis très honoré d'être parrain de votre enfant.

XXXII.

Iaroslav, ce 3 Septembre 1812.

Moscou est pris. Il est des choses inexplicables. N'oubliez pas votre résolution: *point de paix*, et vous avez encore l'espoir de recouvrer votre honneur. Si vous êtes dans la peine, n'oubliez pas vos amis prêts à voler vers vous et trop heureux s'ils pouvaient vous être de quelque secours; disposez d'eux.

Mon cher ami, pas de paix, et, fussiez-vous à Kazan, pas de paix!

XXXIII.

Iaroslav, ce 6 Septembre 1812.

Il m'est impossible d'y tenir plus longtemps, malgré la peine que je dois vous faire, mon cher ami. La prise de Moscou a mis le comble à l'exaspération des esprits; le mécontentement est au plus haut point, et votre personne est loin d'être ménagée. Si cela me parvient à moi, jugez du reste. On vous accuse hautement du malheur de votre Empire, de la ruine générale et particulière, enfin d'avoir perdu l'honneur du pays et le vôtre individuel. Ce n'est pas une

classe, c'est toutes qui se réunissent à vous décrier. Sans entrer dans ce qui se dit du genre de guerre que nous faisons, un des principaux chefs d'accusation contre vous est votre manque de parole envers Moscou qui vous attendait avec la dernière impatience, et le délaissement où vous l'avez laissée: vous avez l'air de l'avoir trahie. Ne craignez point une catastrophe dans le genre révolutionnaire, non! mais je vous laisse à juger de la situation des choses dans un pays dont on méprise le chef; il n'est rien qu'on ne soit prêt à faire pour recouvrer l'honneur, mais, avec le désir de tout sacrifier à sa patrie, on se dit: A quoi cela mènerait-il, quand tout est massacré, abîmé par l'ineptie des chefs? L'idée de la paix, heureusement, n'est pas générale: bien loin de là, car le sentiment de la honte qui suit la perte de Moscou fait naître celui du désir de la vengeance. On se plaint de vous et hautement; je crois de mon devoir de vous le dire, mon cher ami, car c'est trop important. Ce que vous avez à faire, ce n'est pas de mon ressort à vous être indiqué, mais sauvez votre honneur qui est attaqué. Votre présence peut vous ramener les esprits; ne négligez aucun moyen et ne croyez pas que j'exagère: non, je dis malheureusement vrai, et le cœur en saigne à celle qui vous doit tant et qui voudrait au prix de mille vies vous tirer de l'état où vous êtes.

72.

Pétersbourg, le 7 Septembre 1812.

C'est hier matin, chère amie, que j'ai reçu votre triste lettre du 3. Certes, il y a de ces choses qu'il est impossible de concevoir. Mais persuadez-vous que ma résolution *de lutter est plus inébranlable que jamais*; j'aime mieux cesser d'être ce que je suis que de transiger avec le monstre qui fait le malheur du monde. Dites-vous que je compte fermement sur votre amitié et celle de Georges, et je mets mon espoir en Dieu, dans le caractère admirable de notre nation et dans la persévérance que je suis décidé à mettre à ne pas plier sous le joug.

Tout à vous de cœur et d'âme. J'embrasse mille fois Georges.

Depuis le 29 d'Août, je n'ai pas une ligne de Koutousoff: c'est à peine croyable!

XXXIV.

Iaroslav, ce 13 Septembre 1812.

Cette lettre-ci est pour vous parler sur un sujet qui m'est pénible par principe et par délicatesse; enfin, l'aveu de mes torts et l'enchaînement des circonstances peut me faire obtenir mon pardon et votre consentement à ma demande. Bagration *) est mort hier au soir; le porteur l'a vu mort et un de ses aides de camp disait qu'il était à l'extrémité: ainsi cela est vrai. Vous vous rappellerez mes relations avec lui et que je vous ai dit qu'il a en main des documents qui pourraient cruellement me compromettre en tombant en mains étrangères. Il m'a cent fois juré les avoir anéantis, mais la connaissance de son caractère m'a toujours fait douter de la vérité. Il m'importe infiniment [et, je peux dire, à vous-même] que de tels actes restent inconnus. Je vous demande la grâce de faire mettre le scellé sur ses papiers et vous les faire livrer, et permettez-moi de les revoir pour retirer ce qui est de moi. Ils doivent être ou chez le prince Salagoff, qui, de mon su, en a été le dépositaire, tout en ignorant ce qui lui était confié, les campagnes passées ou avec lui. Si vous trouvez que la chose n'est pas faisable ainsi ou qu'il y a un autre mode à prendre, veuillez le faire et promptement, la chose ne souffrant pas de délai; de grâce, que personne ne soit là-dedans, car cela me compromettrait furieusement. Pardon, mon cher ami, dans un moment comme celui-ci, de vous importuner par une aussi puérole demande. On pourrait savoir de Salagoff, au cas qu'il n'eût rien, où ils se trouvent.

Hier le prince Wolkonsky m'a remis votre lettre; je vous en remercie de cœur et d'âme, et vous supplie de décider du sort de Georges, qui sèche sur pied de cette incertitude, car il n'est rien et ne fait rien à présent. Allez-vous à l'armée? Tous deux vous embrassons.

*) Le prince Pierre Bagration (1765—1812), mortellement blessé à Borodino, mourut le 12 Septembre dans la propriété des princes Golitzyne, à Sima, gouvernement de Vladimir, et y fut inhumé.

XXXV.

Iaroslav, ce 15 Septembre 1812.

Pour cette fois je ne vous annonce aucune mauvaise nouvelle, mon cher ami: ce n'est qu'une petite explication de ma lettre d'avant-hier, craignant de m'être mal exprimée par la hâte où j'étais. Vous savez qu'un oukaze au Sénat suspend Georges de ses fonctions: ainsi il ne peut les reprendre sans qu'il soit levé. Son désir le porte à faire tout ce que vous jugerez vous être le plus utile, mais impossible à lui de rester fainéant. Voulez-vous qu'il aille à l'armée, voulez-vous qu'il reste et reprenne ses affaires, voulez-vous l'employer autrement, décidez quelque chose, mais décidez seulement; pour moi je suis résolue à le suivre partout où il ira. Que ferez-vous? Je vous embrasse de cœur et d'âme, cher ami.

73.

18 Septembre 1812.

Je vous dois une réponse détaillée, chère amie, et la voici.

Qu'on soit injuste envers celui qui est dans le malheur, qu'on l'accable, qu'on le déchire, rien n'est plus ordinaire. Je ne me suis jamais fait illusion là-dessus, j'étais certain que cela m'arriverait dès que le sort me serait contraire. Peut-être suis-je destiné même à perdre les amis sur lesquels je comptais le plus. Tout cela malheureusement n'est que dans l'ordre des choses de ce bas monde.

Malgré la répugnance que j'éprouve à fatiguer qui que cela soit de détails qui me regardent, répugnance qui s'accroît encore infiniment quand je me trouve dans le malheur, l'attachement sincère que je vous porte me la fait surmonter, et je vais vous exposer les choses telles que je les vois.

Que peut faire un homme plus que de suivre sa meilleure conviction? C'est elle seule qui m'a guidée. C'est elle qui m'a fait nommer Barclay au commandement de la 1^{re} armée sur la réputation qu'il s'était faite pendant les guerres passées contre les Français et les Suédois. C'est elle encore qui m'a fait penser qu'il était supérieur en connais-

sances à Bagration. Quand cette conviction s'est trouvée encore augmentée par les fautes capitales que ce dernier a faites pendant cette campagne et qui ont amené en partie nos revers, moins que jamais je l'ai cru propre à commander les deux armées réunies sous Smolensk. Quoique peu content de ce que j'ai été dans le cas de voir de Barclay, je le croyais moins mauvais que l'autre en fait de stratégie dont l'autre n'a aucune idée. Enfin je n'en avais pas un meilleur à y mettre, d'après cette même conviction, alors.

Il est tout à fait faux que mon aide de camp Koutousof m'ait apporté, comme on vous l'a dit, de fortes représentations de la part des généraux de l'armée. Il est simplement venu me rendre compte des affaires qui se sont passées aux environs de Witebsk. Sur une demande que je lui ai faite moi-même, il m'a dit qu'on croyait à l'armée et Barclay et Bagration également incapables de commander une aussi grande masse, et que c'est Pierre Pahlen qu'on désirait à l'armée. Outre le caractère *perfide* et *immoral* de cet homme, et *les crimes*, rappelez-vous seulement qu'il n'a pas vu l'ennemi depuis 18 à 20 ans, et que, la dernière fois qu'il a combattu, il n'était que général de brigade. Quel fond pouvais-je donc faire sur cet homme, et où sont les preuves de son talent militaire?

A Pétersbourg, j'ai trouvé tous les esprits prononcés pour la nomination du vieux Koutousof au commandement en chef: c'était le cri général. La connaissance que j'ai de cet homme m'y a fait répugner d'abord, mais quand, par la lettre du 5 Août, Rostoptchine m'a mandé que tout Moscou désire que Koutousof commande, trouvant Barclay et Bagration tous les deux incapables de le faire, et, sur ces entrefaites, comme exprès, Barclay n'ayant fait que sottises sur sottises auprès de Smolensk, je n'ai pu faire autre chose que de céder aux vœux unanimes, et j'ai nommé Koutousof. Je crois encore dans ce moment que, dans les circonstances où nous nous trouvons, je ne pouvais faire autrement que de me décider, entre trois généraux également peu propres pour commander en chef, pour celui qui réunissait la voix générale.

J'en viens maintenant à un article qui me tient de plus près: c'est sur mon honneur personnel. Je vous avoue, chère amie, qu'il m'est plus pénible encore de toucher cette corde, et que, du moins

à vos yeux, je le croyais intact. Je ne puis pas même croire que, dans votre lettre, il soit question de ce courage personnel que chaque simple soldat sait avoir et auquel je n'attache aucun mérite. Du reste, si je dois avoir l'humiliation de m'arrêter sur ce chapitre, je vous dirais que les grenadiers des régiments de Petite-Russie et de Kief sauront certifier que je sais me tenir au feu tout aussi tranquillement qu'un autre. Mais encore une fois, je ne puis croire que c'est de ce courage qu'il est question dans votre lettre, et je suppose que vous avez voulu parler du courage moral: c'est le seul auquel, dans des vocations plus éminentes, on puisse accorder quelque mérite. Peut-être, si j'étais resté à l'armée, aurais-je réussi à vous convaincre que j'en ai aussi ma part. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que vous qui, dans vos lettres à Georges à Vilna, vouliez me faire partir de l'armée, vous qui, dans celle du 5 Août par Véliachef, me dites: „Pour Dieu, n'adoptez pas le parti de vouloir commander vous-même, car il faut sans perte de temps un chef en qui la troupe ait confiance, et, sous ce rapport, vous n'en pouvez inspirer aucune; d'ailleurs, si l'échec vous arrivait à vous-même, ce serait un mal irréparable pour le sentiment qu'il causerait“, après avoir ainsi posé pour fait que je ne puis *inspirer aucune confiance*, je ne puis comprendre, dis-je, ce que vous voulez me dire dans votre dernière lettre par: „*Sauvez votre honneur qui est attaqué. Votre présence peut vous ramener les esprits*“. Est-ce ma présence à l'armée que vous entendez par là? Et comment concilier ces deux avis si opposés entre eux?

Après avoir porté en sacrifice à l'utilité mon amour-propre personnel en quittant l'armée, parce qu'on prétendait que j'y étais nuisible, que j'ôtai toute responsabilité aux généraux, que je n'inspirais aucune confiance aux troupes, que des revers enfin imputés à moi étaient plus fâcheux que ceux imputés à mes généraux, jugez vous-même, ma bonne amie, combien il doit m'être douloureux d'entendre que mon honneur se trouve attaqué, quand je n'ai fait que ce qu'on a voulu en quittant l'armée tandis que je n'avais pas d'autre désir que d'y rester, et que j'étais fermement résolu d'y retourner avant la nomination de Koutousof, et quand je n'y ai renoncé qu'après cette nomination en partie par le souvenir de ce que le caractère courtisan de cet homme avait produit à Austerlitz et en partie en

suivant vos propres conseils et ceux de plusieurs autres du même avis que vous.

Si vous me demandez pourquoi je ne suis pas allé à Moscou, je vous dirai que jamais je n'ai pris d'engagements, ni n'ai donné de promesse d'y venir. Rostoptchine m'a beaucoup prié dans ses lettres de le faire, mais c'était avant la retraite de Smolensk, par conséquent quand, par mon voyage en Finlande, j'étais dans l'impossibilité de le faire; par contre, après, dans sa lettre du 14 Août, il me dit: „Maintenant, Sire, j'en viens au plus important, c'est-à-dire à votre voyage ici. Il n'y a aucun doute que votre présence ici n'excite encore plus d'enthousiasme, mais si, avant votre arrivée, les événements ne sont pas à notre avantage, votre personne augmenterait encore l'inquiétude générale, et, comme il ne vous convient pas de courir des risques en vous exposant, il serait mieux que vous preniez la résolution de retarder votre départ de Pétersbourg jusqu'à la réception de quelques nouvelles qui changeraient en bien l'état actuel des choses“.

A présent, examinons un peu si je pouvais venir à Moscou? Dès qu'une fois on avait posé pour principe que ma personne à l'armée faisait plus de mal que de bien, l'armée se rapprochant de Moscou après sa retraite de Smolensk, pouvais-je décemment me trouver à Moscou? Quoique je ne pouvais jamais penser que Moscou pût être abandonné d'une manière aussi indigne, cependant je devais bien me dire qu'à la suite d'une ou de deux batailles perdues cela pouvait arriver. Alors quel rôle y aurais-je joué et serais-je venu à Moscou pour plier bagage avec les autres?

Mais voyons encore par le calcul du temps si je pouvais y arriver à temps ou non? Aussitôt Bentinck de retour, je suis parti pour la Finlande de manière à y être à l'époque qu'il m'avait désignée. Je ne suis resté à Abo avec le Prince Royal que 3 jours: vous conviendrez que cela n'est pas long. Du 21 au 22 j'étais de retour à Pétersbourg. Supposé que je sois parti le lendemain, ce n'est que le jour de la bataille, le 26, que je serais arrivé à Moscou: par conséquent je n'aurais pas pu même empêcher la pernicieuse retraite qui s'est faite la nuit de la bataille et qui a tout perdu. Jugez alors de ma position à Moscou! Toute la responsabilité des événements subséquents ne serait-elle pas tombée, à l'instant même que je me trou-

vais si près, sur moi tout seul, et, avec justice, cependant, aurais-je pu empêcher ce qui est arrivé, une fois qu'on avait négligé de profiter de la victoire et que le moment favorable était perdu? Je ne serais donc venu que pour m'endosser la honte que d'autres ont amenée.

Par contre, mon intention était de saisir le premier moment d'un avantage réel que notre armée aurait eu sur l'ennemi et qui l'eût forcé à rétrograder pour venir effectivement à Moscou. Même après la nouvelle de la bataille du 26, je serais parti tout de suite, si, dans le même rapport, Koutousof ne m'eût marqué qu'il s'est décidé à se replier 6 verstes pour se refaire. Ces fatales 6 verstes, en empoisonnant tout le contentement que m'avait causé la victoire, ont dû me faire attendre le rapport suivant, et celui-ci ne me fit entrevoir clairement que des calamités.

Voilà le narré exact des circonstances, chère amie. Je vais y ajouter d'autres notions qui vous frapperont peut-être.

Ce printemps, avant mon départ pour Vilna, j'ai été averti de bonne part que l'ouvrage constant des agents secrets de Napoléon devait être dirigé à décréditer de toutes les manières possibles le gouvernement, pour le mettre en opposition directe avec la nation; que, pour y réussir, il était résolu, si je me trouvais à l'armée, de mettre tous les revers qui pouvaient arriver sur mon compte et de me représenter comme ayant sacrifié à mon amour-propre personnel la sûreté de l'Empire en empêchant des généraux plus expérimentés que moi d'obtenir des succès sur l'ennemi; et par contre, si je ne me trouvais pas à l'armée, alors de l'imputer à un manque de courage en moi. Mais ce n'est pas encore assez; le plan infernal devait aussi tendre, d'après ces mêmes notions, à mettre la désunion dans notre famille.

Ne serez-vous pas étonnée quand je vous dirai que, 8 à 10 jours avant mon départ, j'ai été averti que c'est sur vous qu'on commencerait l'opération et qu'on emploierait tous les efforts pour me représenter sous les couleurs les plus défavorables à vos yeux? Votre amitié pour moi vous ayant constamment ouvert mon cœur et ma pensée toute entière, j'ai été parfaitement tranquille et m'en suis fort peu soucié. On devait de même essayer sur moi en me donnant des

inquiétudes sur votre compte, mais on s'est bien vite convaincu qu'on y perdrait son temps. Pour parvenir à toutes ces menées infernales, des êtres complètement innocents dans toutes ces trames, effrayés de tout ce qu'on trouverait moyen de faire parvenir à leurs oreilles, devaient devenir, sans s'en douter et par zèle même, les échos de ces propos répandus originairement par les instruments de Napoléon, pour que par ce moyen ils nous parvinssent à la fin et pour que les véritables faiseurs restassent bien cachés. L'époque surtout à laquelle tous ces ressorts devaient être employés était celle où une des deux capitales tomberait entre les mains de l'ennemi.

Ici, à Pétersbourg, je suis tous les jours davantage dans le cas de me convaincre combien les avertissements qu'on m'a donnés ce printemps étaient exacts, et ce que vous me dites dans votre dernière lettre ne contribue pas peu à me le prouver. En attendant, je suis le premier à convenir que, dans les circonstances malheureuses dans lesquelles nous nous trouvons, une machination pareille rencontre toutes les facilités possibles pour réussir, et les propagateurs de propos de ce genre doivent tout naturellement trouver des prosélytes en grand nombre.

Quant à moi, chère amie, tout ce dont je puis répondre, c'est de mon cœur, de mes intentions et de mon zèle pour tout ce qui peut tendre au bien et à l'utilité de ma patrie, d'après ma meilleure conviction. Quant au talent, peut-être je puis en manquer, mais il ne se donne pas : c'est un bienfait de la nature et personne ne se l'est jamais procuré. Secondé aussi mal que je le suis, manquant d'instruments dans toutes les parties, menant une machine si énorme, dans une crise terrible et contre un antagoniste infernal, qui à la plus horrible scélératesse joint le talent le plus éminent et se trouve secondé, et par toutes les forces de *l'Europe* entière et par une masse d'hommes à talents qui se sont formés pendant 20 ans de guerre et de révolution, on sera obligé de convenir, si on veut être juste, qu'il n'est pas étonnant que j'éprouve des revers. Vous vous rappellerez que souvent nous les avons prévus en causant avec vous deux ; la perte même des deux capitales a été crue possible, et c'est la *persévérance seule* qui a été jugée devoir être le remède aux maux de cette cruelle époque. Loin de me décourager malgré tous les

déboires dont je me trouve abreuvé, je suis résolu plus que jamais à persévérer dans la lutte, et tous mes soins sont employés à ce but.

C'est avec franchise que je vous avoue qu'être méconnu par un public, ou par une masse d'êtres qui me connaissent peu ou point du tout, est une peine pour moi moins sensible que de l'être par le petit nombre de ceux auxquels j'ai voué toutes mes affections et dont j'espérais être connu à fond. Mais si même ce chagrin-là devait encore se joindre à tous ceux que je supporte, je vous proteste devant Dieu que je ne les accuserais pas et n'y verrais que le sort commun des êtres malheureux, celui d'être abandonnés.

Pardonnez-moi, ma bonne amie, d'avoir si longtemps fatigué votre patience et par la longueur de cette épître et par le temps qu'il m'a pris pour vous l'écrire, ne pouvant dérober à mes occupations journalières que peu de temps.

Maintenant il faut que je vous rende compte d'objets accessoires. Je n'ai pas réussi à obtenir de ma Mère le cordon de Ste-Catherine pour la Wolkonsky: elle vous en a écrit elle-même, et je l'ai trouvée très gendarmée contre cette proposition.

Quant à Gagarine *), il m'est de toute impossibilité de l'avancer, car il passerait sur le corps aux Saltikof et à quantité d'autres sénateurs, tous plus anciens que lui. En général, dans ce moment où des événements si majeurs se passent, il me semble qu'il faut suspendre pour quelque temps les récompenses, hormi pour ceux qui sont à verser leur sang pour la défense de la patrie.

Pour les deux médecins, ils sont avancés **). J'ai à m'accuser, chère amie, de ne vous avoir pas demandé dans quel régiment vous désirez que votre petit soit placé à l'instar de l'aîné?

Etant accoutumé à vous écrire à tous les deux ensemble, je vous dirai, cher Georges, que dans ce moment vous m'êtes beaucoup plus utile à la tête de vos trois gouvernements et de la partie des communications qu'au quartier général. Dans un temps où l'ennemi

*) Le prince Ivan Gagarine (1771—1832), chambellan actuel, depuis 1810 gérant de la Cour de la Grande-Duchesse Catherine, plus tard sénateur à Moscou, mari de la célèbre actrice Sémenoff.

***) La Grande-Duchesse avait deux médecins, Théodore Bach et le chirurgien Ivan Harri.

emploie tous les moyens possibles pour tout désorganiser dans l'intérieur, on ne saurait en employer assez pour l'en empêcher et maintenir l'ordre. Jamais l'importance de votre place de gouverneur général de ces trois gouvernements n'a été plus grande. Les seules communications qui nous restent avec les autres parties de l'Empire passent maintenant par Iaroslaw; une partie de Moscou se trouve à Iaroslaw, et tant d'autres considérations encore. Si vous me conservez l'ordre et la tranquillité dans vos trois gouvernements, certainement vous m'aurez rendu et à l'état le plus grand des services.

Enfin je finis en vous exhortant tous deux à la persévérance et à la fermeté. Vous me les avez si souvent conseillées vous-même, c'est le moment de les déployer, et persuadez-vous qu'il en faut davantage pour lutter contre des dissensions intestines, que contre l'ennemi. A vous tous deux de cœur et d'âme pour la vie.

Je joins ici les brimborions d'usage pour le petit.

XXXVI.

Iaroslaw, le 23 Septembre 1812.

Le comte Rostoptchine, par un officier qui va à Nijni, m'envoie pour vous le paquet ci-joint que je m'empresse de vous faire tenir avec la lettre qu'il m'écrit, et vous embrasse de tout mon cœur.

XXXVII.

Iaroslaw, ce 23 Septembre 1812.

Prétendre aimer et savoir feindre avec ceux qu'on appelle amis, interpréter des paroles dictées par la vérité pour être celles de sédition, imaginer, malgré des preuves non interrompues et indubitables d'un attachement sans bornes, qu'on sera *méconnu* et peut-être *abandonné*, je vous avoue que je ne sais point aimer ainsi et je voudrais que vous ne le sussiez pas non plus. Je suis fâchée de devoir vous prendre du temps, mais il m'importe de me justifier à vos yeux. Je vous avoue que le sentiment que j'éprouve depuis ce soir que votre

lettre m'est parvenue m'était inconnu. Vous ne connaissez l'amitié que de nom, si vous craignez de perdre par votre malheur vos amis: ceux qui le sont véritablement triompheront sous ce rapport, pouvant seulement alors vous témoigner leur attachement dans toute son étendue. Je passe sous silence l'article des généraux, comme c'est un objet de conviction personnelle et que d'ailleurs vous pouvez avoir de justes raisons de préférer l'un à l'autre; ce que nous vous avons dit sur cet article était la nôtre. Quant à Pahlen, je l'ai entendu nommer, mais avec terreur, car quelle foi peut-on avoir en un traître? *Votre honneur personnel* fut toujours intact à mes yeux: aurais-je pu sans cela vous aimer? Au reste, rien dans mes lettres n'a même pu vous donner droit d'en douter. Mon opinion sur le courage personnel est à l'unisson de la vôtre; je vous priserais bien bas si je pouvais en douter. Ce que j'ai écrit à Georges à Vilna sur votre départ de l'armée était juste: je désirais vous voir jouer votre rôle et par votre présence activer tous les ressorts dans l'intérieur. D'ailleurs commandiez-vous ou ne commandiez-vous pas? A Twer, nous avons disputé sur cet article, sur lequel il y a des preuves pour et contre. Ce que je vous ai écrit le 5 Août est tout aussi vrai que ce que je vous ai écrit le 6 Septembre: *n'adoptez pas le parti de vouloir commander vous-même* serait et sera éternellement vrai, excepté qu'alors, le 5 Août, on demandait un changement de général et avait droit d'opérer un changement de système, et que, le 6 Septembre, après l'abandon de Moscou et l'indigne conduite des généraux, il s'agissait de ranimer l'esprit public et de prouver hautement combien vous réprochiez une aussi inconcevable démarche. *Sauvez votre honneur* veut dire: Paraissez dans votre Empire! car votre capitale ne l'est pas, et même à l'armée, pour ranimer les esprits! Il me paraît qu'il n'y a pas de contradiction dans mes opinions. Vous étiez attendu avec impatience et ardemment désiré à Moscou; le comte Rostoptchine a imprimé l'annonce de votre prochaine apparition. Je suis convaincue, et c'est la persuasion générale, que vous à Moscou et la ville serait encore en votre pouvoir, car elle aurait été défendue et l'ennemi ne l'aurait au moins eue qu'au prix de son sang. Je ne puis sous ce rapport me ranger de l'avis du comte; il me semble que pour vous il y aurait eu plus de gloire même, car, d'après toutes les nouvelles de l'armée, elle pouvait, voulait et devait

se battre; Moscou n'aurait pas été abandonné par ses habitants et l'idée si heureuse du comte Rostoptchine aurait pu s'exécuter, certes, sans trop espérer le succès, du moins la gloire certaine d'une vigoureuse défense était assurée: ceci étant mon opinion, chacun peut avoir la sienne. Quant aux avertissements à vous donnés ce printemps, ils sont parfaitement conformes à la conviction d'un chacun, car certainement Napoléon a fait et fera toujours tout pour vous nuire, et il est sûr que l'on peut expliquer les démarches différemment. Pour ce qui touche la désunion dans la famille, jamais, connaissant les individus, son plan, si tant est qu'il existe, ne peut s'effectuer: votre frère, le seul actif, vous est trop sincèrement attaché pour que jamais il puisse vous être dangereux, et, pour moi, je considère comme au-dessous de moi de répondre à cet article. Je vous ai demandé comme une grâce de ne pas oublier George et moi dans un temps où vous devez être dans la peine; jamais une autre pensée n'entra dans mon cœur que celle de vous prouver l'étendue de notre attachement: c'est avec peine que j'ai vu que vous pouviez vous passer de nous dans la tristesse, et c'est pour ne pas vous en causer davantage que je ne vous l'ai pas encore énoncée dans toute son étendue. Celui qui voudrait *vous représenter sous des couleurs défavorables à mes yeux* ne parlerait pas longtemps; je n'ai pas besoin de preuves sur cet article, car c'est une vérité que personne n'a même essayé d'approfondir. Je vous avoue que, loin de rechercher dans un discours un auteur si éloigné, je le crois plus rapproché de vous, mais que m'importe! Voulez-vous faire examiner ma conduite et mes relations: elles ne prouveront rien à mon détriment sous ce rapport. Au reste vous ne m'en voudrez pas *d'exiger que cela soit*, comme et de la manière que vous voudrez: ce que George vous dit de notre venue à Pétersbourg est pour cet objet uniquement, il m'est trop important. Ce que je vous ai écrit *est vrai*; envoyez qui vous voudrez, mais un honnête homme: s'il ne le certifie pas, vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira. On vous accuse d'*ineptie*, et voilà encore pourquoi j'ai dit: *Sauvez votre honneur!* Je ne suis pas du nombre des *prosélytes des propagateurs de propos semblables*, mais j'ai cru de mon devoir de vous dire la vérité; vous ne m'avez pas compris, à ce que je vois, mais avez diamétralement pris le change en interprétant mes discours comme

mienne opinion, et c'est pour cela que vous m'accusez de vous *méconnaître*: c'est si peu le cas que, lorsque je vous ai vu à Twer, dernièrement, nous nous sommes dit, George et moi: *Qu'a-t-il? mais sûr, il a quelque chose sur le cœur*, et ce n'est que la discrétion et le peu d'instant que nous avons eu à passer ensemble qui nous a empêchés de vous le dire, et, pour écrire, quoi écrire des soupçons fondés sur votre physionomie? Quoi qu'il en soit, ceci doit finir, et vous vous devez à vous et à moi de me mettre à l'abri de conjectures pareilles: elles sont fâcheuses, et, permettez-moi de le dire, injurieuses. Mais avant de terminer ma lettre, je ne puis m'empêcher de vous conjurer de faire attention à ceux qui, profitant de votre défiance naturelle, vous donnent des avis semblables; ils mettent le nom de Napoléon là où le leur suffirait. Je vous demande encore pardon de la longueur de celle-ci et suis à vous de cœur et d'âme.

74.

Pétersbourg, le 24 Septembre.

J'ai reçu d'abord, ma bonne amie, votre lettre du 15, et le 21 j'ai reçu celle du 13. Je vous dirai avec toute franchise qu'elles m'ont fait un bien véritable, car j'y ai retrouvé des témoignages de cette ancienne amitié pour moi à laquelle je tiens tant. Si vous me trouvez trop susceptible, commencez par vous mettre dans la cruelle position où je me trouve, et alors vous apprécierez ce que vaut un mot d'amitié d'un être auquel on est attaché comme je le suis à vous. Mais trêve de ce qui me regarde! j'en viens à vous. Ce que vous me dites dans votre lettre du 13 me tient trop à cœur pour qu'à l'instant même je n'en aie fait mon affaire. A l'instant j'ai fait chercher Salagof *). Il était malade, au lit, et n'a pu venir chez moi que le lendemain 22. Il m'a dit qu'il y avait un temps où il était resté dépositaire des papiers du défunt, mais qu'ensuite, par son ordre, il les avait remis à un nommé Tchékouanoff, géorgien servant dans la

*) Le prince Simon Salagoff (1756—1820), général auditeur, sénateur.



L'Empereur Alexandre 1^{er}.

vénérie de la Cour. Il s'est offert de ce pas d'aller chez cet individu, prétendant connaître une cassette dans laquelle devaient se trouver les papiers les plus intéressants du défunt. Hier 23, il est venu le matin me rendre compte qu'il a trouvé une quantité de papiers du défunt chez cet individu, qu'il a été occupé à cacheter le reste de la journée, mais que ce n'était que des papiers courants de service et que la petite cassette a été emportée par le défunt à son dernier départ d'ici. Il a ajouté que le moyen le plus sûr pour la ravoir était d'envoyer tout de suite ce nommé Tchékouanof avec un feldjäger à Sima *), où il est mort, la prendre, que c'est le seul homme qui la connaissait. Même qu'il craignait que la famille de Boris Galitzine n'y mît la main. Cependant j'ai quelque sécurité là-dessus, car St-Priest **) était arrivé le lendemain de sa mort et m'écrit avoir mis le scellé sur ses papiers. Sans perdre un moment, j'ai donc tout arrangé pour l'envoi de cet homme avec un bon feldjäger et une lettre de Salagof, une autre de ma part à St-Priest, et j'espère par ce moyen que je pourrai vous restituer ce que vous désirez. Si par hasard cet homme avec le feldjäger ne passent pas par Iaroslaw, ne vous en inquiétez pas, car on dit ce chemin est horrible, et un autre beaucoup meilleur passe par Wichny Wolotchok et Rostof. Ils ont ordre de prendre celui qui sera le meilleur. Aussitôt ces papiers reçus, je vous les enverrai à l'instant, et vous comprendrez que, si je ne vous les fais pas remettre par ceux qui sont allés les chercher à leur retour, ce n'est que pour ne pas vous compromettre en laissant voir qu'il y a quelque chose de commun entre vous et le défunt.

Voici ma commission remplie de mon mieux et avec tout le zèle que je porte à tout ce qui a trait à vous. Quant à Georges, chère amie, je vous ai écrit dans ma longue lettre que je le trouve mille fois plus utile à la tête de ses gouvernements qu'à un quartier général où il ne pourra rien améliorer.

Dans ma première lettre, je me réserve de vous parler de moi-même et de mes idées. Adieu, chère amie, dites-vous que vous aimer

*) Gouvernement de Vladimir, propriété du prince Boris Golitzyne.

**) Le comte Emmanuel de Saint-Priest (1776—1814), général aide de camp.

davantage que je le fais est impossible. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie. J'embrasse Georges mille fois.

XXXVIII.

Iaroslaw, ce 25 Septembre 1812.

J'ai bien des excuses à vous faire de ne vous avoir pas remercié par le dernier courrier pour les cordons que vous avez envoyés au petit: croyez que je n'y ai pas moins été sensible, et que ce n'est que la manière dont j'étais préoccupée qui m'y a fait manquer; si vous n'avez rien contre, que cela soit au régiment de Préobragensky. Voici l'état des officiers du bataillon *); j'espère que vous voudrez bien avoir la bonté de les faire mettre à l'ordre si tant est que vous le continuez. A vous de cœur et d'âme.

Veillez me renvoyer les états de service; pour les officiers qui manquent encore, sous peu je vous enverrai leurs noms, mais veuillez toujours continuer ceux-ci.

XXXIX.

Iaroslaw, ce 28 Septembre 1812.

Il n'y a pas une heure que j'ai reçu votre lettre du 24 et je vous jure que c'est le premier moment de bonheur que j'ai éprouvé depuis longtemps; vous m'aviez mise à bas avec vos affreux doutes sur mon attachement. Non, mon cher, jamais, jamais vous ne le trouverez en défaut, et tout aussi vite que je vous ai répondu à la dernière, tout autant d'empressement je mets à vous embrasser pour celle-ci qui est *vous*. Je ne trouve pas d'expression pour vous dire combien je suis touchée de la délicatesse que vous mettez dans l'exécution de ma demande au sujet des papiers de B. Vous avez surpassé mes désirs, et je vous en suis bien reconnaissante; seulement je regrette que mes erreurs passées aient augmenté le nombre de vos

*) Formé par la Grande-Duchesse Catherine.

occupations. De l'armée, rien. Je vous envoie ci-joint une lettre de Rostoptchine, la seule que j'ai de lui depuis celle que je vous ai communiquée.

J'en reste là, mon bon ami, en vous embrassant de tout mon cœur; ne doutez *jamais de mon attachement*, car c'est péché devant Dieu.

XL.

Iaroslav, ce 29 Septembre 1812.

Le prince Volkonsky arrivant, je vous écris en hâte quelques mots, cher ami, pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur et que voici la lettre de Rostoptchine que Volkonsky m'a remise. Il est arrivé un prince Volkonsky de Moscou ici que Georges questionne; si cela en vaut la peine, il vous enverra un feldjäger avec ses dépositions. Tous deux nous vous embrassons de cœur et d'âme. Je me dépêche pour ne pas arrêter le porteur. Adieu.

XLI.

Iaroslav, ce 14 Octobre 1812.

Je ne vous adresse celle-ci, mon cher ami, que pour vous dire que je suis parfaitement d'accord de tout ce que George vous écrit. Il fait ce qu'il doit; j'ai partagé ses inquiétudes, ses peines et son impatience durant ces trois mois dont le premier était au moins employé pour organiser l'armement, mais à présent il n'a plus rien qui le puisse retenir ici, ses gouvernements étant sous juridiction militaire. Vous lui avez promis à l'ouverture de la campagne de la lui laisser faire: une commission où il pouvait vous être utile l'a seule fait quitter; à présent il lui est permis de penser à lui-même. Ne nous taxez pas d'esprits inquiets, mais c'est un sentiment naturel que de ne point vouloir rougir de l'habit que l'on porte. Si vous n'avez pas le temps d'écrire, répondez-nous verbalement oui ou non par le porteur, et croyez-moi, cher ami, à vous pour la vie de cœur et d'âme.

Le 2 Novembre 1812.

Chère bonne amie, c'est Wisare qui vous porte ces lignes. Dès que j'ai été quitte de mon *Erisipelas Poustoulosum*, je me suis d'abord embourbé dans les marais et les canaux de votre mâle, et, après avoir débrouillé tout cela, je réexpédie Wisare. Vos délicieuses lettres, chère amie, me font chaque fois un plaisir fou, parce qu'il n'y a que vous au monde pour saisir d'une manière aussi aimable et quelquefois aussi folle. En lisant la lettre par le cousin, d'honneur j'ai cru que vous aviez eu un transport au cerveau. Mais quelquefois il y a un *certain monsieur* qui paraît au beau milieu d'une phrase qui fait chaque fois mon adoration. Ma diable d'incommodité m'a ôté toute possibilité de venir chez vous avant le traînage, comme je l'avais voulu; mais aussi, dès qu'il sera établi, je vole chez vous, car j'ai un vrai besoin de vous voir. Les après-parade commencent furieusement à me manquer, et, d'honneur, je suis un tout autre homme de ce que j'étais l'hiver passé!

Vous avez entendu parler du beau plan d'éducation *). Gatschina est devenue le Leipzig ou Göttinguen de la Russie, malgré qu'il ne s'y trouve pas même d'école primaire. Mais il paraît qu'on se mord les doigts du terrible sacrifice qu'on s'est imposé. Trêve pour aujourd'hui. A vous de cœur et d'âme pour la vie. Vous savez si je vous aime.

XLII.

Iaroslaw, ce 4 Novembre 1812.

Je m'empresse, cher ami, de vous témoigner toute ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de confirmer et mettre à l'Ordre les officiers du bataillon; c'est une grande grâce que vous m'avez accordée et vous avez rendu ces messieurs très heureux. Voici un rapport. Je forme une compagnie de réserve encore; le bataillon est ici et marche la semaine prochaine pour joindre l'armée. Ne me taxez pas d'indiscrétion, mais je dois encore vous demander une grâce:

*) Arrêté par l'Impératrice Marie pour les jeunes Grands-Ducs Nicolas et Michel.

le prince Alexandre Obolensky *), capitaine aux dragons de la Garde, est *ipso facto* lieutenant-colonel d'armée. Il a formé le bataillon et s'est donné beaucoup de peine; d'ailleurs c'est un des plus anciens capitaines du régiment: pourriez-vous le nommer colonel du bataillon seulement en le laissant aide de camp de George? Cela ne serait au détriment de personne, surtout du régiment; je vous assure qu'il a eu de l'ouvrage, n'ayant aucun des secours des autres nouveaux régiments en fait de bas-officiers et vieux soldats. J'ai de plus engagé le docteur Zee **) comme médecin; il a par cette dignité le rang de d'assesseur de collègue, et, par-dessus le marché, il a la croix de Vladimir. C'est celui qui a été anciennement aux Chevaliers-Gardes et aux eaux de Kachine; il lui revient l'uniforme de médecin de division: voudriez-vous bien lui permettre de le porter? Je dois vous demander encore mille pardons de vous entretenir de pareilles futilités, mais il est impossible de faire autrement. A vous de cœur et d'âme, cher ami, pour la vie.

76.

Pétersbourg, le 8 Novembre 1812.

Ma bonne, ma chère amie, enfin je puis vous rendre un compte exact de mes perquisitions sur l'affaire que vous m'avez confiée. Mais ce compte n'est pas tel que je l'espérais. Le feldjäger avec ce Géorgien nommé Tschekouanof étant revenus m'ont rapporté une immense liasse de papiers. Je me suis mis d'abord à la trier; un désordre complet était l'état dans lequel ils se trouvaient, et, si toute la correspondance secrète militaire nécessaire dans les circonstances actuelles ne s'y trouvait pas, je vous aurais envoyé le tout pour que

*) Le prince Alexandre Obolensky, né en 1780, mort sénateur en 1855, aide de camp du Prince Georges, promu colonel le 22 Novembre 1812, fut commandant du Bataillon de Chasseurs de la Grande-Duchesse lors de la campagne de 1813—1814.

**) André (Adam) Zee († 9 Décembre 1842), médecin du régiment des Chevaliers-Gardes, puis des Eaux Minérales Olsoufieff à Tver, docteur en médecine, médecin principal des Eaux du Caucase, fut en 1813 médecin au Bataillon de la Grande-Duchesse.

vous-même vous en tiriez tout ce dont vous aviez besoin. Mais je me suis convaincu, après une recherche qui m'a nécessairement pris plusieurs jours à cause de mes occupations journalières, que nos recherches étaient vaines et, hormis quatre lettres que je joins ici écrites de la main de Vilamof, tout le reste n'est que papiers d'affaires, et quelques lettres de sa femme. Au moment de l'envoi du feldjäger avec ce géorgien, Salagof m'avait apporté six énormes liasses, en m'assurant que c'était des papiers de service de nulle valeur, qui avaient été déposées par le défunt chez ce géorgien. M'en rapportant sur sa parole, je ne les avais pas touchées; mais, voyant mes recherches infructueuses dans les papiers apportés par le feldjäger, je me suis mis à parcourir ces six liasses, et, après m'en être occupé quelques jours de suite, j'ai vu que Salagof avait eu raison et qu'absolument il n'y avait rien. Sur ces entrefaites était arrivé son aide de camp Bregynsky, qui avait dirigé sa chancellerie; j'ai voulu donc, pour n'avoir rien à me reprocher, tenter un dernier effort, et, ayant fait chercher Salagof, je lui ai dit que beaucoup de papiers que je savais être chez le défunt ne se trouvaient pas entre ceux que j'avais chez moi, et je l'ai chargé de questionner là-dessus cet aide de camp. Celui-ci s'est appuyé de tous les témoins qui se sont trouvés présents au moment que les scellés ont été mis sur tous les papiers, que certainement rien n'en a été soustrait. Sur cela, Salagof m'a dit qu'à son départ pour l'armée de Moldavie, il l'a vu lui-même brûler une quantité de papiers et qu'en conséquence, tout ce qui ne se trouvait pas là devait être brûlé. Voici, chère amie, l'état exact des choses. Je regrette de n'avoir pas pu vous être bon à quelque chose dans cette circonstance délicate, mais, si tant est que les papiers sont brûlés, cela revient au même.

A présent, chère amie, laissez-moi vous dire un mot sur vos lettres. Celle par laquelle vous m'avez répondu à la mienne si longue m'a fait une peine que je ne puis vous exprimer et que vous auriez comprise si vous connaissiez ce que vous êtes pour moi et à quel point je vous aime. J'ai vu que vous ne m'aviez pas compris et que vous aviez pris en sens inverse tout ce que je vous avais dit. Par contre, celle par laquelle vous m'avez répondu au compte que je vous ai rendu de l'envoi du géorgien m'a fait un plaisir fou, parce

que je vous y ai retrouvée telle que vous avez été toujours pour moi, et si j'avais pu vous écrire tout de suite, vous m'auriez pris pour quelqu'un de la maison jaune.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas réexpédié plus tôt Vardembourg, mais il est arrivé juste au moment où j'étais dans mes recherches sur ces papiers: j'ai donc voulu qu'il vous en apporte le résultat.

Parlons un peu de nos affaires. Dieu a tout fait; c'est Lui qui a changé la face des choses si subitement en notre faveur, en faisant tomber sur la tête de Napoléon tous les malheurs qu'il avait préparés pour nous. Je ne vous parle pas des événements militaires: les bulletins doivent vous tenir exactement au courant des choses.

Cher Georges, il m'a été impossible de remplir vos désirs sur ce corps de Wintzingerode, qui au fond n'était qu'un corps volant de 1500 chevaux dont la moitié cosaques. Ce corps, dès le moment de la reprise de Moscou et de la fuite de l'ennemi, perdait toute son importance, celle de couvrir la route de Pétersbourg, et ne devenait plus qu'un détachement de partisans qu'il n'aurait pas été décent de voir commandé par vous. La milice ne pouvait plus en faire partie, parce qu'il fallait courir sur le flanc droit de l'ennemi et faire le vrai métier de Cosaque. Quant à votre désir d'aller à l'armée, je vous dirai cette fois-ci ce que je vous ai dit la première fois avec toute franchise: le service de la patrie gagnerait certainement qu'un gouverneur général de trois provinces, dans les circonstances actuelles, soit auprès de ses gouvernements, où, sans contredit, vous pouvez faire plus pour la chose publique qu'à l'armée. Vous voyez vous-même toutes les sottises qui se sont passées à Novgorod! Aussi, tant que Napoléon était dans l'intérieur de notre pays, j'ai cru la chose tout à fait impossible; c'est là la raison pour laquelle moi-même j'ai cru devoir rester dans le chef-lieu de l'administration de l'Empire. Maintenant que l'ennemi se rapproche de notre frontière et que peut-être, avec l'aide de Dieu, il va la passer tout à fait, ces considérations diminuent d'importance. Dans quelques jours je vais partir pour le corps du comte Wittgenstein, qui, d'après le plan en exécution dans ce moment-ci, va se réunir avec l'armée de Tschitchagoff qui se trouve déjà à Minsk, et, faisant face en arrière, se trouvera en première ligne, tandis que la grande armée fera la seconde ligne. D'ailleurs tous mes

chevaux et mes équipages, que Koutousoff avait eu l'impertinence d'envoyer sur la route de Pétersbourg, quand lui-même se préparait à évacuer Moscou, sans m'en dire gare, se trouvent au corps de Wittgenstein pour où je les ai dirigés de Novgorod, quand, à la suite de la prise de Moscou, j'ai arrêté le plan de guerre qui s'exécute dans ce moment. Aussitôt arrivé à Lepel, si vous persistez dans votre intention, je vous fais chercher. Aussi répondez-moi par courrier en l'adressant ici encore, car huit jours se passeront bien avant que je parte.

Il ne me reste à vous parler que du gouverneur de Twer. Je suis fâché de ce que vous avez pris la chose de cette manière. Je ne pouvais pas m'imaginer que vous attachiez un grand prix à cet homme, parce que vous ne le connaissez pas : à peine avez-vous passé huit jours à Twer depuis qu'il y est. Quant à l'opinion que je vous ai énoncée sur son compte, voici sur quelles autorités elle était fondée. D'abord Wintzingerode et ensuite Koutousoff en ont été complètement mécontents ; tous les deux certainement sont des hommes de mérite et qui n'iront pas énoncer leur opinion en l'air. Le fils de votre Princesse, témoin oculaire, m'en a donné des détails qui font honte, sur le rapport du peu de soin et de bonne volonté que cet homme a montré dans des circonstances aussi majeures. La même chose m'a été certifiée par le sénateur Miclachefsky *) envoyé pour le transport des approvisionnements de la commission des vivres. Ainsi j'ai cru de l'utilité publique de changer cet homme jugé incapable. Si c'est là le frère du général Kologrivoff **) que je connais moi, je puis vous garantir que c'est une grosse bête, mais comme ils sont trois ou quatre, je ne sais pas lequel cela est. Maintenant tout cela a diminué d'importance.

Enfin je finis en vous embrassant tous deux du fond de mon cœur et en vous répétant que mon attachement pour tous les deux ne finira qu'avec ma vie. Tout à vous de cœur et d'âme.

*) Michel Miklachevsky, conseiller privé, sénateur au Département du Cadastre de 1810 à 1818.

**) Le gouverneur de Tver était en 1812 Luc Kologrivoff, frère du général de cavalerie André Kologrivoff.

Ce 9 Novembre.

Je voulais expédier Vardembourg ce matin quand je reçois la nouvelle que Tchernischev *), détaché avec un régiment cosaque de l'armée de Tchitchagoff vers Wittgenstein depuis Brest, a fait un coup superbe en délivrant Wintzingerode et l'amenant sain et sauf chez Wittgenstein. Ils sont arrivés dans la journée.

Ce 10 Novembre.

Comme Tchernichef me marque qu'il a pris en même temps trois courriers français dont les papiers sont de la plus haute importance, j'ai voulu attendre leur arrivée pour vous expédier celle-ci, mais j'ai reçu hier, au moment de me coucher, un courrier du maréchal qui m'annonce cette grande nouvelle, que le général Dufour, de la Garde de Napoléon, venant d'être fait prisonnier, a révélée. C'est une révolution qui s'est opérée à Paris. L'Impératrice a dû s'en aller et Savary a été arrêté. Voilà tout ce que j'en sais, et je me hâte de vous expédier Vardembourg en vous disant que je vous aime plus que jamais.

Dans l'émotion où j'étais hier, j'ai oublié de vous marquer qu'avant-hier soir j'ai reçu votre lettre, chère amie, avec le rapport du Bataillon; je vous en baise les pieds. C'est plus qu'aimable de votre part, et avoir pensé à la compagnie de réserve prouve que vous êtes sœur de militaires. Vos désirs seront remplis pour Obolensky, et quant à Zee, dites-lui de mettre l'uniforme. Je vais aussi faire mettre dans l'ordre au sujet de Naguel. Je regrette beaucoup Toutschkoff, quoiqu'il ait des reproches à se faire dans la bataille de Borodino de n'avoir pas soutenu à temps Bagration. Tout à vous de cœur et d'âme.

XLIII.

Iaroslav, ce 15 Novembre 1812.

Ce matin Wardembourg est arrivé et je n'ai rien de plus pressé que de vous témoigner toute ma reconnaissance, cher ami; je vous assure qu'elle est bien sincère, car l'attachement que je vous porte

*) Alexandre Tchernycheff, plus tard prince et ministre de la guerre.

ne peut être comparé à rien. Vous êtes mon bienfaiteur, vous êtes plus, vous êtes mon ami, et si j'ai de la peine, c'est parce que j'ai cru que votre amitié pour Georges et moi avait changé et que nous n'étions plus rien pour vous. Cela m'a navrée, car dans nos âmes il n'entra jamais d'autres sentiments que ceux du dévouement le plus pur, et même l'inquiétude et les demandes réitérées de vous servir que nous vous avons faites en sont les preuves les plus certaines. Vous avez mis le comble à vos bontés par les soins que vous apportez à la recherche des papiers du défunt; je vous assure que j'en suis confondue. D'après le calcul du temps, c'était après mon mariage et c'est à la dernière tentative de rapprochement qu'il avait faite qu'il est parti pour la Moldavie qu'apparemment il les a brûlés se voyant frustrer dans son espoir. Pour votre grande lettre et ma réponse, il paraît qu'il y a eu erreur des deux côtés, dont je suis ravie; j'en ai assez pleuré, car, vous aimant comme je vous aime, tout m'est plus sensible de votre part. Je me désolais aussi de l'inactivité où croupissait George, car, par votre oukaze donné ce printemps au Sénat, il ne pouvait même remplir ses fonctions; il est à vos ordres et ne désire que de se distinguer. Nous partons après-demain pour Twer, ce qui nous rapproche du lieu de sa destination, et attendrons là vos décisions ultérieures. Je vous baise les mains d'avoir pensé à nous communiquer les bonnes nouvelles de Paris: grâce en soit rendue à la Providence! Vous avez forcé la fortune à vous être propice en ne signant pas la paix; cette fermeté vous assure une gloire immortelle! Vous êtes seul à lutter, car vos secondants sont de misérables êtres, et si le sort des armes nous est favorable, ce n'est qu'une nouvelle bonté de Dieu, mais les hommes en ont peu de mérite. Ne m'en voulez pas si je vous rappelle vos projets pour la Pologne: votre gloire m'occupe sans cesse. Bien des grâces pour Obolensky et Zee. Le bataillon a marché le 12; Kleinmichel l'a vu exercer et a dit *optime*. J'ai cru devoir l'annoncer au maréchal en lui demandant de l'agréger au corps du comte Pahlen si tant est qu'il en ait un séparé, si non à celui du général Doctoroff. J'ai fait la connaissance de Pahlen *) ici où il a été pour se guérir, et

*) Un des fils du comte Pierre Pahlen.

il m'a beaucoup plu. Au cas que George vous rejoigne, mon intention est de rester à Twer, si vous n'avez rien contre. J'en reste là, mon bon et cher ami, en vous répétant que vous aimer plus que nous ne le faisons nous deux est chose impossible. Je vous embrasse de cœur et d'âme.

XLIV.

Twer, ce 19 Novembre 1812.

Etre à Twer et ne pas vous témoigner ma reconnaissance, c'est chose impossible pour moi: voilà donc, ami, l'unique objet de cette lettre. Nous sommes arrivés hier soir et j'ai eu un plaisir infini à revoir ce cher endroit; puissions-nous vous y revoir et passer encore des jours heureux! George est à vos pieds, je vous embrasse de cœur et d'âme.

77.

Pétersbourg, le 22 Novembre 1812.

J'espère, chère bonne amie, que ce courrier arrivera à Twer le 24. Ainsi je commence par vous souhaiter la bonne fête, et vous dire que personne certainement ne fait des vœux plus ardents pour votre bonheur et contentement en toute chose que moi, parce qu'il est impossible de vous être plus attaché que je le suis. Il y a un moment que j'ai reçu votre aimable lettre du 19 de Twer. Je ne puis vous rendre tout le plaisir que j'ai éprouvé en vous voyant rentrée dans votre domicile, et toute ma reconnaissance à Dieu de l'avoir préservé de tout malheur. Ah! je répète avec vous, puissions-nous bientôt nous y retrouver réunis ensemble, cela sera un des plus beaux jours de ma vie. Dans quelques jours d'ici vous allez recevoir un courrier de moi par lequel je vous annoncerai mon départ, et Georges alors se mettra en route par Witebsk sur le corps de Wittgenstein où il me trouvera.

Grâce à Dieu, tout continue à bien aller, et aujourd'hui j'ai reçu la nouvelle que Wittgenstein a battu Napoléon sur la Bérésina:

20 canons, 1 drapeau et quelques milliers de prisonniers. Adieu, chère bonne amie, j'embrasse Georges et suis de cœur et d'âme tout à vous pour la vie.

XLV.

Le 24 Novembre 1812.

Je conçois qu'il est aussi pénible pour vous que pour nous, cher ami, d'être continuellement obsédé sur un article, mais plus on jouit de votre amitié, de vos bienfaits et plus on doit désirer ne pas les démeriter. Vous avez fixé le terme de huit jours pour votre départ, donc à peu près autant pour celui de George; ce terme est écoulé, les événements militaires tendant à leur fin, chaque jour est précieux pour celui qui a encore tout à acquérir s'il veut garder avec honneur l'habit qu'il porte: de grâce, laissez aller George à l'armée, et, comme vous ne pouvez pas perdre du temps en réponse, faites dire un mot de consentement, car il n'y a pas à tarder d'un instant.

Pardon, mille fois pardon de toutes ces importunités, mais il est permis à tout homme de tenir à son honneur; d'ailleurs George ne vous est bon à rien dans ce moment ici, mais il lui est essentiel de se montrer digne dans toutes les occasions de cette amitié qui lui est si chère. A vous de cœur et d'âme.

XLVI.

Twer, ce 25 Novembre 1812.

Ce matin est arrivé *l'officier* de chancellerie de George avec votre lettre, mon bon ami, qui m'a fait un sensible plaisir, car, quand vous me dites m'aimer, cela me rend heureuse, vous chérissant de tout mon cœur. Il est bien aimable à vous de vous être rappelé ma fête; je l'ai passée très paisiblement dans mon endroit favori qui me rappelle tant de jours heureux. George est d'une grande impatience d'aller à l'armée; puissiez-vous tous deux n'y venir que pour assister au dénouement que votre fermeté vous permet d'espérer! Puis-je rester ici? ou que dois-je faire? Je vous félicite des bonnes nouvelles de

l'armée. Il est certain que le bon Dieu se met plus en quatre que les hommes: la joie est générale et le Maréchal brille d'un éclat que l'homme ne mérite pas; il est fâcheux de voir tant d'honneur assemblé sur une aussi indigne tête et vous êtes, je crois, plus malheureux encore au militaire qu'au civil.

J'ai été invitée à être, passez-moi l'expression, la protectrice de la Société Patriotique des Dames de Twer et Iaroslav par les dames de Pétersbourg. J'ai demandé à ma Mère ce que j'avais à faire, elle m'a dit de m'adresser à vous; ainsi, mon cher ami, qu'ordonnez-vous? je suis toujours très disposée à être bonne à tout ce que vous voudrez. Je n'ose vous importuner davantage, cher ami, et vous embrasse de tout mon cœur. Aimez toujours une sœur qui vous est bien tendrement attachée. Suivre George est, je crois, chose impossible, ainsi que vous voir?

XLVII.

Twer, ce 26 Novembre 1812.

Le départ de Gagarine me fournit une nouvelle occasion de vous écrire, cher ami, et de vous chanter mon éternel refrain que je vous aime beaucoup. Il va pour ses affaires à Pétersbourg, mais au cas que George doive partir, il reviendra d'abord: veuillez, si déjà le courrier avec l'ordre pour lui n'est point expédié quand vous l'enverrez, le faire savoir à Gagarine, afin de revenir sur-le-champ.

J'ai encore une demande de charité à vous faire: permettez-moi de placer à mes frais, s'il ne peut entrer autrement à l'effectif du corps, le fils cadet de Priklonsky *) aux Pages. Il avait une maison à Moscou qui était son unique bien: elle a brûlé, et il est réduit à vivre avec sa nombreuse famille de ses gages. Mon beau-frère part ce soir pour l'armée; George et moi attendons vos ordres. Votre rescript imprimé au comte Rostoptchine a paru: ce sera une belle colonne que vous allez élever à Moscou; je voudrais seulement que la base en soit

*) Paul Priklonsky, chambellan de la Cour de la Grande-Duchesse Catherine, à Tver.

le tombeau de Napoléon. Que vous dire d'ici, sinon que nous y vivons heureux l'un par l'autre et faisant des vœux pour votre félicité constante. Adieu, cher ami, aimez toujours celle qui est à vous de cœur et d'âme. George vous dit mille choses; ne sachant pas pour combien de temps et sur quel pied vous allez à l'armée, je n'ose vous demander de suivre George, mais, pensez-y, je compte sur votre amitié, comme vous pouvez aussi compter sur ma raison au cas que la chose vous paraisse impossible. Je n'ai rien écrit à ma Mère sur moi ni mes intentions, ne voulant rien faire sans vous avoir préalablement consulté.

XLVIII.

Twer, ce 29 Novembre 1812.

Je suis bien fâchée, mon bon ami, de vous ennuyer encore de mes épîtres, mais vous verrez vous-même qu'autrement la chose est impossible. Voici un office; on m'a dit que c'est la forme, mais j'ai trouvé trop ridicule de ne vous écrire qu'officiellement: c'est pourquoi j'ajoute ces lignes en vous embrassant de tout mon cœur; George est à vos pieds.

XLIX.

Twer, ce 5 Décembre 1812.

Encore une demande, mais, malgré le peu d'envie que j'en ai, il est parfois impossible de vous en dispenser; vous faites un nouveau recrutement, et moi je n'ai pu vous procurer que soixante amateurs pour se faire casser la tête à votre service, ce qui fait que ma compagnie de réserve a l'étié: la bonne volonté chez moi est infinie, mais à l'impossible nul ne tient. Veuillez donc dire un mot à M. Gourieff pour me faire livrer ceux de Kostroma et de Novgorod, comme étant mes terres les plus rapprochées d'ici; cela fait de Kostroma 148 et de Novgorod 74, total 222 hommes. Vous m'obligerez infiniment par là. J'écris à Gourieff une lettre officielle et une particulière que je mets dans ce couvert; si vous ne consentez pas, brûlez-les

toutes deux. Voilà, mon cher ami, bien de l'indiscrétion de ma part, mais je suis habituée à compter sur vos bontés. George et moi vous embrassons de cœur et d'âme.

L.

Twer, le 7 Décembre 1812.

Il n'existe sûrement rien de plus certain que votre amitié pour nous et rien sur quoi je compte plus; votre billet que ma Mère m'a envoyé m'en est encore une nouvelle preuve. Vous n'avez aussi personne qui vous soit plus sincèrement dévoué que nous, mais comment se fait-il que, malgré votre désir de nous rendre heureux, vous fassiez, cher ami, le supplice de George? Ecoutez en patience et pour la dernière fois, mais aussi j'en appelle simplement à votre *justice*. George, d'après votre ordre, a endossé l'habit militaire en entrant au service et vous a déclaré qu'au premier coup de fusil tiré contre la France, il y serait. Depuis, les événements arrivés à son Père n'ont fait que le confirmer dans sa résolution; il a tenu parole, car, au moment que la rupture semblait devoir éclater, il vous a demandé *un régiment*. Je sais les raisons pour lesquelles vous le lui avez refusé et ne dis rien, car être avec vous et pouvoir vous être utile lui est préférable à toute gloriole personnelle. Quand vous avez quitté l'armée, vous avez aussi exigé qu'il fasse de même et pour même cause: soit! il faisait du bien; mais dans un mois les armements furent prêts et mon homme demanda à retourner. „Si George n'est pas encore parti, dites-lui d'attendre une lettre détaillée que je vous écrirai dans quelques jours“. Il attend: arrive une lettre avec ordre de rester encore. Nouvelle demande; réponse: „Je partirai, nous irons ensemble“. Je ne vois d'autre but à votre voyage sinon de déterminer avec le Maréchal les opérations futures, ce qui est plutôt politique que militaire et très bien pour l'Empereur de Russie, mais très mal pour son serviteur George, qui a eu l'agrément de croupir quatre mois, décompté celui où il travaillait pour l'armement: soit, tandis que l'ennemi était encore à Smolensk, mais depuis pourquoi, je vous prie? Vous avez senti la poudre et ne l'eussiez-vous même jamais, un Empereur a autre chose à faire.

Vous ne partez pas encore, voilà donc George réduit à l'inactivité sans y voir de terme. Il ne veut rien d'extraordinaire, mais ou il veut être à l'armée, ou il veut, sans éclat, ne jamais remettre un habit qu'il ne mérite point et rentrer entièrement dans ses fonctions, tâchant au moins de se faire un nom dans cette carrière; convenez que c'est courageux: je dirai plus, vous en auriez fait autant à sa place. Cette lettre, c'est comme si je vous parlais, et, sur mon honneur, il n'y a pas la moindre aigreur dans mon âme: au reste, je suis bien sot de vouloir le prouver, car le contraire serait fort ridicule à nous. Avez-vous des intentions et ne voulez-vous pas les dire, à la bonne heure: répondez alors que nous n'avons qu'à patienter, mais si toute notre patience passée, présente et future doit mener à reprendre l'ancien train, il faut avouer que c'est de la dépense inutile de cette vertu et mettre George dans l'embarras, car il s'est armé en guerre — pour rester chez lui, et, dans l'opinion publique, dont vous savez que nous ne faisons pas notre idole, cela ne ressemble même à rien de bon.

Jugez et décidez. En voilà beaucoup sur un sujet rebattu, mais faire taire sa conscience est bien difficile à un homme d'honneur.

Nous vous embrassons de cœur et d'âme.

Ce 8 Décembre.

J'ai retenu ma lettre hier et y ajoute que George est malade: il a la fièvre depuis deux jours; j'espère que cela ne sera rien, le médecin me l'assure. Ecoutez, si cette lettre vous fâche ou vous fait de la peine, je vous en demande pardon et vous jure qu'elle est écrite sans l'ombre de mauvaise humeur; peut-être voyez-vous plus clair que nous, et un bon conseil sera toujours reçu avec reconnaissance. A vous, cher ami, et bien de cœur et d'âme.

78.

Le 6 Décembre 1812.

Chère bonne amie, je vais partir dans une heure. Ainsi Georges peut se mettre tout de suite en route et venir me trouver à Vilna qui vient d'être réoccupé par nos troupes. Tout ce que la Divine Providence fait pour nous est au-dessus de toute expression. Pour vous,

chère amie, je crois, ce qu'il y a de mieux est que vous restiez. Ce n'est pas la place des dames que d'être près des armées, et cela autorise d'autres à faire la même chose, ce qui ne fait qu'augmenter un train derrière l'armée qui n'est que trop grand. Voilà ma manière de voir, chère amie. Quant à la Société des Dames Philanthropique, pourquoi n'accepteriez-vous pas à en être *)?

Priklonsky est inscrit au corps des Pages, l'histoire des deux officiers de votre bataillon arrangée. Voilà, je crois, toutes nos affaires terminées, mais ce qui ne se terminera jamais, c'est l'attachement vrai que je vous porte et qui ne peut être surpassé. Aussi, quand vous me faites des excuses sur l'importunité de vos lettres, cela me fâche chaque fois. Ah! quand nous retrouverons-nous assis sur votre terrasse nous occupant du bonheur de l'humanité? Adieu, ma bonne, ma chère amie, je vous presse mille fois contre mon cœur et suis à vous pour la vie.

LI.

15 Décembre 1812.

Mon frère! Il est mort **), j'ai tout perdu! Donnez-moi cette maison, je vous la demande en grâce; si vous ne voulez pas l'enterrer à la forteresse, permettez-moi de lui bâtir une église. Je sais où; en attendant, je le garderai dans ma maison: comme cela, du moins, je pourrai le voir tous les jours; je lui bâtirai une église aussi où je pourrai le voir et puis être avec lui. Il vous aimait bien et m'a chargé de vous le dire. Répondez-moi bientôt et pensez à lui.

79.

Vilna, le 21 Décembre 1812.

Ma chère, ma malheureuse amie, que puis-je vous dire dans un moment aussi terrible, et quand mon propre cœur sent que vous

*) Société fondée par l'Impératrice Elisabeth: il était possible qu'en raison de la tension de leurs rapports, la Grande-Duchesse ne tint pas à en être. V. aussi p. 109, lettre XLVI.

***) Mort du Prince Georges le 15 Décembre 1812, à Tver.

êtes un des êtres les plus infortunés de la terre. Il ne dépend pas de moi de vous offrir mille consolations. Si j'ai perdu en lui un ami véritable et tel qu'il y en a peu dans ce monde, et si avec lui a disparu une des jouissances les plus chères de ma vie, celle du spectacle de votre bonheur domestique, vous, par contre, vous avez vu disparaître toute la félicité de votre vie. Chère, chère Cateau, je n'ose seulement pas arrêter mes pensées sur vous. Du moins dites-vous que personne ne partage votre douleur comme moi, parce que personne n'a mieux connu Georges que moi. L'Être suprême l'a voulu ainsi; notre devoir est de ne pas *murmurer*: chère amie, malgré toute votre douleur, au nom de ce Dieu dans lequel vous avez toujours cru, n'oubliez pas ce que je vous dis là. Je finis, car je n'ai pas la force de continuer. Vous parler de votre santé et des soins que vous devez prendre de vous-même, tout cela n'est que du verbiage: c'est à Dieu que je vous recommande, en l'invoquant du plus profond de mon cœur pour votre conservation. Quant à votre bonheur, il est perdu et avec lui certainement une partie essentielle du mien. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie *).

*) Voici ce que dit à cette occasion l'Impératrice Elisabeth dans une lettre à sa mère du 20 Décembre 1812/1^{er} Janvier 1813. „A peine accouchée, qu'elle ne laissa ni cesse ni repos à l'Empereur pour envoyer son mari à l'armée; ni l'Empereur, ni le Grand-Duc Constantin n'y étant pas, ce ne pouvait être que dans l'intention d'y avoir un agent qui la mettrait au fait de ce qui se passe, et elle vint ici“ (à Pétersbourg) „en attendant intriguer pour son propre compte auprès de l'Empereur. Elle n'est pas assez fine, pour une ambition remuante comme la sienne, et, dans cette occasion-là, ses projets sautèrent même aux yeux de sa mère, à qui il échappa un jour de dire: „Je ne sais ce que veut Catherine: elle a les plus beaux gouvernements de la Russie et elle n'est pas contente!“ On la pria cependant de se tenir tranquille à Yaroslaw, et prince Georges n'alla pas à l'armée. Elle avait obtenu la promesse qu'il y accompagnerait l'Empereur lorsque celui-ci y retournerait, et, l'ennemi s'éloignant avec précipitation sur ces entrefaites, ils retournèrent à Twer, d'où elle écrivait: „J'attends, j'attends“. Pauvre femme! Elle ne savait pas ce qu'elle attendait, car le courrier qui devait faire partir Georges pour Vilna à la suite de l'Empereur le trouva déjà malade“. (Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch, *L'Impératrice Elisabeth*, T. II, p. 560.

Vilna, le 25 Décembre 1812.

Ma bonne, mon excellente amie, j'ai reçu votre lettre. Il est inutile de vous dire à quel point elle m'a déchiré l'âme: vous connaissez tout mon attachement pour vous, pour Georges, et l'image de votre douleur me fait un mal que je ne puis vous rendre. J'allais vous répondre que tout ce que je désirais était de me conformer à vos propres souhaits si la chose était seulement possible, quand j'ai reçu la lettre ci-jointe. Elle vous instruira des raisons qui s'y opposent. Vous êtes trop raisonnable pour insister, et vous pouvez vous dire combien il m'en coûte, surtout dans une occasion pareille, de ne pas aller en tout au devant de vos désirs, comme j'aimais tant à le faire en d'autres choses. Une partie précieuse de mon bonheur s'est éteint avec le vôtre.

Quant à la maison de Twer, elle est à vous, et pour la vie et même au delà si vous y tenez; je l'ai toujours regardée comme telle: ainsi disposez-en complètement. Ah! que je serais content que je puisse satisfaire à vos désirs, et que vous m'en donniez l'occasion: c'est un vrai soulagement que vous me procureriez. Vous aimer plus à la passion que je le fais est impossible, mais à quoi vous sert cet amour? Vous n'en resterez pas moins l'être le plus malheureux de la terre et c'est cette impossibilité d'y remédier qui me ronge.

Adieu, chère amie, tout à vous de toutes les facultés de mon âme. Embrassez le Duc et Auguste *) de ma part.

*) Le père et le frère du défunt Prince Georges.

1813.

LII.

Twer, le 1^{er} Janvier 1813.

Il y a de cela quelques jours, mon bon et cher ami, que j'ai reçu votre lettre du 21 et hier au soir celle du 25. Que voulez-vous que je vous dise, sinon qu'elles vous ressemblent: recevez mes remerciements pour vos bienfaits, pour votre amitié du moment; c'est à vous après lui à qui j'ai dû mon bonheur. Il a été parfait, mais, avec justice, Dieu a trouvé que c'était trop pour un mortel et Il a eu raison: Il a pris à Lui celui qui était mûr pour l'éternité. Je ne murmure point, car j'ai eu le bonheur de le voir jusqu'à son dernier soupir. Il vous adorait, et après moi vous étiez ce qu'il chérissait le plus au monde. Voici un papier qu'il vous a écrit peu de jours avant sa maladie et qu'il voulait vous remettre lui-même; c'est le dernier qu'il a écrit durant sa maladie. Il m'a dit de vous l'envoyer, mais je ne l'ai pas fait, espérant qu'il pourrait vous le remettre; j'ai de ses cheveux pour vous. C'était un ange, je n'étais pas digne de lui. Vous avez des dettes à payer pour lui, car il a eu de bons serviteurs; je vous dis cela en votre qualité de son ami, je n'ai pas la faculté de vous dire comme j'entends: arrivée à Pétersbourg, ce sera mon premier soin. Il part demain, et moi aussi; il restera déposé à côté de l'église de St-Pierre dans une chambre jusqu'à ce que mon église soit prête. Je me porte bien, soyez sans inquiétude. Vous avez été son ami, jugez donc ce que vous m'êtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LIII.

Czarskoe Sélo, le 6 Janvier 1813.

Je crois devoir vous dire que je suis ici, mon bon ami: je me porte bien et n'ai mal nulle part. Je n'ai pas encore le moyen de vous parler pour ceux qui étaient chez George, car il m'en manque encore quelques-uns. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LIV.

Czarskoe Sélo, le 8 Janvier 1813.

Ne me répondez pas, mais ne me refusez pas la consolation de parler à celui qui fut son ami et qu'il chérissait. Vous avez perdu le plus fidèle de vos amis, c'était un ange; enfin Dieu l'a voulu, cela doit être bien! Voilà ses cheveux; ne les jetez pas, et, si vous ne les voulez pas, renvoyez-les moi. Je voudrais vous voir et je ne sais quand cela sera. Faites attention quand vous m'écrirez, car on veut de la réciprocité, puisqu'on me montre celles que vous lui écrivez; c'est détestable de tromper! Portez-vous bien et ne m'oubliez pas.

On parle d'un voyage pour moi, mais pas encore à moi; je le désire, si la chose est faisable, pour me tirer de moi-même, car ma tête est peu bonne. D'ailleurs je lui en parlerai, car les comédies ne sont pas de mon goût; pourtant elle est bien bonne à mon égard.

LV.

St-Pétersbourg, le 11 Janvier 1813.

Voici, mon cher ami, la liste de ceux pour lesquels j'ai à réclamer autant vos bontés comme Empereur que votre souvenir comme ami de celui qu'ils servaient; je les ai marqués selon leur ancienneté de rang et avec la sincérité que je vous dois. De ma santé, que dois-je vous dire: j'ai rarement mal quelque part et alors ce n'est qu'à la poitrine, mais je ne suis pas bien, et ce mal-là il n'est pas en pouvoir des hommes de le changer. Je dois des remerciements à tout

le monde pour ce qu'on fait pour moi; vous en devez, et de la reconnaissance, comme moi, au général de Vollant: ce vieux l'aimait comme si ce fût son fils; il ne lui faut rien que des égards et j'en réclamerais si jamais vous le voyez. Portez-vous bien et aimez-moi toujours.

Les aides de camp attendent ici vos ordres; veuillez me les faire tenir. Que décidez-vous pour mon beau-frère? Doit-il aller à l'armée à Réval, ou rester? Le père et le fils s'en remettent à vous, ignorant si l'armée offre encore quelque occasion de se distinguer. Hier ma mère m'a parlé du voyage pour moi comme d'une chose sûre; je n'osais l'espérer, mais en suis charmée, car la tête me tourne de moi-même, mais ne craignez rien: je ne me rends pas coupable devant celui à qui j'ai dû quatre ans de bonheur le plus parfait. Pardon de cette lettre, mais il m'en coûte beaucoup de mettre de l'ordre dans mes idées, et il y a bien des jours que j'écris le papier ci-joint. Bien obligée de votre souvenir.

81.

Iohannisbourg, le 13 Janvier 1813.

J'ai reçu à deux jours d'intervalle, ma chère, ma bonne amie, votre lettre de Twer et celle de Czarskoe Sélo. Que vous êtes bonne, dans l'état dans lequel vous êtes, de penser à moi! Dites-vous qu'il n'y a pas un moment de la journée où vous ne soyez présente à ma pensée. Votre état me fend le cœur, parce que je sais tout ce que vous avez perdu; il a été mon ami, et j'ai appris à le connaître: il n'a pas existé d'être plus pur, meilleur que lui. La résignation avec laquelle vous vous soumettez à la volonté de Dieu vous rend encore plus chère à mon cœur, parce qu'elle me prouve que vous êtes plus près du chemin dans lequel *lui* a marché que je n'osais l'espérer. J'attends avec impatience ce que vous voulez m'envoyer sur les personnes qui ont été auprès de lui. Il y a longtemps que j'ai voulu prendre *Sabir* pour aide de camp: je ne l'ai pas fait uniquement pour ne pas *le* priver d'un bon instrument; je désire infiniment le faire maintenant, si vous croyez que cela convient. Le dernier papier

de *lui* que vous m'avez envoyé m'est cher au delà de toute expression, son âme s'y peint tout entière; je vous en parlerai un jour si Dieu nous réunit. Adieu, chère amie, c'est à ce Dieu que je vous recommande pour qu'Il vous soutienne. A vous de cœur et d'âme pour la vie.

Dites à Niuschka *) que de ma vie je n'ai pensé à rien avoir contre elle, et il m'a paru même qu'elle a fait ce qu'un autre à sa place aurait fait de même. Mille choses pour elle.

LVI.

St-Petersbourg, ce 21 Janvier 1813.

J'ai reçu hier au soir votre lettre du 13, mon bon ami, et vous en remercie de tout mon cœur. Qu'est-ce qui peut m'être plus cher que l'amitié de celui qu'il chérissait et de voir cet être disposé à honorer sa mémoire? Que ce sentiment ne se fasse pas en vous, ce serait indigne de votre âme. Avant de passer sur l'article de Sabir, permettez-moi un mot sur mon individu; j'attends avec grande impatience votre permission de partir. Cela m'est, dit-on, nécessaire pour ma santé, mais ceci m'est fort égal: cela m'importe sous un rapport plus essentiel, celui de mes dispositions morales, et je ne nie pas que je ne puis me vaincre. Il s'empare de mon âme parfois des mouvements d'une impétuosité que je me reproche; tout ce que je tâche, c'est que les autres ne s'en aperçoivent pas. Quoique je n'aie qu'à me louer de tous et un chacun, mon existence me pèse; en m'éloignant, je gagne du temps et du pouvoir sur moi-même. Si vous le pouvez, ne me refusez pas: ma situation actuelle me met à l'abri de plusieurs choses qui auraient pu vous gêner sans cela, et facilite, il me semble, la chose. Il est question des eaux d'Egra et de passer l'hiver dans quelque climat chaud que les circonstances d'alors détermineront: je devrais m'en aller au plus tôt et suis charmée de la bonne volonté que ma Mère y met, car elle va au devant de moi; j'ai dit que je voulais partir à la première moitié de Mars, pour profiter encore du dernier traînage de Russie, le plus tôt sera le mieux. Mes accès ne

*) La gouvernante anglaise, Mrs. Druss.

sont plus journaliers, mais le dernier avant-hier a été plus fort que les autres, et à deux reprises à moins d'une heure de distance. Votre éloignement actuel fait que, pour avoir réponse, il faut plus de quinze jours, ce qui mènerait au commencement de Février; mes arrangements se font et sont presque achevés, car je vivais à peu près toujours sur les grands chemins, ainsi ce n'est rien de nouveau pour moi, mais je crains qu'on ne traîne et cela serait fâcheux. Pardon de cette discussion. Ecoutez, il me pèse encore une chose sur le cœur; je vous jure d'abord que l'on ne se doute pas même que je vous écris: n'oubliez pas mon beau-père. C'est trop tôt encore, mais je vous laisserai un écrit que je dois à la mémoire de George et à l'honneur de mes enfants; il devait vous dire la chose, mais Dieu en a disposé autrement: je suivrai strictement ses intentions, on ne peut pas composer avec des devoirs et sa conscience. Lisez son dernier papier: vous verrez qu'il vous parle de vos engagements en Allemagne; l'état peut n'avoir pas de cœur, mais l'homme d'honneur est tenu à sa parole. Faites-moi le plaisir de me dire si vous avez reçu le rapport officiel du Prince daté du 14 Octobre, écrit de sa main en réponse à votre Oukase au sujet du gouverneur de Twer Kologrivoff, l'oukase daté du 8 Octobre: cela m'importe pour George. Pour le nom de mon fils cadet, je n'ai pas le courage de changer pour un simple désir personnel une chose faite par lui, quoique le Duc y a consenti très volontiers, et puis je n'ai pas la force d'appeler le petit de ce nom qui m'est si cher. Deux jours après ma lettre au sujet des aides de camp de George, j'en ai reçu une de Sabir qui me rappelle les intentions que je puis certifier de le faire chef d'arrondissement effectif avec le grade de général major qui y appartient: comme par là il sortirait de la liste militaire, cela ne peut choquer ni incommoder personne; Sabir tient à cette place, et c'est naturel, car elle est bonne et il s'y distingue depuis trois ans. Je lui ai fait demander, si au cas la chose ne réussissait pas, ce qu'il préférerait, rester comme à présent ou devenir votre aide de camp: il désire ne pas changer; le général de Vollant, en sa qualité de suppléant de George, vous le représentera aussi dans un rapport officiel. George voulait vous en parler, comme aussi de plusieurs choses que je garde pour le courrier prochain.

Niuchka est à vos pieds; elle fera le voyage avec moi, j'espère, ce qui me convient beaucoup. Pouvez-vous, à vue de pays et par la voie secrète, si ce ne se peut autrement, me dire si je vous verrai encore ici, moi partant le douze ou quatorze Mars, ou bien, prenant la route de Galicie qui me semble préférable à celle de Prusse, si je pourrai vous voir quelque part en chemin. Excusez cette longue lettre et croyez-moi à vous de cœur et d'âme.

82.

Mława, le 20 Janvier 1813.

Wolkonsky m'a remis, ma bonne amie, votre lettre de Czarskoe Sélo du 8 avec le précieux cadeau que vous me faites. Il ne me quittera plus. Ce n'est pas par comédie, car vous savez que je les déteste, mais parce que j'ai perdu en lui un ami véritable et que je regretterai éternellement. Dites-vous, chère amie, que chaque ligne de vous est reçue avec une émotion que je ne puis vous rendre; aussi je vous en veux pour les expressions dont vous vous êtes servie: mon tendre attachement pour vous, pour Georges vous a été trop connu pour que vous ayez droit d'en douter un moment. Je pense que le voyage proposé vous sera salutaire, et je vous engage beaucoup à persévérer dans cette idée. Si je pouvais vous voir un moment, quelle consolation cela serait pour moi! mais en même temps je suis trop franc pour ne pas vous dire que votre vue dans le malheur dans lequel vous vous trouvez serait tuante pour moi, et avec cela j'ai un vrai besoin de vous revoir. Adieu, chère amie, cherchez quelque consolation auprès de Celui dont nous dépendons tous; c'est la seule que je puis vous indiquer. Tout à vous de cœur et d'âme jusqu'à mon dernier souffle.

83.

Ratzions, le 22 Janvier 1813.

Chère bonne amie, à 10 heures ce matin, je m'étais mis à vous écrire ma réponse sur votre grande lettre: on m'a interrompu, et voici

9 heures du soir sans qu'on m'ait laissé respirer une seconde. Je suis donc obligé de laisser partir le courrier et vous l'envoyer par le premier. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

84.

Plotzk, le 25 Janvier 1813.

J'ai été empêché, chère bonne amie, comme je vous l'ai dit, de vous écrire cette lettre par le dernier courrier. La peine que vous êtes donnée dans votre état d'écrire de votre main la liste, m'a bien touchée. Voici ce que je vous propose pour eux et ce que je crois devoir faire de conforme à la justice, et à ma reconnaissance pour Georges.

Sabir, Basile Obolensky *), Arsénief **), Bartholomey ***) et même Alexandre Obolensky (si vous le désirez pour ce dernier), je les prends comme aides de camp chez moi. En même temps les deux Obolensky resteront chefs des troupes qui leur sont confiées. Arsénief, tout en étant mon aide de camp, sera toujours complètement à votre disposition, et par là il peut avoir l'agrément de porter l'uniforme militaire.

Quant aux autres, n'étant pas du même grade, ni aussi longtemps auprès de Georges, je propose de les avancer tous. Par là, Timrot ****) devient colonel (il n'y a pas bien longtemps qu'il n'était que capitaine dans l'armée); Naguel *****) de même. Wardembourg devient capitaine des Gardes, ce qui est équivalent à lieutenant-colonel, et par conséquent plus que major, comme vous l'avez demandé; en même temps il peut passer à la Légion Allemande, si vous le voulez.

*) Le prince Basile Obolensky (1780—1834), frère aîné du prince Alexandre Obolensky, colonel, aide de camp du Prince Georges.

***) Dmitri Arsénieff (1779—1846), retraité lieutenant-colonel en 1815.

****) Alexis Bartholomey, aide de camp du Prince Georges, plus tard général lieutenant.

*****) Timrot, capitaine au régiment Préobragensky, aide de camp du Prince Georges.

*****) Nagel, capitaine au régiment Izmaïlowsky, aide de camp du Prince Georges.

Iasikof *) deviendra capitaine en second et reviendra chez vous la guerre finie. Rostoptchine **) est déjà placé dans les Chevaliers-Gardes. Pour Born ***) , chère amie, je trouve que vous demandez trop peu pour lui, et je me fais un plaisir de vous envoyer ici la croix en diamants.

Les papiers de la Chancellerie, je ne demande pas mieux qu'ils soient à vous. Arrangez seulement avec Born, qui doit les connaître tous, que ceux dont on pourrait avoir besoin dans les gouvernements soient copiés, et ces copies seront rendues là où on en aura besoin. C'est le général de Vollant que j'ai nommé pour mener la partie des communications; ainsi l'expédition reste auprès de lui. Mais je trouve que Serebriakof doit absolument être récompensé, ayant toujours mérité l'approbation de Georges. Je ferai des récompenses proportionnées de même à tous les employés de la Chancellerie de gouverneur général. Envoyez-moi aussi la liste de ses valets de chambre particuliers: je voudrais leur faire aussi quelque chose.

Enfin, chère amie, c'est là ce que je crois être à sa place. Si vous en êtes satisfaite, dites-moi un mot, et la chose sera faite sur l'heure.

Les détails que j'ai sur votre santé me peinent au delà de toute expression, parce que je ne sens que trop qu'il n'y a pas de remède à cela. Je voudrais vous savoir déjà en chemin. Qui sait! peut-être, quand vous serez à Carlsbad, pourrons-nous nous voir quelque part. Ah! combien je le désirerais! j'en sens un besoin au delà de toute expression.

Adieu, chère bonne amie; en grâce, ménagez-vous et mettez votre espoir en Dieu. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Dites au Duc que je lui écrirai le courrier prochain.

*) Dmitri Yazykoff, gentilhomme de la chambre à la Cour de la Grande-Duchesse.

**) Le comte Serge Rostoptchine (1795—1835), fils du célèbre commandant en chef de Moscou en 1812 et connu pour ses dérèglements, ne put faire aucune carrière.

***) Born, conseiller de collège, secrétaire du Prince Georges.

LVII.

St-Pétersbourg, le 23 Janvier 1813.

En vous faisant parvenir un rapport officiel d'un de vos départements, je sais que je fais mal: mon excuse est que ce sont les dernières volontés du Prince touchant ses employés, volontés dont plusieurs m'ont été connues; je puis vous assurer que c'est la première et la dernière fois que je me rendrai coupable d'un pareil désordre. Je vous ai écrit par le dernier courrier par rapport au colonel Sabir. Je garantis avoir connu le désir de George touchant le colonel Manfredi, que les généraux Barklaï et Bennigsen pourront attester; il est bien malheureux pour lui que son chef, qui voulait le ramener avec lui à l'armée, n'ait pu vous exposer ses raisons de ce qui semble une infinie bonté, tandis que ce n'est qu'une justice. Quant à Ribatchkoff, le papier contenant la représentation à vous était déjà prêt, mais le Prince n'a plus eu la force de le signer. Pour ce qui concerne les autres demandes, hors celle en faveur du major Holle, je n'en ai pas eu connaissance, mais la garantie du général de Vollant leur est aussi valide que la mienne. Je dois encore m'accuser d'un désordre peut-être: mon excuse est la même et l'humanité son égide; il voulait vous en demander pardon de bouche. Un prisonnier français nommé Loup, lieutenant-colonel, ayant été amené blessé de sept blessures durant notre séjour de Iaroslaw et ayant eu des réclamations à faire, est venu dans notre maison; cet homme se distinguait par la noblesse de ses sentiments et sa conduite: George lui a parlé, moi je ne l'ai jamais vu. Le Prince, lui ayant rendu tous les services possibles et trouvant cruel d'abandonner ce malheureux là où l'humanité n'est pas dans son sanctuaire, l'avait fait amener à Twer à notre suite, et j'avais l'ordre de lui continuer les mêmes égards après son départ. J'ai donc pris la liberté de le faire amener ici, où il est arrivé hier avec Arsénief, qui en fait caution comme tous ceux de ma maison, où il loge sous surveillance; la police en est avertie. Vous ne rétracterez pas, j'espère, une charité. L'individu n'est français, dit-on, que de nom, mais nullement de manières ni de ton; il ne sort, ni ne voit personne d'étrangers et met une délicatesse dans ses actions fort estimable: je lui veux de la reconnaissance pour celle qu'il porte à

George. Si jamais je vous revois, il faut que je vous parle au sujet des communications: c'est pour l'acquit de ma conscience. Pardon de cette nouvelle importunité. A vous de cœur et d'âme, cher ami, et cela pour la vie.

LVIII.

St-Pétersbourg, ce 27 Janvier 1813.

Je vous demande de nouveau bien pardon, mon cher ami, de vous importuner: Mlle Mednickoy a un neveu nommé Braudorf, élevé à l'Institut des Communications et peu propre à autre partie; permettez-moi de le prendre dans mon bataillon comme enseigne, d'après le privilège du Corps des ingénieurs, à l'instar de ceux que j'ai déjà.

J'attends avec grande impatience, je l'avoue, la décision de mon sort; votre permission me tient fort à cœur. Adieu, cher ami, portez-vous bien et aimez-moi toujours un peu.

LIX.

St-Pétersbourg, ce 29 Janvier 1813.

Comment vous rendre le sentiment que votre lettre du 20 m'a causé! Non, vous ne devez pas vous offenser si un être malheureux craint de vous être à charge; jamais ce doute sur vous n'entre dans mon cœur, mais il me peine de vous en faire à vous. Je me porte bien; le voyage me sera, dit-on, et je le pense aussi, salutaire. Je ne perds pas encore l'espoir de vous voir: si je n'avais pas tant de raisons de vous chérir, vous me le deviendriez en pensant combien George vous aimait. Mon cher ami, Dieu vous préserve jamais de sentir ce que j'éprouve! Adieu, n'oubliez pas une sœur qui vous est bien attachée.

Arsénief, par amitié pour moi, veut quitter le militaire; je vous en écrirai la prochaine fois. Il me rend un véritable service.

Dans ce moment on m'apporte votre lettre du 22. Mille grâces encore d'avoir pensé à moi. J'attends avec impatience votre grande lettre et vous embrasse de tout mon cœur.

LX.

St-Pétersbourg, ce 2 Février 1813.

Cherchez dans ma reconnaissance, mon attachement pour vous, dans mon amour pour George les expressions du sentiment que votre lettre du 25 m'a fait éprouver. C'est son ami qui en a tracé chaque mot, ce titre me la rendrait doublement chère s'il était possible: vous et votre cœur y paraissent, mon ami; comme vous avez dû éprouver un sentiment de contentement intérieur après que vous l'avez écrite! Pour Sabir, vos bontés ne peuvent lui convenir, comme vous l'aurez vu par une de mes lettres plus récentes. Basile et Alexandre Obolensky seront sûrement extrêmement heureux, ainsi que Bartolomey, et je vous en remercie pour eux, de même que pour Timrott et Nagel. Veuillez pour Wardembourg mettre le comble à vos bontés en le nommant, comme vous l'avez dit, capitaine aux Gardes, et par un ordre du jour postérieur le faire passer avec le grade de lieutenant-colonel à la Légion Allemande. C'est également parfaitement bien pour Isikoff et Rostoptchine. Vous avez fait un acte de justice, j'ose dire, autant que de faveur pour Born, qui en est touché aux larmes, tribut le plus pur qu'il puisse apporter à la mémoire de celui auquel il doit vos bontés. Pour les papiers de la Chancellerie, je vous en baise mille et mille fois les mains: Born ira les recevoir et mettre en ordre comme vous l'entendez, mais je crois qu'il faudrait encore quelqu'un de plus de poids, Born n'étant que secrétaire particulier du Prince, afin que, s'il se trouve quelque malversation ou désordre, il fût en droit de prendre fait et cause, réclamer et poursuivre. Born n'a jamais été de rien et ne veut être de rien de semblable. Malheureusement la nature des individus et des choses prescrit cette précaution: je vous propose donc M. Bichovetz, qui déjà a été employé par George deux fois à la revision de cette Chancellerie dans les divers changements d'administrateurs qu'elle a éprouvés; sa commission à Novgorod étant terminée, et lui ne voulant plus continuer son service à l'expédition, je ne vois pas ce qui pourrait y mettre obstacle. Si vous n'avez pas d'objection, ces deux Messieurs avec un ou deux sous-employés pourraient partir ensemble et y travailler de concert: veuillez par un mot de réponse me donner le droit de les y autoriser. Pour

ce que je voulais vous dire au sujet des communications, c'est une chose qui est fort désirée par le général de Vollant, quoique primitivement point une idée à lui; j'attendrai pour savoir si vous désirez en être instruit. Je vous ai écrit déjà quant à Serebrekoff, qui ne sera que plus flatté de ce que vous avez pensé vous-même à lui. Quelque pénible et peu mon rôle que cela soit de vous arrêter dans vos bienfaits, je le dois pourtant à la justice; ne faites *rien* pour les employés de la Chancellerie des Gouvernements. S'il avait vécu seulement quinze jours de plus, il aurait peut-être été dans le cas d'exercer une sévérité bien contraire à son cœur: en un mot, la Chancellerie aurait subi de grands changements; ci-joint une liste où se trouvent les trois seuls êtres de cette catégorie qui méritent vos bontés. Je vous demande à prendre Mékinine à mon comptoir comme conseiller, au lieu de la place de Brunner que j'annule, l'individu me quittant; il est le frère de l'aide de camp d'Araktchéef et un homme très comme il faut sous tous les rapports. Vous trouverez sur la même liste Jordan, qui lui a servi de secrétaire pendant cette campagne et que vous connaissez de tout temps pour un excellent sujet: j'espère que ce n'est pas contre la forme de lui donner un rang ou une croix. Pour ses valets de chambre particuliers, il en avait deux: *Klenke*, qui était le premier de service et de dignité, et *Meineké*; tous deux lui ont montré autant de zèle que d'attachement dans la maladie. Mais, puisque vous pensez aux siens, j'oserai encore réclamer vos bontés pour deux êtres qui lui appartenaient; tous deux viennent de passer chez moi et feront même le voyage avec: c'est *Bach*, son médecin, qui a presque autant souffert que moi du malheur que nous avons essuyé, et *Buchmann*, son secrétaire et caissier particulier. Le premier est conseiller de collège et le second conseiller de cour: une croix à chacun, mais de différente espèce serait, je crois, le non plus ultra de leur ambition; j'ajouterai que Bach s'est aussi donné de la peine pour les malades des hôpitaux de Yaroslaw. Voilà, mon cher ami, répondre avec la franchise que vos bontés ont autorisée. Si je suis indiscrete, c'est votre faute: mon ami, l'ami de George, pourquoi ne pouvez-vous lire dans mon cœur! Vous trouverez sur la même liste Bychowetz et Drebusch; le premier sert depuis 38 ans avec distinction et il est généralement estimé comme homme d'affaires et honnête homme: si vous le faites

gouverneur à Tver, car je doute que Kologrivoff, après votre oukase et d'autres choses encore peu honorables, puisse rester, vous y aurez un homme qui maintiendra dans le sens et l'esprit de George les choses qu'il avait faites. *Drebousch* voulait quitter le poste de procureur; vous savez qu'il est actif et intelligent: si vous le nommez au rang qu'il désire et à la première vacance de vice-gouverneur, ce serait le comble. Vous connaissez Egoroff; c'était le seul qui fit quelque chose qui vaille, et George le prenait avec lui dans ses voyages; il n'est pas intrigant et bon travailleur.

Je viens à l'article qui me tient le plus à cœur, mais je dois, avant de parler d'Arsénieff, vous parler d'un autre objet qui, quoique dépendant sous un rapport, en est absolument indépendant du reste. Vous savez ce que Gagarine a toujours été pour moi. Je vous ai demandé une grâce à mes couches dernièrement; vous me l'avez refusé. Je vous en redemande une dans ce moment, et voici mes raisons: il n'a eu aucun avantage de service depuis mon mariage, et sa perspective sous ce rapport ne peut dépendre que de votre faveur; il a eu beaucoup de passe-droits, comme vous savez, et toujours, hors Alex. Galitzine, il est l'ancien à la cour; il me semble donc que de justice vous lui devez le rang de conseiller privé actuel. Si vous aviez vu sa manière d'agir en cette malheureuse occasion, je crois que vous n'auriez pas eu d'objection à faire. En le nommant à ce rang, vous n'avez pas besoin de le nommer grande charge en titre chez moi, comme cela ne me revient pas; dites seulement dans l'oukase: attaché à Son Altesse avec rang de maître de la cour. En confondant la liste du civil et celle de la Cour, vous détruisez absolument la carrière des employés de cette dernière, qui naturellement sont toujours supplantés ou en contact avec des gens plus évidents. Si vous pouvez ceci pour moi, faites-le, et alors nommez Arsénieff conseiller d'état actuel, faisant fonctions d'écuyer; si vous ne pouvez pas, alors il accepte avec reconnaissance la place d'aide de camp, quoiqu'il y a autant de singularité que de désagrément à avoir pour moi des êtres qui ne m'appartiennent pas absolument, la carrière des armes ayant toujours de certaines obligations attachées à l'uniforme. Le nommer sans avancer Gagarine écuyer serait ôter sans indemnité à celui-ci un emploi; le cordon même n'en serait aucune *sous ce rapport*.



La Grande-Duchesse Catherine Pavlovna.

Si vous ne consentez donc point à cet arrangement, nommez Arséniéff avec les autres votre aide de camp, et marquez-moi vos raisons sur une feuille à part, que je puisse ne pas montrer, car les autres arrangements de cette espèce, il est impossible que je les taise, et vos lettres, au reste, elles, étaient toutes montrables, et pour ceci c'est la délicatesse qui s'y oppose. Veuillez aussi faire expédier les oukazes, comme je pars et que les distances entre nous s'allongent. Ma santé ne va pas mieux: je m'affaiblis journellement. Je vous embrasse de tout mon cœur et ne puis assez vous remercier de tout ce que vous faites pour moi. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert. Adieu, cher ami, puissions-nous bientôt nous revoir!

N'oubliez pas mon beau-père qui attend vos ordres.

LXI.

St-Pétersbourg, le 4 Février 1813.

Le fait me servira mieux d'excuse que tous les préambules, malgré l'ennui que je dois vous causer. La princesse Wolkonsky a une terre près de Moscou, nommée Voronovo, héritage du prince Repnine, que le gouverneur Obreskoff lui avait louée le printemps passé comme pour y habiter; au lieu de cela, sans en dire mot, il y a établi la construction du grand ballon, donc magasin à poudre et autres matières inflammables; il y a fait faire, ce qui est contre tout contrat de simple loyer, des conduits en terre, etc.... Les Français occupant Moscou ont d'abord recherché le laboratoire de cette machine infernale, et, pour détruire entièrement les matériaux restés, ont brûlé la campagne dont il n'y a pas trace: vous savez que, pour les autres campagnes, ils se sont bornés à les piller. Vous me direz que la princesse est à son aise d'ailleurs: aussi lui rendrai-je la justice qu'elle a pris ceci très galamment. Je ne vous en aurais pas parlé si elle ne partait pas et ne servait pas sans gages; taxer la perte est impossible, car à quel taux, passé ou présent? Il me semble que le cas, étant unique, est par conséquent digne que vous y fassiez quelque attention. Je reviens sur l'article de Gagarine, car je suis si peu sûr de ce que je rends exactement ma pensée en écrivant, vu ma faiblesse d'esprit, que je

crois qu'il y a de la prudence aux commentaires. Il désirerait *grande charge*, c'est égal laquelle, et le rang y appartenant, puis être прикомандированъ chez moi; je le désire aussi, et pour plus d'une raison. Il me souvient aussi dans ma dernière lettre avoir marqué qu'Arséniéff *accepte* la place d'aide de camp; c'est comme si jamais il avait pensé à marchander: non! je vous jure, il est bien reconnaissant de vos bontés, et c'est moi qui ne sais plus écrire. Il me tient à cœur qu'il reste chez moi, et, si vous me le garantissez aussi sous cette forme, c'est tout ce qu'il me faut. Pour Wardembourg, j'espère que vous aurez bien la bonté, une fois la Légion annulée, de le reprendre au service de Russie et aux Gardes: c'est un bien brave homme; le Duc et Wardembourg sont également intéressés à ce que cela aille vite pour sa nomination. Je vous félicite pour Varsovie, vous avez agi à votre manière, et vous embrasse de tout mon cœur.

LXII.

St-Pétersbourg, ce 10 Février 1813.

C'est mon sort de devenir insupportable, je ne le sens que trop. Voici une lettre de Gagarine dont le contenu m'est connu. De plus veuillez permettre que l'adjoint du Prince et un de ses domestiques, qui étaient des affranchis volontaires, se comptent à la Cour et chez moi: vous vous rappellerez que vous m'avez défendu de prendre de cette espèce; c'est pourquoi je suis dans le cas de vous importuner. De plus je vous demande formellement la permission de prendre Arséniéff avec moi et Brunner, le feldjäger: comme gens à votre service, je ne puis en disposer sans votre aveu. De plus je dois m'accuser et vous demander une grâce: j'ai pris à Iaroslaw une nourrice pour mon petit, la femme d'une recrue qui était encore là, en gris, du 2^e régiment de Iaroslaw formé par Ouroussoff. L'homme est resté malade quand le régiment est parti, et depuis je l'ai gardé chez moi: George devait vous le demander tout à fait pour qu'il puisse se compter valet d'écurie, il s'appelle Fédor Ossipoff. Si vous le permettez, permettez-moi aussi de le dire au prince Gortchakoff; un homme ne vous ruinera pas, quoique je m'accuse coupable.

Ce sont des balivernes que tout le contenu de cette lettre, mais il est des choses qu'on ne peut faire sans vous. Je pars au commencement de Mars par Kieff sur Radzivilof; peut-être nous verrons. Aimez pourtant toujours celle qui verra sans cesse en vous son bienfaiteur et son ami.

85.

Kalich, le 19 Février 1813.

Chère bonne amie, quoique j'aie à peine une minute, il m'est impossible de ne pas vous exprimer, par un mot du moins, combien je suis au comble de mes vœux si j'ai pu vous faire quelque plaisir, et pour vous dire que tout ce qui est convenu entre nous s'exécute déjà. Sur les autres points, je vous écris une lettre en détail que vous recevrez par le prochain courrier. Plus que jamais je nourris l'espoir de vous revoir à Carlsbad ou à Egra, vu la tournure des circonstances. Pour l'amour de Dieu, soignez seulement, en attendant, votre santé. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

LXIII.

St-Pétersbourg, ce 24 Février 1813.

Je vous assure que je suis bien plus désagréablement que vous, mon cher ami, car plus vous êtes bon et plus je dois être discrète: mais à qui voulez-vous que ceux du prince se tiennent, sinon à moi? Le maréchal de la noblesse de Novgorod s'est fort bien montré, ainsi que sa noblesse, comme vous savez déjà; le prince lui a promis ce qui est marqué sur la note devant moi et d'autres, je puis le certifier. Peut-être trouverez-vous que c'est beaucoup: rappelez-vous du moment d'alors et que vous aviez besoin d'enflammer les esprits. De plus voici une liste des petits employés de la Chancellerie du Prince; je ne suis pas en contradiction avec ce que je vous ai dit dans une de mes précédentes, car vous remarquerez que les grands personnages y sont omis: faites à ces pauvres gueux, qui ne vivent la plupart que de leurs gages, cadeau de ceux de cette année et les faites compter

à l'Héroidie, sans appointements, s'entend bien, jusqu'à ce qu'ils trouvent où se placer. La demande de Rossy, je vous l'abandonne, quoique je le désirais beaucoup, mais, comme c'est personnel à moi, je n'ose pas insister, au cas que cela vous paraisse trop; lui et ses deux aides pourraient fort bien vous servir à rebâtir les maisons brûlées dans différentes villes: je répons de leur activité et intelligence, je pourrais même dire de leur honnêteté, car j'ai eu beaucoup à faire avec eux et les ai vus faire aussi leurs autres ouvrages, et jamais il n'y a eu rien à redire. Gagarine a écrit au comte Tolstoï pour des gens à moi dont je me sépare: ne pouvant plus être dans le cas de tenir maison comme jusqu'à présent, je la réduis autant que possible: je pense que vous ne m'en blâmerez pas. Le personnage marqué sur cette note est du nombre de ceux qui me deviennent inutiles. J'ai de plus à vous demander une chose; je ne sais si elle se peut ou non, au moins ferez-vous, j'espère, ce qui sera en votre pouvoir: mon vieux Démidoff de l'écurie sert depuis des éternités, n'y aurait-il pas moyen de lui faire avoir quelque décoration? Vous me trouverez très indiscret et je vous en demande pardon en vous embrassant de tout mon cœur.

86.

Kalisch, le 23 Février 1813.

Chère bonne amie, j'ai cru que la tête me tournerait ces jours-ci par la quantité de besogne qui m'est tombée à la fois sur les bras, l'alliance avec les Prussiens, les arrangements militaires qui en ont été la suite, l'arrivée du général Scharnhorst, celle de l'ambassadeur d'Angleterre, trois courriers de Copenhague, Stockholm et Londres, celle de Lebzeltner, celle de l'aide de camp du Roi de Prusse Wrangel, enfin la prise de Berlin et tous les arrangements militaires qui ont dû s'en suivre, et tout cela à la fois dans l'espace de ces derniers jours, de manière que j'étais cloué à ma table ou en conférences avec ces Messieurs. Enfin me voici la plume à la main à vous écrire, et pour que vous en jugiez, je vous dirai qu'il est minuit et demi et qu'un de ces Messieurs vient de sortir seulement de chez moi après m'avoir tenu depuis 8 heures du soir.

Tout ce qui tient aux aides de camp, chère amie, est arrangé, et Wardembourg passe à la Légion Allemande comme lieutenant-colonel. Pour Arsénief, quoique mon aide de camp, je le mets tout à fait à votre disposition en vous autorisant à le prendre avec vous; dans l'étranger, il sera censé être votre chambellan ou attaché autrement à votre Cour. Je ne demande pas mieux que Bychovetz soit adjoint à Born pour l'examen des papiers.

Quant à la place de gouverneur de Twer, dans le temps où Georges m'avait demandé que j'en nomme un moi-même à la place de Kologrivoff, voulant que, dans le lieu que vous habitez, il y en eût un décent, j'avais fait proposer cette place à Oserof *), celui qui a été chez mon frère, marié à la Wolkof; il a accepté, me voilà donc engagé, mais je donnerai à Bychovetz **) toute autre qui sera vacante. Quant à Drébousch, la chose sera arrangée.

Je désire beaucoup que vous me fassiez part de ce que vous vouliez me dire sur les communications. Vous êtes parfaitement autorisée à prendre Miakinine. La liste que vous m'avez envoyée sera suivie en plein et les ordres sont donnés en conséquence. Pour les valets de chambre, je propose de faire l'un, *Klenke*, *Kamer fourrier*, et l'autre, de lui donner le rang de *Mundschenk*, ce qui lui procure celui de capitaine. Si vous êtes d'accord, j'en écris par ce même courrier à Galitzine; ainsi, faites-le lui dire, et il soignera déjà l'exécution de la chose. *Bach* va recevoir la Ste-Anne de la 2^{de} classe et *Buchman* le St-Wladimir de la 4^{ème}. Je suis parfaitement d'accord, pour le neveu de Mlle Aledynsky, qu'il passe à votre bataillon.

Pour la terre de la princesse Wolkonsky ***), je puis vous répondre que, si elle a été brûlée, ce n'est pas à la suite de l'histoire du ballon, car il n'y était rien resté. Les Français ont traité bien d'autres campagnes de la même manière, par exemple, Marfino du comte Saltikof, Wesioma de Dm. Galitzine et tant d'autres. Le tout s'est

*) Pierre Ozéroff, chambellan, maître de la Cour du Grand-Duc Constantin, gouverneur de Tver de 1813 à 1817, sénateur.

**) Stéphane Bykhovetz, gouverneur de Nijni-Novgorod de 1813 à 1820.

***) Le bourg de Soukhanovo, près de Moscou, propriété du prince Pierre Wolkonsky.

borné, à Voronovo *), à un échafaudage pour assujettir le ballon, comme cela se fait toujours, qu'on a cassé avant l'arrivée de l'ennemi. Pour les deux domestiques, Brunner et *la recrue*, ils sont absolument à vos ordres. Je crois que je n'ai rien omis et que c'est tout. Mais ce que je ne puis pas passer sous silence, c'est les expressions dont vous vous servez sur vous-même: *mon sort est de devenir insupportable*; si vous saviez quelle peine vous me faites quand vous me dites des choses pareilles, certainement vous ne vous en serviriez plus. Vous devez savoir que mon plus grand plaisir est de pouvoir vous en faire, et surtout quand vous êtes aussi malheureuse. La prise de Berlin ajoute encore, chère amie, à l'espoir de vous revoir à Carlsbad, car notre gauche va être appuyée à la Bohême; je ne peux pas même penser à ce moment sans la plus vive émotion.

Adieu, chère bonne amie: en attendant, n'oubliez pas tout à fait un ami qui vous chérit du fond de son cœur.

Il est 1 heure $\frac{1}{4}$, mes yeux se ferment et je dois encore écrire à ma Mère; je n'ai plus la force d'écrire au Duc, portez-lui mes excuses, de grâce. Pour Auguste, je ne veux pas gêner en rien ses déterminations, d'autant plus que je dois vous dire avec franchise qu'ils ont quelque chose de personnel avec le maréchal; indépendamment de ce qu'Auguste m'a glissé là-dessus légèrement à Wilna, je m'en suis aperçu aussi du côté du maréchal. Tout à vous de cœur et d'âme.

P. S. Chère bonne amie, je ne puis vous rendre combien cela m'a fait de la peine de ne pouvoir remplir vos désirs par rapport à Gagarine **). Ce n'est pas moi qui ai établi que les personnes de la Cour se comptent d'ancienneté avec ceux qui servent dans le civil et qui ont pareillement des grades de Cour: c'était ainsi du temps de feu l'Empereur. Comment puis-je donc passer les deux comtes Saltykoff et tant d'autres dans ce cas, ou comment les avancer tous? Mais je donne à Gagarine le cordon de St-Alexandre et je remplis ses désirs sur ses gages d'avance. Vous êtes trop juste, chère amie, pour m'en vouloir. Tout à vous de cœur et d'âme.

*) Propriété du comte Rostoptchine, près de Moscou.

***) Le prince Ivan Gagarine (1771—1832).

87.

Kalisch, le 1^{er} Mars 1813.

Ma bonne amie, je vous envoie l'incluse que je viens de recevoir de Prague. J'ignore comment elle y est arrivée.

Je n'ai que le temps de vous embrasser du fond de mon cœur et de vous dire que journallement je pense à vous et à tout ce que votre position a de cruel. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

LXIV.

St-Pétersbourg, ce 4 Mars 1813.

Je ne peux assez vous remercier, mon bon ami, de votre lettre du 19 que j'ai reçue hier; votre amitié est une des seules jouissances qui me restent. De grâce, si vous avez peu de temps, ne vous gênez jamais pour m'écrire: je sens parfaitement que vos moments doivent vous être précieux. L'espoir de vous voir m'enchanté; je pars la nuit qui est samedi et me flatte de passer la frontière le vingt-cinq. Je veux vous demander vos ordres si vous ne voulez pas me donner, pour plus de commodité à vous, quelque rendez-vous dans quelque trou de Silésie, seulement pas dans quelque quartier général ou lieu fort peuplé; je passe par Teschen, Olmütz, Prague, et peu m'importent les détours, car j'ai du temps de reste avant la saison des eaux. Si cela vous convient et que vous vouliez m'indiquer l'endroit et le temps à peu près, quitte à vous attendre, je vous prierai de me faire tenir vos ordres par la Galicie, afin qu'ils viennent à ma rencontre; je couche toutes les nuits et ne fais pas de fortes journées, à cause du petit. Peut-être les états Autrichiens ne vous conviendront pas, sans quoi le plus court rayon pour vous de Kalisch serait du côté de Vilitchka, qui est mon chemin; mais à moi tout est égal, pourvu que je vous voie: arrangez cela comme bon vous semblera. Je suis assez bien; mes accès reviennent régulièrement d'un jour l'autre, mais c'est fort égal. Dieu vous accorde le bonheur et stabilité dans le bonheur! pensez un peu à moi qui vous aime bien. J'ai prié votre valet de chambre de me faire tenir vos lettres qui pourraient arriver après

mon départ en les remettant à Miakinine, à qui je laisse ma maison, lequel a son instruction, afin qu'elles m'arrivent sûrement. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LXV.

St-Pétersbourg, ce 6 Mars 1813.

Ci-joint une lettre du Gouverneur *ex* de Tver, Ouchakoff: je suis comme Pilate. Voici pourtant un office avec sujet, et au sujet du gouverneur de Iaroslav Galitzine; il me semble que c'est assez juste. En voici une au sujet de la veuve de mon cher maître de poste de Tver qui vient de mourir; c'est une véritable charité, et le défunt, comme pourront vous l'attester tous ceux qui l'ont connu, était un brave homme, fort zélé pour son service. De plus Illinsky, un employé du prince pour les commissions spéciales, ayant été chargé des sommes et de la bâtisse des hôpitaux de Iaroslav, vient d'arriver avec ses comptes, l'ouvrage étant terminé; à qui doit-il remettre tous ses papiers? Je n'aime pas, comme vous savez, à mettre mon nez où il n'a que faire, mais tout ce monde du prince, ayant perdu leur appui, s'adresse à moi et je ne puis les renvoyer. Pardon de vous envoyer l'incluse à mon beau-frère, mais il doit arriver dans peu de jours à votre quartier général. Je vous embrasse de cœur et d'âme, cher ami.

LXVI.

St-Pétersbourg, ce 7 Mars 1813.

Laissez-moi avant toute chose vous remercier de toute votre amitié: je vous assure, mon bon ami, qu'elle fait un des seuls bonheurs qui me restent, car, en vous voyant agir avec moi, je pense aussi que c'est le meilleur ami de celui que j'ai perdu. Pardon! mais je ne peux effacer ce souvenir. Bien obligée de ce que vous avez fait pour Gagarine: vous m'avez rendu un grand service, car, pour moi, je ne sais jamais comment m'acquitter avec lui; il est si bon pour moi! Il est très satisfait. Bien obligée aussi de tout ce que vous avez fait pour les aides de camp et les tchinovniks; je n'ai rien à désirer, et, pour les gens, grands et petits, de George, vous avez surpassé mon

attente: Dieu vous le rende, car vous avez honoré sa mémoire! Pour les communications, je crois qu'il vaut mieux que je vous en parle quand nous nous verrons, comme cela ne tardera pas, j'espère. Venons à Auguste: il a été avec Bennigsen, parce que c'était aller au feu que de tenir à ce général, tandis qu'avec le maréchal on ne pouvait, pour un jeune homme qui fait ses premières armes, rester sans honte; voilà le grief du maréchal, à ce que je suppose, car ils n'ont rien eu à démêler ensemble du reste. Passez les formes à mon beau-frère et vous trouverez qu'il a le cœur aussi bien en place que la tête, et *je vous le recommande*, chose que je ne ferais jamais légèrement. Ne changez pas pour lui, cela serait cruel: s'il gêne au quartier général, parlez-lui, il ira volontiers chez plusieurs de vos généraux, mais que cela se fasse en bonne amitié, je vous supplie! Pour le Duc, je ne dis rien, car j'ai assez passé sur son sujet. Il a vieilli de dix ans: l'Allemagne et vous en êtes plus encore la cause que la mort de son fils. C'est une chose que je ne comprendrai jamais, c'est comment vous ne vous entendez pas, pour mieux dire, comment vous ne l'entendez pas; faites le venir, par pitié, et, quand vous lui aurez parlé et aurez fait vos réflexions, vous m'en remercirez peut-être. Je suis d'une extrême impatience de vous revoir; demain je pars, où vous voudrez et quitte à faire quel chemin vous voudrez, pourvu que je puisse vous voir, vous, l'idole de George. Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

LXVII.

St-Pétersbourg, ce 7 Mars 1813.

Le comte Rostoptchine partant pour l'armée et le père m'ayant prié de lui donner une lettre pour vous, mon cher ami, je le fais, et vous le recommande en tant que c'est le fils de Rostoptchine et qu'il a été aide de camp de George; de reste, je ne le connais pas du tout. Vous écrivant par la voie directe, je me borne à vous embrasser de tout mon cœur.

LXVIII.

Schkloff, le 16 Mars 1813.

Il m'est impossible, mon bon ami, de ne pas vous donner de mes nouvelles, car je tiens trop à être en relation avec vous et à ce que vous ne vous déshabituiez pas de moi. Mon voyage est très favorisé par le temps, les chemins même sont assez bons; le pays, par contre, depuis Sourach jusques ici fait pitié à voir: partout des traces de destruction; cela serait pour vous un cruel spectacle. J'ai passé vingt-quatre heures ici et compte passer deux jours à Kieff; il m'est impossible de vous dépeindre l'impatience que j'ai de vous voir: il y a plus d'un sentiment dans mon âme pour vous. Il est de mode qu'on me fasse parler de ma santé: ainsi je vous dirai que mes accès continuent toujours, quoique l'air me convienne; seulement il est encore trop froid. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir, de vous embrasser peu après que ces lignes vous parviendront. Mon cher ami, ne m'oubliez pas et soyez assuré que personne, non, personne, ne vous veut plus de bien que moi.

LXIX.

Tchetchersk, le 19 Mars 1813.

J'ai reçu avant-hier votre lettre du 1^{er}, cher ami, avec l'incluse de ma Tante; si vous l'eussiez ouverte, vous n'y auriez trouvé que l'expression de sa reconnaissance pour vous et de son attachement à la bonne cause: elle est d'un an de date, *Mars 1812*. Depuis hier soir, je suis ici, où j'ai dû passer un jour, afin de faire reposer le petit. De Mohiléff déjà, les dégâts de l'ennemi deviennent moins visibles; ici il n'y a eu qu'un petit détachement. La maîtresse du lieu se dit absente et malade: le fait est qu'elle ne sort plus depuis quatre ans, dormant le jour et veillant la nuit; entourée d'images, elle ne voit personne que son homme d'affaires et des dames qu'elle entretient. Ma santé va de même: hier encore j'ai eu un évanouissement. Comme vous avez eu la bonté de me faire tenir la lettre de ma Tante, veuillez,

cher ami, lui faire tenir ma réponse. Dans un mois peut-être je vous vois, ce qui me sera un grand plaisir. Soyez heureux, cher ami, et ne m'oubliez pas.

J'ai évité tous les noms dans l'incluse, etc...: ainsi elle peut très bien aller par poste.

LXX.

Radziviloff, le 1^{er} Avril 1813.

Demain matin je vais quitter la Russie, mon cher ami, et ne puis me refuser au plaisir de vous donner de mes nouvelles. Mon voyage a été très heureux: ici surtout, en Volhynie et dans le gouvernement de Kieff, on m'a comblée de politesse; c'est deux superbes provinces. J'ai trouvé ici un *Gubernial Rath* autrichien qui a été chargé de me préparer les chevaux et quartiers, de me demander si je voulais accepter les honneurs militaires et civils et si je voulais voir les curiosités; j'ai décliné, mais sans succès, le premier, refusé net le second et accepté le dernier. On me dit, et c'est ce même homme, qu'il y a un général envoyé par l'Empereur d'Autriche pour me complimenter *); je me rabattrai le plus que je pourrai sur mon incognito pour me débarrasser de ce fâcheux, mais j'ai cru devoir vous annoncer tout cela, qui ne regarde nullement mon chétif individu. Dans une douzaine ou quinzaine de jours, je serai à Prague. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur et fais bien des vœux pour vous. Le gouverneur Comburley **) se charge de cette lettre; je ne puis que m'en louer extrêmement, ainsi que de tout ce monde.

88.

Töplitz, le 16 Avril 1813.

Chère bonne amie, au moment de me remettre en voiture après avoir passé une demi-journée ici, j'apprends votre arrivée à Prague.

*) C'est le général Svinburne, et je viens de le voir.

**) Michel Comburley, gouverneur de Volhynie de 1806 à 1816.

L'espoir de vous revoir me fait éprouver une sensation qui ne peut se décrire. Si tout continue à bien aller, comme j'en ai l'espoir à Dieu, je compte retourner plus d'une fois à Töplitz. Dresde n'en est qu'à 7 milles, et j'attends le moment qui doit nous réunir avec une impatience égale au sentiment que je porte pour vous. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

LXXI.

Prague, le 16/28 Avril 1813.

Je vous envoie ce courrier, mon cher ami, pour vous dire que je suis arrivée hier ici et attends avec grande impatience vos ordres, où et quand je pourrai vous voir. Je partirai à l'instant pour aller où il vous plaira, et n'ayez aucun scrupule là-dessus, car à moi, qui suis nomade depuis six semaines, que font quelques lieues de plus! Depuis Brody jusques ici, j'ai été comblée d'attentions et de politesses de tous les genres, malgré mes supplications de garder mon incognito et me dispenser de toutes cérémonies; les ordres de l'Empereur étaient si positifs ici de me rendre les mêmes honneurs qu'à lui, que les troupes m'ont reçue sous les armes, et il y avait foule. Mais le plus intéressant, c'est que tout ce monde, les soldats, malgré leur grande tenue, y compris, se sont mis à crier *Vivat!* et *Vivat Alexandre!* Depuis le paysan, remontant par toutes les classes, jusques à l'Archiduc Ferdinand que j'ai vu à Brun, où il commande, tous me crient, crient à mon monde, sans que jamais ni les miens ni moi nous ne touchions aucune corde qui puisse les y autoriser, que l'Empereur Alexandre est le sauveur de l'Europe, que, si leur Empereur ordonnait de marcher pour les Français, généraux, officiers quitteraient le service et que les soldats déserteraient, que c'est le dernier moment favorable pour la maison d'Autriche, afin de reprendre son ancienne splendeur, que, leur Empereur eût-il dix filles mariées en France, il ne doit pas oser faire autrement. Les généraux disent qu'ils n'osent pas, à cause de la troupe même, ne pas rendre les honneurs, parce qu'elle sait que je suis sœur de l'Empereur de Russie. Prenez de ceci ce qui vous convient; il est de mon devoir de vous faire connaître l'opinion publique, qui devient déjà clameur publique. Vous comprendrez sans que je

vous le dise que nous ne répondons rien ou bien battons en retraite; parfois même ces expressions de désapprobation pour l'esprit du gouvernement deviennent embarrassantes. Le pays est superbe, mais la pénurie d'argent effrayante; sûrement les détails vous en sont connus. L'Empereur, l'Impératrice me font des honnêtetés incroyables; je me tiens dans mon coin le plus que je peux. Le Roi et la famille royale de Saxe sont arrivés hier ici ainsi que le Grand-Duc de Wurtzbourg, mais n'ont pas encore donné de leurs nouvelles; je reste tranquille. L'Electeur de Cassel et son frère le Landgrave ayant fait demander à me voir, je les recevrai ce soir. Pour ma santé, cher ami, c'est de même, et je vous assure que peu m'importe. Ne m'oubliez pas et soyez persuadé de mon attachement sans bornes.

Veuillez vous charger de l'incluse.

LXXII.

Prague, le 24 Avril 1813.

Je reçois à l'instant votre lettre en commun avec Marie, mon bon ami, et viens vous en remercier; grâces au Ciel que vous vous portez bien et que nos armes ont été victorieuses. J'attendais Brunner, comme je vous l'avais mandé, pour me rendre où vous me l'ordonneriez, car je craignais la quantité de monde qui doit être à Töplitz, mais je pars demain pour m'y rendre et y rester; le soir, j'y serai et attends avec une impatience extrême de vous voir. S'il fut jamais une adoration, c'était celle que George vous portait, et je vous assure que, s'il était possible, ce sentiment a augmenté mon attachement pour vous. Adieu, mon cher, je vous embrasse de cœur et d'âme.

LXXIII.

Töplitz, le 26 Avril 1813.

Je suis arrivée ici hier au soir, mon bon ami, et m'empresse de vous le faire savoir, espérant qu'il me viendra un bonheur à la suite de mon long voyage. J'ai trouvé Marie exactement la même, et vous pouvez croire si nous avons eu du plaisir à nous revoir. J'ai reçu une lettre de l'Impératrice d'Autriche, que je vous aurais envoyée si

elle n'était pas aussi longue et aussi douceuse; pour moi, Sa Majesté a beaucoup de talent d'adorer un être qu'elle ne connaît pas; enfin voici mot à mot votre article: „Veuillez me rappeler au souvenir de Sa Majesté l'Empereur, lui répéter l'expression du plus vif intérêt et de la plus tendre amitié de la part de mon cher époux“. J'ai répondu que je ne manquerai pas d'exécuter la commission. Les politesses dans tous les genres pour moi continuent et les discours, mais de la déclaration en notre faveur, les autorités, par exemple le Grand Burgrave, ne parlent pas haut, quoique tous n'ayant que ce vœu à la bouche. Voici une lettre pour Auguste, que je vous prie de soigner. Je ne puis vous dire ce que j'éprouve à l'idée de vous revoir. Portez-vous bien, soyez heureux et aimez-moi toujours, ne fût-ce qu'en faveur de celui qui n'est plus.

N'est-ce pas, Brunner est encore chez vous? Renvoyez-le moi si vous n'en avez que faire.

Dans ce moment, comme j'allais cacheter ma lettre, des nouvelles arrivent portant que le quartier général français est à Dresde et le vôtre à Bautzen. Le comte Ugart qui est auprès de moi (j'ai de plus encore le général Koller) part avec Jordan pour Peterswalde, afin de faire les arrangements nécessaires pour être averti à temps si un parti français venait de ces côtés, et je suis sur le qui-vive pour partir à tout instant; s'il le fallait, il donnera *dans ce même cas* les ordres d'arranger ce qu'il faudrait pour nos blessés et malades. Je n'ai qu'à me louer du zèle que je rencontre. Je resterai ici le plus longtemps possible, attendant vos résolutions ultérieures et vous supplie de renvoyer Jordan et Brunner au plus tôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

D'après *les discours*, aucun mauvais succès ne découragera, et on espère de même pour chez nous.

LXXIV.

Prague, le 28 Avril/10 Mai 1813.

Le comte Stadion s'étant offert à prendre cette lettre, mon bon ami, je ne puis me refuser à vous dire que je suis arrivée ici aujourd'hui, le but de mon séjour à Töplitz, qui était de vous voir,

ayant échoué. Marie est ici également. J'attends vos ordres et fais mille vœux pour vous; impossible de savoir rien de positif: je suis du principe en ce cas de compter sur la bonté divine et de n'avoir pas d'opinion, quand j'ai si peu de données pour l'assurer.

Je dois vous répéter surtout aujourd'hui que les politesses et attentions ne font qu'augmenter. S'il était possible pour moi, je ne suis pas assez sotte de m'en approprier un grain, mais rends à César ce qui lui appartient. Veuillez vous charger de l'incluse. Adieu, mon bon ami, ma santé est loin de gagner, mais que cela ne vous inquiète pas, et, si vous pouvez me permettre de vous aller voir en quelque lieu, j'en serai bien aise. Je vous embrasse de tout mon cœur.

89.

Bautzen, le 30 Avril 1813.

Chère bonne amie, je saisis le premier moment de libre pour vous dire ce peu de mots. Le comte Wittgenstein, par prudence, a cru devoir repasser l'Elbe: pour moi, je crois que c'est une faute et que, le lendemain de la bataille, nous devons attaquer, car l'ennemi était en déroute, au dire de ses propres officiers. Vous avez très bien fait, chère amie, d'avoir rétrogradé jusqu'à Prague; j'allais vous expédier un courrier pour vous en prier, quand Jordan est arrivé. Ce qui me désole, c'est que cela éloigne encore le moment où je pourrai vous tenir dans mes bras. Quant au reste, nous sommes pleins d'espoir en Dieu et du désir d'en venir aux mains avec l'ennemi.

De grâce, chère amie, ne vous servez pas d'expressions pareilles: *aimez-moi, ne fût-ce que pour celui qui n'est pas*. Cela me fend le cœur chaque fois. Ah! comme si vous ne savez pas à quel point je vous aime, et pour vous et pour lui! Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

Embrassez Marie pour moi; montrez-lui ma lettre, je n'ai pas un moment pour écrire: on me réveille la nuit même jusqu'à 3 fois. Mais tout cela n'ôte rien à mon humeur, qui est dans les meilleures dispositions possibles. A vous deux de cœur et d'âme pour la vie.

LXXV.

Prague, le 2 Mai 1813.

Le désir de vous remercier de votre lettre par Jordan me force à profiter de ce courrier autrichien, mon bon ami, au risque de mal faire. On ne peut être plus sensible et plus reconnaissante que je ne le suis de toute votre amitié; ma vie fut consacrée à George et à vous: prenez donc à présent la part tout entière. Les jugements ici sur votre mouvement rétrograde sont différents. Les Autrichiens l'approuvent et ne le blâmeraient pas même jusqu'à l'Oder, disant qu'ils auraient alors l'avantage de prendre l'ennemi à dos; les Allemands, par contre, le blâment et lui attribuent le changement du système saxon et un découragement très grand, suite des victimes et des personnes compromises pour s'être déclarées: en un mot, ceux du *Reich* Empire n'ont pas encore la confiance désirable en notre appui et nos succès. Pour moi, aux yeux du public, j'admire, mais, aux vôtres, j'avoue n'avoir aucune opinion, ayant trop peu de données pour juger le cas; ici on ne parle que du désir de se battre et de coopérer à vos hauts faits. Je ne sais si cela convient, mais vous m'obligeriez en disant un mot à Stadion sur les politesses extrêmes qu'on me fait. On me dit que c'est faisable que j'aille à Libverda, qui est un bain minéral près de la frontière saxonne, ou bien à Friedland pour vous voir; si cela vous convient, j'y puis attendre même quelques jours. Au commencement de Juin du style d'ici, j'irai, je pense, à Carlsbad et Egra, si les événements ne m'en empêchent pas; mes accès sont plus réguliers que jamais. Je suis bien charmée que le bataillon se soit bien conduit et vous ait plu; ils me l'avaient promis en braves gens.

Marie vous dit mille choses; nous vous prions d'envoyer ces paquets à ma Mère et celui-ci au comte Tolstoï. Adieu, mon bon et cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime de même.

LXXVI.

Prague, le 7/19 Mai 1813.

J'ai reçu hier au soir une lettre d'Auguste qui me rend compte de vos ordres, cher ami; je vous remercie de penser à moi sous le rapport des nouvelles et de désirer me voir: c'est mon vœu le plus ardent. On ne cesse de débiter ici les nouvelles les plus favorables, et Stadion s'évertue à en donner; les attentions pour moi vont *crescendo*, au point que je suis toute étonnée et confondue. Je tâche de vivre beaucoup plus avec les choses qu'avec les hommes encore, et j'en ai vu de bien intéressantes, que je vous conterai si jamais vous avez du loisir. Il est arrivé ici une générale Warnsdorff, ci-devant mariée à Voroneschi, qui réclame le titre de prince pour ses enfants. De grâce, ne lisez pas sa lettre, car elle n'en vaut pas la peine pour vous, et, comme il faut rechercher de vieux documents, elle devra aller à Pétersbourg. De ma vie, je ne m'en serais chargée, si la dame n'avait été conseillée par l'Empereur d'Autriche de venir ici, afin que par moi sa supplique parvienne, supplique un peu bête: elle veut vous faire hommage de son fils à votre service. Telle je l'ai reçue, telle je vous la livre, bien fâchée de cette signature. Passons à la seconde: le Landgrave Frédéric de Hesse-Cassel, qui est ici, ne sachant à qui s'adresser, m'a priée de vous faire connaître son désir que son fils cadet, le prince George, qui est au service de Danemark, puisse passer au vôtre, et, s'il était possible, à la suite quelque part comme galopin, au commencement, pour se faire à la langue et au service: c'est un jeune homme de dix-neuf à vingt ans; son frère est major aux Hussards de Brandebourg. Si vous y consentez, veuillez me faire tenir la réponse. La troisième: vous avez oublié ce que vous aviez daigné me promettre pour les aides de camp de George, car j'entends qu'il n'y a eu rien au sujet des promotions ni de ceux que vous avez pris chez vous dans les ordres du jour. La quatrième: voici un papier sur une demande du jeune Mouravieff des communications qui m'a fait prier de passer à mon bataillon. Je crois de mon devoir de vous dire que les trésors de Sa Majesté Saxonne sont partis hier d'ici pour Dresde par la route de Töplitz: les cosaques en pourraient faire une bonne affaire; ici on est indigné contre ceux qui les ont laissé aller,

prétendant avec raison que c'est un cadeau pour Napoléon. Marie me charge de mille choses pour vous, mon bon ami. J'ai inséré une lettre du jeune St-Priest à son frère et vous embrasse mille et mille fois de tout mon cœur.

LXXVII.

8 Mai 1813.

Malgré le peu d'envie que j'ai de vous importuner, je crois de mon devoir, cher ami, de vous faire part d'une conversation que j'ai eue ce matin et qui a été précédée par une autre non moins singulière. Les messieurs autrichiens qui sont auprès de moi m'ont dit que le Grand Burgrave avait reçu des ordres de sa cour pour me mettre au fait de toutes les nouvelles et qu'il me demandait une audience particulière. C'est la première que j'aie eue avec lui, mais je n'ai pas cru pouvoir la lui refuser, comme il me la demandait. Il est donc venu me disant tout ce qui concerne la mission de Bubna et les propositions qu'il avait portées, ajoutant que tous ils regrettaient et avaient fait connaître à l'Empereur le mal qui résultait de son éloignement à cause du retard des ordres. Je n'ai pas eu d'avis ni donné de réponse. Il a continué: „Je puis vous assurer qu'à Vienne on a fermement résolu d'agir avec la Russie si même elle perdait une et deux batailles, car c'est en calculant et posant même comme base cette chance que la résolution a été prise: on ne craint qu'une chose, c'est que l'Empereur de Russie, dans ce cas si malheureux, ne change de système et de résolution“. J'ai répondu: „Il me semble que les doutes sur la fermeté de l'Empereur Alexandre ne sont plus admissibles: il a déclaré agir, non pour sa cause particulière uniquement, mais aussi indépendamment pour celle de l'Europe, car tous les Etats doivent coopérer à secouer le joug français, joug qui, s'il est porté par un des Etats voisins, ne peut manquer de se faire sentir sur les autres. Voulez-vous des preuves matérielles: des renforts qui viennent de nous arriver, d'autres que nous attendons, les légions qui se forment; c'est agir avec prévoyance et penser d'avance à réparer les pertes que l'on pourrait essayer. En voulez-vous de spirituelles: Moscou, l'ancienne capitale, la plus chère de nos

possessions, fut occupée, ainsi que plusieurs de nos provinces; la fermeté de l'Empereur en fut-elle ébranlée? Non, Monsieur! Il est convaincu que la persévérance est le seul moyen de parvenir au but et de faire jouir le monde de sa tranquillité". — „Si nous sommes assurés de cela, comptez aussi sur celle de notre Empereur“, dit-il. „Nous avons le plus beau rôle à jouer: il s'agit d'avancer sur-le-champ et c'est la Bérésina tome deux, et, eussiez-vous plus reculé et les Français plus avancé, nous n'en aurions que plus beau jeu en nous mettant sur leurs communications. Gagnez la bataille, ce sera un bonheur, mais nous n'en aurons que plus d'embarras pour nous mettre à dos de l'ennemi. Il est impardonnable de ne pas sentir les fautes que nous commettons, mais le malheur, c'est l'irrésolution de notre Empereur: il est à consulter avec des personnes bien peu dignes de donner des avis. On a envoyé M. de Bubna, il est revenu, il sera renvoyé de nouveau: le temps se perd, et nous dépensons gratuitement des sommes!“ — „Quelle est donc cette fluctuation, Monsieur, y a-t-il un faiseur? On ne sent pas la bride qui doit diriger le tout“. — „*Mais c'est qu'elle n'existe pas!* Notre état est désespéré, car la paix comme nous l'avons eue depuis 1809, et dans deux ans nous n'existons plus! Pour notre salut, nous devons faire cette guerre. Marchons en Saxe: nous lui portons le coup décisif; le Tyrol est à nous toujours, et l'Italie, nous l'aurons bien. Il y a six semaines que tout cela aurait dû être fait!“

Vous voyez la ligne de démarcation du discours, l'officiel et le particulier, mais comme lui parle, tous parlent, et bien pis encore! Je crois pouvoir vous garantir que je suis de la dernière prudence: vous pouvez vous en informer chez eux-mêmes. Ne croyez point que le Grand Burgrave soit un homme emporté et véhément: loin de là! Voilà son portrait: il est grand comme Wardenbourg, bonnes façons, très doux, très comme il faut dans sa manière d'être, infiniment sensé et en mesure, jouissant d'une excellente réputation à tous égards, et j'aurais garanti qu'il vous plairait beaucoup. De nature, il est un peu timide pour faire connaissance, mais il semble avoir pris confiance en moi, ainsi qu'eux tous, et je vous en conterai de belles si jamais je vous revois. Le Grand Burgrave m'a parlé de la conviction du comte Metternich; il dit qu'au fond du cœur, jamais il n'a été Français;

enfin ceci est une affaire à part. Marie connaît Stackelberg, et moi pas autrement que de vue: elle dit qu'il est craintif et peureux, pas aimé à Vienne et pas propre à réveiller des paralytiques, car tout au moins ont-ils la léthargie. Vous avez envoyé le général Sharnhorst, je le sais, mais il est Prussien; ceci est une discussion qui ne me regarde pas et ne vient qu'accidentellement ici. Vous avez pu reconnaître à mon style, dans mes lettres par courriers autrichiens, que je craignais la publicité; celle-ci risque le même sort, quoique j'aie tâché de la fermer hermétiquement, mais peu m'importe! Pardonnez sa longueur; je vous devais, il me semble, cet exposé. A vous de cœur et d'âme.

P. S. Voulez-vous en avoir la preuve? La relation qui a été publiée à Vienne de la bataille et du mouvement rétrograde était des plus alarmantes: eh bien! nonobstant, la détermination de notre Cour a été prise!

90.

Lauban, le 10 Mai 1813.

Chère Catherine, recevez mes plus tendres félicitations *) sur la journée d'aujourd'hui. Combien il m'en coûte de ne pouvoir venir vous embrasser moi-même! Je vous envoie Wolkonsky vous porter ces lignes; il vous rendra un compte fidèle, ainsi qu'à Marie, des deux glorieuses journées qui se sont passées. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. J'embrasse mille fois Marie.

LXXVIII.

Prague, le 14/26 Mai 1813.

D'après mes anciennes habitudes, je crois remplir mon devoir en vous avertissant de ce que je crois pour votre bien. En premier lieu, la bataille près de Bautzen tourne à votre gloire personnelle, car on reconnaît que vous auriez pu avancer au lieu de reculer, et que

*) Anniversaire de la naissance de la Grande-Duchesse.

si vous ne l'avez pas fait, c'est par un renoncement à vous-même, à votre gloriole personnelle, car tout ce qui pense bien dit que, si vous étiez à l'Oder, cela n'en serait que mieux pour la chose, car on pourrait effectuer avec d'autant plus de sûreté le fameux projet de la *Bérésina* admiré ici extrêmement. Vous voyez donc la tendance à expliquer les choses en bien; il est sûrement des faibles et même la cheville ouvrière est la créature la plus frêle qui pourrait en être effarouchée, et c'est ceux-là et celle-là que vous ne ménagez pas assez. Voici les preuves de ce que j'avance: hier, le Grand Burgrave, qui me veut du bien, à ce qu'il semble, m'a fait demander à me voir pour me parler de bonnes nouvelles qu'il avait reçues de Dresde, comme si vous étiez revenu après un succès à Bautzen; mais ceci n'était qu'accidentel, il voulait me parler d'autre chose: M. de Montesquiou, pas celui que nous avons vu à Pétersbourg, venait de passer se rendant à Vienne et débitant monts et merveilles au sujet de la bataille appelée par eux grande victoire. Tous les jours il passe par deux et trois courriers français à Vienne; d'abord il en a passé un pour Constantinople, d'autres sont allés à Munich, d'où on a des nouvelles que la bataille a fait sensation: vous voyez qu'ils ne ménagent rien, et, comme ils envoient pour courriers des militaires qui parlent beaucoup et avec une certaine connaissance de cause, il est à craindre qu'ils ne fassent des prosélytes. Voilà ce dont le Grand Burgrave est venu me parler, se lamentant que de notre quartier général pas une âme n'ait été envoyée; il dit très sensément que Stadion n'était qu'un diplomate, que lui lisait toutes les dépêches que l'autre envoyait à Vienne, mais qu'il était impossible qu'elles seules puissent contrebalancer l'effet des jactances françaises. Il m'ajoutait désirer ardemment que vous voulussiez adopter un peu du même mode et envoyer quelques personnes qui puissent donner des détails et parler avec assurance et connaissance de cause; j'ai trouvé le conseil si honnête, que je crois devoir vous en avertir, quoique à lui je n'en ai pas fait le semblant. Il m'a dit encore une chose qui demande pourtant examen, c'est que, d'après leurs nouvelles, il vient peu de renforts aux Français. Le Grand Burgrave ajoutait: „Si l'armée russe peut tenir la campagne encore deux mois, soyez assurée que Napoléon est vaincu à ne pouvoir se remettre, même si on ne gagne pas de grande bataille contre lui. Son armée se détruit, et ses

moyens sont épuisés; nous avons déjà plus de trois mille déserteurs *comptés* chez nous, parmi lesquels il y a même assez de français proprement dits, sans calculer encore ceux qui errent dans nos bois et montagnes, où ils commettent des excès“. Je vous demande pardon, cher ami, de vous dire des choses que vous savez peut-être déjà, mais pardonnez-moi en faveur de l'intention. Je vous embrasse mille et mille fois étant à vous de cœur et d'âme.

91.

Taner, le 14 May.

Chères bonnes amies, Wolkonsky n'ayant pu partir de Lauban à cause d'une recherche que je lui ai fait faire et hier ayant eu moi-même tant de besogne que je n'ai pu l'expédier, je le charge encore de ces lignes pour vous deux. Nous sommes tous dans la meilleure humeur et dans les meilleures dispositions possibles. Les journées du 7, 8 et 9 couvrent de gloire nos braves troupes. Le 7, le général Barclay a battu complètement Lauriston à Königs Warta; on a pris 4 généraux, 1500 prisonniers et 7 canons. Le 8 et 9, de suite, nous avons eu deux batailles générales en position; l'ennemi a fait des efforts inutiles pour nous en déloger, il a été constamment repoussé, et ce n'est qu'en tâchant de déborder notre droite et en nous forçant par là à nous étendre qu'il a profité d'un moment où Blücher s'était affaibli pour soutenir notre droite et l'a contraint par une supériorité trop forte à quitter les hauteurs. Notre gauche, en attendant, avait mis en fuite la droite des Français. Cependant Wittgenstein a cru plus prudent d'ordonner la retraite. Moi, j'étais d'un avis contraire, et je pense encore qu'en soutenant l'attaque de notre gauche, l'ennemi eût été défait. Enfin cette retraite s'est faite avec un calme, une tranquillité, un ordre admirables; j'avoue que je n'ai cru ces choses possibles que sur une place d'exercice: pas un canon, pas une roue n'est tombée au pouvoir de l'ennemi, tandis que nous lui avons encore pris un canon. La perte de l'ennemi doit être énorme, la nôtre monte à moins de 10.000 hommes. Il n'y a pas d'éloges que ne méritent ces braves troupes: pas un bataillon n'a été en désordre, et cela pendant deux jours de combat le plus terrible, le plus opiniâtre, même trois jours pour les troupes qui avaient combattu avec Barclay; enfin il faut

avoir vu cela pour en avoir une idée. Aussitôt les Autrichiens en jeu, nous reprenons l'offensive; en attendant, nous tâcherons de gagner du temps. Adieu, chères amies, il me coûte tant d'être si près de vous et de ne pouvoir venir vous presser dans mes bras. J'embrasse de tout mon cœur les petits enfants: marquez-moi si ils ont fait connaissance et si ils s'accoutument bien ensemble?

Bartolomey est depuis longtemps en uniforme et en fonction d'aide de camp, le cadet Obolensky *) aussi en uniforme, et l'aîné **) va le mettre: il ne vient que d'arriver; les ordres du jour de forme s'écrivent à Pétersbourg, parce que le Ministère de la guerre y est, et voilà d'où vient le retard. Au reste à la guerre comme à la guerre. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

LXXIX.

Prague, le 17/29 Mai 1813.

Comment assez vous remercier, cher ami, pour avoir pensé à moi à l'occasion de ma fête dans un moment où les destins de l'univers sont en vos mains; cela vous ressemble, voilà tout ce que je puis dire, et je sens comme je le dois le prix de votre amitié. Une de mes lettres court le monde depuis le huit; elle était d'un contenu intéressant, mais le courrier du Grand Burgrave a failli être pris, mais a échappé, et j'apprends, à mon grand regret, que ma lettre court le monde. La seconde devait partir le quatorze, mais la crainte a empêché le Grand Burgrave de l'expédier; on nous dit qu'un courrier russe de Stackelberg a été pris. La valeur de nos troupes et l'ordre dont vous nous parlez, cher ami, sont bien admirables, mais ce qui m'enchant le plus, c'est que le mouvement rétrograde n'est point d'après votre ordonnance; ici je vous ai déjà mandé l'opinion qu'on en a. Les dispositions sont excellentes; le mal n'est point dans les parties, mais dans la tête, et ils accusent hautement leur Empereur. Souvent je me dis que j'ai tort de vous parler ainsi des choses qui ne me concernent pas: c'est l'ancienne habitude, que la nécessité devrait pourtant bien

*) Le prince Alexandre Obolensky (V. p. 101).

**) Le prince Basile Obolensky (V. p. 122).

me faire quitter. Il y a deux officiers distingués autrichiens qui ont pris leurs congés et qui veulent entrer à notre service; ils m'ont demandé que je les envoie en courriers: j'ai refusé, disant que, s'ils voulaient aller d'eux-mêmes, je ne me refuserais pas à leur donner des lettres à porter, mais qu'il ne me convenait pas de disposer d'un sujet autrichien. Je commence à perdre l'espoir de vous voir, au moins de sitôt. Vous parlez des Autrichiens comme déclarés, et ici cela n'est nullement publiquement avoué: on parle de dix et de quinze jours encore, mais les militaires sont fort impatients. Je voulais aller à Carlsbad, mais il me semble que je fais mieux d'attendre, car ici je suis près des nouvelles, et là je risqué et de n'en point avoir et d'être obligée de me déplacer par les circonstances; pour ma santé, elle ne va pas mieux, c'est égal au reste. Les enfants, dont vous avez la bonté de me demander des nouvelles, sont bien portants, et le mien est furieusement tendre avec la petite, qui ne le regarde que du haut de sa grandeur; Alexandre serait pour l'embrasser, la caresser tout le jour, mais Marie s'indigne et ne lui répond pas. Adieu, cher ami, Dieu vous garde, il n'y a pas de doute, la récompense véritable, mais je voudrais aussi qu'Il vous garde celle de ce monde en voyant prospérer vos admirables efforts. Ne m'oubliez pas et croyez à mon attachement sans bornes.

Napoléon a été le 26/14 à Dresde, où il y a quatorze généraux de blessés. Duroc est mort, et la misère sous le rapport des vivres ainsi que le manque de soins que l'on donne aux blessés sont extrêmes; ceci est très positif.

Le Grand Burgrave, ayant passé chez moi dans ce moment, m'a lu une dépêche de M. de Bubna, qui lui mande qu'il y a seize mille hommes de blessés à Dresde, *deux mille* officiers, le général St-Genest et deux autres sont tués, trois sont blessés, de plus le maréchal Gouvion St-Cyr qui l'est d'une chute de cheval. Il n'avait passé jusqu'à hier 28 de renforts pour l'armée française que mille hommes d'infanterie et sept cents hommes de cavalerie. Le Grand Burgrave évalue l'armée française à cent six mille hommes, dont soixante et dix français.

Schwarzenberg arrive cette nuit.

LXXX.

Prague, le 17/29 Mai 1813.

Je ne puis laisser partir le major *Herbert* sans lui donner quelques lignes pour vous, cher ami: c'est un officier qui doit avoir parfaitement bien servi et qui a de bons attestats; le général *Koller*, qui est auprès de moi et de l'opinion duquel je fais foi, m'assure qu'il a plus que des patentes une lettre de louange de son colonel qui est le plus beau des témoignages, car ce colonel ne signerait jamais un mot dont il ne pût répondre. Je ne le recommande pas, ne le connaissant pas, mais un officier de mérite me semble acceptable, et mon général est homme qui ne dit pas les choses en l'air. A vous de cœur et d'âme, cher ami, ne m'oubliez pas.

92.

Peterswaldau, le 28 Mai 1813.

Mes chères amies, vous saurez déjà que l'Autriche, ne pouvant être tout à fait prête pour la tenue convenue, qui était le 1^{er} Juin nouveau style, a désiré que nous fassions un armistice pour gagner quelques semaines sans être obligée de livrer bataille, ou de rétrograder pour l'éviter. Quoique à grand regret, j'ai dû y consentir. Cela n'est bon que sous un rapport, puisque cela me donne l'espoir de vous voir, chères amies: vous pouvez bien vous dire quel plaisir cela me cause. Je ne puis cependant m'écarter trop loin de l'armée, et l'Empereur François a eu la galanterie de m'offrir le Château d'Opoczna pour vous y recevoir; c'est près de Königgratz, et votre général saura sûrement le chemin. Je suis fâché, chères amies, que cela vous forcera de courir les chemins pour moi, mais il est impossible de tout concilier dans ce monde, et le besoin que j'ai de vous voir est trop grand pour que je ne compte pas sur votre indulgence. Faites-moi dire à peu près quand vous pourrez être à Opoczna. J'attends le moment de vous serrer contre mon cœur avec une impatience que je ne puis rendre. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

Peterswaldau, le 2 Juin 1813.

Chère bonne amie, c'est au moment de me coucher que j'ai reçu votre délicieuse lettre par Brunner. Vous exprimer ce qui se passe en moi de l'espoir de vous revoir m'est impossible. Stadion a exigé de moi ma parole précédemment de l'avertir quelques jours d'avance. Je n'ai pas mis de difficulté à la lui donner, croyant positivement qu'entre la réception de ma lettre par Auguste, votre départ de Prague et votre arrivée surtout à Opoczna, il se passera au moins quatre jours. Mais je vois, à mon grand plaisir, que j'ai de vraies *sœurs de soldat* et que leurs préparatifs pour partir sont aussi vite faits que ceux d'un lieutenant de hussards. Si je n'étais donc pas lié par ma parole, j'aurais été demain exact au rendez-vous, mais, vu cette circonstance, je suis obligé malgré moi de remettre d'un jour ma course. Je pars donc d'ici après-demain mercredi 4/16 Juin, à la pointe du jour, de manière que pour le dîner je pourrais être à notre rendez-vous. Je trouve votre arrangement excellent, et je vous en remercie du fond de mon cœur. Je vous propose seulement, au lieu de Nachod, de préférer Neustad ou tel autre endroit intermédiaire entre Nachod et Opotschna que vous jugerez à propos, et voici pourquoi: je sais par Stadion qu'il y aura des employés autrichiens qui me recevront à la frontière, je crois, Stadion et Lebzelttern eux-mêmes avec leur suite. Nachod étant presque à la frontière, nous n'y éviterons pas les sécatures, tandis qu'à Neustad il n'y aura personne et je prendrai les devants, laissant toute cette bagarre à Nachod: ainsi, chère amie, de cette manière nous sommes plus sûrs d'atteindre notre but, qui est celui d'être à notre aise dans ces premiers moments. Il y a un autre article plus conséquent encore qui me tient à cœur: je sais qu'on a tâché de vous éviter autant que possible toute espèce d'ébranlement pour vos nerfs. De grâce, ne me donnez pas la douleur extrême d'avoir détraqué de nouveau votre santé, qui est encore si loin d'être bonne. De mon côté, je vous promets d'être sage; mais vous, pour l'amour de Dieu, prenez toutes les précautions nécessaires: vous me causerez une peine cuisante s'il vous arrive quelque chose. Comme vous êtes

une femme d'esprit, je m'adresse droit à vous à ce sujet, au lieu d'en écrire à vos entours, persuadé que vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir la raison de ce que je vous dis. Pour l'amour de Dieu, point d'imprudence, et ne vous fiez seulement pas trop à vos forces! Adieu, chère amie, je ne sais pas ce que j'aurais donné pour que le premier moment fût déjà passé, car, je l'avoue franchement, je le redoute. Que Dieu soit votre aide et votre soutien! Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. J'embrasse mille fois Marie.

94.

Peterswaldau, le 18 Juin 1813.

Chère bonne amie, le séjour à Opotschna m'a fait un véritable bien: il y avait bien longtemps que je n'avais joui de moments pareils; ils n'ont été que trop courts, mais espérons qu'avant de retourner en Russie, je pourrai jouir encore d'un bonheur pareil. Mille grâces pour votre lettre par De Preradovitch. Voici le livre dont je vous ai parlé; toutes les marques à l'encre ou les étoiles ne sont pas de moi: proprement, ce n'est que depuis la seconde partie de l'ouvrage que j'ai marqué au crayon ce qui m'en a plu. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Ne m'oubliez pas entièrement et dites vous qu'il est impossible de vous aimer plus que je le fais.

95.

Peterswaldau, le 22 Juin 1813.

Je profite du départ du Duc, qui a passé quelques jours avec nous, chère bonne amie, pour vous écrire ces lignes. J'ai été très content de revoir mon Oncle et bien enchanté de sa conversation: nos idées sur l'Allemagne se rapprochent beaucoup. Adieu, chère amie, pensez un peu à un frère qui vous aime de tout son cœur.

Embrassez la chère Marie de ma part.

Peterswaldau, le 20 Juillet 1813.

Je suis bien touché, chère amie, de tous les soins que vous avez employés pour la *cause commune*. Il me semble que ces soins ont produit leur effet, car tous les jours on devient plus guerrier, et j'ai le meilleur espoir que les choses iront comme elles doivent aller. Je ne puis assez vous remercier pour tout ce que vous avez déjà fait. Je regrette que vous ne m'avez rien dit encore sur Metternich et sur ce qui est nécessaire pour l'avoir tout à fait à nous; j'ai les fonds nécessaires: ainsi n'économisez pas. Je vous restitue les 1700 ducats, et je vous autorise à aller en avant avec cette tactique, la plus sûre de toutes, partout où besoin en sera. C'est Bartolomey qui vous porte et ma lettre et les ducats.

Je regrette beaucoup tout ce que vous m'avez marqué sur votre santé. Quel effet ont produit les eaux d'Egra? L'armistice finit le 10 nouveau style, et le 16 les hostilités vont commencer: ainsi arrangez les choses de manière à partir à temps d'Egra. Probablement vous passerez par Prague, et j'ai quelque lueur d'espoir de vous revoir, puisque, si les Autrichiens sont avec nous, comme je l'espère, une partie de notre armée va entrer en Bohême et moi avec. Ainsi c'est du 12 au 14 que j'espère vous voir et je n'ai pas besoin de vous dire l'impatience avec laquelle j'attends le moment de vous serrer dans mes bras. Le prince Paul m'embarrasse assez, car l'objection que vous lui avez faite à lui-même est exactement ce qui me gêne envers lui. C'est le Duc qui fait mon négociateur auprès de lui; nous espérons réussir à le faire aller en Angleterre. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Vous ne me dites rien sur l'arrivée de la Tante? La chose pour le Pasteur va être faite. Je vous embrasse mille fois.

Peterswaldau, le 27 Juillet/8 Août 1813.

Il y a quelques heures, chère amie, que j'ai reçu votre lettre de Frantzbrunn du 23 Juillet/4 Août, et, selon votre désir, je réexpédie

tout de suite le porteur. Hier soir en me couchant, j'ai reçu celles du 15 et du 17. Savez-vous bien que j'aurais droit de me fâcher? Est-il juste, est-il raisonnable de votre part de donner de pareilles explications à mon silence et sommes-nous sur un pied à faire des façons? Dès que je le peux, je vous écris; si je ne vous écris pas, c'est que certainement je ne le puis ou que je n'ai rien d'intéressant à vous mander. Qu'est-ce que c'est que ces expressions: „*ignorant* „*si mes lettres ne vous sont pas désagréables*“, ensuite: „*un silence* „*que je ne croyais pas avoir mérité et m'en inquiétant, vu votre* „*caractère!*“ Et cependant toutes les fois vous avez eu la preuve que ce n'est pas mon caractère qui a été en défaut, mais toujours vous qui m'avez accusé ou soupçonné à faux. N'aurais-je pas plutôt droit de faire quelques reproches non pas à votre caractère, mais à votre tête qui trotte si souvent?

Maintenant, après vous avoir sermonné un peu, je vous dirai, chère amie, que je ne vous en aime pas moins comme un fou, quoique vous êtes un peu folle quelquefois. C'est le 3/15 Août que j'arrive à Prague pour une entrevue avec l'Empereur, à laquelle lui-même m'a invité. Ainsi partez d'Egra à la réception de celle-ci, voyagez commodément et arrivez quelque part à la proximité de Prague, dans quelque château. Quant à moi, je reste quelques jours à Prague: ainsi il est impossible que vous me manquiez. Vous sentez bien que, pour le moment de mon arrivée, il n'y aura plus de français à Prague; ainsi pouvez-vous peut-être occuper votre maison, mais commencez d'abord par arriver à la proximité de Prague quelque part, et là nous nous aboucherons. Dites à Marie d'en faire autant. Comme entre la réception de cette lettre et mon arrivée il se passera fort peu de jours, je me réserve de vous parler sur le contenu de vos lettres de bouche, et attends ce moment avec une impatience que je ne puis vous rendre. En attendant, comptant sur votre amitié pour moi, je vous annonce la naissance d'un fils, que je recommande à un peu d'intérêt de votre part. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

98.

Ratiborschitz, le 2/14 Août 1813.

Chère bonne amie, à l'instant j'ai reçu votre aimable lettre du 1/13, et je réexpédie à l'instant le courrier avec mon *Ultimatum*. Vous avez très bien fait d'être venue à Prague dès que l'Empereur vous a invitée. Il ne faut pas que vous veniez à ma rencontre, parce qu'il y aura embarras avec l'Empereur pour le placement dans les équipages pour revenir. Il ne faut pas que vous descendiez au bas de l'escalier, car aucune Princesse d'Allemagne ne le fait pour personne: si vous me recevez en haut, vous aurez fait le *nec plus ultra* de ce qui s'observe dans pareil cas. Je ne peux vous rendre le bonheur que j'éprouve de l'idée de vous revoir. Embrassez Marie mille fois. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Remerciez de ma part bien sensiblement le général Koller pour tout ce que je lui dois de soins et de *bons offices*; j'en suis touché au delà de toute expression, et je ne l'oublierai jamais.

99.

Töplitz, le 23 Septembre/5 Octobre 1813.

Mille grâces, chère et bonne amie, pour vos aimables lettres, qui me font un plaisir chaque fois que je ne puis vous rendre. Mais, pour l'amour de Dieu et de toute l'amitié qui nous unit, ne vous dégoûtez pas de mon inexactitude à vous répondre et ne commettez pas l'injustice de juger de mon attachement pour vous d'après le nombre de lettres que je vous écris. Mais parole d'honneur, que je ne puis faire autrement: je mène une vie de chien et à peine je puis suffire à la besogne terrible que j'ai sur les bras.

Je n'ai rien contre votre voyage, hormis la course en Bavière, qui me paraît encore prématurée; pour Prague, je ne vois pas de grand inconvénient que vous y restiez. Grâce à Dieu, tout va bien chez nous, et si, contre toute attente, quelque chose de fâcheux devait subvenir, on aurait toujours le temps de vous avertir. Votre chiffre est très

bien, et je vous déclare propre à occuper une place dans les bureaux des affaires étrangères; je m'en servirai toutes les fois que je vous écrirai par voie peu sûre. Mettez-moi aux pieds de l'Impératrice et dites-lui combien je suis touché de ce qu'elle a voulu se souvenir de moi quelquefois. Je regrette que vous lui avez dit qu'elle ne me conviendra pas.

L'histoire de l'Archiduc Ferdinand a été jugée de même ici, et je la désapprouve beaucoup. Dites à l'Archiduc Charles que tous les jours je regrette de ne pas le voir à la tête de nos armées; j'ai plus d'une fois essayé de porter à cette mesure, mais toujours inutilement. Adieu, chère amie, pour la vie tout à vous de cœur et d'âme.

100.

Carlsrouhe, le 5 Décembre 1813.

Dès que j'avais appris qu'on vous avait envoyé une invitation d'ici, chère amie, j'ai bien pensé que cela vous causerait quelque embarras, mais le fait est que c'est un usage de politesse dans le midi de l'Allemagne, et qui n'engage à rien. Je crois donc que vous n'avez nul besoin de rien déranger à votre plan, d'autant plus que je puis être dans le cas de partir d'ici d'un moment à l'autre; je n'attends que ce que *Metternich me dira*: vous vous rappelez de l'expression. Adieu, chère amie, j'attends Schafhouse avec impatience. Pensez à un ami qui vous aime de cœur et d'âme et qui est tout à vous pour la vie.

Je baise les mains à la Tante par excellence.

101.

Freibourg, le 15 Décembre 1813.

Combien je suis touché, chère amie, de toute l'amitié que vous me témoignez en toute occasion! Vous connaissez trop la chaleur de la mienne pour que j'aie besoin de vous en parler, et j'aime mieux que ce soient les faits qui vous la prouvent que mes paroles. Je suis avec mes pensées auprès de vous, et cette époque me pèse au delà

de toute expression. Résignation et humilité devant Dieu, voici ce que je ne puis assez souvent vous recommander. De grâce, ne partez pas de Schafhouse sans que je vous voie. Je suis dans le cas de rester une dizaine de jours encore à Freiburg; dans ce moment, j'ai encore trop de besogne sur les bras pour pouvoir venir vous voir: mais sans faute dans quelques jours d'ici je vous arrive.

En attendant, je suis triste au possible. Metternich s'est conduit détestablement dans la question suisse, et j'en suis indigné. Il s'est compromis soi-même, son Empereur et moi avec: mais aussi le lui ai-je dit vertement et à qui veut l'entendre avec, car je ne puis être indifférent à la réputation de mon caractère, et cette conduite envers la Suisse l'entache. Je vous conterai tout cela en détail. Si vous êtes dans le cas de parler à des suisses, dites hautement que je suis complètement contre la violation de leur territoire et de leur neutralité et encore plus contre toute espèce de changement dans leur intérieur. Adieu, chère bonne amie, tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

LXXXI.

Le jour de Noël 1813.

Le jour où pour notre bonheur
Dieu pour nous daigna descendre,
On célèbre un second Sauveur,
Et c'est l'Empereur Alexandre.



Le Roi de Wurtemberg Guillaume 1^{er}.



1814.

LXXXII.

Stuttgart, le 16/4 Janvier 1814.

Je suis arrivée avant-hier ici et en repars ce matin. Le Roi a été très sensible à la commission amicale dont vous m'aviez chargée pour lui, cher et bon ami; ses bontés pour moi ont été soutenues, mais sa confiance a été plus grande, et il a eu hier avec moi une conversation dont je crois devoir vous rendre compte. En premier lieu, je dois vous dire qu'il est fort content et distingue de toute façon le comte Golovkine, qui me paraît faire très sagement et spirituellement. Le Roi m'a dit compter fermement sur ses bonnes intentions à son égard et n'avoir sous ce rapport d'autres inquiétudes que celles que lui cause l'éloignement de la Russie, par conséquent de votre protection efficace, du moment que le calme sera rétabli en Europe. Par contre, il est dans de vives inquiétudes et une grande indignation contre le cabinet autrichien, distinguant la personne de l'Empereur François, qu'il sait lui vouloir du bien, de celle de ses ministres, Stadion et Metternich, qui ont des griefs particuliers contre lui, ayant leurs terres dans ses états qu'il avait confisqués; en écoutant les deux parties, Sa Majesté se trouve être entièrement dans son tort par cette dernière, car il a pillé ces messieurs, leur prenant leurs vaches, leur napage, etc., objets qui servent sans pudeur à la Cour: le napage aux armes Stadion à la table, et dans les métairies on fait voir la vache Metternich, Stadion, etc.... Il craint que la Bavière et l'Autriche ne veuillent lui ôter de ses possessions et ne voit point les indemnités qui lui pourraient revenir, et se juge pourtant fort bien en se taxant d'être le bastion de l'Allemagne et le vrai antidote autrichien contre la trop grande prépondérance de la Bavière. Les détails qu'il

donne sur la conduite du cabinet autrichien, et qui doivent vous être connus, sont détestables, mais j'ai cru devoir lui remontrer qu'il ne fallait pas pour le bien de ses états se livrer à son humeur, que l'Autriche était son appui naturel et que, par politique, il devait faire tout au monde pour la gagner, afin d'avoir toujours un soutien et le seul possible. Il a senti cela et m'a dit que j'avais raison, me promettant de se modérer; dès le soir même, Vacquant, qui n'avait point paru encore, a été invité au cercle de famille, ce qui a fort étonné le monde. Le Roi est indigné et m'a cité des preuves du gouvernement arbitraire de M. de Stein, qui prétend lui commander comme au prince de la Lippe; il m'a dit avoir des *preuves irrécusables* que Stein était un chef du *Tugendbund*: j'ai bien regretté de n'avoir pu les voir et de n'avoir pu obtenir à ce sujet que les protestations répétées du Roi qu'il était positivement dedans. Après vous avoir rendu un compte sommaire de ce qui peut vous intéresser sous le rapport général, je vais y ajouter un épisode particulier. Parlant des frères de sa femme, le Roi m'a dit que le duc de Clarence était le plus désagréable de toute la famille, et il la connaît personnellement, qu'il avait vécu au moins vingt ans avec une comédienne Mme Gordon, dont il avait cinq ou six enfants et qu'il venait tout récemment de renvoyer.

Nous avons beaucoup causé, la tante et moi: elle est très sensible à votre amitié et vous écrit sur l'accusation que vous lui faites; si c'est du *Zass* pour vous, cela n'en est point pour elle, qui se donne la peine de m'entendre. Je vous l'ai dit, si je pouvais *vous* consacrer ma vie, je serais satisfaite, mais cela se peut-il et que puis-je faire de plus raisonnable que m'unir à un homme dont le caractère me convient? *) Il en sera au reste ce que la Providence voudra. Ma santé se ressent de Schafhouse, je ne suis pas bien et l'effet de Francfort sous ce rapport est détruit; les jours heureux passés ensemble n'étaient que trop courts pour me remettre du poids accablant que j'avais porté à cru pendant trois semaines; je vous en parle pour l'acquit de ma conscience. Dites à Michaud d'écrire

*) Le Prince Royal de Wurtemberg, futur époux de la Grande-Duchesse Catherine.

souvent. Adieu, cher ami, Dieu vous bénisse et vous conserve! Malgré le profond chagrin que j'éprouve de n'avoir point rencontré votre avis dans la dernière conversation à Schafhouse et l'examen rigoureux que j'ai fait de la chose, je trouve devoir rester muette et n'avoir point ce droit de trahir la confiance; mon but en m'instruisant ne peut être équivoque: vous servir, voilà mon objet constant; je n'ai pas le droit d'abuser de la bonne foi de personne. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

102.

Langres, le 17/29 Janvier 1814.

Mille grâces, chère amie, pour votre lettre de Schafhouse. Je suis vraiment au désespoir de ce que vous avez autant pensé à une chose qui n'en valait pas la peine, car persuadez-vous que cela ne sera jamais moi qui pourrai vous méconnaître. Nous voici à moitié chemin entre Bâle et Paris, et au beau milieu de cette France tant redoutée: au lieu de cela, c'est une France qui nous reçoit à bras ouverts et nous traite en amis.

Espoir et confiance entière en Dieu, et c'est Lui qui décidera de tout. Je vous envoie Menchikof; l'ayant chargé d'inspecter des compagnies d'artillerie stationnées à Cassel, je le charge aussi d'aller jusqu'à chez vous pour vous porter cette lettre. Mille choses au Duc de ma part. J'ai parlé à Lord Castlereagh sur votre voyage, et il a écrit pour qu'on vous envoie un *Quidam*.

Marquez-moi au juste quand vous comptez être à Amsterdam?

Adieu, chère amie, il est impossible de vous chérir plus tendrement que je le fais. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie.

LXXXIII.

Hanovre, le 29/17 Janvier 1814.

J'ai à vous rendre compte de mon séjour de Cassel et d'ici, cher ami, et de tous les compliments dont la famille Electorale m'a chargée pour vous. On a été extrêmement poli et aimable pour moi. J'ai tâché de faire votre commission de mon mieux, et l'Electeur ainsi

que le prince Electoral m'ont assuré que les dernières troupes marchaient dans le courant de la semaine; sans m'aviser de prononcer sur leur activité, je dois à la justice de dire que dans six semaines, armer, équiper et exercer douze mille hommes dans un pays dénué totalement de ressources et dans lequel le souverain se trouve parfaitement étranger, me semble être beaucoup. La ville neuve est très régulière; l'ancienne ressemble à toutes les villes d'Allemagne. Le château ayant en partie brûlé et le reste étant dévasté, personne n'y loge: en général, la maison n'est point encore montée. Weissenstein est beau, mais ce n'est point à comparer à notre Péterhof; il y a un vieux château dans le genre gothique qui est ce qu'il y a de plus joli.

En honneur de la justice, je dois plaider chez vous pour le Prince de Hesse, qui a perdu la jambe et qui est vraiment dans une situation pénible à tous égards. L'Electeur lui fait une pension de trois mille écus, et, avec les gages qu'il reçoit comme général major, voilà tout ce qu'il possède, ne recevant pas même la pension de deux mille roubles qu'ont tous les Princes au service de Russie. Il désire être actif, mais sent que son état et le peu de connaissance de la langue l'y rendent peu propres; voyez ce que vous pouvez pour lui.

Partant de Cassel, j'ai été passer un jour et demi à Göttingue, et c'est un des séjours les plus curieux que j'aie encore faits; la bibliothèque et les collections appartenant à l'Université sont très belles, mais la plus intéressante est celle des personnages que j'y ai vus et des discours que j'y ai entendus. Ailleurs qu'en Allemagne, un savant n'est important que sous le rapport de sa science: dans ce pays, par contre, il est le thermomètre de l'opinion publique. *La patrie*, voilà le troisième mot, et l'objet des méditations de toutes ces têtes, c'est l'établissement, l'organisation d'une *Allemagne*: mais aussi la clôture de toutes les discussions est *la nécessité* d'une constitution, d'un système de gouvernement *représentatif à l'instar de celui d'Angleterre*. J'ai écouté et me suis rabattue sur vos bonnes intentions et votre sagesse; il vous souviendra que, les dernières années de l'existence de l'Allemagne, à peu près tous les Princes avaient aboli les *Etats*: actuellement chacun les réclame, et d'après mon système, conforme à notre conversation durant la promenade sur la rive droite du Rhin au sujet d'un individu qui revient d'Angleterre. J'ai vu le fameux Charles Villers, traducteur

de Kant et que, sans manquer à la charité chrétienne, je taxe d'être un faux frère, d'après ses discours et les invectives hors de mesure qu'il m'a débitées sur les Français et qui sont, dit-on, parfait contraste avec sa conduite passée; Sartorius, professeur en statistique, homme d'esprit, Sturm, professeur d'histoire, Blumenbach, professeur d'histoire naturelle. Tous ces messieurs sont des doctes fameux par leurs écrits, de l'analyse desquels vous n'avez que faire: le seul vraiment *pour vous*, c'est le professeur Eichhorn, *orientaliste* fameux, vieillard pieux et d'une pureté douce, bienfaisante; il vous conviendrait, et, comme je l'ai beaucoup recherché, j'ai gagné ses bonnes grâces, ce qui m'a valu une récolte pour vous dont je vous ferai part si jamais j'ai le bonheur de vous revoir, époque que j'attends avec une violente impatience et que je vous supplie de ne pas différer sans vous embarrasser des distances, du lieu et des chemins. Le pays de Hanovre se distingue par l'air de prospérité qui y règne; toutes les barrières des ponts sur la route sont en fer, etc.... La ville est laide, il y a un grand jardin public nommé Herrenhausen qui est très beau; la chose la plus extraordinaire pour mes yeux c'est de voir des troupes anglaises et plusieurs coutumes de ce pays. Le Duc de Cambridge m'a fort bien reçue et me donne un grand dîner à quatre heures; ma sauvagerie s'en effarouche d'avance. Il est grand, assez fort et ressemble frappamment à toutes les guinées que j'ai vues, donc à son père, plus pâle, et trop pâle, que son frère que nous connaissons; il a bonne façon, parle beaucoup, très vite et très haut. Parfait, mais ce n'est pas mon homme! En russes, il y a quelques artilleurs ici et Mme Bennigsen qui sera une nouvelle connaissance à faire pour moi. Demain je pars pour arriver après-demain à Oldenbourg d'où je vous écrirai d'abord. Avant de finir, je dois vous faire part d'une circonstance intéressante; il est curieux de voir l'énorme quantité de chariots chargés de marchandises anglaises qui arrivent de Bremen et la joie qu'ils causent aux habitants. Les voyages ont un grand désagrément, c'est l'interruption des nouvelles de ceux qui nous intéressent: j'ignore où vous êtes ni ce qui arrive; trois semaines sont bientôt passées depuis que je ne vous ai vu, et c'est le terme que vous aviez fixé pour les décisions intéressantes. Dieu vous bénisse et vous conserve, cher ami! vous devez savoir que personne ne vous aime plus que moi.

LXXXIV.

Oldenbourg, le 2 Février/21 Janvier 1814.

Depuis hier au soir je suis ici, cher et bon ami: vous pourrez concevoir la peine que j'éprouve dans ce lieu dont j'ai si souvent entendu parler et que George désirait tant revoir; entrer dans la maison où il vit le jour m'a fendu le cœur, de plus cette habitation est dans un tel état qu'elle fait mal à voir. Le Duc est toujours le même pour moi et toujours parfait; je lui ai fait vos compliments, mais sans lui remettre encore votre lettre, cette question n'ayant certes pas été de saison. La ville est assez jolie; je suis dans une toute petite maison de marchand très propre, et, vu la taille des palais d'ici, toutes les personnes qui sont avec moi, à commencer même de la Druss, sont dans des maisons séparées. Bremen vous conviendrait, je crois: c'est une ville de négociants très peuplée et où il y a des maisons et des dames charmantes. J'y ai trouvé le comte Stroganoff *) et plusieurs régiments russes, entre autres mes amis les postillons de Twer, que je connais et avec lesquels nous avons eu grande joie à nous revoir; ils m'ont forcée à prendre leurs chevaux, et l'analogie particulière a eu lieu, que je suis entrée dans le pays d'Oldenbourg avec des cochers de Twer, et nommément un qui avait été dans ma maison.

Je dois à la vérité un panégyrique de Hanovre; vous ayant écrit avant dîner, je n'avais pas vu la société: elle est des plus aimables. Le Duc m'a donné un assez grand dîner et une soirée où toute la ville était invitée; il m'a présenté hommes et femmes, et il faut dire qu'il est maître passé dans l'art de faire les honneurs de sa maison. J'ai trouvé des femmes charmantes et des hommes très intéressants à écouter: c'est un des endroits de l'Allemagne que je connais qui, sous le rapport des *individus*, m'a le mieux convenu; la ville est affreuse. Plus je vois cette Allemagne et plus je me persuade de la vérité du principe adopté par l'Impératrice Catherine des gouverneurs généraux ayant un pouvoir très étendu, n'étant pas absolu comme celui des petits princes: ils avaient la faculté de vivifier des parties de

*) Le comte Paul Stroganoff († 1817).

l'Etat, et, avec un peu d'honneur, quel est l'homme qui ne donne tous ses soins à faire fleurir ce qui en quelque sorte est sa propriété? En Allemagne, nous voyons de petites villes, mais qui réunissent les mêmes objets, les mêmes ressources que chez nous les capitales seules ont en bon état, parce que chaque prince, bon ou mauvais, a pourtant été intéressé à pousser ce qui lui appartenait; il aurait fallu leur laisser ce pouvoir bienfaisant et leur lier assez les jambes pour les empêcher de courir à leur guise, sous les rapports où leur indépendance nuit à leur nationalité. Voilà une longue digression que je vous prie de me pardonner en faveur *de mes anciens droits*. *Memento Catherine*, cela veut dire: faites-moi guérir sans vous embarrasser des distances, etc.... Ici l'on ne sait rien de l'armée, c'est détestable. J'ai appris plusieurs choses en *rapport avec notre dernière conversation à Schafhouse*. Wardenbourg vous porte ces lignes; il m'a fallu aussi retrouver *ici* cet homme: enfin, la volonté de Dieu se fasse, en dépit de nous qui ne sommes que des aveugles! A Bremen, j'ai eu une très belle garde anglaise: il y a là deux régiments charmants; rien ne m'a paru plus extraordinaire qu'entendre des commandes en anglais. Parmi les musiciens, il y a des Ecossais des montagnes sans culottes, costume assez particulier; j'en ai eu un dans ma chambre. Mon beau-frère me charge de le mettre à vos pieds. Adieu, cher bon ami, portez-vous bien et continuez toujours à aimer celle qui vous chérit de tout son cœur.

LXXXV.

Oldenbourg, le 5/17 Février 1814.

Le manque d'occasion pour vous faire parvenir une lettre m'a empêchée de vous répondre sur-le-champ à la vôtre que le prince Menchikoff m'a remise; j'attendais d'un moment à l'autre son retour, l'ayant prié de prendre sa route par ici, mais, comme il ne vient pas encore, j'envoie à tout risque celle-ci au prince de Prusse à Francfort, qui vous la fera tenir comme il pourra. Il faut être aussi parfaitement bon que vous, cher ami, pour songer à moi au sein des grandes affaires dont vous seul êtes le pivot ou, pour ainsi dire, le

souffle bienfaisant. Ci-joint ma marcheroute: j'arrive le 5 Mars nv. st. à Amsterdam; j'ai intention d'écrire au comte Lieven, afin qu'il me trouve un quartier à Londres, etc.... Puissé-je être assez heureuse pour vous voir en Angleterre! *Espoir et confiance en Dieu!* comme vous dites. Il vous est réservé, en apôtre du vrai, de ramener aux strictes bornes du Christianisme une âme ardente et contrariée, j'ose dire, sans blesser par là la reconnaissance que je dois à la Providence pour les bienfaits multipliés que j'en ai reçus, dans ses élans les plus vertueux: depuis que je vous ai vu à Schafhouse, j'ai fait plus d'une réflexion et remis *par goût*, non par impossibilité du contraire, mon sort à Dieu. Le sentiment qui me guide est celui du désir le plus pur de me perfectionner moralement et de me rendre digne de ce que j'ai possédé, ainsi que de votre amitié; quant aux douceurs de la vie, il en sera comme il plaira au Ciel. Le Duc et moi avons des lettres pour vous toutes prêtes, mais qui ne peuvent être confiées au hasard; nous sommes d'accord sur la nécessité à moi personnelle et *assez* sur l'individualité, mais il a les mêmes idées *que vous* sur beaucoup de points. Je suis très reconnaissante du *Quidam* anglais que l'on veut m'envoyer; mon gouverneur blanc me quitte dans peu de jours. Je me fais une fête du voyage, mais je vous assure que l'espoir de vous revoir y entre pour beaucoup: c'est pour cela que je vous prie, malgré tous les arrangements déjà faits, si vous voulez de moi ailleurs, de ne vous arrêter à aucune considération. Je trouve le Duc bien quant à sa santé, mais fort préoccupé des affaires d'Allemagne et de Vienne en particulier, que je prends encore la liberté de vous recommander; les Français l'ont bien pillé. Oldenbourg est une assez jolie petite ville, qui jadis brillait par l'ordre et la propreté: à présent ce n'est plus qu'un souvenir; j'y mène presque la vie de Schafhouse. Hors l'affaire de Brunn, nous sommes dans la parfaite ignorance des nouvelles. Dieu vous conserve et vous bénisse, cher ami! Personne ne vous aime et ne vous chérit plus que celle qui est à vous de cœur et d'âme en vous embrassant mille et mille fois. Le Duc et Auguste sont à vos pieds.

LXXXVI.

26 Février 1814.

J'ai à vous demander pardon, cher ami, d'avoir engagé le prince Menchikoff à repasser par ici: c'était pour avoir une occasion sûre de vous écrire. Il me tarde de vous rendre compte de mes conversations avec le Duc au sujet de mon affaire. J'ai commencé par le narré de tous les partis qui se présentaient, finissant par l'Archiduc *) (il avait présumé que semblable chose n'avait pas manqué et m'avait questionnée le premier jour à ce sujet), lui disant que j'avais des conseils à lui demander, tant personnels, par l'affection que je lui portais, que par rapport à ses petits-fils, et que j'étais résolue à ne rien entreprendre sans son agrément. Ayant expliqué leur objet, il a été fort ému, me disant que, quand on mariait sa propre fille, on en éprouvait du regret par la conviction que les liens d'attachement s'affaiblissaient entre père et enfant, et qu'à plus forte raison ce serait le cas entre nous; je n'ai rien répondu d'après le principe qu'en matière semblable les paroles ne prouvent rien et qu'une conduite soutenue ramène des erreurs enfantées par une susceptibilité qui n'est que flatteuse. Il a passé au sort; j'ai nommé les hochets de mon imagination, les Pays-Bas; il s'est ému en changeant de visage: „Combien je serai charmé de vous avoir pour voisine“... et plusieurs fois il est revenu sur cela. D'après tout ce que j'ai vu et entendu, un sort à l'Archiduc aplanirait bien des difficultés; rappelez-vous que je vous l'avais prédit, il est trop prudent pour croire aux promesses et trop sage pour compter sur des châteaux en Espagne; *le beau idéal* en ménage lui semble possible dans le monde, mais rare, un bel établissement de poids pour le bien-être de la race. Vous me connaissez trop vraie pour croire que j'imagine avoir des droits à quoi que cela soit en ce genre, ni l'Archiduc à une indépendance quelconque: non, nos prétentions ne vont pas si loin. Pour l'âge, il n'est pas de votre opinion, il n'y trouve rien de trop; quant à la santé, il a entendu, comme vous,

*) L'Archiduc d'Autriche Charles.

parler de la cause des maux passés. Son avis sur le caractère public est très favorable, ayant les erreurs communes sur le privé, disant au reste ne s'être jamais assez intéressé à l'individu pour rechercher la vérité, hors dans les actions publiques, et étant assez juste pour trouver que tout ce qui tient à la personne ne peut être décidé que par moi, lui ne pouvant parler qu'en l'air, ne l'ayant jamais vu. Je ne suis pour rien dans la réponse que le Duc vous fait; il m'a consulté sur ce qu'il avait à dire et j'ai demandé à oser me taire. Vous voyez que j'ai tenu parole, soumettant chaque point froidement à la discussion, sans me permettre la moindre décision, mais où j'ai remporté par mes raisons une victoire complète est la nécessité où je suis pour *mon bonheur* de me remarier et le pénible de ma rentrée en Russie. Il m'avait proposé un achat territorial quelconque dans l'étranger pour me tirer d'un local qui me pèse sans m'offrir la moindre compensation; c'était un *faux-fuyant* au pied de la lettre: je ne le cite que comme preuve de votre erreur, sans vouloir par là lui faire tort dans votre esprit sur la délicatesse qui le ferait désirer vous voir consentir à tout; non, l'âge a ses droits. Il vous parle de moi sous le rapport de nos relations dans la famille; une assurance de votre part que je puis vous être bonne à quelque chose, ou un désir prononcé de me garder me ferait porter sans balancer le sacrifice de mes goûts, j'ose vous l'assurer, mais il n'est aussi que vous pour qui je le fasse, car mon beau-père (par amitié pour moi) sait qu'il ne peut m'avoir de l'une ou d'autre façon: ainsi il s'appesantit sur mon sort et n'est pas au clair avec ses idées sur celui de mes enfants, quant à la sûreté de leur fortune en Russie. Sur ce point, je lui ai assuré qu'elle est aussi bien établie que toute chose, dans un pays dont les lois ne sont pas maintenues par une constitution, et qu'en éloignant mes fils pendant quelques années du pays où ils appartenaient par naissance et sort, c'était à considérer comme une éducation faite dans l'étranger et point comme une expatriation. L'avis du Duc sur les autres alliances est conforme au mien; il les regarde comme péché moral et n'offrant aucune compensation individuelle, le Prince de Prusse excepté, dont le royaume est le seul avantage. En résumant tout ce que j'ai entendu il en naît plutôt une accession à mon désir qu'une répugnance: l'époque seule effraie, comme toute résolution précipitée, un homme aussi

méthodique que le Duc; je n'ai jamais songé à la fixer, à plus forte raison quand il s'agit encore de familiariser mon beau-père avec une idée qui ne peut au fond le charmer, sans que la raison lui donne des droits de la réprover: je l'ai donc laissée en suspens. Les événements ainsi que la Providence en décideront, et votre réponse ultérieure fixera mes déterminations sur la suite à donner à la chose entre l'Archiduc et moi par rapport à ma Mère.

Pardon de la longueur de cette lettre (je sens parfaitement l'ennui dont je sais vous être: à 26 ans, il semblerait qu'on devrait avoir fini d'occuper les autres de soi, mais il semble que ce n'est pas mon lot). J'espère que vous avez reçu mon épître envoyée à Francfort au Prince de Prusse. Je partirai, sauf obstacles imprévus, toujours le 1^{er} Mars; l'ignorance dans laquelle on est ici, vu la situation écartée, des nouvelles est très pénible. Peut-être êtes-vous à Paris: où que cela soit, Dieu vous bénisse et vous conserve! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; ne m'oubliez pas et faites-moi savoir si vous persistez toujours dans votre plan d'aller en Angleterre. A Vienne, on fait déjà des préparatifs pour votre réception; rappelez-vous que je ne connais pas d'obstacle, quand il s'agit de vous voir: ainsi pas de cas de conscience! A vous de cœur et d'âme.

LXXXVII.

Rotterdam, le 18/6 Mars 1814.

N'ayant pas voulu vous importuner trop souvent de mes lettres, j'ai attendu d'avoir été à la Haye pour vous faire mon rapport de ce que j'ai vu dans ce pays et rappeler à votre souvenir une sœur qui vous chérit bien tendrement. Je n'ai pas vu l'Angleterre, mais, hors ce pays, je crois, mon cher ami, que la Hollande est celui qui vous plairait le plus, étant le triomphe de l'intelligence et de l'industrie humaine. Un pont rompu m'a donné occasion de voir l'intérieur des terres et le travail étonnant que ce vol à la mer a coûté; j'ai passé sur les digues là où les grandes voitures ne vont pas ordinairement. L'industrie est poussée au plus haut point: tout est soigné et on croit voyager par un jardin. Si vous voulez vous former de bons bourgmestres

et des maîtres de police, il faut les envoyer en Hollande. Pétersbourg est sale en comparaison d'Almeloo, une des petites villes, mais qui m'a enchantée: rien de joli comme les villages, les villes; on peut se mirer dans les vitres et aller dans les rues en souliers de bal. Les maisons à l'extérieur sont très uniformes et n'offrent aucune étude à l'architecte; leur beau côté est la propreté. Connaissant vos goûts, je vous pronostique des jouissances sous le rapport de la tenue et du soin que vous trouverez en tout; les belles avenues, allées, les jardins réguliers que nous autres gens de l'ancienne roche nous aimons tant, sont les objets qu'on voit ici constamment: des maisons de campagne à chaque pas, ornées de belles grilles en fer. Bref, mon cher, ce pourquoi Alissoff de Twer a dû aller si souvent aux arrêts est à l'ordre du jour céans, et je me promets dans mon chez moi des servantes hollandaises. Les canaux sont superbes. Amsterdam, la première ville proprement de commerce que j'ai vue, est une des belles situations possibles. La Haye est plus analogue à ce que nous connaissons et frappe par le grand vide: la population de cette jolie ville a extrêmement diminué par le malheur du temps où tous les capitaux ont été tiercés. On se plaint ici comme partout du joug français: la stagnation du commerce a dû naturellement faire souffrir un peuple dont il est l'âme. La nation aime aussi peu la grande puissance et le protecteur que tous ceux qu'il a couverts de ses ailes bienfaisantes; elle semble avoir un bon pli et un bon esprit, mais, comme voisine, elle craint encore quelque irruption de ce Vésuve. Tout le monde est fort occupé de la nouvelle constitution qui va être promulguée à la fin du mois; elle sera aussi rapprochée de l'ancien ordre des choses que possible et calquée en partie sur l'anglaise: les Etats provinciaux subsisteront et des Etats généraux qui se rassembleront toutes les années et dans les cas où le Prince les convoquera. Le Prince souverain a, dit-on, trop peu de pouvoir: il doit avoir manqué lui-même le moment où, sans être absolu, il devait être le maître, tandis qu'à présent il est entravé; le droit de paix ou de guerre lui appartient toutefois. Je n'ai pas lu encore la constitution: ce que j'en dis là est de l'avoir ouï par différents individus; on craint le retour de l'ancien esprit de parti, chaque province, même les villes ayant eu des privilèges particuliers. Je trouve le Prince fort bien et suis étonnée qu'il n'ait pas

plus de réputation dans le monde; vous l'avez vu à Breslau, ainsi je termine sa description. Le Prince Héritaire est charmant; on en dit mille biens et il en a toute la mine, je garantis qu'il vous plairait: c'est parfait extérieurement et intérieurement. La mère est le Roi de Prusse en habit de femme, bien bonne et toute simple: en général, c'est le cachet de la maison qui n'est point encore montée en Cour faute de local, mais où on est bien et *bourgeoisement*. La Princesse Mère a beaucoup d'esprit et grand air; pour moi, elle a été parfaite, ainsi qu'eux tous. Ou je me trompe fort ou vous vous plairiez céans; rappelez-vous que je ne vous ai point prédit la même chose pour Vienne.

Je n'ai pas eu le temps de faire des connaissances très particulières, mais, autant que j'ai pu juger, il y a des gens très comme il faut et instruits; on a extrêmement le goût des sciences et de l'étude, surtout de tout ce qui tient à l'histoire naturelle. En ce genre et en tableaux nationaux et espagnols, j'ai vu des choses superbes; rien, à mon sens, n'élève plus l'âme vers Dieu que l'examen de tout ce qui tient à ses œuvres. Peut-être n'avez-vous jamais considéré un objet semblable sous un pareil rapport? La diversité des oiseaux, des coquillages est si énorme qu'on reste stupéfait d'admiration pour l'auteur de ces merveilles et pénétré du sentiment de son néant.

Pierre I^{er}, en choisissant la Hollande pour la norme de la Russie à régénérer, a donné encore une preuve de son vaste génie. Sans comparaison avec l'Allemagne, c'est le pays d'où nous pouvons tirer le plus de bonnes inventions applicables à notre local et à l'esprit de nos gens: en envoyant ici des jeunes gens étudier tant la partie hydraulique que l'arrangement intérieur sous le point de vue des dessèchements, etc., ce serait, je pense, fort utile; je crois que vous serez frappé comme moi, en voyant ce pays, du profit que nous en pourrions tirer et que l'ancêtre a si bien senti à Saardam. J'ai vu le petit étui de son grand génie, c'est un joli endroit très peuplé et très commerçant, mais l'endroit par excellence pour vous et pour Maître Araktchéeff, c'est le village de Brook: les paysans y ont des maisons si délicieuses que j'y voudrais passer ma vie; veuillez de ma part lui recommander un voyage dans la belle saison en Hollande; en hiver je ne le conseille à personne, car il y fait horriblement froid dans les maisons. Vous seriez enthousiasmé, mon cher, et d'autant plus

que les gens semblent avoir une grande bonhomie: mais au reste, quand on a un frère dont Dieu a béni les armes depuis Moscou jusqu'à Paris, on trouve de la bienveillance partout, chacun lui ayant des obligations; on vous porte dans ce pays le sentiment que j'aime, celui de la gratitude et de la confiance. On m'a fort bien reçue, je n'ai qu'à me louer de tous; pour m'escorter j'ai un chambellan Baron d'Ablaing qui est un homme très comme il faut. Si ma description de la Hollande est si peu analogue à celles qu'on connaît, ne vous en étonnez pas et ne l'attribuez pas seulement à mon optique: non! Le défaut de ce pays est que tout, même les sciences, ne s'y traitent que dans la langue originelle, qui n'est point connue; donc, les traducteurs manquant, les belles choses restent enfouies. Je vous l'ai déjà dit, pour l'histoire naturelle, je n'ai pas vu des objets aussi intéressants et des gens qui ont tant l'amour de l'étude avec beaucoup de modestie. Encore quelque chose pour vous, c'est les maisons de négociants: j'ai été dans beaucoup pour y voir des tableaux, etc., et j'en suis revenue émerveillée, ainsi que des aimables femmes qu'on y rencontre et qui vous reçoivent avec une bienveillance charmante. Pensez à moi si vous venez ici et qu'on vous laisse un peu de liberté.

Dans ce moment, la Hollande ressemble à une colonie de l'Angleterre: le mariage *) avec la Princesse Charlotte et les subsides en tout genre que ce pays leur fournit leur faisant plaisir, l'anglomanie est à l'ordre du jour. Sans doute cette alliance est extrêmement avantageuse pour la Hollande, mais elle ne l'est pas moins pour l'Angleterre, car c'est une superbe province et un pied ferme sur le continent. Le budget de cette année pour ce pays est de *dix millions de ducats*, sans l'entretien des digues, que chaque particulier doit soigner, n'y ayant pas de direction générale pour cet objet; c'est beaucoup: étant épuisés comme ils le sont, les impôts sont très forts et les capitaux, manque de commerce, sont peu considérables. On désire bien que vous nommiez une créature quelconque pour renouer les relations avec cette puissance, d'autant plus que vos alliés l'ont fait. J'ai

*) Du Prince Héritaire d'Orange-Nassau. On sait que ce mariage ne se fit pas (v. p. 233) et que le futur Roi de Hollande Guillaume II épousa la Grande-Duchesse Anne Pavlowna.

trouvé à la Haye le Duc de Clarence; pour le coup, mon cher, si vous le voyez une heure, vous ne m'en parlerez plus: c'est une *guinée* aussi pour le visage, mais moins bien que son frère, un marin tout cru, qui dit des choses à tomber de rire et maintes balourdises sans manquer toutefois d'esprit. Quoiqu'à une honnête *distance*, il a tourné autour du pot: je n'ai pas fait semblant d'entendre et l'ai confondu, je crois, par mon air naturel. Ses idées sont le Hanovre qui, comme vous savez, est un fief masculin; il m'assomme de politesses et veut faire les arrangements pour mon embarcation et me suit immédiatement en Angleterre. Je m'en amuse, ainsi ne craignez point l'embrasement de Troyes: le sien ne sera qu'un feu de paille; la créature est déplaisante au possible. Lieven m'écrit que le Prince Régent, sans être prévenu de mon arrivée si prochaine, m'envoie une frégate et un cutter, mais il paraît ignorer mon désir d'avoir quelqu'un, car personne n'est encore arrivé: au reste, il s'est expliqué infiniment gracieusement à mon égard et son frère me chante une musique qui m'incommode; il parle aussi de vous et m'a chargé des plus belles choses du monde. Vous voir à Londres me plairait plus que tout le reste; puissé-je avoir ce bonheur! Je crains que vous n'ayez des chagrins, d'après les bruits qui courent; Metternich fait des siennes: un coquin naturel!

L'Impératrice d'Autriche me charge de vous faire quantité de compliments, et cela très instamment. Je suis de plus chargée d'une prière, il serait heureux que vous puissiez l'exaucer: un M. de Capelle, frère de votre général Thoël, est détenu comme prisonnier de guerre à Paris; *si* on le délivre, les parents seraient fort heureux que vous voulussiez permettre qu'il revienne céans, le *si* est la chose la plus difficile; enfin comme Dieu voudra! Vous avez envie, je crois, de me dire que vous désiriez que Dieu veuille me faire taire: j'ai fini, en vous faisant mes excuses de ma longue épître et vous annonçant que je crois m'embarquer demain. Ne m'oubliez pas, ne vous déshabitez pas de votre ancienne amie qui vous embrasse et vous aime de tout son cœur.

Ci-joint une lettre pour M. de Laharpe qui m'a été envoyée de Suisse: je vous félicite du bonheur dont vous jouissez, l'ayant auprès de vous; veuillez lui parler de mon désir de faire connaissance particulière avec lui.

J'ai vu à la Haye le neveu de la Tante, le Prince Héréditaire de Nassau que vous vouliez me faire épouser à toute force, malgré sa femme. C'est un joli jeune homme, quoique pouvant être mon fils pour l'âge et la figure.

LXXXVIII.

Rotterdam, le 25/13 Mars 1814.

Je vous annonce enfin mon départ, cher et excellent ami; malgré la plus belle résistance, je pars demain, ayant à mon bord le grand amiral d'Angleterre, duc de Clarence, qui, en cette qualité et par respect pour l'Empereur de Russie dont j'ai l'honneur d'être la sœur, d'après les ordres du Régent (à ce qu'il dit), doit m'escorter et répondre de ma personne. J'ai dit non et que j'attendrai; hélas! depuis huit jours je suis à soupirer après un maudit cutter qui devait arriver pour ma suite et sur lequel je voulais me mettre pour éviter l'Altesse Royale: non, il n'arrivera plus, et au lieu de lui se trouvent à ma disposition, hors la frégate, encore deux vaisseaux de transport. Me voilà donc obligée de profiter de cette extrême politesse, qui justifie bien le proverbe que l'excès partout est nuisible. Je vous annonce cette mésaventure et suis sûre que le monde, par vous, en conclura mille choses; pour ma part, je suis furieuse et pourtant obligée de remercier, voilà le train des choses de ce monde: l'apparence est souvent bien loin de la vérité! Lieven m'a demandé si je voulais garder l'incognito: j'ai dit oui, si lui n'avait pas de bonnes raisons à m'objecter; je le préfère pour éviter les cérémonies, j'ignore encore ce qu'il aura décidé de moi. Le peu que je sais des événements du grand monde me prouve que *le beau Sindor* fait toujours des siennes, ce qui noircira, je pense, de plus en plus les habits de *l'innocence* à vos yeux. Dieu vous conserve et vous accorde félicité! Pour moi-même, je ne forme plus de vœux et me sou mets au Créateur avec pleine confiance: seulement je sais pour sûr que je ne deviendrai pas Mme Clarence. Je vous embrasse et vous chéris de tout mon cœur.

LXXXIX.

*Londres, le 1^{er} Avril/20 Mars 1814 *).*

Me voici, depuis hier à quatre heures après midi, dans cette cité fameuse, et ma première occupation est de parler au meilleur des amis, à celui que je chéris au delà de tout. Par ma dernière de Rotterdam, vous aurez vu que, malgré ma résistance, j'ai dû partir à bord de la frégate *le Jason* avec le duc de Clarence, lequel a été et continue à être d'une politesse même embarrassante, se chargeant des plus petits détails concernant mon voyage: il est assommant à force de soins. La traversée a été très heureuse, le capitaine King ayant été infiniment obligeant: je ne sais si c'est trop demander en vous priant de dire un mot d'honnêteté aux Anglais à ce sujet; le duc de Clarence m'a priée de vous présenter ses respects. J'ai été malade de la mer, mais mon accès m'a manqué, ce qui est assez extraordinaire et la première fois depuis un an. Le vent m'ayant empêché de monter jusqu'à Grevesend, j'ai débarqué à Scheerness, où se trouve une partie de votre flotte. On m'a reçue avec tous les honneurs royaux malgré mes protestations: on semble avoir à cœur de plaire à l'Empereur de Russie, et le sentiment qu'on lui porte vient du cœur, pas du calcul! Vous savez que cela se sent mieux que cela ne s'exprime, et j'ai des jouissances infinies de voir que même le peuple nomme l'Empereur de Russie avec l'enthousiasme qui lui convient. Lieven est venu me trouver, ainsi que sa femme, à Scheerness et m'a rendu compte de la bonté avec laquelle vous avez daigné me recommander à lui: recevez-en mes remerciements, cher et bon ami; toutes les attentions délicates sont de votre ressort. Je suis seulement bien fâchée d'avoir contrevenu sans le vouloir à vos ordres en passant sur un bâtiment anglais: je n'avais aucune nouvelle du nôtre; Lieven vous explique le reste. Le Prince Régent m'a envoyé ses carrosses, chevaux et des escortes de cavalerie à chaque station, malgré les protestations de la comtesse Romanoff; de plus il a placé près de moi un de ses favoris, le général Turner, qui frise les cinquante ans et a l'air fort sévère. Le bâtiment de transport chargé de mes effets n'étant pas

*) V. p. 225 l'Extrait des Mémoires de la Princesse Lieven.

encore arrivé, je n'ai pas pu aller, comme j'y étais invitée, leur tirer ma révérence; s'il arrive, ce sera aujourd'hui, et ce matin le Régent viendra chez moi: ainsi je vous écrirai leur description à tous par le premier courrier. La campagne m'enchanté: c'est un jardin continu; les habitations ont un air aisé, propre et agréable, qui charme la vue, et ce n'est point exagéré, ce qu'on voit sur les estampes, mais au contraire parfaitement exact.

Londres ne me frappe point, hors le pont de Westminster, qui est superbe. J'ai un hôtel garni, le plus beau de la ville, où nous sommes très bien. Je ne puis vous rien dire dans *votre genre*, sinon que l'air de bien-être vous frapperait en tout et pour tout, ainsi que de certains arrangements de commodité dans les maisons, dont on n'a pas d'idée; ce n'est point du tout A beau mentir qui vient de loin, et la réalité surpasse l'attente. J'ai trouvé les Lieven parfaitement tels que je les avais laissés. Le mari semble être fort bien vu; il me dit qu'on veut bien faire pour moi, afin de prouver le respect qu'on vous porte, même l'opposition; je bats en retraite tant que je puis, réclamant la permission de tout voir en fait d'objets intéressants et de vivre le plus tranquillement possible. Je pense beaucoup à vous, comme de raison, et fais des vœux pour que les malveillants ne vous entravent point. Ma santé est de même, et l'accès est revenu son train ordinaire. Adieu, cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur et vous prie de ne pas m'oublier.

XC.

Londres, le 23 Mars/4 Avril 1814.

Ne me lisez qu'à votre plus grand loisir, mon bon ami, car ce n'est qu'une description de ce lieu que contiendra ma lettre; je la commencerai pourtant par les deux objets qui peuvent le plus intéresser votre cœur. Le public et l'opinion publique vous jugent dans ce pays, vous apprécient d'une manière qui vous procurerait les plus douces jouissances; bien des fois dans la rue j'entends dire: „Laissez-moi voir la sœur de l'Empereur Alexandre, le libérateur du monde“. On vous comprend ici, et, que le sort vous favorise ou non, la nation sait vous séparer des succès en vous attribuant le motif le plus noble;

non! ce n'est faire tort à personne que de dire que c'est en Angleterre que vous êtes le plus estimé: ne repoussez point ceci, cher ami, considérez-le comme la juste récompense de vos peines et non une vanité mondaine. Pour ma part, je vous dois la réception la plus flatteuse: je ne la dois point à l'Empereur de Russie, mais à Alexandre, à l'homme que je chéris et duquel je me fais gloire de tout temps. Le second objet digne de vous est Mme Moreau; j'avais l'imagination montée en sa faveur, eh bien! elle a surpassé mon attente: la figure la plus intéressante avec l'expression du plus profond malheur, jolie, gracieuse, spirituelle, simple de manières et aimable au possible, c'est assurément une des femmes les plus distinguées que j'ai vue. Elle m'a chargée de la mettre à vos pieds, vous portant le juste tribut de reconnaissance qu'elle vous doit. Sa petite est délicieuse, vous auriez du plaisir à les voir, pour moi elles m'ont captivée tout à fait; sa santé étant délicate à cause de sa poitrine, je l'ai engagée à attendre votre retour en Russie pour s'y rendre, car elle y serait à présent bien abandonnée et elle est trop timide pour faire vite connaissance. Le bruit avait couru que sa fille serait faite demoiselle d'honneur; elle ne m'en a point parlé, mais je sais qu'il lui est parvenu et qu'elle en a été flattée comme d'un point d'appui pour sa fille: si vous pouvez, faites-le, elle mérite tous égards. A présent que j'en viens à la description de la famille Royale et de ce que je vois, il me faut comme préambule vous dire que rien n'est plus fautif que les tableaux qu'on fait communément de l'Angleterre: sans prétendre à plus de précision, je vais vous peindre les points d'erreur les plus saillants. Londres, qui passe pour être une laide ville, est tout le contraire: les rues sont larges et droites, peu de grands palais, il est vrai, mais aussi pas de lacunes et point de contrastes frappants dans les bâtiments; une activité d'industrie et de commerce surprenante: la Cité, partie de la ville que n'habite pas du tout le beau monde, est celle que je préfère, par la faute de monde et de voitures en tout genre qui remplissent les rues un jour ordinaire comme chez nous le sont celles où passe la promenade du 1^{er} de Mai. Le Régent, si beau, est un homme usé visiblement par la débauche et plutôt dégoûtant: ses manières réputées de Lovelace sont un composé de prétentions que l'habitude de la mauvaise compagnie lui fait souvent changer contre celles d'un vilain

libertin. Son amabilité tant vantée est le ton le plus licencieux, je dirai même ordurier, que j'ai de ma vie ouï; vous savez que je suis loin d'être peccque ou prude, mais je vous jure qu'avec lui et ses frères il m'est souvent arrivé non seulement de me roidir sur mes grands chevaux, mais de ne savoir que faire de mes yeux ni de mes oreilles: une façon sans pudeur de regarder là où jamais les yeux ne vont, qu'il faut être je ne sais comment fait pour soutenir. Marie *) mourrait ici. Le Régent m'a chanté merveille sur vous et m'a chargé de mille choses pour vous; rien de vain comme lui: il se délecte de vos cordons, de diamants, de sa belle vaisselle, de son bon cuisinier, comme un enfant ou un parvenu; je vous jure que je ne suis ni sévère ni que j'exagère, tout ceci est bien au-dessous encore de la réalité, et je me fais fort de vous le prouver par des faits. La Reine, réputée aigre, a été délicieuse pour moi; les princesses Elisabeth et Marie, passant pour des statues, ne le sont nullement: la dernière surtout serait bien partout. Le public, cité pour sa froideur, grâce à vous est tellement accueillant que c'est moi qui bats en retraite. La Princesse Charlotte, que j'ai à dessein gardée pour la fin comme la plus intéressante, considérée généralement comme un enfant, est bien loin de l'être: elle est plus petite un peu que moi, forte surtout trop par les hanches, blanche, fraîche, appétissante au possible, beaux bras, jolis pieds, grands yeux bleu clair spirituels, quoique parfois le regard fixe de la maison de Brunswick, blonde, beau nez, délicieuse bouche et belles dents, quelques petites marques de petite vérole, mais à peine visibles, beaucoup d'esprit et de positif dans le caractère, semblant avoir une volonté de bronze dans les moindres choses, un raisonnement à plomb, des manières tellement extraordinaires qu'elles ôtent d'étonnement la respiration, je n'exagère point, je vous le proteste; elle va à chaque homme, jeune ou vieux c'est égal, ou, pour mieux dire, les derniers ont la préférence, et lui prend la main qu'elle secoue de toutes ses forces, et elle en paraît avoir beaucoup; elle fait en marchant des sauts et des enjambées à ne pas savoir où regarder, ses habits étant collés sur elle et ne lui descendant pas au gras de jambe, de façon qu'au moindre mouvement ils menacent de faire paraître le genou. Elle

*) La Grande-Duchesse Marie Pavlowna, Duchesse de Weimar.

a l'air d'un garçon ou, pour mieux dire, d'un polisson habillé en fille; je vous jure que je suis au-dessous de la vérité, bien loin d'outrer: elle est séduisante, et c'est un crime de lui avoir laissé contracter des habitudes semblables. Son grand désir est d'avoir le cordon de Ste-Catherine; n'allez pas pour cela lui croire un manque d'esprit: non, c'est vanité! Vous la flattez singulièrement: je n'en ai pas écrit à ma Mère, aimant à commencer par vous; elle en parle à qui veut.

On m'appelle. Adieu, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

XCI.

Londres, le 8 Avril/27 Mars 1814.

Que je vous félicite, mon cher et bon ami, de la protection manifeste que le Ciel vous a accordée par la prise de Paris et la victoire qui l'a précédée et où vous avez couru les plus grands dangers. L'imagination a peine à se faire à l'idée que les Russes soient à Paris, mais aussi est-ce une juste récompense de la Providence pour votre foi, votre persévérance et les maux, les contrariétés que vous avez éprouvés: peut-être êtes-vous le premier exemple d'un prince n'ayant à cœur que le bonheur de l'humanité, qu'on entrave dans ses projets dénués de toute ambition mondaine; je sais ce que vous avez souffert, mais aussi je jouis, et je voudrais que vous le puissiez à ma place, de l'enthousiasme raisonné que vous produisez dans ce pays. J'ai appris la nouvelle chez la Princesse Charlotte; en rentrant, j'ai trouvé un député du ministère avec les détails reçus: le premier mot qu'il m'a dit était un éloge de vous. Le lendemain, j'ai été voir la Banque: le peuple s'est attroupé en foule innombrable et s'est mis à crier des hurras, à battre des mains, tout cela pour l'Empereur Alexandre. Etre votre *sœur* est le meilleur passeport ici, tout le monde vous sourit. Depuis le quatre, il n'y a aucune nouvelle: je compte, plus tard, sur le souvenir de Michaud *) et de Maître Araktchéeff. La pauvre Mme Moreau est au désespoir de la mort de Rapatel **), qui

*) Le général aide de camp Michaud de Beuretour.

**) Aide de camp de Moreau.

était un ami de vingt ans; sa santé est bien délicate, je l'ai vue hier: elle m'a chargée de la mettre à vos pieds. Hier pour la première fois j'ai été à la messe: j'avais besoin de remercier Dieu dans son temple pour vous avoir conservé; il m'en a cruellement coûté de ne plus entendre le nom de George, mais enfin c'était devoir. Il me faut vous rendre compte de Clarence; deux fois il a été chez Gagarine lui faire confidence de ses vues et désirs. Celui-ci l'a éconduit la première fois le plus poliment du monde en lui disant que ce n'était pas ses affaires; à la seconde fois, il lui a dit que je ne pensais pas me marier et qu'il lui conseillait de renoncer à cette idée: j'espère donc que me voilà quitte; je le bats aussi froid que je puis, car son assiduité m'assomme. Pour vous parler d'objets plus intéressants, je vous dirai que j'ai vu l'arsenal de la Tour qui est magnifique; il y a au moins cent mille fusils dans une seule des salles: depuis sept ans, la Grande-Bretagne en a envoyé cinq millions sur le continent. J'ai vu aussi la Banque, et, grâce à l'honneur de vous appartenir et à la prise de Paris, dans des détails dans lesquels personne, hors les directeurs, ne pénétra jamais. Ils m'ont fait voir la machine pour faire leurs assignats, qui est infiniment simple et ingénieuse, et leur trésor, la chose du monde la plus frappante: ce sont de grandes salles remplies au pied de la lettre de lingots d'or et d'argent et de sacs monnayés; encore ils en ont, disent-ils, bien davantage dans les caves: pourtant en circulation on ne voit plus de monnaies, crainte d'exportation dans l'étranger. En général, il est extraordinaire de voir l'énorme quantité d'argenterie dans toutes les boutiques d'orfèvre, et il y a peu de rues où il n'y en ait par dizaines. La cherté, le luxe sont au comble, c'est effrayant quelles fortunes il faut pour vivre dans ce pays; autant il est curieux à voir et à étudier pendant quelque temps, aussi peu il me tenterait pour y vivre, l'égoïsme étant une qualité si prédominante des habitants. De plus leur ignorance sur tout ce qui n'est pas eux et leurs colonies est incroyable; ils croient le continent parfaitement dans la barbarie, à ce qu'il semble. J'ai dû passer par un grand dîner chez Lord Liverpool, où j'ai vu la fleur des dames anglaises, mais dont je ne suis pas émerveillée, surtout après les dames de Vienne; leurs mises sont incroyables. J'ai consulté un médecin que Creighton m'avait recommandé, qui, en digne anglais, veut me faire avaler une solution

d'argent; il me dit des choses singulières sur ma petite santé, le tout m'ennuie. Voilà une longue épître à laquelle je n'ajoute que la prière de ne point la lire, si vous n'avez pas beaucoup de loisir. On vous attend en Angleterre. Je le désire que vous arriviez et vous supplie, si telle est votre intention, encore de me faire avertir du moment: cela seul pourrait changer mes idées de revenir en Bohême à la fin de Juin. Adieu, cher ami, vous savez d'ancienne date l'inviolable attachement que je vous porte et avec lequel je suis toute à vous.

XCII.

Londres, le 11 Avril/30 Mars 1814.

Encore une lettre de moi! Recevez mes félicitations, cher ami, de la grande nouvelle de l'abdication de Napoléon; l'imagination a peine à s'y faire, et jamais assurément transition ne fut plus subite que celle de la plus affreuse et sanglante guerre à la paix la plus parfaite. La joie ici ressemble au délire, et votre nom est béni comme il doit l'être; l'illumination de la ville dure trois jours: je ferai la mienne personnelle si je vous vois arriver en cette ville, et vous demande d'avance vos ordres. Probablement vous débarquerez à Douvres: est-ce que j'ose y venir très lestement à votre rencontre, ou ordonnez-vous que je vous attende de pied ferme, ce qui me serait pourtant un chagrin, je l'avoue? Si on vous loge au château et que vous l'acceptiez, nous serons séparés et vous peu à votre aise; si vous préférez la liberté, je vous offre mon hôtel, où je ne vous traiterai pas aussi mal qu'à Schafhouse: vous y serez et les vôtres fort bien, et moi aussi, d'ailleurs la situation offre mille avantages. Mme Moreau m'a parlé de ses affaires; vous vous rappellerez que, lors de l'entrée au service du général, je crois, ses biens à elle furent mis sous séquestre. Par une délicatesse bien digne d'elle, son intention n'est point d'en demander la levée aux Bourbons, puisqu'elle dit que son mari ne les a pas servis: elle vous la demande donc à vous et vous prie d'en dire un mot au gouvernement provisoire. Croyant avec raison devoir à la mémoire du général toute réparation d'honneur, elle veut écrire à un des sénateurs, son ami particulier, un mémoire en forme de lettre

expliquant les vraies intentions de son époux en servant contre ses concitoyens; je crois qu'elle en demandera l'impression. Plus vous la connaîtrez et plus elle vous charmera: jamais je n'ai vu une plus aimable femme. Pour changer de matière, Lieven vous écrit au sujet des conversations qu'il a eues avec le Régent et le duc de Clarence; je n'y ajouterai rien, sinon que vous seriez parfaitement de mon avis si vous voyiez Son Altesse Royale: il m'obsède, je vous envoie notre caricature. J'ai été voir les docks, qui sont des établissements superbes. Imaginez un peu la richesse de ce pays: la valeur des travaux publics entrepris par des particuliers, sans la moindre coopération du gouvernement, pour cette année-ci monte à *trente millions de livres sterling*; l'échelle à laquelle tout se mesure est énorme, et, quand on voit l'Angleterre, on conçoit bien où sont restés tous les trésors métalliques de ce pauvre continent. Adieu, cher ami, vous plus aimer que je ne le fais est chose impossible, conservez-moi un peu d'amitié et croyez-moi toute à vous pour la vie.

Lieven me dit que sa lettre n'est pas de nature à aller autrement que par courrier: ainsi je vous envoie celle-ci seulement à cause des désirs de Mme Moreau, me référant à l'épître du comte quand elle vous parviendra.

XCIII.

Londres, le 15/3 Avril 1814.

Je vous envoie ci-joint les deux lettres de Mme Moreau dont ma dernière faisait mention; elle m'a demandé de vous les faire tenir ouvertes. Pardon de vous écrire si souvent, cher ami, je trouve cela d'une grande jouissance pour moi. Veuillez me faire savoir par Michaud ou quelque autre si vous persistez dans l'idée de venir ici; au cas que vous ne le puissiez pas, je vous demande de m'indiquer un lieu où je pourrai vous voir, car, si je manque cette occasion, probablement nous serons séparés pour longtemps. Je vous attendrai, si vous voulez passer dans ce pays; sans quoi je vous prie de donner un ordre pour que je puisse avoir un vaisseau russe pour traverser de Douvres à Calais et me rendre en Bohême. Il y a une pétition d'une multitude

que je suis chargée de vous transmettre, ce que je fais avec grand plaisir, celle d'honorer le public en vous faisant peindre par Gérard à Paris; vraiment vous le devez, car vous êtes pourtant un être dont on a envie d'avoir la figure devant les yeux, comme celle d'un bon ange: soyez bon, un seul, qui sera copié et qui satisfera tout le monde. Adieu, le meilleur des frères, portez-vous bien et aimez toujours un peu une ancienne amie.

103.

Paris, le 20/8 Avril 1814.

Chère bonne amie, j'ai reçu toutes vos aimables lettres, et je ne puis cesser de vous répéter quel bien me fait votre amitié et le tendre intérêt que vous prenez à ce qui me touche. Béni soit mille fois l'Être Suprême pour tous les innombrables bienfaits qu'il lui a plu de verser sur nous! cela surpasse tous les calculs les plus exagérés! Enfin le grand but est atteint, et Napoléon ne tyrannise plus l'Europe et la France: il est déjà en voyage pour son Ile d'Elbe, accompagné de Schouvalof et de Koller. Pardon de mon silence si long, mais le temps physique vraiment me manquait. J'espère dans 15 jours vous serrer dans mes bras à Londres: quelle joie! quel bonheur! l'idée seule me transporte. Ne venez pas à Douvres, puisque je tâcherai d'arriver deux ou trois jours plus tôt que je ne m'annoncerai, afin d'éviter toute cérémonie jusqu'à Londres: je m'en explique même dans ce sens avec le Prince Régent par Pozzo di Borgo, que j'envoie à Londres auprès de Louis XVIII. Mettez-moi aux pieds de Madame Moreau et dites-lui que je suis d'une impatience extrême de la voir et de lui exprimer de vive voix tous les sentiments dont je suis pénétré pour elle sans même avoir le bonheur de la connaître: cela m'enchanté, que vous vous êtes liée avec elle; j'espère bien que je la trouverai encore à Londres. Dites-lui aussi que son frère est entré au service de Russie comme général de brigade: dans quelques jours, il part pour Londres pour voir sa sœur. Aujourd'hui j'ai fait connaissance de son beau-frère, de celui justement au sujet duquel elle m'a écrit, et je me suis concerté avec lui sur les démarches que je vais faire en sa faveur pour son placement. Je vais également m'employer

avec empressement auprès du gouvernement pour la restitution des biens de Madame Moreau qui avaient été séquestrés par Napoléon.

Combien je suis sensible à tout ce que vous me dites de si amical et de si flatteur en même temps! Je voudrais être à même de le justifier en toute occasion. Adieu, chère bonne amie, je ne vous parle pas du tendre attachement que je vous porte pour la vie, vous le connaissez de longue date; conservez-moi le vôtre et croyez-moi pour toujours tout à vous de cœur et d'âme.

XCIV.

Londres, le 22/10 Avril 1814.

Je ne vous écris que quelques lignes, cher ami, pour vous parler de ma joie sur votre arrivée dans ce pays, qu'on nous dit être très prochaine: jamais vous ne pouviez mieux choisir que ce moment, et vous ne devez pas croire que j'exagère en vous disant qu'elle produit un enthousiasme général; dans le silence de mon âme et sans éclat, je rends grâce à mon Dieu du nouveau bonheur qu'Il m'accorde. Ce n'est point pour plaider ma propre cause, mais je vous assure que vous feriez mieux de loger dans mon hôtel, surtout si vos confrères, François et le Roi, arrivent, comme on le dit: il n'y a qu'un appartement, encore qui n'est pas tout à fait arrangé, au Château, et nous serions à mille lieues. Dans ma maison, vous seriez très décemment dans dix chambres, la plus belle exposition de Londres et la possibilité d'un *Schafhouse*: vous savez ce que cela veut dire pour moi. Faites-moi dire quand vous vous déciderez et ne croyez pas que je me mettrai à la gêne: point du tout, la maison est très grande. J'ai été hier à un *Familiengedanke*, comme l'appelle Constantin, suivi d'un grand cercle ou, pour parler plus juste, d'une grande cohue, en l'honneur du *Roi de France*. Qui nous l'aurait dit il y a un an! Depuis que j'ai le prochain espoir de vous voir, tout me donne des jouissances, et cela va bien; ma santé est comme toujours. Adieu, cher ami, Dieu vous conserve! Il est naturel que vous rendiez à la Providence l'hommage qui lui est dû, mais permettez-nous de la remercier pour nous avoir donné vous, et quand je parle, vous savez que c'est toujours du cœur. Je vous embrasse mille et mille fois.

XCV.

Londres, le 25/13 Avril 1814.

J'ai reçu cette après-midi votre lettre dont le général Pozzo di Borgo était chargé et qu'il a remise à Peterson; elle m'a fait un plaisir extrême, cher ami, comme tout ce qui vient de vous, et, si mon amitié vous est agréable, croyez que la vôtre est vraiment indispensable à mon bien-être. Je vous assure que je ne me suis pas plainte un instant de votre silence, le trouvant tout naturel, votre temps devant être pris, et l'étant utilement; je compte trop sur votre religion pour croire que vous puissiez être ingrat, et vous le seriez en changeant pour moi. Au pied de la lettre, je ne me possède pas de joie à l'idée de vous revoir, de vous embrasser, mon bienfaiteur et mon ami le plus cher! Arrivez, ma maison vous attend! Pozzo mande que vous voulez l'habiter: j'aurai donc un second Schafhouse. Vous aurez beaucoup de jouissances ici, parce que vous êtes un homme raisonnable: celui qui court après les plaisirs en aura moins; vous en aurez aussi d'un genre comme personne, puisque personne n'a joué un rôle aussi magnanime que vous, et c'est là ce qu'on apprécie ici plus que tous vos autres mérites. Je comptais partir pour ma tournée dans l'intérieur: je la remettrai; peut-être serai-je assez heureuse pour la faire avec... Mais n'anticipons pas sur ce que le Ciel nous veut accorder; je l'ai remercié du fond de mon cœur pour la félicité dont j'espère jouir en vous voyant. Mon Koller est parfaitement choisi pour exhorter Napoléon; il sera bon à entendre à son retour. Personne n'est plus ignorant que moi sur les événements, puisque ceux que nous voyons ne sont que les résultats de ceux que peu de gens connaissent. Demain je verrai Mme Moreau et la réjouirai par tout ce que vous me chargez de lui dire et qu'elle mérite: je n'ai pas peur en vous la recommandant. Petit à petit je me fais à l'Angleterre, mais il faut d'autres goûts que les miens pour pouvoir se plaire en société ici; mais, par contre, rien ne les charme plus que *les objets* que je vois et que même peu d'anglais connaissent. Il y a des rapports qui commandent le respect et l'admiration; par faveur inouïe, j'ai osé aller au Parlement: si j'étais Anglais, je n'en sortirais pas.

D'après vos ordres, je ne bougerai pas, et vous prie seulement de ne pas me faire un mystère du vrai moment de votre arrivée. Mes frères viendront-ils avec? *Au revoir*, quelle charmante expression! Adieu, mon ami, je vous embrasse comme je vous aime: non, cela est impossible, car je vous étoufferais.

XCVI.

Fragmore, le 26/14 Avril 1814.

D'après l'invitation de la Reine *), je suis venue ici, qui est son Pavlovsky, pour y passer trois jours; elle a d'énormes bontés pour moi et vraiment, vu son âge, c'est incroyable ce qu'elle fait. L'endroit est joli, quoique petit. Ce matin, mon cher ami, j'ai vu Mme Moreau et l'ai rendue heureuse en lui lisant le passage de votre lettre qui la concerne: elle se met à vos pieds; son intention était de partir demain avec son frère pour Paris, mais, apprenant votre prochaine arrivée, elle vous attendra, ce qui vaut bien mieux. Autant que je puis juger le général Hulot **), il me plaît. Mme Moreau vous supplie de donner à son frère *l'ordre* de se charger de l'affaire de la réhabilitation du nom du général Moreau; appuyé par vous, il pourra parler aux sénateurs et à Talleyrand, afin de presser l'affaire et de lui donner un caractère juridique et non l'air d'une faveur accordée par les Bourbons, chose qu'elle ne voudrait pour rien au monde, et que je conçois très bien. C'est le général Hulot qui vous porte ces lignes; veuillez lui parler, il semble en être digne par l'admiration qu'il a pour vous. Je vous attends avec la dernière impatience et vous embrasse en idée jusqu'à ce que je puisse le faire en réalité.

*) Epouse du Roi Georges III, mère du Régent.

**) Le frère de Mme Moreau.

XCVII.

Londres, le 27 Avril/9 Mai 1814.

Je suis revenue hier d'une course de six jours à Oxford, Birmingham, Warwick et Worcester, et m'empresse de vous remercier pour la nouvelle que m'écrit Michaud de ce que vous avez eu la bonté de faire écrire au sujet de M. de Capelle, l'hollandais pour lequel j'avais intercédé. Michaud me prie de vous parler de son bonheur et de sa profonde gratitude; jamais homme ne fut plus satisfait qu'il ne l'est de rejoindre son Roi. Espérant vous voir bientôt, je regrette moins mon fidèle correspondant, qui m'a rendu de grands services et auquel je porterai toujours une gratitude très grande. Nous vous attendons tous impatiemment, et, quoique pas étonnée des retards que vous éprouvez, je vais vous mander quelques anecdotes qui augmenteront peut-être votre désir de vous trouver dans ce pays, cher et bon ami. Les marchands ont désiré vous meubler une maison pour 100/m. livres sterling, rien n'étant assez beau pour le libérateur de l'Europe; à Banbury, petite ville, les habitants sont venus à ma rencontre et m'ont forcément dételé les chevaux, *for I was the sister of the great Emperor of Russia*; j'ai un cadeau de laine pour vous, enfin vous, votre nom, c'est le troisième mot: les ouvriers vous doivent une nouvelle existence, tandis qu'ils mouraient naguère de faim, les marchands de nouvelles richesses au lieu d'un commerce languissant, toutes les classes vous bénissent et toutes adorent votre *private character*. Quel est le monarque conquérant dont le caractère moral ait jamais pu être cité comme la première vertu? Vous devez jouir, et personne, non, personne plus que vous, ne doit reconnaître les bontés de cette Providence à laquelle vous devez votre belle âme. Tenez, il est délicieux d'entendre tout ce qu'on dit de vous, et, malgré les beaux éloges, on ajoute: „Rien n'est outré, c'est son âme qu'il faut connaître“. Ne me grondez pas, je ne vous dis cela que parce que j'étouffe; vous verrez vous-même si j'exagère. Ma course a été très agréable, et j'ai vu, tant en fabriques sous le rapport des machines, qu'en campagnes de particuliers, des choses superbes. J'ai l'honneur d'annoncer à Votre

Majesté que son appartement est prêt, et que je lui permets d'y venir; je vous avoue, mon cher, que je suis d'une impatience extrême de vous prendre par la tête et de vous embrasser. Avant de finir, que je vous dise un mot sur mon beau-père. Les affaires d'Allemagne vont s'arranger, rappelez-vous de lui: son cas est unique, il est le seul qui est resté fidèle à l'honneur, à vous. Si vous adoptez pour les autres le mode que la restitution est une indemnité, il a tout ce qui lui revient, mais, si vous avez le désir de distinguer ceux qui ont persévéré, il a des droits au-dessus de tous: je vous ai donné une note de ce qui serait l'ultimatum de ses vœux; de plus, je crois que Maltzahn doit vous avoir joint. N'oubliez pas le Duc, il y a quelque chose qui tient à votre conscience dans cette affaire; je ne citerai pas même qu'il est le Père de votre meilleur ami, dont vous auriez fait le bonheur si vous aviez témoigné une protection particulière à sa patrie. Vous devez connaître dès longtemps l'inviolable amitié de celle qui ne finira de vous chérir qu'en finissant d'exister.

Je charge Auguste de vous porter ces lignes ou de vous les faire remettre, cher ami; il se rend à sa division. Jamais je ne vous ai fait illusion sur son compte: chez lui la forme nuit au fond, qui est réellement excellent. Je crois que personne n'est plus son propre ennemi que lui-même, car il a le talent de paraître un sot et de faire des sottises, sans manquer d'esprit ni d'intelligence: peut-être que le temps le corrigera ou bien un changement d'état. Ce qu'il fera sera sa meilleure recommandation, mais, quoi qu'il en soit, je réclame pour lui votre indulgence et justice pour ne point juger sur l'apparence qui lui nuit toujours. Dieu sait quand cette lettre vous parviendra: ainsi je me borne à vous embrasser de tout mon cœur.

104.

Paris, le 10/22 Mai 1814.

Chère amie, je ne puis passer cette journée sans vous dire quelques mots. Recevez les vœux si sincères que je fais pour votre bonheur: puisse-t-il être aussi parfait que vous le méritez et que mon cœur vous le désire! Enfin je vois jour à notre départ, et je puis vous annoncer positivement que je me mets en route Vendredi 22 Mai/3 Juin. Dimanche 24 Mai/5 Juin, je serai à Boulogne et peut-être le même jour à Douvres, et de là dans la nuit à Londres. De grâce, faites en sorte qu'on croie que je n'arriverai que le Mardi 26 Mai/7 Juin à Londres et assurez positivement que ce n'est que ce jour-là que je débarquerai. Je ne puis vous rendre tout le bonheur que j'éprouve à vous revoir et à vous serrer contre mon cœur. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

Mille hommages à Mme Moreau.

105.

Anvers, le 17/29 Juin 1814.

Vous vous étonnerez, chère amie, de recevoir aussi tôt une lettre de ma part, mais, quand c'est Mistress Litleton qui veut bien s'en charger, vous concevrez qu'on est très empressé de l'écrire. Jugez de mon bonheur aujourd'hui, quand, arrivant sur les bords de l'Escaut, au moment de le passer, je vois dans une voiture dont les chevaux étaient déjà dételés les traits de Mistress Litleton. J'ai sauté à l'instant de ma calèche, et, en l'approchant, je me suis bien convaincu que c'était elle. Vous concevrez facilement quelle heureuse rencontre cela a été, et de plus elle m'a procuré le plaisir de passer avec elle et son mari la plus agréable soirée possible. Vraiment on n'est pas plus spirituelle, plus aimable, plus affable qu'elle, et je viens de la quitter pénétré de ce sentiment d'admiration et d'attachement *pur* qu'elle est si bien faite pour inspirer. J'espère, chère amie, que votre voyage va aussi bien que le mien. Je suis enchanté de ma tournée et du retour,

de la propreté que j'avais quittée en Angleterre et que je vois repa-
raître depuis Gand. Adieu, chère amie, portez-vous bien et pensez
quelquefois à un frère qui vous chérit bien sincèrement. Tout à vous
de cœur et d'âme pour la vie.

Mille choses à l'aimable, à la charmante porteuse de cette lettre.

106.

Brouchsal, le 12 Juillet 1814.

Je me hâte, chère amie, de vous envoyer la lettre de ma Mère
et celle qu'elle m'a écrite. Je m'abstiens de toute réflexion: je vous
ai fait si souvent toutes celles que je croyais devoir faire, que je n'ai
rien à ajouter, et vous connaissez le fond de ma pensée. Quant à la
conduite de l'Archiduc *) envers Amélie **), je l'ai toujours trouvée
détestable, et plus d'une fois j'ai regretté qu'elle ne vous frappe pas
davantage. Je persiste à croire que, plus vous gagnerez du temps,
moins vous vous hâterez, et mieux vous vous en trouverez pour votre
contentement intérieur, car plus vous aurez occasion de faire des dé-
couvertes sur vous-même, et, par là, plus les moyens de vous faire
des leçons à vous-même, les seules bonnes quand on y met toute
l'impartialité et la sévérité nécessaires.

Adieu, chère amie, je pars demain pour le chez moi. Tout à
vous de cœur et d'âme.

107.

Kammenoi Ostrof, le 3 Août 1814.

Mille grâces, chère amie, pour vos lettres. Il m'a été inutile de
garder le secret que vous m'avez prescrit sur l'affaire du Royal ***),
puisque le Roi s'est adressé officiellement à ma Mère par un courrier
exprès; vous verrez tout cela dans les lettres de ma Mère. La répugnance

*) L'Archiduc Charles.

***) La Princesse Amélie de Bade, sœur de l'Impératrice Elisabeth.

****) Le Prince Royal de Wurtemberg.

Laubau. le 10. May

Cher Catharine recevez
mes plus tendres félicitations
sur la journée d'aujourd'hui
D'aujourd'hui, combien il m'en
coute de ne pouvoir de
vous embrasser moi-même.
Le vous envoie Notchoudy
vous portez ces lignes, il
vous rendra un compte
fidèle ainsi qu'à Marie
de deux glorieuses jour-
nées qui se sont passées.
Tout à vous de cœur
et d'âme pour la vie.
J'embrasse mille fois
Marie.



*Fac-simile d'une lettre d'Alexandre I^{er}
à la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna.*

vient de ce que le divorce a l'air d'être assimilé au projet de mariage avec vous. Si on eût fait le divorce comme chose indépendante de l'idée de vous épouser, qu'on eût laissé passer ensuite quelque temps et qu'après on eût fait la proposition, la chose aurait pu réussir. Telles sont les dispositions que j'ai pu démêler. Ma Mère répugne par-dessus tout à l'idée de votre mariage avec l'Archiduc Charles. Enfin elle veut vous voir à toute force. Voilà ce que j'ai le temps de vous dire: pour tout le reste, je m'en réfère à ce que vous trouverez dans les lettres de ma Mère. Adieu, chère amie, vous connaissez tout l'attachement que je vous ai voué et les vœux que je fais pour vous. De cœur et d'âme tout à vous pour la vie.

1815.

108.

Louisbourg, le 22 Mai/3 Juin 1815.

Chère bonne amie, j'ai reçu vos lettres N^o 1 et N^o 2 *). Comment vous remercier assez pour toute l'amitié que vous m'y témoignez! Elle aurait versé du baume sur mon cœur, si avec je n'avais reçu une de Marie, qui m'a fait une peine extrême. Etre mécontent quand les autres tâchent de faire le mieux qu'ils peuvent pour vous servir, me paraît si ingrat! Jugez vous-même: je joins cette lettre, tout en ayant conscience de vous occuper tant de moi, vous qui déjà ne cessez de me prodiguer des marques de votre intérêt.

Peut-être recevrez-vous celle-ci pendant que vous serez à St-Pölten avec Virginie **). Mais serez-vous seule un moment avec elle, pourrez-vous lui exprimer non mes plaintes, hélas! quel droit ai-je d'en former, mais ma douleur, et une douleur plus que cruelle! D'après ce qu'elle a dit à Marie, elle est charmée de me voir parti; mes pénibles appréhensions se sont donc vérifiées. Souvent je croyais que je devais lui être à charge, qu'elle serait charmée d'être débarrassée de moi: je ne me suis pas trompé! Vous vous rappellerez qu'en voiture, Marie m'avait promis de lui parler sur ma femme l'exacte vérité, ainsi que vous l'aviez fait: au lieu de cela, quand Virginie, qui l'avait prévenue, a touché cette corde, Marie lui a dit qu'elle n'avait aucune explication à lui donner. Enfin lisez avec attention sa lettre et dites-moi si je ne dois pas être navré de tout ce qu'elle contient; j'ai marqué avec le crayon les passages qui m'ont le plus frappé. Me

*) Ces deux lettres n'ont pu être retrouvées.

***) Sans doute Mme de Krudener.

voilà représenté comme une espèce de coupable; c'est tel que cette angélique Virginie a déjà pris ma défense et a dit qu'elle n'avait à accuser ni mes paroles ni mes actions. Enfin Marie a l'air de s'excuser de nous avoir reçus ensemble chez elle, tandis que combien de fois devant vous ne m'a-t-elle pas proposé de faire venir Virginie quand je le voudrais? Pourquoi toute cette marche? je n'y comprends rien et ne la comprendrai jamais! Votre cœur, chère amie, saura me comprendre et saura vous dire tout ce que le mien souffre; il est impossible de l'exprimer. Ce qui m'afflige aussi cruellement, c'est que Virginie a l'air de se reprocher d'avoir encouragé mon attachement, tandis que plutôt elle a tout fait pour m'en détourner, du moins pour me donner la persuasion qu'il lui était complètement indifférent. Avec quelle impatience je vous attends, chère amie! Un moment de conversation avec vous sera un baume pour mon âme. J'ai revu la Tante, qui a été plus bonne pour moi que jamais: c'est le seul moment de soulagement que j'ai goûté depuis Vienne. Mettez-moi aux pieds de Virginie, dites-lui que mon affection pour elle est éternelle, que, malgré toutes les manières qu'on pourra l'analyser, elle est tellement pure, tellement un tribut d'admiration que mon âme porte à la sienne, qu'il est impossible de la défigurer. Virginie sait que je ne lui ai jamais rien demandé: ainsi pourquoi peut-elle m'en vouloir? Qu'elle me laisse mon culte pour elle; il ne l'oblige à rien, et se trouve identifié à mon existence. Mille choses à sa tante et à son oncle. Dites à la première que je n'ai pas osé encore lui écrire, craignant qu'elle ne le trouve trop empressé de ma part.

Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

P. S. Mettez-moi aux pieds de l'Impératrice; exprimez-lui combien je suis pénétré de toutes ses inappréciables bontés. J'ai eu le cœur vraiment gros en la quittant; mon dévouement lui est voué à tout jamais. J'avais plus d'une fois sur la langue de lui demander à prendre congé d'elle dans une chambre séparée et non devant tout ce monde, mais jamais je ne l'ai osé, craignant qu'elle n'y trouve une prétention inadmissible pour moi. Il m'a beaucoup coûté d'y renoncer. Tout à vous pour la vie.

Heidelberg, 1/13 Juin 1815.

Mille grâces, chère amie, pour votre lettre de Wels, et pour toute l'amitié que vous m'y témoignez. Je ne peux vous rendre combien j'y suis sensible. La nouvelle que vous m'y donnez m'a affligé doublement, d'abord pour toutes les inquiétudes qu'elle aura causées à Virginie, ensuite puisqu'elle a empêché que vous ne la vissiez encore une fois. Telle a été la volonté du Tout-Puissant, et nous devons nous y résigner! Vous arrivez à Louisbourg le 15: malheureusement nos occupations ici sont telles que journellement nous devons être réunis; je désespère donc de la possibilité de venir à Louisbourg, mais je ne renonce nullement à la jouissance de vous voir. Voici ce que je vous propose: je vous ai trouvé un très joli château, entre Lintzheim et Neckargemunde, deux endroits situés sur la grande route de Heilbron à Heidelberg, plutôt entre *Mauer* et *Neckargemunde*: *Mauer* est la dernière poste vers Heidelberg. Le château s'appelle Langenzell et appartient au Mar. Wredé; il est à droite de la chaussée. Vous y viendrez tel jour que vous trouverez la chose convenable et compatible avec les égards que vous devez à Stuttgart; marquez-moi seulement quel jour vous comptez y être et pour quelle heure de la journée? La Tante serait bien aimable si elle venait ensuite vous y faire une visite, car j'espère que vous y passerez bien deux ou trois jours, dans lesquels je pourrais venir vous y voir; je m'en fais une vraie fête. La conscription est arrivée hier soir; je les ai vus ce matin: tous les deux *) sont plus énormes que jamais et se portent à merveille. Lamsdorf est un peu souffrant et fatigué. Adieu, chère amie, renvoyez-moi mon courrier avec vos résolutions. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Mille choses à la Tante: je lui baise les mains, de même qu'à mes cousines, qui sont d'excellentes personnes.

*) Les jeunes Grands-Ducs Nicolas et Michel, accompagnés du comte Lamsdorf, leur gouverneur.

110.

Langenzell, Juin 1815.

Chère amie, je suis obligé de changer, bien malgré moi, notre plan pour aujourd'hui. Le quartier-général du maréchal passe aujourd'hui encore à Manheim, et l'Empereur s'y transporte demain: je ne puis donc faire autrement que d'y aller demain aussi. Cela me donne infiniment d'ouvrage et m'ôte la possibilité de venir chez vous; je vous propose donc de venir dîner chez moi aujourd'hui. Je pourrai vous voir alors à mon aise et vous dire adieu, car demain indispensablement il faudra que j'aille dîner à Brouchsal. Si vous pouviez venir seule avec la Princesse ou la Aledinsky, cela serait bien. J'aurais plus de facilité après dîner de faire venir Mme Krüdner, et tandis que je travaillerai, vous pourrez causer à votre aise.

Tout à vous de cœur et d'âme.

Samedi, à 8 heures $\frac{3}{4}$ du matin.

111.

Manheim, le 14/26 Juin 1815.

Chère bonne amie, prosternez-vous devant l'Etre Tout-Puissant; ses bienfaits sont au delà de tout calcul. L'armée prussienne est déjà au delà de Maubeuge, parce qu'on ne trouve plus d'armée française, que tout s'est dispersé et que la plupart jettent leurs armes. Mais cela n'est pas tout: Napoléon a abdiqué encore une fois en faveur de son fils; un gouvernement provisoire est nommé et des commissaires en chemin pour traiter avec nous. C'est le général Rapp qui en a donné la nouvelle officielle. Il a été convenu de ne rien écouter, de demander la personne de Napoléon en notre pouvoir *si-ne qua non*, car personne ne se soucie d'un second retour, et, en attendant, de poursuivre nos opérations sans nous arrêter: c'est la seule bonne chose à faire. Ces bienfaits de la Providence sont immenses. Voici, chère amie, une lettre de ma Mère. Elle vous engage beaucoup d'aller à Töplitz: je crois qu'elle a raison, mais pour cela il faut profiter du beau temps. Voilà pourquoi, à votre place, j'irais de Lan-

genzell droit à Töplitz, car c'est le bon moment des eaux et surtout, comme tout cela sera très court, d'après les bontés si immenses de la Providence, il vaut mieux que vous ayez employé à votre aise les 6 semaines que vous ne pouvez décidément être avec nous, pour ensuite être libre vers le temps que nous aurons fini, soit pour me rejoindre, si la chose se pourra, soit pour aller en Russie achever, avec l'aide de Dieu, votre propre affaire. Plus j'ai pensé et plus j'ai acquis la conviction que nous suivre est impossible. Je joins ici une lettre du Royal *), qui se porte bien. Les lignes de Wissembourg sont déjà en notre pouvoir, et Rapp se retire vers Strasbourg. Je joins aussi une lettre de Joseph ***) qui vous annonce ses fiançailles. Adieu, chère amie, vous pouvez bien vous dire tout ce qui se passe en moi. De plus en plus attachons-nous à notre Sauveur et remettons-nous complètement à Sa volonté suprême.

Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

112.

Nancy, le 23 Juin/5 Juillet 1815.

Chère amie, je commence par vous annoncer qu'il y a quelques jours le Royal a eu une belle affaire contre Rapp qu'il a battu, lui a pris 5 canons et l'a forcé de se retirer sous le canon de Strasbourg. Le Royal a dû rester devant cette place pour contenir Rapp, jusqu'à ce qu'il soit relevé par le Corps de Hohenzollern, après quoi il nous rejoindra. Mais peut-être savez-vous déjà directement ces nouvelles. J'ai reçu il y a quelques jours par le général Neyfer votre lettre de Heilbron du 28/16 Juin. J'y ai pensé et repensé de toutes les manières; mais je vous dois la franchise toute pure, et je vous avouerai que je ne trouve pas de moyen d'arranger la chose, tant que durent les circonstances du moment. Certainement, grâce à Dieu, les circonstances ont pris une tournure au delà de notre attente,

*) Le Prince Royal de Wurtemberg, futur époux de la Grande-Duchesse.

**) L'Archiduc Joseph d'Autriche, Palatin de Hongrie, veuf de la Grande-Duchesse Alexandrine.

mais la campagne dure toujours et elle durera jusqu'à ce que nous arrivions à Paris : preuve de ce que je dis, c'est le combat du Royal dont je vous parle au commencement de ma lettre. Ensuite vous voulez que je le persuade, et depuis Heidelberg nous ne nous sommes plus vus, puisque nous marchons sur deux routes différentes : il est probable même que nous ne nous verrons pas jusqu'à Paris. Je conçois très bien que le moment où il vous tiendrait à cœur que la chose se passe, c'est justement quand nous serons à Paris, pour le préserver par là des chutes possibles. Je vais écrire à ma Mère dans ce sens : c'est le seul argument qui la fera renoncer à toutes les autres raisons qu'elle aurait à opposer à un pareil projet ; car, chère amie, il me serait impossible de me décider à un acte pareil pour vous, sans autorisation, sans bénédiction de ma Mère. Si vous y réfléchissez, vous serez de mon avis ; dans des choses d'une importance aussi majeure, il faut être complètement en règle. Je ne peux pas vous cacher de même que faire la chose à Paris me paraît extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible. Il me semble que nous pourrions déjà être contents si elle pouvait s'arranger à Stuttgart à mon retour de Paris, ce qui serait moins impossible et plus convenable, mais je sais me dire en même temps, que ce ne sera pas là remédier aux écueils de Paris. Enfin, chère amie, commençons toujours par obtenir de ma Mère qu'elle consente que cela fût hors de Pétersbourg, et, pour le reste, remettons-nous au Tout-Puissant avec confiance. Mille grâces pour l'extrait de la lettre de l'Impératrice, qui m'a fait un *vrai bien*. Hier j'ai reçu la réponse de la vieille à ma lettre, et tout est comme vous me le dites. Virginie n'est pas encore de retour.

Adieu, chère amie, nous nous fatiguons par des marches forcées, surtout à cause des chaleurs, mais tout le monde est bien dispos. A vous de cœur et d'âme pour la vie.

113.

*Void, à une marche au delà de Nancy,
le 25 Juin/7 Juillet 1815.*

J'ai reçu hier soir, chère amie, à Nancy votre lettre du 21/3 de Weimar. Quoique je n'aie qu'un instant, je m'empresse de vous

dire qu'il est tout simple que vous suiviez, sur le choix de l'endroit où vous allez prendre les eaux, le conseil de votre médecin en premier lieu; après cela, dès qu'il y a égalité dans la nature des eaux même, ce n'est que votre propre détermination et vos convenances que vous devez consulter. Je vous annonce l'occupation de Paris par capitulation par les armées de Blücher et de Wellington. Nous voici donc, à ce qu'il semble, s'il plaît ainsi à Dieu, à la conclusion de la besogne. Qu'Il soit mille et mille fois béni pour Ses innombrables bienfaits, et puissions-nous toujours mériter d'être uniquement guidés par Lui! Adieu, chère amie, mille choses à Marie; je n'ai aucune nouvelle du Royal: les communications sont très difficiles à cause des partisans qui rôdent dans les forêts des Vosges. Je lui expédie votre feldjäger avec un de ses aides de camp qui se trouve ici et qui tâchera de passer chez lui. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

XCVIII.

1815.

Incertaine sur le lieu où vous êtes, cher ami, les gazettes vous ayant déjà fait quitter Paris, je profite d'un courrier du Roi pour vous adresser ces lignes, vous demandant pardon si elles vous étaient importunes. Le Roi m'écrit en priant instamment de lui faire connaître vos décisions au sujet du lieu et du moment de mon mariage: je suis condamnée à lui répondre toujours la même chose depuis plus de deux mois. Votre dernière lettre à ce sujet en date de Nancy le 23 Juin/5 Juillet me prouvait qu'ayant compris les raisons qui me faisaient désirer que cette union pût se conclure *le plus promptement possible* hors de Pétersbourg, vous vouliez écrire à ma Mère; depuis ce moment, privée de vos nouvelles, je me trouve dans l'incertitude la plus complète. Habitée à compter sur votre amitié, je ne me permets pas de jugement, malgré la peine que me cause un procédé si nouveau de votre part, et encore moins de vous accuser d'avoir changé à mon égard: si je ne la vois de mes yeux, je ne croirai jamais à une injustice de votre part, ce serait rétrograder de la bonne voie où vous êtes; ma confiance en Dieu est trop illimitée pour croire à ce qu'Il vous retire ainsi sa lumière.

De plus, je me rappelle votre parole donnée à Heidelberg. Vous sentiez alors que l'entreprise n'était pas facile: à quel but parvient-on sans peine dans cette vie et que nous dit l'Évangile sur le devoir de la persévérance dans les bonnes œuvres? Sans parler de l'intérêt que pourrait vous inspirer le bonheur de votre sœur, de celle qui vous est tendrement attachée, je ne vous parlerai que d'un intérêt plus grand, celui que fait naître la religion; ne négligez pas une bonne action, pardonnez et mettez-vous au-dessus des choses qui sont si fort au-dessous de vous. Je connais assez ce qui se passe pour ne pas voir la malheureuse influence de mauvaises habitudes passées d'aigreur et d'esprit de fraude. Vous qui avez la facilité que donne le pouvoir sur terre et la force d'une religion épurée, vous ne pouvez pas ne pas exercer une charité qui nous est prescrite par Celui que nous adorons. La mauvaise honte, la faiblesse que donne une conscience qui n'est point sans reproche, retiennent uniquement, et non un sentiment d'inimitié, fiez-vous en à moi: je vous en montrerai la preuve par écrit quand nous nous reverrons. *D'ailleurs le principe qui a motivé des actions peut-être fautives est un amour de la patrie respectable s'il est guidé par le discernement. Votre équité ne peut le méconnaître.*

Tout ceci pris en considération, comprenez encore plus le désir que j'ai de voir terminer les choses en Allemagne. Vous aurez raison de me blâmer dans dix ans d'ici, avec l'aide de Dieu, si on retombe dans une si fausse voie, mais je suis heureusement assurée du contraire et base ma conviction sur la force de la religion, de la vérité. Pardon encore de vous reparler d'un sujet dont vous devez être lassé; pensez à ce que je vous dis, je l'ai mûri dans le silence de la réflexion et de la prière. Adieu, cher ami, vous savez bien que personne ne vous aime et ne vous apprécie plus que moi.

P. S. J'allais fermer ma lettre quand il m'est survenu une réflexion comme quoi vous pourriez croire qu'on me monte ou me chauffe: c'est si peu le cas, que j'ai deviné les choses sans en savoir encore les détails à cette heure et que, par respect pour la relation d'amitié qui nous lie nous deux, on s'est décidé à ne pas me voir avant que je ne vous aie vu, afin d'éviter ce soupçon. Quelque peine que j'en éprouve, je reconnais la délicatesse du procédé.

1815.

Je viens de recevoir une lettre du Prince qui me dit, mon cher ami, vous avoir demandé le moment que vous lui permettriez de venir en Russie. Vous lui avez répondu que cela dépendait de la fin de l'affaire de la Princesse Charlotte de Bavière: d'après les dernières nouvelles que le Roi m'en a données, elle est presque terminée, mais, sans m'arrêter à cela, je crois oser vous rappeler qu'à Heidelberg, à Vienne, vous ne mettiez jamais ce prétendu obstacle en avant, qui n'en est point, car le Prince est libre depuis plus d'un an de se marier, d'après toutes les lois d'état et d'église; il n'y a que la Princesse qui ne l'est pas encore. Je vous demande donc de prendre cela en considération et de donner une décision. Pourquoi me retirez-vous votre amitié, vos bontés d'autrefois? vous savez pourtant que vous n'avez pas de meilleur ami que moi. J'écris au Prince pour l'engager à passer ici. Croyez-moi à vous de tout mon cœur.

Je vous demande encore de vous rappeler votre propre lettre où vous me dites que vous écrivez à ma Mère pour obtenir d'elle que les choses puissent se passer à Stuttgart à votre retour.

Bruxelles, le 19 Septembre/1 Octobre 1815.

Chère bonne amie, me voilà hors de ce maudit Paris! Je suis ici depuis avant-hier soir; j'en repars à l'instant pour Dijon, pour la revue de l'armée autrichienne. Ne m'en voulez pas de mon silence: le temps me manquait totalement, et du reste je n'avais rien de bon à vous apprendre. Pour la réponse de ma Mère, tout en remettant le choix du lieu pour la célébration de votre mariage à mon choix, elle l'a fait d'une manière tellement évidente à contre-cœur et de façon à me convaincre que cela lui déplaisait, que, d'après ma manière de sentir, cela équivalait à une réprobation manifeste. Elle y joignait au surplus une condition, celle que le Pape ait prononcé la cassation du premier mariage avec Charlotte: or, jusqu'à ce moment, je n'ai

pas pu encore l'obtenir. De plus, appelé par mes devoirs en Russie, comment pourrai-je m'arrêter en Allemagne le temps nécessaire pour les préparatifs indispensables? Ainsi tout cela réuni ne laisse pas de choix, et je ne vois pas d'autre moyen que de faire la chose en Russie. Je serai le 8/20 Octobre à Berlin; probablement Marie y vient: si vous pouviez vous y trouver de même, cela serait tout à fait aimable.

Je vous disais au commencement de ma lettre que je n'avais rien de bon à vous apprendre de Paris. Effectivement je ne voyais autour de moi qu'une envie de faire ses choux gras sur cette France, et le désir de se livrer à cette passion de la vengeance que je méprise souverainement. Je n'ai trouvé d'adoucissement à mes soucis de tout genre que dans ces consolations sublimes qui découlent de l'Etre Suprême. Adieu, chère amie, j'ai un vrai besoin de vous revoir. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

P. S. De Dijon, je prendrai la route par Bâle, Zurich, Bregenz sur Nuremberg, afin de dépasser encore mes colonnes, de manière que je ne passerai pas par Weimar.

C.

Wiesbaden, le 4 Octobre/22 Septembre 1815.

Je m'empresse de répondre à votre lettre de Bruxelles, cher ami. Voir de votre écriture et me persuader que vous n'avez rien contre moi, m'a fait bien plaisir; du reste, je ne vous cache pas la peine que le contenu de cette lettre m'a faite: vous savez les bonnes raisons que j'ai pour désirer voir terminer mon affaire en Allemagne. Tout à Pétersbourg est pénible pour moi, mais la volonté de Dieu soit faite, et vous, ne m'abandonnez seulement pas! Je vous envoie ce courrier avec la prière de me dire si vous n'avez rien contre, que j'arrive un jour ou deux après vous à Berlin, et pour vous demander si vous ne savez pas où et si le Prince me verra: je n'ai pas le temps de lui envoyer un courrier; d'ailleurs je ne sais où le trouver. J'attendrai votre réponse à Francfort; peut-être au moins aurai-je le plaisir de le voir, car sans quoi il faudra attendre longtemps: je

crois y rester jusqu'au 15 ou 16 si je n'apprends pas de négative décidée jusque-là. Vous pouvez bien croire à l'envie que j'ai de vous voir, connaissant l'attachement que je vous porte. Le Prince m'a écrit aujourd'hui qu'il viendrait me voir à Francfort, où je me rends le 8. Je me réjouis beaucoup de vous voir; si même le Prince n'était pour moi une raison de retard, je vous aurais toujours demandé à arriver plus tard, afin d'éviter le premier tumulte. Je suis enchantée que, sans attendre ma lettre, il ait eu l'envie de me voir, et lui écris de se dépêcher. Adieu, cher ami, je suis à vous de tout mon cœur.

115.

Bâle, le 9 Octobre/27 Septembre 1815.

Chère amie, le Roi m'a envoyé deux lettres de vous, et Brunner vient de m'apporter la réponse à la mienne. Il y aurait bien des pages à vous écrire pour vous prouver, comme deux et deux font quatre, que, tout en accusant les autres d'être injustes, c'est vous qui l'êtes complètement. Je me le réserve de bouche à Berlin. Je ne vous dirai ici, faute de temps, que deux choses: c'est ma Mère qui tient à l'annulation du premier mariage *) par le Pape, et au fond elle a raison, mais ceci est déjà fait; la seconde est que vous devez vous rappeler que je vous ai sans cesse prêché que votre mariage ne doit se faire que de la manière la plus agréable à ma Mère et qu'il ne peut être béni que comme cela. Ceci doit vous expliquer tout le reste. Adieu, chère amie, tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. N'arrivez à Berlin que quand vous le voudrez vous-même; je n'y serai que le 23 Octobre n. st.

*) Le Prince Royal de Wurtemberg était marié en premières noces à une fille du Roi de Bavière, avec laquelle il divorça. Il se remaria en 1816 avec la Grande-Duchesse Catherine, dont il eut deux filles; l'aînée épousa le comte Neipperg, la cadette le Prince d'Orange, le futur Roi des Pays-Bas Guillaume III. Sa femme divorcée devint plus tard la quatrième femme de l'Empereur d'Autriche François I^{er}.

1817.

116.

Pétersbourg, le 16/28 Janvier 1817.

C'est le général Balachof qui vous remettra ces lignes, chère amie. Je lui envie son sort, car j'ai grand désir de vous revoir, et ne sais pas me dire encore quand et comment la chose peut s'effectuer. En attendant, tout ce que vous m'apprenez de votre bonheur domestique m'enchanté, et j'en remercie la Providence Divine. Vos lettres me font le plus grand plaisir chaque fois *).

J'éprouve un véritable regret, chère amie, de ne pouvoir me prêter à ce que vous me demandez au sujet du Prince Paul **). L'honneur de l'uniforme m'en ôte la possibilité; il a tout bonnement déserté l'armée: après cela, ce serait faire offense à celle-ci que de l'y replacer. Au reste, en y réfléchissant, vous vous convaincrez que ce moyen n'atteindrait pas même son but, car, aussitôt le Prince Paul placé comme vous l'entendez dans votre lettre, c'est-à-dire sous un chef sévère et loin de grandes villes, avec l'exigence surtout de notre service, il ne s'y pliera pas quinze jours, et, s'il ne déserte pas une seconde fois, à coup sûr il m'enverra sa demande de retraite, car un train de vie pareil ne peut pas lui plaire. Alors qu'aura-t-on obtenu? Il quittera derechef la Russie et se retrouvera dans la même position dans laquelle il est maintenant: il me semble donc qu'il vaut mieux l'y laisser. Croyez qu'il faut des raisons aussi majeures que celles

*) On n'a de la Grande-Duchesse Catherine aucune lettre postérieure à 1815.

***) Frère du Roi de Wurtemberg Guillaume I^{er}.

de ne pas blesser une armée, pour m'empêcher de remplir vos désirs : sa réputation est complètement tarée chez nous.

Vous me demandez, chère amie, ce que *je fais*? Toujours la même chose, c'est-à-dire m'accoutumant de plus en plus à me plier aux Décrets de la Providence, et même trouvant une sorte de satisfaction déjà dans l'isolement complet dans lequel je me trouve. Tout le reste est dans le *même état absolument* que de votre temps.

La nouvelle que vous m'avez donnée m'a causé beaucoup de peine. C'est une épreuve cruelle de plus pour cet ange de patience.

Adieu, chère amie, conservez-moi votre amitié et n'oubliez pas un frère qui vous chérit de toutes les facultés de son âme.

Tout à vous pour la vie.

1818.

117.

Aix-la-Chapelle, le 30 Septembre/12 Octobre 1818.

Ecrivant à ma Mère*), j'ai besoin de vous dire aussi quelques lignes, chère bonne amie, et vous remercier pour votre aimable lettre que m'a fait remettre le colonel Baugold, car lui-même est malade. J'ai besoin aussi de vous exprimer tout le contentement extrême que m'ont causé les moments que nous avons passés à Francfort ensemble, et toute l'amitié que vous m'avez témoignée ainsi que Fritz, et qui m'est si précieuse.

J'attends avec une vive impatience ceux que je compte passer près de vous à Stuttgart. Adieu, chère tendre amie, je n'ai que le temps de vous embrasser mille fois.

118.

Weimar, le 24 Novembre/6 Décembre 1818.

Je vous adresse ces lignes, chère bonne amie, pour vous offrir mes félicitations**) et mes vœux à l'occasion de ce jour. Puissiez-vous être aussi heureuse que je le désire, dans toute la vraie extension de ce mot, et alors rien ne vous manquerait. Je regrette infiniment

*) L'Impératrice Marie était alors aussi à Stuttgart.

**) A l'occasion de la Ste-Catherine.

de n'avoir pu passer ce jour chez vous, mais, quoique loin de vous, mes pensées ne vous quittent pas. Je suis bien touché de la manière dont vous avez été pour moi à Stuttgart, ainsi que le Roi; faites-lui mille amitiés de ma part et dites-lui combien j'y suis sensible.

Adieu, chère amie, pensez quelquefois à un frère qui vous chérit avec la plus vive tendresse. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie. Bien des choses aux enfants.

Rendez, je vous prie, l'incluse à Michel. Si par hasard il était déjà parti, ordonnez au feldjäger d'aller la lui porter.

Billets de l'Empereur Alexandre I^{er}
et de la Grande-Duchesse Catherine.

1.

Chère amie, comme probablement le *Familiengemälde* sera demain ou lundi, je ne sais si vous pouvez me recevoir à dîner aujourd'hui? Cela me donnerait moyen de vous voir et vous montrer des papiers intéressants. Tout à vous.

2.

Chère amie, j'ai voulu faire comme dimanche passé, mais cela m'est impossible à cause d'une quantité de présentations que je dois avoir. Tout à vous.

3.

A peine j'ai fini avec un courrier qui m'est venu de Vienne, qu'il m'en arrive un second. Il m'est impossible de bouger, chère amie, je dois donc renoncer à venir vous voir pour ce soir. J'espère être plus heureux demain. Tout à vous de cœur et d'âme.

4.

Je vous avoue, chère amie, qu'aujourd'hui est jour où j'aime mieux être seul, mais demain, ne dînez-vous pas de même à la maison, et alors je viens très certainement. Tâchez d'arranger cela si cela est possible. Tout à vous de cœur et d'âme en vous remerciant mille fois.

5.

Chère amie, voilà deux jours que j'ai été privé du plaisir de vous voir. Ce n'est qu'après 11 heures que mon travail finissait. Je demande votre agrément de venir entendre la messe chez vous? Je suppose que c'est à 10 heures comme l'autre fois. Quoique vos chantres soient arrivés, les miens viendront aussi, si vous le permettez? Je suppose que les vôtres sont enrhumés du voyage et fatigués. Au reste, je vous dirai de bouche la véritable raison. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

6.

Dites-moi, chère amie, comment sera le dîner? est-ce avec ma Mère, ou seuls, comme l'autre fois? Tout à vous.

7.

J'ai dit à Georges, chère amie, que je viendrai tout de suite après dîner. Je croyais que vous dînez chez ma Mère; mais si tant est que vous pouvez arranger un dîner chez vous, faites-le demain et j'y viens positivement; pour aujourd'hui, je dois avoir du monde chez moi. Tout à vous.

8.

Il y a déjà bien longtemps que nous n'avons joui du bonheur de posséder Sa Majesté l'Impératrice à notre dîner. Pourrait-il lui convenir que cela s'arrange pour aujourd'hui, vers les 3 heures?

9.

Chère amie, ne pensez-vous pas que, puisque notre dîner n'est pas pour nous seuls aujourd'hui, on pourrait y inviter Joseph *)? Cela

*) L'Archiduc Joseph d'Autriche, Palatin de Hongrie, époux de feu la Grande-Duchesse Alexandrine.

lui ferait plaisir de dîner ce jour-là avec vous, et à moi cela me donnerait l'occasion de le voir. L'Impératrice, à ce qu'il me semble, ne pourrait pas en être fâchée? Qu'en pensez-vous?

10.

Madame Moreau recevant 30.000 roubles par an, je propose de lui faire payer la moitié, 15.000 roubles, à raison de 25 stuvres par rouble et le reste continuera à être payé en papiers, comme jusqu'ici.

11.

Voici, chère amie, le billet *) que j'ai reçu hier soir en revenant de chez les Chychy. Il était 1 heure passée. Pour Pozzo, il ne partira que Mardi: ainsi, en nous voyant aujourd'hui, nous aurons tout le temps de nous arranger. Tout à vous.

I.

Cher ami, à 8 heures l'Empereur m'a dit qu'il viendrait. Ainsi voulez-vous permettre que ce soit à 8¹/₄? Pardon, mais vous aviez fixé vous-même 9 heures.

12.

Cela sera très bien, chère amie; pardon des dérangements que je vous cause, mais l'heure qu'on nous a fixée chez Molly est 9³/₄.

*) Billet du Comte Nesselrode:

„La pension de Madame Moreau est de trente mille roubles; elle a reçu en outre cent mille roubles, une fois payés. J'ai voulu être sûr de mon fait, ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à Votre Majesté Impériale. Le général Pozzo attendra ses ordres.
Nesselrode.“

13.

Chère amie, voici deux lettres que j'ai reçues pour vous par courrier encore à Riga, mais j'avoue franchement avoir oublié de vous les envoyer. Tout à vous.

14.

J'espère que vous n'avez pas oublié, chère amie, d'engager Sa Majesté l'Impératrice au dîner d'aujourd'hui?

15.

Chère amie, on me fait dire dans ce moment que vous dînez chez moi avec Auguste. Je crois que c'est quelque quiproquo, et que le Prince Royal sait d'avance qu'il est toujours le bienvenu. S'il y avait encore besoin de le répéter, chargez-vous-en et dites-lui une fois pour toutes que c'est pour toujours, quand il le jugera à propos. Pour Auguste, je serai enchanté aussi de le voir.

16.

Le 11/23 Juin.

Que faites-vous aujourd'hui, chère amie? Viendrez-vous voir la 3^{ème} division des Hussards, et dînerez-vous chez moi, ou aimez-vous mieux que je vienne dîner chez vous? Répondez-moi seulement franchement et surtout décidément. Tout à vous de cœur et d'âme.

II.

Comment vous portez-vous, cher ami? Voici un billet que je viens de recevoir de l'Impératrice. Je l'avais priée de cacher mon jour de naissance, mais il n'y a pas eu moyen; veuillez me donner vos ordres pour le dîner. Pardon de cette signature.

17.

Ma foi, chère amie, nous avons tous le reproche à nous faire d'avoir oublié, grâce au nouveau style, que demain était le 10 du vieux. La partie de campagne est arrangée pour demain; ainsi, si cela se peut, sous prétexte de diminuer les cérémonies, priez que le dîner reste à aujourd'hui, et que demain cela se borne aux visites. Je me sens comme hier, chère amie.

18.

J'ai oublié de vous dire, chère amie, que c'est la fête du petit de Virginie. Je ne sais si je ne dois pas lui envoyer quelque joujou, et je ne sais où m'en procurer? Vous seriez bien aimable si vous m'aidiez un peu dans cette besogne.

19.

Chères amies, je vous envoie l'article de gazette publié hier. J'espère que vos lettres sont en conformité de cette nuance; si cependant elles en différaient, comme elles ne sont pas encore parties, je vous prierais beaucoup de les arranger en conséquence. Faites passer ce billet de l'une à l'autre.

20.

Ne serait-il pas possible d'obtenir de l'Impératrice que le dîner fût à 3 heures? C'est l'heure à laquelle elle dîne toujours chez le Roi des Bavards et chez My Royal Consort; toutefois cependant sans lui montrer mon billet.

21.

Voici le *Moniteur* que Sa Majesté l'Impératrice a bien voulu me prêter, et que je vous prie de lui restituer, en mettant à ses pieds mes remerciements.

22.

J'ai obtenu, chère amie, de ma Mère que les fiançailles se fassent le 27 Décembre et la noce le 8 Janvier. Tout à vous de cœur et d'âme.

III.

Qui souffle votre Empereur?

Metternich! Et celui-là est instigué par Castlereagh, qui lui-même est un instrument de la secte dont Humboldt est un des principaux chefs comme des plus actifs; cette secte veut le renversement de tous les trônes, et, comme les plus importants sont ceux d'Autriche et de Russie, elle veut commencer par eux. Metternich voit peut-être mal, mais veut bien. On tâche de le culbuter, on y réussira, et j'ai même fait un pari à cet égard avec mère Emp. (*Sic!*). On veut mettre là Stadion, qui est jusqu'aux oreilles un instrument de la secte et par là même de l'Impératrice *). Quoiqu'elle n'ait pas voulu répondre catégoriquement à ma question, s'il était honnête homme ou non, j'ai bien vu qu'elle était de cette dernière croyance: „Si Metternich est donc tel que vous le dépeignez, pourquoi donc ne tenez-vous pas ensemble?“ — „Oh! *parce qu'il ne veut pas*, il craint la jalousie de l'Empereur: et puis, si c'était officiellement, cela frapperait, et, en secret, cela m'ôterait le droit de dire la vérité à l'Empereur“.

*) L'Impératrice d'Autriche.

23.

Je ne vois, chère amie, aucun inconvénient que le dîner de demain ait lieu comme de coutume, puisque la dernière troupe sera passée en revue à onze heures. Les jours suivants, il y a pareillement des troupes qui arrivent: ainsi on ne gagnera rien à remettre.

IV.

Le Prince est chez moi et me charge de vous dire, mon cher ami, qu'il est invité à une conférence militaire chez Metternich à huit heures ce soir: ainsi ne préféreriez-vous pas le voir demain matin, afin qu'il vous rende compte des deux objets?

24.

Très volontiers, et je serai prêt à le recevoir à 10 heures et $\frac{1}{2}$.

25.

Vous avez certainement oublié de faire dire à Joseph, car le voilà qui est venu.

26.

J'espère cependant, ma chère amie, que ce n'est pas à la suite de quelque confidence que vous lui aurez faite sur mes invectives de hier contre ce dîner?

27.

Répondez à *votre* Princesse *) que vous avez déjà fait dire à la Princesse Auersperg que vous viendrez aujourd'hui, car, ayant envoyé demander de sa santé, j'ai pris la liberté de la faire avertir en votre nom que vous viendrez comme il était convenu entre nous.

28.

Chère amie, nous dînons chez vous, et comme le beau-frère en sera aussi, il serait à propos que le Papa en fût de même. Tout à vous de cœur et d'âme pour la vie.

29.

Voici, chère amie, la lettre de Speransky et d'autres de Magnitzky que je viens de recevoir. Tout à vous.

30.

Voici, chère amie, le brouillon de ma lettre au Duc que vous avez eu l'extrême bonté de vouloir copier. Gardez l'original pour le

*) La Princesse Wolkonsky, qui avait reçu de la Princesse Auersperg la lettre suivante:

„Madame la Princesse!

J'ai appris par ma nièce, la Princesse Gabrielle, que Madame la Grande-Duchesse Catherine voulait nous faire l'honneur de venir voir notre jardin d'hiver et qu'elle avait fixé la journée d'aujourd'hui à cet effet. Je le souhaite d'autant plus, que, pour peu qu'elle se soutienne telle qu'elle est dans ce moment-ci, elle serait très favorable au but que Son Altesse Impériale se propose. Permettez donc, Madame la Princesse, que je prenne la liberté de m'adresser à vous pour vous prier de nous faire savoir ses ordres et le jour où nous osons nous flatter du bonheur de la recevoir chez nous, pour lui présenter nos hommages respectueux. Agréez les assurances des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame la Princesse, votre très humble servante,
Princesse Auersperg“.

lui montrer, afin qu'il voie qu'elle est de moi. Je viens à 10 heures chez vous vous dire un adieu qui coûte péniblement à mon cœur. Tout à vous.

31.

„J'ai toujours désiré faire le bien, je n'ai jamais désiré faire du bruit, parce que j'ai trouvé que le bruit ne faisait pas le bien, et que le bien ne faisait pas du bruit“.

32.

Ma bonne amie, mon fidèle Ilia *) désirerait beaucoup que vous lui fassiez l'honneur de tenir sur les fonts de baptême un enfant dont sa femme est accouchée ces jours-ci. Si cela ne vous incommode pas, je vous serai très reconnaissant. Si vous y consentez, cela sera cette après-dînée à 5 heures, et j'aurai l'honneur de vous faire avertir quand tout sera prêt.

Pardon de mon importunité.

33.

Marquez-moi, chère amie, quelle est l'heure de votre journée où il vous est le plus commode de me recevoir? J'ai disposé la mienne de manière que cela m'est absolument égal, pourvu que je le sache seulement. Tout à vous.

34.

Chère amie, comme c'est à 7 heures qu'est la petite cérémonie chez ma Mère, exactement comme cela s'est passé la veille de vos fiançailles, je serai chez vous juste à 5 heures: nous pourrons donc avoir plus d'une heure à causer ensemble. Tout à vous.

*) Elie Bałkoff, le cocher de l'Empereur.

35.

Vos ordres sont remplis; puis-je venir vous voir, chère amie, tout de suite après dîner? Tout à vous de cœur et d'âme.

36.

Je crois, chère amie, qu'en acceptant le cheval et faisant un cadeau à l'Ambassadeur, on peut avoir la conscience très en repos. Pardon de ne vous avoir pas répondu hier, mais depuis le dîner jusqu'à la nuit j'ai été toujours avec des Pharisien, et ce matin je savais que vous étiez en course. Tout à vous de cœur et d'âme.

37.

Est-ce que vous avez une raison particulière, chère amie, pour vouloir que cela fût justement le prêtre que George avait qui fasse la cérémonie *)? Il m'avait paru que tout autre serait préférable, mais je suis prêt à suivre en cela ce que vous désirez de préférence.

Tout à vous.

38.

Vous me prenez, chère amie, tout à fait au dépourvu. Ne sachant rien de vos projets, je me suis arrangé de manière que j'ai de la besogne pour toute la soirée, et une besogne surtout que je ne puis remettre, puisqu'elle doit être prête pour demain. Ainsi recevez mes regrets, chère amie.

39.

Faites-moi dire, chère amie, si notre promenade avec Sa Majesté l'Impératrice aura lieu et à quelle heure? Tout à vous.

*) Le second mariage, avec le Prince Royal de Wurtemberg.

V.

Si vous avez eu la peau tendue en me lisant vos lignes à fleri, je vous confesse que je l'ai bien plus dans ce moment, et encore, en sus, la peur de commettre une indiscretion: le prince *) venant chez moi, faute de temps, après une heure et demie, je vous demande comme preuve d'amitié de me dire franchement s'il vous gênerait à dîner, et sinon, invitez-le vous-même, puisque je le verrai trop tard à ce jour! Mais si vous me faites une *politesse*, je le regarderai comme une inimitié: vous m'avez donné le droit d'être votre meuble de commodité pour lequel vous ne faites pas de façon.

40.

Je vous donne ma parole que je serais très charmé de dîner ensemble. Pourquoi ne puis-je pas aspirer à être aussi votre meuble de commodité, puisque vous êtes le mien?

41.

Mille grâces, chère amie: le remède d'hier soir a été si efficace, qu'il m'a guéri tout à fait, d'autant plus que le mal que j'appréhendais tant n'en avait heureusement produit aucun. Tout à vous de cœur et d'âme.

VI.

Mille et mille pardons, cher ami, de vous importuner, mais je n'ose rien faire sans votre consentement. Serait-ce bien ou mal fait d'inviter à dîner chez moi Winzingerode? Réponse verbale, s'il vous plaît.

*) Le Prince Royal de Wurtemberg.

42.

Pourquoi pas? Cela sera très à propos.

43.

Présentez, je vous prie, chère amie, ces *Moniteurs* de ma part à l'Impératrice, mais *tout de suite*, et après, quand elle vous les aura rendus, vous pouvez vous en amuser vous-même.

VII.

J'ai reçu l'autre jour une lettre d'Arsénief qui me demande de le reprendre chez moi. Je n'en suis nullement tentée, d'autant plus qu'il me parle du sacrifice qu'il m'a fait de la dernière campagne. Si vous permettez, je lui ferai répondre que je respecte son ardeur belliqueuse et qu'il n'a qu'à faire comme ses autres camarades, puisqu'il ne m'appartient plus. Faites-moi dire un да ou un нѣтъ par le человекъ.

44.

C'est très juste.

45.

Envoyez-moi, ma chère amie, pour un moment votre grand cachet avec vos armes.

46.

Ceci est un peu fort, et, ajoutant ce petit trait avec celui de l'Archiduc Charles, il n'en faudrait pas davantage, il me semble, pour conclure que le bonhomme François est un fier menteur, si je ne savais d'expérience que les sourds et les sourdes ont quelquefois une manière d'entendre toute particulière, et ici il n'y a pas seulement une sourde, mais deux: Marie, et l'Impératrice qui l'est pas mal aussi. Ainsi je suspends mon jugement pour n'avoir pas de péché sur ma conscience.

Tout à vous.

47.

Pour ne pas faire de réponses à Metternich, je lui ai dit que j'aurai l'honneur de parler moi-même à l'Empereur, sans jamais lui avoir dit que ce sera ce soir ou demain matin. Je me proposais d'en avertir Joseph, pour que, si l'Empereur voulait s'aboucher avec moi, il me fixe quand cela devait avoir lieu. Mille grâces pour votre attention. Tout à vous.

48.

J'aurais bien volontiers profité de votre aimable invitation, mais, d'honneur, je ne le puis, ayant trop de besogne.

49.

Chère amie, ne pouvant me rendre chez vous, comme je me l'étais proposé cette après-midi, je vous propose, si vous n'avez rien de mieux à faire, de me recevoir demain à dîner? Tout à vous de cœur et d'âme.

50.

C'est bien aimable de votre part, chère amie, de mettre autant d'empressement de m'envoyer mon œuf de Pâques, et je vous réponds que je vais m'endormir le sourire le plus gracieux sur les lèvres. Aussi je vous plains beaucoup de ne pas voir cette expression charmante de ma physionomie. Bonne nuit. Tout à vous.

51.

Est-ce que notre Eugène de Wurtemberg est Altesse Sérénissime ou Royale? J'ai besoin de le savoir pour l'adresse de ma lettre *).

*) D'après leur contenu, ces billets de l'Empereur semblent presque tous dater du Congrès de Vienne, en 1814.

APPENDICE.

Jaroslauer 37p.

1812.

Morion est pris. Il est des oba
ses inexplicables. N'oubliez pas
Votre résolution peut d'espier
et dans arsy encore l'espoir de
recouvrer Votre honneur. Si
vous êtes dans la peine n'oubliez
pas les Amis prêts à voler vers
vous et trop heureux s'ils peu
voient vous être de quel que
secours, disposés d'eux.
Moufher est pris pas d'espier
et d'espier vous à Casan pas d'espier



*Fac-simile d'une lettre de la Grande-Duchesse Catherine Pavlovna
à Alexandre 1^{er}.*

I.

Extrait des Mémoires de la Princesse Lieven *).

Londres en 1814.

L'Empereur Alexandre arriva à Londres en Juin 1814.

Des événements importants avaient préparé cette visite.

Chef omnipotent, mais modeste, de la grande coalition des Rois et des peuples, l'Empereur Alexandre les avait conduits jusque dans le cœur de la France, sans avoir arrêté ses idées sur la destinée de ce grand pays. On ne s'était pas même parlé, encore moins entendu sur un si grave intérêt. On savait ce qu'on venait détruire, mais on ignorait ce qu'il fallait édifier. Tout était incertitude sur un point si capital, et la délicatesse de l'Empereur Alexandre était le premier obstacle.

Ce fut le Régent d'Angleterre qui osa parler le premier. Les conférences de Chatillon lui donnaient beaucoup d'humeur: il craignait par-dessus tout un accommodement avec l'Empereur Napoléon. Dominé par cette idée, il résolut de l'entraver à tout prix et, transgressant sans grand souci les règles constitutionnelles, il chargea mon mari très secrètement, et à l'insu absolu de ses ministres, de proposer de sa part à l'Empereur Alexandre le rétablissement des Bourbons.

M. de Lieven avait à Londres des rapports personnels fort intimes avec la famille Royale de France. (Ces relations remontaient

*) Bibliothèque Personnelle de S. M. l'Empereur, Casier IV, N^o 4.

à l'année 1794, où il fut nommé par l'Impératrice Catherine conjointement avec l'amiral Korsakoff pour conduire le Comte d'Artois en Angleterre.) L'ouverture du Régent le trouva plein de zèle; il transmit sur-le-champ cette proposition à l'Empereur, qui l'accueillit à son tour avec empressement comme un dénouement à de grandes perplexités; passant légèrement sur la recommandation de discrétion faite par mon mari, l'Empereur se hâta de faire savoir à Lord Castlereagh qu'il partageait et appuierait l'opinion de son maître. Cette nouvelle surprit le ministre anglais comme un coup de foudre. Il écrivit de Chatillon à ses collègues à Londres pour en témoigner son étonnement et s'en plaindre: lorsque L. *) fut informé du fait par cette voie seulement, il entra dans une vive colère. Lord Castlereagh fit au Régent d'amers reproches sur l'initiative très insolite qu'il avait prise; il en fit à mon mari aussi sur la valeur qu'il avait donnée aux paroles seules du Régent, et sur le secret qu'il avait observé envers le Cabinet Anglais. Cette affaire mit pendant quelques jours un trouble très grand dans le Cabinet Britannique; bientôt après, les dépêches subséquentes de Lord Castlereagh y ramenèrent la paix. Des indices certains annonçaient que les Bourbons seraient acceptés sans répugnance par la France, et que l'Empereur d'Autriche verrait sans trop d'émotion le trône enlevé à son petit-fils. Les délicatesses ainsi réduites au silence, il devenait évident que la proposition du Régent avait été très opportune et qu'elle mettait tout le monde à l'aise. La question principale se trouvant simplifiée, les conférences de Chatillon furent frappées de nullité, et les armées alliées marchèrent sur Paris.

Cet incident si important par ses résultats avait donné aux relations déjà si cordiales de l'Empereur et du Régent un caractère inattendu d'intimité. Ils avaient en quelque sorte conspiré et réussi ensemble; les liens d'états venaient de se fortifier d'un lien personnel. Le Régent ne rêva plus qu'à une rencontre avec l'Empereur, et dès ce moment il l'accabla de sollicitations pour l'engager à passer en Angleterre. L'Empereur promit d'y venir.

La renommée de l'Empereur avait atteint alors son plus grand éclat. Jamais monarque n'avait possédé une réputation plus merveil-

*) Liverpool, chef du Cabinet.

leuse de grandeur et de gloire personnelle, et la nation anglaise tout entière attendait son arrivée avec une impatience et un enthousiasme passionnés.

A la Cour, la disposition n'était pas restée tout à fait la même. L'Empereur avait passé deux mois à Paris. Les derniers temps de son séjour avaient été marqués par quelques nuages entre lui et la dynastie restaurée. Il n'avait trouvé dans le Roi de France ni la reconnaissance ni la courtoisie auxquelles il se croyait de justes droits. Il était mécontent de l'entourage du Roi, des idées de réaction qui dominaient dans le cercle des courtisans. L'Empereur avait toujours été livré à des penchants très libéraux; ils prirent là un développement plus grand. Il se laissait volontiers entourer par les hommes de cette couleur. Il accordait en même temps beaucoup de faveur aux souvenirs de l'Empire, et montrait des préférences qui commençaient à donner de l'ombrage à certains cabinets. Sa suprématie était bien établie et acceptée, mais, dès Paris déjà, le Prince Metternich et Lord Castlereagh avaient senti le besoin de s'étayer mutuellement pour contenir les tendances d'une imagination un peu mobile. De cette époque date la liaison très intime de ces deux ministres.

Le Régent, de son côté fort bourbonien et très antilibéral, éprouvait quelque désappointement des dispositions et de la conduite de l'Empereur. Il est donc vrai de dire qu'au moment de son arrivée à Londres, il y avait quelque peu à rabattre de l'admiration professée jusque-là pour lui par le Régent. Une autre circonstance y avait contribué aussi.

La Grande-Duchesse Catherine, sœur de l'Empereur et veuve du Prince d'Oldenbourg, se trouvait à Londres depuis le mois de Mars, c'est-à-dire trois mois avant l'arrivée de l'Empereur. C'était une personne fort remarquable de tous points. On savait qu'elle avait un empire très grand sur son frère, et, si cette influence ne s'est pas exercée dans les affaires d'Etat, elle était au moins réelle dans les relations privées.

La Grande-Duchesse avait une soif immodérée d'autorité, et une opinion d'elle-même fort grande qui dépassait peut-être son mérite. Je n'ai jamais vu une femme possédée à ce degré du besoin de se remuer, d'agir, de paraître et d'effacer les autres. Elle avait une grande

séduction dans le regard et les manières, la démarche assurée, l'air fier, mais gracieux, les traits peu classiques, mais un éclat et une fraîcheur de teint éblouissants, l'œil brillant et les plus beaux cheveux du monde. Toute sa personne avait quelque chose de frappant et de charmant. Elevée à la plus grande école, elle avait un sens exquis des convenances et une grande élévation de sentiments. Elle s'exprimait brièvement, avec éloquence et avec grâce; mais elle ne quittait jamais le ton et l'air de commandement. Son esprit était orné, brillant et hardi; son caractère ferme et impérieux. Elle a frappé et étonné les Anglais... plus qu'elle ne leur a plu.

A l'époque de son arrivée en Angleterre et depuis quelques années déjà, la Cour était concentrée exclusivement dans la personne du Régent. La Reine, sa mère, ne sortait jamais de Windsor que pour quelques rares moments, et là, depuis la folie du Roi, elle ne recevait personne; les Princesses ses filles ne la quittaient pas. La Princesse de Galles était bannie de la Cour. La Duchesse d'York vivait retirée à la campagne, seule au milieu d'une ménagerie de singes et de chiens; c'était une femme d'esprit, bonne et bizarre. La Princesse Charlotte était trop jeune encore pour paraître à la Cour de son père. Parmi les princes, le Duc d'York seul était souvent chez son frère, les Ducs de Clarence et de Kent rarement, le Duc de Sussex jamais; les Ducs de Cumberland et de Cambridge se trouvaient sur le continent. Il n'y avait, à proprement parler, pas de Cour à Londres. La Reine y tenait deux drawing-rooms dans l'année et passait quelquefois, à de grands intervalles, une soirée chez le Prince Régent. Le Prince nous recevait très souvent à dîner et le soir; il acceptait des dîners chez nous et chez des anglais: il était resté sur le pied d'aller dans le monde.

La Grande-Duchesse s'était fait annoncer en Angleterre. Le Régent lui avait envoyé ses vaisseaux pour la prendre, et nomma un chambellan, Sir Hilgrom Turner, pour l'accompagner, mais il ne lui offrit pas d'appartement au Palais. Nous lui avions préparé Pultney Hotel dans Piccadilly donnant sur le Green Park, et nous nous étions rendus à sa rencontre à Sheerness avec les voitures du Régent.

Je trouvai la Grande-Duchesse fort exaltée de la gloire de la Russie, pressée d'en jouir en Angleterre, avide de tout, surtout des

personnes, fort impatiente de connaître le Régent. Il s'y mêlait visiblement des projets de conquête qui ne lui avaient manqué nulle part.

Le lendemain de son arrivée, le Prince vint lui rendre visite. Il s'était fait annoncer. Soit oubli, soit accident, la Grande-Duchesse n'avait pas achevé sa toilette quand il arriva. Elle avait voulu le recevoir au haut de l'escalier; il n'y eut que mon mari et moi qui nous y trouvâmes. Elle accourut en toute hâte, mais le Régent était déjà dans le salon. La toilette de la Grande-Duchesse n'était qu'à moitié faite. Elle fut troublée; la réception s'en ressentit: elle n'avait pas son aplomb ordinaire. Elle passa avec le Régent dans son cabinet. Ils y restèrent seuls; au bout d'un quart d'heure ils en ressortirent. Elle le reconduisit jusque sur l'escalier. Je vis de suite que le tête-à-tête n'avait pas réussi; l'un et l'autre avait l'air médiocrement satisfait. Le Prince me dit en passant: „Votre Grande-Duchesse n'est pas belle“. Elle me dit ensuite: „Votre Prince a mauvais ton“.

La Reine était venue en ville ce même jour pour recevoir la Grande-Duchesse, qui alla lui faire sa cour à Buckingham Palace. Une heure après, elles se revirent à Carlton House, où nous nous retrouvâmes avec elle. A ce dîner déjà, il fut visible pour tout le monde que le Prince et la Grande-Duchesse ne pouvaient pas se convenir. Elle portait encore le deuil de son mari, et parlait assez volontiers de ses regrets. Le Régent y croyait peu. Il avait en général la conversation un peu leste; cependant, comme il avait de l'esprit et du tact, il s'orientait vite et savait se contenir. A ma grande surprise, au lieu de mesurer son pas sur celui de la Grande-Duchesse, il lui adressa des observations assez légères sur son deuil et sa tristesse; il osa lui prédire des consolations, et commit la faute plus grave encore de ne pas même y mêler de la fatuité. C'était un déplorable début; elle y répondit par un silence d'étonnement et un regard plein de hauteur. Il y avait toujours musique le soir à la Cour. Ce jour-là, on avait fait venir les Italiens. La Grande-Duchesse déclara que la musique lui faisait mal: on renvoya la musique, et on ne sut plus que faire. La Reine et le Régent en eurent de l'humeur; ce fut une soirée manquée. La Grande-Duchesse se complut beaucoup dans cet embarras. De cette soirée, elle et le Régent se prirent en haine réciproque, et ce sentiment se soutint jusqu'au bout.

Quand la Grande-Duchesse se vit bien assurée d'avoir parfaitement déplu au Régent, elle rechercha toutes les occasions de lui déplaire un peu davantage. Elle visa juste. Elle traita avec beaucoup de froideur les ministres, avec une impolitesse marquée la marquise de Hertford, maîtresse du Régent, dont le mari occupait la première charge à la cour. Elle se lia intimement avec la Princesse Charlotte, qui était fort mal avec son père. Elle fit accueil à l'opposition et réserva toute ses gracieusetés pour les personnes qui se montraient les plus ouvertement hostiles à la Cour. Enfin elle voulut faire la connaissance de la Princesse de Galles: c'était rompre entièrement avec le Régent. Mon mari, informé de la correspondance qui s'était entamée dans ce but, fit les plus grands efforts pour en détourner la Grande-Duchesse. Voyant qu'il ne réussissait pas, il prit enfin le parti de lui déclarer que, comme ambassadeur de l'Empereur, il ne souffrirait pas que Son Altesse Impériale se plaçât dans une attitude hostile envers le Souverain auprès duquel il résidait, et que, si elle persistait dans son dessein de voir la Princesse de Galles, il ne pourrait plus faire les affaires de son gouvernement et en informerait l'Empereur. Comme elle le vit très résolu, elle fléchit, mais elle ne lui pardonna jamais, et lui déclara, à son tour, qu'elle le dispensait de ses visites. Nos relations avec elle devinrent de ce moment fort étranges. Dès son arrivée, elle avait demandé à venir à des jours fixes dans la semaine dîner chez nous pour y rencontrer successivement les personnes considérables de la société. Il y avait quelques inconvénients à cela. La Grande-Duchesse contrôlait les listes: ses préférences étaient pour les Whigs; elle exigeait l'exclusion des personnes attachées à la Cour, et ne souffrait que rarement les ministres. Chaque dîner amenait une petite rixe entre elle et mon mari. Il se crut délivré au moins de cet embarras: elle ne l'entendait pas ainsi. J'avais continué à me rendre chez elle tous les matins; mon mari m'y exhortait, puisque je devenais le seul lien entre la Grande-Duchesse et l'Ambassade. C'est là que je commençai mon apprentissage diplomatique, et d'abord par les dîners: je disputai pied à pied les invitations; je l'emportais quelquefois, car la Grande-Duchesse permettait la discussion, et il m'est arrivé souvent d'éliminer des favoris et de faire accepter des personnes qui lui étaient fort désagréables. A ces dîners,

M. de Lieven ne manquait pas d'aller la recevoir au bas de l'escalier. Elle prenait son bras pour la mener à table; il se plaçait près d'elle: *jamais* elle ne lui adressa la parole. Ces relations muettes se maintinrent ainsi pendant deux mois; elle ne recommença à lui parler que la veille de l'arrivée de l'Empereur.

Toute cette époque du printemps de l'année 1814 était si remplie d'événements merveilleux que pas un jour ne se passait sans une nouvelle importante de France. La Grande-Duchesse aimait à tout savoir; mon mari me disait ce que je pouvais lui redire, de sorte qu'elle tenait beaucoup à rester dans de bonnes relations avec moi. Je dois ajouter que jamais, dans aucun moment, elle n'a cessé de me traiter avec bonté et amitié. Toutes les grandes maisons de Londres tinrent à l'honneur de lui offrir des dîners; elle n'acceptait jamais de soirée. Elle fit ainsi le tour de la société anglaise et se fit toujours remarquer par son grand air et sa conversation animée, spirituelle et gracieuse. Partout où elle venait, elle exigeait l'uniforme; les Anglais se soumettaient.

Le jour de l'entrée de Louis XVIII à Londres, la Grande-Duchesse invita la Reine à venir voir passer le cortège chez elle. Le Régent était allé prendre le Roi au dernier relai de Hartwell; il était en carrosse doré à huit chevaux avec le Roi de France et Madame la Duchesse d'Angoulême. Ils arrivaient escortés de quelques mille cavaliers, grands seigneurs, petits gentilshommes, venus de Londres et de tous les comtés avoisinants, montés sur les plus beaux chevaux de l'Angleterre, portant tous la cocarde blanche à leurs chapeaux. Tout Londres était là, tout Londres criant, applaudissant: on eût dit la restauration d'un Roi d'Angleterre; il est impossible d'exagérer la magnificence, la splendeur de ce coup d'œil, l'effet de ces acclamations. Le Roi descendit à l'hôtel Grillon dans Albermarle Street. Là se trouvaient réunis le corps diplomatique et le cabinet anglais. Ce fut en leur présence que le Roi et le Prince échangèrent leurs ordres, et que Louis XVIII adressa au Régent les paroles mémorables que l'histoire a consignées: „Après Dieu, c'est à vous, Monseigneur, que je dois ma couronne“.

Ce même jour, le Roi dîna à Carlton House. Après le dîner, il y eut un cercle où la Grande-Duchesse fit sa connaissance; les dames lui furent présentées par le Régent. Je le revis ensuite chez lui; il me

reçut près de son lit: il souffrait beaucoup des jambes et ne se tenait jamais debout. Il me retint une demi-heure. Sa conversation était spirituelle, mais elle avait quelque chose d'arrangé qui, à mon avis, lui ôtait tout agrément.

La Grande-Duchesse et la Duchesse d'Angoulême se firent des visites le lendemain, et se rencontrèrent le soir au jeu de la Reine. Au moment de se placer, la Grande-Duchesse s'aperçut de quelque embarras; on s'agitait, on chuchotait autour de la Reine. Elle dit tout haut alors à Sir Benjamin Bloomfield: „Je vois ce qui vous embarrasse, je m'en vais vous mettre à l'aise; c'est moi qui dois passer la première“. Et cela fut fait ainsi; la Reine la mit à sa droite.

La Grande-Duchesse alla passer quelques jours à Brighton. A son retour, elle reçut une nouvelle qui l'affligea beaucoup. Elle avait rencontré dans ses voyages l'Archiduc Charles et s'était monté la tête pour lui. Elle résolut de l'épouser. Rien ne manquait, à ce qu'elle disait, du côté de l'Autriche; mais il fallait obtenir l'agrément de l'Impératrice-Mère. La Grande-Duchesse prévoyait de grandes difficultés; la religion grecque ne permettait pas à deux sœurs d'épouser deux frères. Elle avait attendu au dernier moment, espérant qu'en présentant l'affaire comme à peu près réglée, elle imposerait à l'Impératrice l'obligation de céder; l'Empereur Alexandre était d'accord au mariage. Dans la certitude où elle était qu'il se ferait, la Grande-Duchesse, dont l'imagination était passionnée comme sa volonté, s'était attachée avec ardeur à l'Autriche, à tous ses intérêts, et vraiment, à la voir intime dans ses confidences et ses relations avec l'Ambassadeur d'Autriche, le Comte de Merveld, recevant à toute heure le général autrichien Koller *), et n'adressant jamais la parole à l'Ambassadeur de Russie, on était tenté de la prendre pour une Archiduchesse bien plutôt que pour une Grande-Duchesse de Russie.

La réponse de l'Impératrice fut un refus et défense formelle d'épouser l'Archiduc. La Grande-Duchesse se renferma pendant quelques jours pour se livrer à un grand accès de désespoir, et durant ce temps, où je ne la vis pas du tout, elle ne reçut absolument que

*) Général autrichien, né en 1770, mort en 1826. Il accompagna l'Empereur Napoléon à l'île d'Elbe en 1814.

le général Koller, son confident dans cette affaire. Son engouement pour l'Autriche ne se démentit pas. Elle le témoigna plus tard, pendant le séjour à Londres du Prince de Metternich, à qui je lui ai entendu moi-même donner des avis plus qu'intimes sur l'humeur politique de l'Empereur Alexandre dans un moment où elle ne s'était pas aperçue que je me trouvais près d'elle, dans un moment aussi où je savais que ces avis avaient une véritable importance pour le cabinet de Vienne. Une fois, durant le séjour de Londres, mon mari se permit d'éveiller l'attention de l'Empereur sur les moyens d'information qu'avait le Prince Metternich et sur le dommage véritable qu'en recevaient nos intérêts. L'Empereur l'écouta avec attention, mais rien ne nous donna lieu de croire que cet avis eût profité.

La Grande-Duchesse fit deux conquêtes dès son début en Angleterre. Elle avait reçu chacun des Princes anglais en audience particulière. Le Duc de Sussex, n'allant point du tout à la Cour du Régent, lui avait demandé par ce motif de l'admettre plus souvent chez elle. Au bout de quelques visites, il lui écrivit une lettre assez gauche et peu élégante par laquelle il lui déclarait son *amour* et lui demandait sa main. La Grande-Duchesse me montra cette lettre en riant, et puis elle défendit sa porte au Duc de Sussex qu'elle ne revit plus du tout. Le Duc de Clarence l'avait menée d'Ostende en Angleterre sur sa frégate et s'était montré très empressé en même temps que très respectueux pour elle. Arrivé à Londres, il lui continua ses soins, mais avec des témoignages plus tendres; quand il vit son frère, le Duc de Sussex, éconduit, il se mit sur les rangs, et la proposition de mariage fut faite, mais de vive voix et sans doute avec des façons de marin. La Grande-Duchesse s'en offensa et lui défendit sa porte aussi; mais, non contente de cela et exposée à le rencontrer à la Cour, elle fit demander au Régent de l'exclure de toute réunion chez lui où elle paraîtrait elle-même, ce que fit le Régent sans grande répugnance, car son frère l'ennuyait: il le trouvait parfaitement bête. En même temps qu'elle refusait des maris, la Grande-Duchesse prenait quelque plaisir à les enlever à d'autres. On a beaucoup dit et cru à Londres que son but en décidant la Princesse Charlotte à rompre avec le Prince d'Orange avait été de se le réserver à elle-même. Avant cela, elle avait été blessée au vif en apprenant que le Roi Louis XVIII

avait entamé par mon mari une négociation pour le mariage du Duc de Berry avec la Grande-Duchesse Anne. Elle le sut par une lettre de l'Empereur. Elle fit venir M. de Lieven, c'était dans le temps où elle lui parlait encore, pour lui reprocher très aigrement de lui avoir caché cette démarche, et elle ajouta: „C'est à moi que le Roi de France devait demander une alliance avec la Russie“. Dans les dernières semaines de son séjour à Londres, la Grande-Duchesse s'éprit très vivement du Prince Royal de Wurtemberg, qu'elle épousa un an et demi après. Ce mariage aussi souffrit une vive opposition de la part de l'Impératrice sa Mère à cause de la parenté proscrite également dans le rite grec: elle a épousé successivement deux de ses cousins germains.

Le moment de l'arrivée des souverains vint enfin; à leur suite arrivèrent tous les Princes d'Allemagne, tous les chefs des armées alliées, les chefs des cabinets, le Prince Metternich et un nombre immense d'étrangers. Jamais Londres n'avait vu et ne verra sans doute une réunion comparable à celle-là.

Le Régent avait fait préparer des appartements pour l'Empereur et le Roi de Prusse au Palais de St-James. Il n'y eut que le Roi qui les accepta. L'Empereur voulut demeurer chez Madame sa sœur et ne se servit de son appartement au Palais que pour des réceptions solennelles. Il vint de Douvres avec le Roi de Prusse dans la voiture de voyage de mon mari; il fit son entrée à Londres le mardi 7 Juin, inconnu de la foule innombrable qui l'attendait sur toute la route. Des échafaudages étaient dressés en amphithéâtres depuis le dernier relais: ils étaient comblés de curieux; les places avaient été louées à des prix exorbitants. On prit les deux souverains pour des aides de camp. Le public fut un peu fâché de cet escamotage; le peuple anglais aime que la royauté se montre dans sa pompe. Il aime aussi comme tout autre à jouir de son plaisir et de son argent: on les lui avait enlevés.

Aussitôt que le Régent sut l'Empereur arrivé à Picadilly, il lui fit annoncer sa visite, et nous attendîmes cette visite depuis une heure jusqu'à quatre. Pendant ce temps, la foule n'avait cessé de grossir; elle était devenue compacte: toutes les avenues étaient bloquées. Les hurrahs ne discontinuaient pas un instant; l'Empereur, appelé à

grands cris, se montrait de temps en temps sur le balcon : alors c'était des hurlements de joie. Cependant les heures se passaient, le Régent n'arrivait pas. L'Empereur commençait à s'impatienter; la Grande-Duchesse souriait en regardant son frère, et disait : „Voilà l'homme!“ Mon mari était dans une grande agitation : il prévoyait que cette première maladresse donnerait gain de cause à la Grande-Duchesse, dont la correspondance avait déjà fort prévenu l'Empereur contre le Régent. Enfin à quatre heures arriva un billet de Sir Benjamin Bloomfield à mon mari, qui contenait ces mots : „Monseigneur est menacé d'insultes dans les rues s'il s'y montre; il lui est donc impossible d'aller trouver l'Empereur“.

Quel aveu et quel début pour une pareille rencontre ! La Grande-Duchesse ne cacha pas sa joie. L'Empereur, après avoir lu le billet, monta dans la voiture de mon mari et se rendit avec lui à Carlton House. Il resta une demi-heure avec le Régent. En sortant de là, il dit à M. de Lieven : „Un pauvre Sire!“ A quoi mon mari ajouta sur-le-champ : „Qui vous a aidé à faire une guerre et une paix glorieuse“. Cette réplique eut peu de succès; l'impression était faite et elle est restée toujours. Le Régent ne vint pas une seule fois chez l'Empereur. Le fait que l'Empereur n'avait pas voulu accepter d'appartement au Palais l'avait contrarié d'abord... Il se prévalut ensuite du prétexte que l'entrée de son hôtel était trop publique. Ce premier tête-à-tête fut donc le dernier.

Le lendemain de l'arrivée de l'Empereur, il y eut dîner à Carlton House. Il fut des plus froids : l'Empereur avait un air contraint et ennuyé; le Roi de Prusse, habituellement roide et réservé, garda le silence *et sa tournure* de soldat; le Régent fit des efforts inutiles, et la Grande-Duchesse ne vint au secours de personne. Après le dîner, on avait invité beaucoup de monde. L'arrangement fut assez gauche, selon moi : la Reine se tenait sous le dais; on venait la saluer, et puis on passait ou ne passait pas devant l'Empereur, en sorte que les honneurs de la soirée ne furent pas pour lui. Il se tint à l'écart; j'étais près de lui : il se servait quelquefois de son lorgnon et me demandait le nom de quelques femmes qui le frappaient.

Le Régent alla chercher la marquise de Hertford pour la mener à l'Empereur. Il la salua sans lui rien dire. Le Régent crut qu'il

n'avait pas bien entendu, et il répéta à voix très haute: „C'est la marquise de Hertford“. Cela ne réussit pas davantage. La marquise, qui avait très grand air, après avoir fait à l'Empereur une révérence profonde, lui lança un de ses regards les plus hautains. Le sort de tout ce voyage me parut écrit dans ce regard.

Le Régent était depuis longtemps, mais à cette époque surtout, fort impopulaire en Angleterre. Ce Prince avait un port superbe, l'air tout royal et souverain; il n'avait, à vrai dire, de la royauté que les dehors: il manquait d'élévation et de noblesse. Il était peu estimé et peu estimable. Il avait de l'esprit, beaucoup de pénétration, peu de probité et n'a jamais su conserver un ami. En politique, il avait des penchants fort absolutistes: il avait horreur de la constitution anglaise et de toute constitution, et le disait. Il n'y avait rien d'anglais dans son caractère. Sa jeunesse avait été fort orageuse, ses mœurs fort dissolues; ses goûts étaient fastueux, ses habitudes paresseuses. Il savait être gracieux, aimable, caressant; mais on sentait qu'il pouvait être perfide.

Après avoir dit la vérité, il m'en coûterait de ne pas dire ma reconnaissance. Le Roi Georges IV n'a jamais cessé de me traiter avec une grande bonté; il avait confiance en moi et en mon amitié. Il m'a dit plus d'une fois: „Vous seule me regretterez“. Il a eu raison pour les autres et pour moi.

Toute sa conduite politique et privée formait le contraste le plus grand avec son père, le roi vraiment le plus anglais qui ait gouverné ce pays.

L'éclat de la rupture du Prince avec la Princesse de Galles, quoique parfaitement justifiée par le scandale des mœurs de cette Princesse, avait cependant rencontré beaucoup de défaveur dans le public. On savait sous quels auspices s'étaient passés les premiers temps de son mariage. Il lui avait donné pour dame d'honneur son ancienne maîtresse Lady Jersey; il avait continué de vivre publiquement avec Mrs Fitzherbert, à qui il était marié; il avait encouragé, favorisé les premiers écarts de la Princesse, suborné des témoins, des délateurs, et enfin obligé sa femme à un commencement de procédure où le Roi George III avait pris ouvertement le parti de sa belle-fille, et qui finit par son acquittement. Il résultait de tout cela que, malgré la

conduite de la Princesse, malgré qu'elle fût très parfaitement et très justement mise au ban de la société, on disputait au Régent le droit de la traiter avec rigueur, et, quand arriva son exclusion du drawing-room de la Reine, où elle s'était rendue jusque-là par le simple privilège de toute femme présentée, l'opinion publique fit explosion dans la rue et dans la presse. La Reine, connue pour avoir constamment soutenu le Prince dans ses persécutions contre sa femme, partagea avec lui la défaveur de cette opinion.

Il n'y avait que peu de temps que la défense de paraître à la Cour avait été signifiée à la Princesse. Pour rendre cela plus facile, la Reine avait transporté le drawing-room de St-James Palace, où il s'était toujours tenu, à Buckingham House qui portait également le nom de Queens House, et où il lui était loisible d'établir une nouvelle étiquette. Il se passa bientôt après une scène fâcheuse. La Reine se rendant un soir de son palais à celui du Régent à travers le parc de St-James en chaise à porteurs, accompagnée seulement de six valets de pied portant des torches, le mob se précipita tout à coup sur le cortège, s'empara de la chaise, secoua rudement la Reine pendant quelques minutes et puis la laissa rudement aussi retomber par terre en voyant la garde arriver à son secours. Nous attendions la Reine chez le Régent. Cette aventure fut de suite connue dans les salons et produisit une émotion très grande: la Reine, habituée à se maîtriser, n'en témoigna aucune.

Le Prince Régent, au milieu de ce redoublement d'impopularité, prenait toutes sortes de précautions pour éviter la foule, et, quand il était reconnu, était toujours salué par des huées; souvent on lui jetait de la boue et des pierres.

C'est dans ce moment-là qu'arriva l'Empereur. L'effet magique que produisait sa présence, les acclamations qui l'accompagnaient partout, formaient le contraste le plus humiliant possible pour le Régent. Il en fut irrité et blessé profondément, et s'accoutuma très vite à ne plus voir dans l'Empereur qu'un rival.

L'Empereur Alexandre avait une de ces physionomies qui illuminent et réjouissent le cœur, le front ouvert, l'œil serein, le sourire charmant, une expression de bonté, de douceur, de bienveillance générale, de pureté vraiment angéliques. Dans les dernières années

de sa vie, il avait quelque chose de pensif et de triste qui indiquait à la fois de la mélancolie et de la méfiance, et obscurcissait souvent la bénignité générale de ses traits; mais cette expression était passagère, et le caractère naturel, habituel, de sa physionomie était de la franchise, et le reflet d'une conscience pure. Sa taille était haute et son port très noble. Sa tournure n'était pas irréprochable; dans un salon surtout, elle tenait plus de l'élégance du jeune homme que de la grandeur d'un Empereur: cette élégance même apparaissait comme un peu affectée. Cependant, à tout prendre, l'effet de sa présence était très remarquable: elle produisait partout une impression frappante, et, quand on ajoute à ce don naturel l'auréole de gloire qui l'entourait alors, on comprend l'enthousiasme prodigieux qu'il excita en Angleterre. Dans les rues, à la Cité, dans les théâtres, les transports éclataient avec frénésie. Durant les quinze jours qu'il resta à Londres, je n'exagère pas en affirmant qu'il n'y avait jamais moins de dix mille personnes stationnées dans le parc et la rue où était situé son hôtel. La circulation était entièrement interrompue à certaines heures du jour, et lui-même n'a pu faire qu'une fois une promenade à pied à son aise, et cela en sortant clandestinement par les *mews*. Quand il entra et sortait de voiture, il s'établissait une lutte fort originale: tout le monde voulait *shake hands* avec lui; il s'y prêtait avec une parfaite bonhomie, cela enchantait le mob. J'accompagnais un jour l'Empereur et la Grande-Duchesse à une séance de la Chambre Basse. La Grande-Duchesse revenait de sa visite de congé chez la Reine Charlotte; elle portait le cordon agrafé sur l'épaule par une riche épaulette en diamants. En descendant de voiture devant le Parlement, la foule, qui avait l'habitude de se presser autour de l'Empereur, fut si grande que, dans son empressement, un amateur arracha l'épaulette de la Grande-Duchesse. Je m'en aperçus la première, mais, avant que j'eusse le temps de le dire, l'épaulette lui fut rendue avec des excuses infinies. Cela amusait fort l'Empereur.

Dans les salons, son succès ne fut pas moins grand, mais d'une autre nature. Là, il était parfaitement jeune homme et n'était que cela: beau valseur, galant pour les femmes, très exclusif pour les jeunes, refusant obstinément une seule parole de politesse à celles qui ne l'étaient pas. Un soir, au bal de la marquise de Cholmondeley,

je dis à l'Empereur, en lui montrant tout près de lui la marquise de Hertford à laquelle il n'avait pas encore adressé la parole une seule fois: „Voilà, Sire, quelqu'un qui attend et espère un mot de vous“. Il me répondit: „Elle est bien vieille“, et ne l'approcha pas. Les jeunes ne lui surent pas mauvais gré de ce goût-là. Il fut entouré, flatté; ses conquêtes furent innombrables comme ses coquetteries. Parfois il en avait un air embarrassé, car les avances de quelques femmes se traduisaient souvent par des manières étranges. Ce même soir, Lady Sarah Bayley, fort belle, surtout fort blanche, et fort bête, l'appela près d'elle et là, ne retrouvant rien à lui dire et rien de mieux à faire, après quelques moments de méditations, elle lui offrit... son flacon d'eau de Cologne. L'Empereur s'en défendit, elle insista, il ne voulut pas; enfin, de gré ou de force, elle vida dans le mouchoir qu'il tenait à la main tout le contenu de son flacon, ce qui causa pour le moment quelque dommage à la toilette blanche de l'Empereur. Il la quitta brusquement après ce baptême et rougit beaucoup, car le ridicule était la chose du monde qu'il redoutait le plus, et, rencontrant malheureusement mon regard, il en eut vraiment de l'humeur.

L'Empereur arrivait, comme je crois l'avoir indiqué plus haut, aux quelques préventions personnelles contre le Régent qui lui étaient surtout inspirées par sa sœur. La situation où il trouva ce Prince dans la société de Londres n'était pas propre à les détruire. L'homme le plus élégant de l'Angleterre, dans sa personne, dans sa magnificence royale, dans son éducation, dans sa conversation, quand il le voulait, car il savait parler de tout avec discernement, érudition et bon goût, cet homme, le souverain de la Grande-Bretagne, n'était décidément pas à la mode. On ne tenait pas à l'honneur d'être prié à la Cour: il était même de bon ton d'en être exclu. De plus il arrivait parfois à ses ministres de parler un peu légèrement de lui et de redresser l'erreur de quelque diplomate novice qui attachait plus de valeur qu'il en fallait à ses opinions ou à ses paroles. Tout cela avait frappé l'esprit très exercé de la Grande-Duchesse. Elle fit passer facilement cet ensemble d'observations dans l'esprit de l'Empereur, mais avec toute l'exagération que pouvait y ajouter sa propre malveillance. L'Empereur entra très vite dans toutes ses allures. Ainsi froideur, avec une petite nuance de mépris, pour le Régent; stricte politesse

seulement pour les ministres; grande cajolerie pour l'opposition; dès le lendemain de son arrivée, il avait reçu Lord Holland en audience particulière: il lui portait une lettre de M. de Laharpe; ardente amitié pour la Princesse Charlotte; résolution même d'aller faire visite à la Princesse de Galles. Voici ce qui se passa à ce sujet.

La Princesse s'était empressée de lui écrire pour le féliciter sur son arrivée et lui témoigner un vif désir de le voir. L'Empereur, prévenu de la conduite tenue par mon mari envers la Grande-Duchesse à la même occasion, voulut s'en expliquer avec lui avant de répondre à la Princesse. Il était cependant décidé à aller chez elle et commença par l'annoncer à mon mari: celui-ci fit un cri d'horreur qui divertit beaucoup l'Empereur. M. de Lieven lui rapporta alors la déclaration formelle que lui avait faite Lord Castlereagh à notre arrivée en Angleterre, mettant la Princesse de Galles en dehors de la famille Royale et annonçant que toute relation des membres du Corps diplomatique avec elle serait regardée par le Régent comme une insulte personnelle. Cela fit sourciller l'Empereur; après quelques instants de réflexion et de silence, il lui dit: „Moi, je ne suis pas ambassadeur, je ne réside pas à la Cour d'Angleterre: je lui fais visite. J'ouvre le Calendrier Royal, j'y trouve le nom de la Princesse de Galles; il est de mon devoir de lui faire ma cour comme aux autres Princesses“. — „Eh bien! Sire, brouillez-vous avec le Régent: voyez comment vos affaires s'en trouveront“. L'Empereur réfléchit un moment; il ne dit ni oui ni non, mais il n'alla pas chez la Princesse de Galles. Le bruit se répandit plus tard qu'il lui avait donné rendez-vous à Kensington Garden, et que la Grande-Duchesse fut présente à cette rencontre. Nous n'avons jamais pu vérifier ce fait.

Pendant le séjour des Souverains, le Régent alla en grande loge avec eux aux trois grands théâtres de la capitale. A l'Opéra Italien, il survint un incident qui blessa beaucoup le Régent: vers le milieu de la représentation, la Princesse de Galles entra avec quelque fracas dans sa loge, située vis-à-vis de la loge royale. Quelques voix du parterre la nommèrent. Elle fit une inclination de tête à l'Empereur: il se leva aussitôt et força par conséquent le Roi de Prusse et le Régent à se lever aussi; toute la salle fut debout et retentit d'acclamations immenses.

Il s'était établi dès le premier moment entre les deux souverains une lutte de taquineries quotidienne qui vraiment ne fut pas un des épisodes les moins curieux de cette curieuse époque de l'histoire de l'Europe. Le prince de Metternich, témoin très amusé de ce spectacle, le mit à profit sur-le-champ. Promenant son regard calme sur ce tableau animé, il fit facilement de la grande politique tout en se divertissant beaucoup. Il exploitait les ridicules du Régent avec la Grande-Duchesse Catherine, dont il recevait toutes les confidences; en revanche, il se moquait de l'Empereur avec le Régent: c'était une manière assurée de lui plaire. Il s'empara complètement de l'esprit de ce Prince. Il flattait tous ses goûts vaniteux, qui étaient portés à un point d'incroyable ridicule pour un souverain; il l'investit de la Toison d'Autriche, que le Roi Georges IV n'a jamais quittée, et il le nomma maréchal des armées autrichiennes: le Régent eut le plaisir de se faire faire un uniforme blanc.

Mon mari et moi, nous entrions tous les jours davantage dans le plus complet désespoir, car la situation était sans ressource. La Grande-Duchesse gouvernait absolument, uniquement, l'Empereur son frère.

La Cour fit peu de frais pour l'Empereur: le Régent ne lui donna que deux grands dîners et deux soirées; il y eut un dîner chez la Reine à Fragmore. On avait préparé des fêtes pour la paix: elles n'eurent lieu qu'après le départ de l'Empereur. Il avait désiré voir le Roi Georges III; on en délibéra et on jugea qu'il y aurait de l'inconvenance à montrer un roi fou à un monarque étranger: il ne le vit pas. Le public et la société fêtèrent beaucoup les souverains. Ils dînèrent à la Cité chez le Lord Maire, le Saylor's Company, Goldsmith's Company: tous dîners d'hommes, mais où la Grande-Duchesse voulut absolument paraître, ce qui choqua un peu les Anglais. Le club de White donna une fête magnifique à Burlington House; les marquis de Salisbury, de Hertford, Cholmondeley, Lord Liverpool, Lord Castlereagh leur donnèrent des bals et des dîners: le Régent parut avec eux à toutes ces occasions, mais l'Empereur alla seul aux bals qui lui furent offerts par le Duc de Devonshire, Lord Grey, Lady Jersey, etc. etc., tous seigneurs Whigs. Le dîner de la Cité fut frappant de grandeur et de magnificence; il fut curieux aussi, parce que

ce fut la seule occasion où le Régent rencontra les chefs du parti whig, et de plus ses ennemis personnels: ils n'étaient du reste priés nulle part où pouvait se trouver le Prince.

Pour se rendre dans la salle du banquet au Guildhall, il fallait traverser plusieurs grandes pièces où étaient rangés les convives. Le Roi de Prusse menait la Grande-Duchesse; l'Empereur venait après conduisant la Duchesse de York, puis le Régent qui me donnait le bras. A mesure que nous rencontrions des whigs, l'Empereur s'arrêtait. Il prit la main à Lord Holland, à Lord Grey; il causa même quelques instants avec eux. Toutes ces haltes forçaient le Régent à s'arrêter derrière lui: il en éprouvait un dépit extrême, il était dès lors assez intime avec moi pour me le dire, et il le témoigna à dîner par un silence très hautain avec l'Empereur et sa sœur. Il arriva à ce banquet une étrange scène. La Grande-Duchesse n'aimait pas la musique, et de plus, depuis qu'elle était veuve, elle avait souvent des attaques de nerfs. L'usage absolu à ces grands dîners est d'avoir des chants nationaux. A peine la musique commença-t-elle que la Grande-Duchesse me fit des signes de détresse, et elle me dit enfin en russe: „Si cela continue, je me trouve mal“. Je le dis au Régent, qui dit tout haut: „La Grande-Duchesse veut que la musique cesse“, et elle cessa, au grand étonnement de tout le monde.

La table royale était placée sur une estrade. Il n'y avait là que les Souverains, les Princes et les ambassadeurs, mais le reste de la salle était occupée par de longues tables où étaient assis sept cents convives que notre vue dominait entièrement. Je m'aperçus bientôt de l'agitation qui se communiquait jusqu'au bout de cette longue salle. On vint fréquemment parler à l'oreille du Régent; il me disait: „This wont do in England“. Je haussais le sourcil: je n'avais pas d'autre réponse. Enfin il me prie de demander à la Grande-Duchesse si elle ne permettra pas le *God save the King*, à quoi elle me répond avec hauteur: „Comme si ce n'était pas de la musique!“ Et le Régent se résigne. Cependant un bruit sourd commençait à se faire entendre. L'Empereur, qui était sourd tout de bon, n'avait entendu ni les paroles qui s'étaient dites, ni l'orage qui commençait, mais tous les yeux à notre table se portaient sur moi, comme pour m'avertir. Enfin, le bruit grossissant, je me préparais à faire une observation à la

Grande-Duchesse, lorsque je reçus un billet d'une main inconnue et sans signature, dans lequel on me disait en anglais: „Si votre Grande-Duchesse ne permet pas la musique, nous ne répondons pas de la table royale“. Je lui fis passer de suite ce billet, et elle me dit: „Eh bien! qu'ils braillent donc!“ Et le *God save the King* fut chanté.

Au sortir du dîner, Lord Liverpool, premier ministre, s'approcha de moi et me dit: „Quand on ne sait pas se conduire, on ferait mieux de rester chez soi, et votre Grande-Duchesse a voulu contre tous les usages être des dîners d'hommes“.

De ce moment, les ministres anglais ne dissimulèrent plus leur mauvaise humeur contre la Grande-Duchesse; à son tour, elle perdit toute mesure dans les relations avec le Régent. A un dîner chez Lord Liverpool, où il se trouvait comme de coutume placé entre elle et moi, j'entendis le dialogue suivant: „Pourquoi donc, Monseigneur, tenez-vous votre fille sous les verrous, pourquoi n'est-elle pas avec vous nulle part?“ — „Ma fille est trop jeune, Madame, pour aller dans le monde“. — „Elle n'est pas trop jeune pour que vous lui ayez choisi un mari“. — „Elle ne sera mariée que dans deux ans“. — „Quand elle le sera, j'espère bien qu'elle saura se dédommager de sa prison actuelle“. — „Quand elle sera mariée, Madame, elle fera la volonté de son mari: aujourd'hui, elle fait la mienne“. Ici, la Grande-Duchesse regarda bien fixement le Régent et reprit, avec une douceur affectée et une malice parfaitement intelligible: „Monseigneur, entre mari et femme, il ne peut y avoir qu'une seule volonté“. Le Régent se retourna brusquement vers moi et me dit assez haut: „This is intolerable!“

Le lendemain du dîner de la Cité, il y eut une grande revue de troupes à Hyde Park. L'heure était donnée, et le rendez-vous fixé à Constitution Hill. L'Empereur s'y rendit à cheval avec exactitude, accompagné de toute sa suite: il y attendit le Régent pendant une heure entière. Le Prince arriva enfin en faisant une légère excuse, et la revue ne commença qu'alors. Quelques jours après, à une soirée à la Cour où l'on était prié à neuf heures, l'Empereur tardant beaucoup à venir, le Régent envoya plusieurs fois s'informer s'il viendrait; enfin, à onze heures et demie, l'Empereur parut en s'excusant sur ce qu'il avait été faire une visite à *Lord Grey*.

L'Empereur nous fit l'honneur de nous demander à dîner. Il exclut positivement le Régent et ses ministres et nous pria d'inviter entre autres Lord et Lady Lansdowne *parce qu'ils* étaient de l'opposition, et Mrs Lyttelton, aujourd'hui Lady Hatherton, *parce qu'elle* était belle. Cela parut singulier. Je me souviens qu'à ce dîner il parla des Bourbons avec une ironie fort dédaigneuse, ce qui ne déplut pas aux whigs et embarrassa considérablement le comte Nesselrode.

Lady Jersey, qui se vantait hautement de sa haine pour le Régent, fut la femme que l'Empereur rechercha le plus à Londres. Au bal de Lady Hertford surtout, il lui montra des soins qui furent fort remarquables; il rit beaucoup avec elle. On dit que le Régent entendit quelques paroles prononcées par elle très haut, parce que l'Empereur avait l'oreille dure, et que ces paroles impliquaient une entente très intime dans une plaisanterie dont le Régent était l'objet.

L'Empereur avait fixé pour le 15 Juin le bal que lui avait offert Lady Jersey: le Régent décida pour le 14 le voyage à Oxford, dans le but évident de faire manquer le bal à l'Empereur. L'inspection de divers collèges, sa réception comme docteur de l'université, le grand banquet à Christchurch, la visite à Blenheim et à Stowe, tout cela prit beaucoup de temps, et l'Empereur ne put être de retour à Londres que le 16, à 3 heures du matin. Il changea de toilette et se rendit chez Lady Jersey, où il arriva avec le soleil; elle avait retenu quelques personnes dans l'espoir qu'il viendrait encore; il dansa le *scotch reel* jusqu'à cinq heures.

Puisque je suis sur le chapitre de Lady Jersey, j'achèverai tout de suite ce que j'ai à dire sur son compte. On lui avait fait compliment de sa conquête Impériale. Elle crut tout bonnement l'Empereur amoureux d'elle, et voici ce qui se passa peu de jours après. La veille du départ de l'Empereur, il y avait un bal chez la marquise de Devonshire. Mon mari n'avait pas accepté l'invitation qu'elle lui avait envoyée pour l'Empereur, jugeant qu'il n'en voudrait pas, puisqu'il devait partir le lendemain de bonne heure. L'Empereur, ne se croyant pas invité, ne put pas y aller, mais il savait que Lady Jersey s'y trouvait, et l'idée lui vint à une heure du matin d'y envoyer son cousin, le Prince d'Oldenbourg, avec prière à Lady Jersey de quitter le bal et de venir le trouver pour lui dire adieu. Lady Jersey,

flattée et troublée, consulta ses amies présentes, non pas sur la convenance de la visite à une pareille heure, mais sur ce qu'elle devait faire si l'Empereur devenait trop pressant. Elle prévint toutes les dernières extrémités et demanda s'il était permis de refuser à un Empereur? Ses amies lui dirent que ce serait *très impoli*, qu'il fallait aller et se confier à la garde du Bon Dieu. Il paraît que l'Empereur, de son côté, avait songé à des précautions contre elle, car il avait fait lever Madame sa sœur, et la Grande-Duchesse fut présente à l'entrevue qui se termina à trois heures du matin. Lady Jersey, qu'on alla visiter avec curiosité le lendemain, dit, en baissant les yeux, que l'Empereur lui avait seulement demandé à baiser son bras au-dessus du coude. Cette aventure courut tout Londres.

Le séjour de l'Empereur touchait à sa fin. Les incidents de chaque journée rendaient cette fin de plus en plus désirable: les deux grands Souverains de Russie et d'Angleterre se livraient sans réflexions à l'antipathie qu'ils avaient conçue l'un pour l'autre. Comme de coutume en cas pareil, les entours renchérisaient sur l'humeur des maîtres: dans la salle de service de l'Empereur, les propos les plus méprisants pour le Régent circulaient librement. On ne se gênait même pas de les tenir en présence de Lord Yarmouth, fils de la marquise de Hertford, nommé pour accompagner l'Empereur pendant son séjour en Angleterre. Lord Yarmouth aussi se prit à être insolent, et il y eut presque des rixes dans le salon d'attente. Les aides de camp généraux se distinguèrent surtout.

Un jour, le comte Ojarofsky, impatienté de ne pas voir arriver les voitures de la Cour qui venaient toujours prendre l'Empereur le matin, s'adressa insolemment à Lord Yarmouth pour lui en demander raison. Lord Yarmouth répond qu'il n'était pas encore l'heure: „Mais les carrosses sont faites pour attendre, et c'est votre devoir d'y veiller“. Lord Yarmouth n'eut pas l'air de comprendre cela; il s'étendit commodément sur le canapé et prit un livre. Ojarofsky, furieux de son impassibilité, lui cria: „Allez donc voir si les voitures sont venues!“ Alors, Lord Yarmouth, d'un ton très poli et très cajoleur, lui répliqua: „Monsieur le Comte, vous avez une paire de bien beaux yeux...“ Il s'arrêta un instant, puis il ajouta avec hauteur et impertinence: „...allez y regarder vous-même“.

L'Empereur partit pour Portsmouth le mercredi 22 Juin. Le Régent alla l'y retrouver pour lui montrer sa flotte. Je ne l'accompagnai pas, je n'ai donc appris que par des récits les circonstances de ces dernières journées, mais j'ai su qu'elles avaient porté jusqu'au bout le cachet de l'humeur et de l'aigreur. Ils se séparèrent à Petworth chez Lord Egremont; de là l'Empereur et la Grande-Duchesse se rendirent à Douvres en longeant la côte. Le Régent revint à Londres exaspéré.

Ce voyage d'Angleterre, placé immédiatement après la paix de Paris et deux mois seulement avant le congrès de Vienne, n'avait eu aucun but politique. Les affaires en étaient absolument bannies; c'était des vacances qu'avaient voulu se donner les souverains et leurs ministres, et, au milieu des fêtes et des réunions qui devaient en marquer le cours, la seule pensée sérieuse avait été le contact personnel de l'Empereur Alexandre avec le Régent d'Angleterre. Cette rencontre semblait le complément nécessaire, la consécration finale de la grande coalition européenne, dont on se promettait la durée par l'union plus intime des deux monarques qui avaient contribué le plus à ce grand dénouement.

On a vu comment ce but fut complètement manqué. L'Empereur, se méprenant sur la valeur et l'importance du Régent, frappé outre mesure de quelques faiblesses, de quelques ridicules et de la défaveur de l'opinion publique, avait traité ce Prince avec insouciance, légèreté et une sorte de dédain. Le Régent avait riposté par une grande froideur et des manques d'égards publics; une rancune profonde s'était établie dans son cœur. Un mépris profond aussi resta pour lui dans la pensée de l'Empereur. Entraîné par l'exemple, les conseils et les allures établies de sa sœur, il avait en même temps offensé le cabinet anglais tout entier par des empressements et des préférences marqués pour ses ennemis. La plus grande froideur présida dès lors aux rapports des deux cours; l'irritation mutuelle fut exploitée par d'autres cabinets, et les effets de ce triste voyage se firent sentir six mois plus tard à Vienne, lorsque l'Autriche, la France et l'Angleterre signèrent le fameux traité secret contre la Russie.

II.

Lettres de l'Impératrice Marie à l'occasion de projets de mariage des Grandes-Duchesses Catherine et Anne.

Mai 1807.

Vous m'avez demandé hier, cher Alexandre, mon avis sur les propositions que le Duc de Brunswick vous a faites d'une union entre ma fille Catherine, votre sœur, et le Prince Henri de Prusse, et j'ai préféré de vous les donner par écrit. Les voici.

Vous savez que je ne donne mon consentement à aucun projet de mariage pour une de mes filles que lorsqu'il est confirmé par le libre choix de ma fille, dont je ne gêne pas les inclinations dans une occasion aussi importante. Je veux donc que son consentement, fondé sur une connaissance personnelle de l'époux qu'on lui destine, précède le mien. Cependant cette connaissance personnelle entre ma fille Catherine et le Prince Henri de Prusse ne peut se faire que dans un an d'ici: le moment actuel, celui d'une crise générale, ne saurait y être favorable; mais l'espace d'une année pourra nous faire voir toute l'étendue, la loyauté et la sincérité des sentiments de la cour de Berlin vis-à-vis de la nôtre. Et si alors ses dispositions sont encore les mêmes, si ma fille, après avoir fait la connaissance du Prince, concevra l'espérance d'être heureuse avec lui, elle prononcera sur son sort en faisant son choix, qui décidera de mon consentement.

Ce 11 Mai 1807, Samedi.

Enfin, cher et bon Alexandre, après une attente de 5 jours, qui m'a paru bien longue, j'ai reçu hier au soir, au moment où j'allais me coucher, votre lettre du 3 Mai. Elle a calmé mes inquiétudes, car je vous avoue, cher Alexandre, que je vous croyais aux mains avec l'ennemi. J'attends les détails que vous me promettez sur les causes de votre retour à Berlin bien avec impatience, mais sans me permettre certainement d'en préjuger la raison. Je vous avouerai, cher Alexandre, que je conçois que le général ayant la responsabilité de votre personne sacrée, sur sa conscience, y pense à deux fois avant que de rien entreprendre, et ne veut frapper que des coups sûrs: voilà la cause que je me donne à moi-même de cette inaction, jusqu'à ce que vous m'en donniez. Je vous remercie, cher Alexandre, des détails dans lesquels vous entrez au sujet de l'établissement de votre sœur, et surtout de la confiance que vous me témoignez en laissant à ma décision cet objet si extrêmement cher et important à mon cœur: j'ai cru de mon devoir de communiquer votre lettre à Catau, pour qu'elle lise et voie l'opinion que vous avez de l'Empereur François, et qu'elle prononce ensuite elle-même la sienne, s'il faut abandonner et quitter ce projet, ou si elle veut y persister. Mais, avant que de vous rendre compte de sa décision, je m'arrêterai un instant à vos observations, cher Alexandre, qui, je vous l'avoue, ne me paraissent pas bien graves lorsque vous les portez sur la moralité de l'Empereur. Je ne crois pas vous avoir dit que je le croyais sans faiblesse passée, mais je crois que son caractère religieux et moral lui fera préférer une union légitime à une existence frivole et vicieuse: voilà mon opinion sur l'Empereur François. J'ignore ses traits de jeunesse commis il y a à peu près treize ou quatorze années aux Pays-Bas, mais je me rappelle effectivement avoir entendu parler du séjour de la Vinzano à Vienne, et de la jalousie de l'Impératrice, qui fut très généralement blâmée parce que, disait-on, elle ne portait que sur son imagination, qui la rendait injuste vis-à-vis de son époux: mais, au reste, si même l'Empereur eût eu alors ce tort, est-il dit pour cela qu'il en aurait de semblable présentement? Il me semble qu'à trente-huit ans la fougue

des passions doit être calmée, et en vérité il faut, cher Alexandre, être moins sévère pour les autres, et les juger avec un peu plus de charité: l'Empereur a été époux parfait pour ma sœur qui l'aimait tendrement, et l'a été pour l'Impératrice, quoique je sois bien portée à croire que certainement il n'a pas été débonnaire, comme vous le dites, pour elle, et cette vilaine histoire n'a été inventée sur le compte de la défunte qu'à la malheureuse année 1805; jusqu'à cette époque jamais la calomnie ne l'avait entachée, mais l'Empereur avait toujours le grand mérite de la rendre heureuse, quoiqu'elle fût jalouse et nullement jolie. Vous-même m'avez dit, cher Alexandre, que l'Empereur était brave et honnête homme, et loyal: voilà ce qui base le caractère. Certainement ce n'est pas tout ce que je désirerais, mais c'est beaucoup déjà: reste à savoir si le bonheur domestique, la société d'un être aimable, raisonnable et ferme ne développerait-elle pas des vertus qui n'ont pu être qu'opprimées par les circonstances. Vous m'avez l'air, cher Alexandre, dans votre lettre, de ressentir une pénurie dans les objections que vous vouliez faire, et voilà pourquoi vous peignez ce pauvre Empereur de couleurs pas favorables, mais Catau m'a dit: „Mon frère le trouve vieux: on ne l'est pas à 38 ans. Il est laid: jamais je ne me soucierai d'un beau visage d'homme. Il est sale: je le laverai. Il est niais, maussade: fort bien! il l'a été l'année 805, il ne le sera plus dans la suite, car les circonstances l'ont fait paraître tel alors“. Je vous jure, Alexandre, que je vous rends les propres expressions de Catiche; vous verrez par elles qu'elle n'est pas dégoûtée par le tableau peu aimable que vous avez tracé de l'Empereur: je vous avoue, cher Alexandre, que, pour mon compte, je suis étonnée de ce que vous me dites. Que si c'est comme souverain que l'on l'envisage, vous me laissez à juger si quelque chose de brillant se présente à côté de son idée? Mais oui, cher Alexandre: la monarchie Autrichienne a prodigieusement souffert, il est vrai, mais se trouver encore Empereur ou Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême, de Hongrie, etc., en vérité, c'est un beau sort, et au reste il ne dépendrait que de lui de remonter sur la scène et d'y reprendre sa place dans ce moment.

Enfin, cher Alexandre, l'amitié que vous me témoignez en me laissant la décision de cette affaire me porte à vous prier de condescendre aux vœux de Catau: elle croit cette union digne d'elle, et, en

conscience, je le crois de même, et je suis persuadée que la majeure partie de vos sujets partageront ma façon de voir sur cet objet. Ne croyez pas, cher Alexandre, que je la croie immanquable, non certainement: j'y vois de grandes difficultés, mais enfin éprouvons si la chose est faisable; c'est ce que nous devons à Catau pour lui prouver combien son bonheur nous est cher. J'ai eu l'idée, cher Alexandre, pour ôter à ce projet tout l'appareil politique, de l'envisager comme affaire de famille, et de la baser uniquement sur le rapport de parenté qui existe entre l'Empereur François et moi: cette manière d'entamer l'affaire ne compromet ni votre personne ni votre ministère, et votre ambassadeur ne paraîtra dans la négociation que lorsqu'elle sera sûre et qu'elle aura pris le cours ordinaire d'affaires de ce genre. J'ai cru qu'une lettre particulière de moi à l'Empereur François devrait la commencer, et la finir, c'est-à-dire l'assurer. Je joins ici cette lettre, cher Alexandre, sous cachet volant; veuillez la lire, la relire à différentes reprises. J'ai tâché d'y parler comme il convient à mon rang, et de donner à mes expressions le caractère de dignité, d'amitié et de confiance que le sujet demandait, en l'élaguant de toute nuance de politique; voyez, Alexandre, si j'ai réussi. J'ai préféré cette manière de m'y prendre, pour conserver le secret, pour empêcher que l'ambassadeur de France n'en fût instruit, et parce qu'il m'a paru que c'était le seul moyen de parvenir au but, ou du moins de le tenter sans compromettre la dignité des individus. Si l'Empereur n'accepte pas la proposition, il se servira du prétexte de la religion, prétexte trop important et trop respecté pour pouvoir même s'en blesser. Si vous n'approuvez pas ma lettre, renvoyez-la moi, et dites-moi ce que vous voulez faire; si vous l'approuvez, si cette marche que je propose vous plaît, alors cachez-la et remettez-la, je vous en prie, à Kourakine avec ce billet ouvert, et veuillez lui donner vos ordres sur ce que vous jugerez à propos d'ajouter. Il me paraîtrait que Kourakine devrait avoir l'air d'ignorer le contenu de ma lettre, à moins que l'Empereur François ne lui dise ou fasse dire, qu'il est intentionné de demander Catherine en mariage: jusqu'à ce moment-là, il faut le silence le plus complet; au reste, vous en déciderez, cher Alexandre, et vous donnerez vos ordres en conséquence. Je n'ai pas reçu la confession de foi du général Budberg que vous m'annoncez, mais Catau prétend qu'elle ne saurait lui être désa-

vantageuse, que Budberg l'aime et qu'il ne voudra pas s'opposer à un parti aussi avantageux pour elle. J'en reste là aujourd'hui, cher Alexandre, et vous embrasse tendrement.

Marie.

St-Petersbourg, ce 23 Décembre 1809.

Ma bonne et chère enfant, Maman vient déposer dans ton cœur et celui de Georges des sujets d'inquiétude bien pénible pour notre cher Alexandre et pour moi. Je t'en fais confiance avec l'agrément d'Alexandre, et tu concevras ce que lui et moi devons éprouver. Ah! Catau, qu'il est triste pour moi dans ce moment de ne pouvoir te voir avec moi, où chaque jour peut nous apporter des nouvelles que je voudrais déposer dans son sein, comme le sanctuaire auquel je confie mes peines, mes inquiétudes, mes appréhensions. Alexandre lira ma lettre, nous voyons de même, nous sentons de même et nous ne nous aveuglons pas. Voilà le fait. Alexandre vint à Gatchina le mardi 21; je lui trouvai la physionomie sourcilleuse, quoiqu'il tâchât de se montrer de bonne humeur. Après le dîner, nous restâmes seuls, lui et moi; il me dit:

— „Maman, vous avez exigé de moi, lorsque j'aurai des sujets d'inquiétude, de vous les confier: j'en ai un qui m'en donne beaucoup. Ne m'interrompez pas, de grâce, et laissez-moi achever, car la chose est trop grave et est de la plus grande conséquence, tel que soit le parti qu'on prendra“.

Catau, j'ai tourné à mort, mon cœur ne battait pas, mais, dans toute la rigueur du terme, il tremblait, car je croyais qu'il y avait du personnel pour Alexandre, et cette pensée m'ôtait la force de respirer. Il continua et me dit:

— „Un courrier vient d'arriver de Paris: il s'y passe des événements extraordinaires. Le divorce avec l'Impératrice est arrêté; elle y a consenti de même que son fils; l'acte va paraître incessamment. Kourakine me mande que la famille veut qu'il épouse sa nièce, la fille de Lucien; mais on dit aussi que lui, Bonaparte, a des vues sur *Anne*; d'autres disent que le choix tombera sur l'archiduchesse fille

de l'Empereur François. Vous savez, Maman, que je n'ai pas cru à ces bruits lorsqu'il s'agissait de Catau, mais cette fois j'y crois, et je vous laisse à juger si j'ai lieu d'être inquiet: s'il a cette idée et s'il fait des démarches, que répondre? Le personnel de l'homme est contre la chose; les suites du refus seront de l'aigreur, de la malveillance, de la chicane dans les plus petites choses, car il faut connaître l'homme qui se trouvera blessé. S'il fait choix de l'archiduchesse, il se réunira à l'Autriche et l'élèvera expressément pour nous nuire et nous prouver que, si nous avons dédaigné son alliance, il sait la rendre utile, mais à notre désavantage, à la puissance qui en a fait cas, et je crois pouvoir augurer qu'elle sera reçue avec joie et empressement à Vienne. Si des suites fâcheuses résultent de notre refus, qu'en dira notre nation? Enfin je trouve cet incident un des plus malheureux qui ait pu arriver. S'il faut refuser, que répondre, quel prétexte prendre, qu'alléguer? Toutes ces considérations sont majeures; il faut les discuter avec calme et sans se précipiter“.

Je t'avoue, Catau, que, l'horrible effroi que j'avais éprouvé au commencement de cette conversation, où je croyais qu'il s'agissait du personnel de l'Empereur, s'étant calmé, cette cruelle nouvelle ne m'a pas autant saisie qu'elle l'aurait fait sans ce prélude. J'ai dit à Alexandre au premier moment qu'il me paraissait que tout ce que nous avions fait pour te faire échapper à ce malheur devait être notre règle dans ce moment, que, si j'avais pour toi la confiance d'une amie, fondée sur ton caractère formé, j'avais pour Anne le même sentiment d'amour maternel, le même sentiment de veiller à son bonheur, à son sort, et qu'ainsi, ayant tout fait pour te mettre à l'abri de cette chance malheureuse, ce serait être inconséquent et infidèle à ses principes de n'en pas faire de même pour Anne.

L'Empereur me dit que „j'avais raison, pour les sentiments et les devoirs à remplir vis-à-vis d'Anne, mais que le cas du moment était différent; que, pour toi, on n'avait toujours parlé que vaguement de ce projet de divorce, qu'il n'avait pas existé et nous avons eu le moyen de prévenir la possibilité même de la proposition par ton mariage; mais que, cette fois-ci, le divorce était sûr, et qu'il croyait à la proposition et même que l'acte du divorce allait paraître incessamment“.

Je le priai de me dire les termes de la lettre de Kourakine qui me mettrait plus à même de juger du cas. Il me dit qu'il me l'enverrait le lendemain, que jusqu'à ce moment il n'avait rien reçu de plus. Enfin, Catau, je t'avoue que je fis sur moi-même l'effort bien pénible de débattre ce triste projet avec tout le calme de la raison, et lui subordonnai entièrement mon sentiment, qui se révolte à l'idée de la possibilité d'une telle union; mais le cas est si grave, si conséquent, qu'il faut la raison la plus froide pour en envisager tous les côtés. Commençons par la possibilité de consentir à l'union et voyons quelles suites avantageuses il en résulte pour l'Etat. Les voici :

1) *L'espérance* d'une paix prolongée avec la France, qui nous donnerait sous quelques rapports le moyen de gagner plus de force en établissant mieux nos lignes de défense, en rétablissant nos finances et en nous occupant de notre intérieur. Finalement nous gagnerons du temps et la possibilité d'échapper pour un temps aux vues ambitieuses de Napoléon.

Quelles seront les suites désavantageuses du refus de cette union? Cette question se sépare en deux points: il faut l'envisager sous le rapport de l'Etat et de l'individu de ma fille. Je commence par l'Etat:

2) Il est certain que Napoléon, jaloux de notre force, de notre gloire, mécontent de notre conduite vis-à-vis de lui dans cette dernière guerre, n'est pas intéressé à nous vouloir du bien, et que certainement sa politique nous a et nous aura en vue dès que les affaires d'Espagne seront terminées; en attendant, il nous a fait autant de mal qu'il le peut par l'interruption du commerce et par les guerres que nous avons dû mener. Aigri comme il le sera par un refus, sa mauvaise humeur, sa rage contre nous en accroîtra, et, quoique certainement ce ne sera que l'alimenter et non la faire naître, mais elle éclatera plus vite et sous des formes plus désagréables encore; il nous chicanera jusqu'à ce qu'il soit à même de pouvoir tomber sur nous. Notre nation, instruite par lui (car certainement il ne sera pas intéressé à faire mystère de ses vues sur Anne, car il saura très bien que ce sera flatter le gros de la nation que de l'occuper de la pensée de voir une Grande-Duchesse Impératrice) qu'il y a eu

des propositions de mariage, qui auraient peut-être éloigné de nous le fléau de la guerre avec lui, en voudra à l'Empereur, à moi, de les avoir refusées, et le reproche des maux à endurer tombera sur nous. Ce n'est pas que je croie que toute la nation voie cette union avec plaisir; non, il y aura deux partis très distincts: l'un le maudira, l'autre y trouvera de la gloire, l'amour-propre national flatté et l'éloignement des malheurs. Mais qui peut répondre, dis-je, que cette même union n'autorise pas cet homme à redoubler de vues ambitieuses et à entraîner la Russie, par ce lien même, dans des guerres interminables? Et toujours paraît-il probable qu'alors ce malheureux système continental continuera d'autant plus longtemps à nous priver de tout commerce et à faire un mal incalculable à la Russie.

3) Quant à l'individu de ma pauvre Annette, il faudrait l'envisager comme un holocauste sacrifié pour le bien de l'Etat; car quelle malheureuse existence cette enfant aurait-elle, d'être unie à un homme d'un caractère scélérat, pour qui rien n'est sacré et qui ne connaît aucun frein, parce qu'il ne croit pas même à Dieu? Et ce sacrifice cruel serait-il donc un bien pour la Russie? A quoi n'expose-t-on pas cet enfant? Est-ce à 15 ans qu'un caractère est formé? Que verrait-elle, qu'entendrait-elle, dans cette école de scélératesse et de vice? Si ce malheureux être n'a pas d'enfant à la première année, à quoi ne serait-elle pas exposée? Ou il la répudiera, ou il voudra avoir des enfants au prix de son honneur et de sa vertu. Catau, tout cela me fait frémir! L'Etat d'un côté, mon enfant de l'autre, Alexandre souverain, le refus pouvant lui attirer des peines, des malheurs: et accepter ce parti perdrait ma fille, et Dieu sait si même les malheurs de l'Etat seraient évités! C'est une situation cruelle.

Alexandre m'a priée de prendre du temps, de réfléchir aux réponses à faire. Il m'a dit que Romantsoff lui-même n'était pas pour le parti et qu'il lui avait cité bien des traits d'histoire qui viennent à l'appui de sa pensée que ces unions entraînent souvent des inconvénients incalculables; en même temps, il ne se cache pas les suites funestes du refus et tout le mal qui résulterait pour la Russie si les vues de Napoléon se portaient sur la Princesse d'Autriche. Nous avons vaguement parlé de réponses à faire et cela en resta là.

Hier Alexandre m'envoya la dépêche de Kourakine. J'avoue que sa lecture me rassura: elle était vague, et ce projet sur Anne me paraît être dans la chance de possibilité, mais non de la probabilité, parce que toute la famille est pour la fille de Lucien. C'est ce que j'écrivis à l'Empereur.

Arrivée ici aujourd'hui, Alexandre vint chez moi et me dit qu'il commençait par de l'agréable, et me montra un acte signé aujourd'hui par Romantzoff et Caulaincourt, par lequel le titre de Pologne est rayé, la promesse de ne jamais agrandir le Duché de Varsovie, de ne jamais rétablir le Royaume de Pologne est arrêtée et l'abolition des ordres polonais est prononcée. Il me dit ensuite: „Maman, mes craintes se réalisent; après la signature de l'acte, Caulaincourt a annoncé officiellement que le divorce allait se faire, et a ajouté qu'il serait bien heureux si, à cette occasion, les liens qui unissent les deux Empires se resserraient encore d'une manière plus indissoluble. Romantzoff a répondu que ces liens étaient parfaitement serrés; mais Caulaincourt est revenu plusieurs fois à la charge avec ces mêmes expressions, auxquelles Romantzoff a opposé un parfait silence“. Peut-être ce silence empêchera-t-il Caulaincourt d'aller plus loin. Mais, grand Dieu! qui peut en répondre, si ce malheureux homme a cette pensée dans la tête?

Voilà la situation du moment, Catau. Elle est cruelle. Grand Dieu! qu'il m'est douloureux de te voir éloignée! Nous avons débattu de nouveau avec notre Alexandre tout ce que nous avons dit avant-hier, et nous nous sommes présentés le tableau du pour et du contre avec le miroir de la vérité. La pensée des reproches de la nation est affreuse, en cas de malheur; mais le malheur sûr d'un enfant, sans certitude positive même d'épargner des malheurs à la nation, est aussi cruel. Alexandre me dit à Gatchina, tout éloigné qu'il serait d'inclination à cette union, qu'il se rappelait que tu lui avais dit que, si le divorce se faisait et qu'il te demandât, tu te devais en sacrifice à l'Etat, que même je t'en avais grondée. Je me le rappelle aussi, et je sais que je t'ai dit que c'était de l'exaltation et de ces résolutions spontanées qui mènent toujours à mal. Enfin je te dirai encore, Catau, que tu étais personne faite, que j'aurais pu laisser agir ta raison; mais Annette est enfant, et son caractère n'est

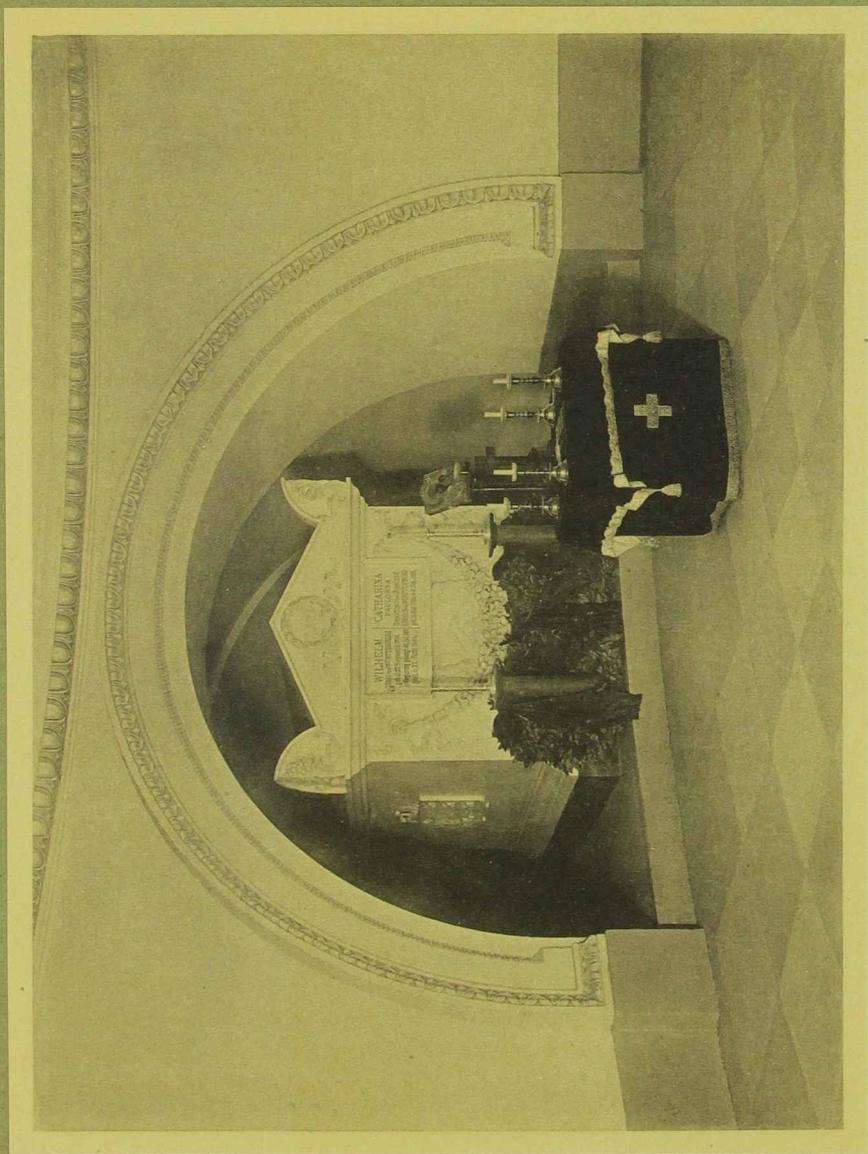
pas formé. Dicterai-je, *moi, sa mère, son malheur?* Ah! Catau, cela fait tressaillir, et, d'un autre côté, toutes les chances des suites du refus sont désolantes.

Cependant je t'avoue, Catau, que la réflexion suivante me paraît digne d'être posée. Si cet homme vient à mourir uni à Anne, cette malheureuse enfant est exposée à toutes les horreurs des troubles que cette mort entraînera, car comment supposer que la dynastie de cet homme sera respectée? Et s'il n'a pas d'enfants, les troubles seront encore plus grands. Ensuite, y a-t-il de la moralité à vouloir consolider un état de choses, une puissance aussi monstrueuse que l'est celle de cet homme? N'est-ce pas agir immédiatement contre les intérêts de la Russie et perpétuer ses embarras? Qu'en dis-tu?

Nous avons débattu les réponses à donner à Caulaincourt en cas de refus, et nous nous sommes arrêtés à celles-ci: 1) La jeunesse de ma fille, qui même n'est pas parfaitement formée, vu l'irrégularité de certains périodes; 2) Le contentement de la nation de ton établissement chez nous nous fait prendre la résolution définitivement arrêtée de ne pas faire sortir la Grande-Duchesse Anne du pays, mais de l'y établir.

L'Empereur est persuadé que même la religion ne ferait pas d'obstacle et qu'il l'épouserait grecque, car sans cela le prétexte de la religion serait le premier à donner, et qui, de justice, est le plus fondé. Je t'avoue, Catau, que je trouverais encore dans la chance de la possibilité de cette union un obstacle bien majeur: quelle flétrissure n'en recevrait pas l'honneur personnel, de vaciller dans ses principes, dans sa façon de penser? La postérité ne serait-elle pas justement indignée de voir une Grande-Duchesse unie à un être que les malheurs de l'humanité ont voué aux malédictions du siècle? Ah! Catau, pèse tout ceci et mets-le en balance avec ce que j'ai dit plus haut. En acceptant l'union, je voue mon enfant au malheur et peut-être même je n'épargne pas des maux à l'Etat, et je n'évite pas le blâme d'une partie de la nation; en refusant l'union, des suites funestes peuvent en être la conséquence pour l'Etat, et je m'attire le blâme d'une autre partie de la nation.

Je ne puis te dire, chère Catau, combien tout cela m'occupe et m'inquiète. Alexandre m'a dit qu'il est impossible d'y mettre plus de



Tombeau de la Grande-Duchesse Catherine Pavlovna, aux environs de Stuttgart.

calme et de réflexion que je ne fais: nous voyons et sentons de même. Comment vois-tu, comment voit George? Réponds-moi en détail, et, pour qu'aucune circonstance de ma lettre ne m'échappe, renvoie-la moi; il m'est impossible de la copier: il est deux heures du matin, je la montre demain matin à Alexandre et puis je l'expédie. Réponds-moi bientôt et le plus tôt possible. Ce courrier a ordre de faire la plus grande diligence possible, recommande-lui la même chose pour son retour, et écris-moi tout ce que le cœur t'inspirera, ou plutôt ce que la raison te dira, car il ne faut pas de cœur dans cette affaire, mais de l'honneur et de la raison, non pas le faux honneur du brillant des choses mondaines, mais le véritable honneur de l'âme droite et élevée.

George a envoyé le courrier Brunner à l'Empereur, et tu ne m'as pas écrit, chère Catau, d'où vient cela? Tu me parles dans tes lettres par la poste de ce courrier; ta lettre n'est que de quelques lignes. J'espérais que le courrier m'en a apporté une autre: mais non, il n'y en a pas pour moi; cela m'afflige. Adieu, chère Catau, je n'en peux plus. Je t'embrasse mille fois de même que George. Réponds au plus tôt, et parle à Maman comme elle te parle.

Ta fidèle mère et amie
Marie.

Ce 24 Décembre, matin.

Bonjour, chère Catau, je me porte bien malgré l'état de mon âme et les rêves horribles de cette nuit, qui ne m'ont toujours représenté que la même circonstance. J'ai oublié de te dire hier encore, qu'en débattant les suites du refus avec Alexandre, je lui ai demandé si elles nous entraînaient à la guerre, ou plutôt si elles en hâtaient l'instant, s'il était en état de la soutenir sous le rapport de ses finances. Il me répondit: „Non! Il faudrait des efforts extraordinaires. Notre ligne est sans défense, nous n'avons pas une forteresse de ce côté; quant à l'armée, j'ai deux cent mille hommes sur cette ligne“. Je t'avoue que je ne crois pas à une guerre prompte avec cet homme, en cas de refus, mais elle serait ajournée après

la fin des affaires d'Espagne. Je suis de l'opinion que si ce mariage a lieu, ou qu'il n'a pas lieu, la guerre s'en suivra toujours; ou elle sera contre lui, ou pour lui, car il nous entraînera dans ses vues hostiles sur la Porte, et nous devons, pour ainsi dire, l'aider à édifier des puissances qui seraient dangereuses par leur voisinage à la Russie; et nous battre contre lui, c'est s'exposer aux chances malheureuses que nous avons déjà éprouvées deux fois. L'interruption totale du commerce fait un mal si affreux à l'Etat, que sa durée nous obligera forcément à lever ces entraves, car l'Etat ne peut pas la supporter. Ce moment sera de même très critique et peut nous obliger à une guerre contre lui s'il s'y oppose, et cependant les circonstances peuvent nous y forcer alors.

L'Empereur m'a dit que si Dieu lui accordait cinq années de paix, il aurait dix forteresses, ses finances seraient remises.

Tu vois, Catau, la vérité scrupuleuse que je mets à te dire toutes les circonstances pour que tu puisses juger de la profondeur des embarras dans lesquels nous nous trouvons. Qu'il serait heureux de connaître un homme d'Etat profondément instruit et pénétré de tous les différents devoirs qui se réunissent dans ces circonstances, pour pouvoir juger et pénétrer l'avenir, pour jeter un rayon de clarté sur la conduite à tenir, où l'honneur national et l'honneur individuel se trouvent si étroitement liés avec les sentiments les plus sacrés de la nature! Mais, Grand Dieu! est-il possible, ne serait-il pas criminel, de sacrifier un enfant, sans certitude positive d'épargner des malheurs à l'Etat, et le caractère de cet homme en donne-t-il?

J'ai pensé qu'en alléguant la grande jeunesse d'Anne, il faudrait ajouter que l'exemple malheureux de la perte de mes deux filles mariées à 15 ans me faisait craindre tout établissement pour elles avant que leur crû ne fut achevé et qu'elles n'aient acquis toute la force de leur constitution.

Adieu, chère Catau, cher George, répondez-moi au plus tôt et renvoyez-moi infailliblement cette lettre.

25 Décembre 1809,
Samedi. Noël.

L'Ambassadeur a été chez l'Empereur après la messe et lui a demandé ses ordres pour le courrier qu'il allait envoyer à Napoléon avec la convention signée le 23 du mois. L'Empereur l'a chargé de remercier Bonaparte de la bonne grâce qu'il avait mise à cette affaire. L'Ambassadeur lui a dit que l'Empereur aurait vu par le *Moniteur* le grand événement qui venait de se passer à Paris; il s'est étendu en éloge sur l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Joséphine, et il a ajouté que cet événement présentait l'occasion ou le moyen de resserrer encore davantage les liens qui unissaient les deux Empires.

L'Empereur lui a répondu qu'ils l'étaient déjà; il a répliqué que oui, mais que ces circonstances offraient le moyen de contribuer au bonheur de l'humanité en assurant la paix. L'Empereur n'a répondu que par une mine qui devait exprimer la difficulté que ce projet rencontrerait, et, quoiqu'il ait insisté encore, l'Empereur m'a dit n'avoir répliqué que par cette mine. La conversation a roulé après sur des sujets étrangers à celui-ci, mais il a ensuite montré encore à l'Empereur une lettre de Champagny qui lui parle aussi du divorce et qui lui mande que cet événement s'annonçait par des circulaires à tous les ministres aux cours étrangères. Cette circulaire, qu'il lui envoie, se termine par ces mots, que, quoique le mariage devait suivre le divorce, cependant l'Empereur n'avait point encore arrêté son choix. Champagny lui dit dans la lettre que, quoiqu'il lui envoie la circulaire, il ne devait pas en faire usage à cette cour: c'est vouloir nous dire assez clairement, à ce qu'il me semble, que son choix est très arrêté et tombe sur la pauvre petite.

Twer, ce 26 Décembre 1809.

Ma très chère Maman!

Je ne puis vous rendre ce que j'éprouve. Il y a une heure que je tiens votre lettre, et je crois de mon devoir de vous répondre sur-le-champ. Il me semble que vos craintes sont fondées, mais je ne

crois pas que le parti du refus total soit admissible. Mon avis est, chère Maman, de répondre à Caulaincourt: 1) qu'Anne n'est pas physiquement formée; 2) que, vu le malheureux exemple de mes deux sœurs, vous aviez fait vœu de ne plus marier vos filles qu'à l'âge de 18 ans, qu'on en avait la preuve en Marie et en moi; que, pour vous et l'Empereur, vous y êtes *disposés*. Et il faudrait cajoler Caulaincourt et les Français! Il me semble que ce parti concilierait tout, le principal étant de gagner du temps; et l'époque, qui n'est éloignée que de trois ans, ne pourrait pas effrayer.

Chère Maman, j'aurais volé près de vous, si des circonstances que Constantin vous dira ne me retenaient. Grand Dieu! que ne puis-je être près de vous et vous fournir par la sincérité de mes sentiments quelque légère ressource! Combien votre confiance me touche et que vous devez souffrir! Quand j'ai dit, il y a deux ans, mon opinion, je parlais pour mon individu, étant d'âge, à 20 ans, de répondre de moi et du sacrifice que je voulais porter. Daignez me renvoyer votre lettre: je n'ai pas osé en prendre copie pour ne pas retenir ce courrier. Vous voyez que nous ne sommes pas entièrement d'accord avec George, mais voilà ma façon de penser selon ma conscience. J'espère que la prudence est observée, car c'est le principal. Je n'en dis pas davantage pour ne pas retenir le porteur.

Adieu, chère Maman, ménagez-vous. Grand Dieu, que ne puis-je vous soigner! du moins le cœur de votre enfant est-il près de vous. Il me semble qu'au plus tôt Romanzoff devrait ramener le discours avec Caulaincourt et lui dire la chose avec joie, comme une bonne nouvelle. Il est impossible de jamais parler des engagements avec le Duc: celui-là serait avalé en moins de rien. Enfin, chère Maman, voilà mon idée; Dieu veuille qu'elle soit bonne! Mon frère comptant partir après-demain dans la nuit, j'aurai le bonheur de vous écrire plus au long.

Twer, ce 26 Décembre 1809.

Conformément à vos ordres, chère et gracieuse Maman, je m'empresse de répondre à votre lettre, qui nous a bien fait sentir le pénible de votre situation.

Mon opinion est: se tenir fermement à la résolution de ne pas marier une des Grandes-Duchesses, après le malheur des deux aînées, qu'à l'époque de leur majorité. Catau a été mariée à l'âge de 20 ans. Vous n'introduisez rien de nouveau; la règle est établie. La plus grande modération est la conduite du moment. Vous retrouverez dans cette réponse le même principe et nous gagnons du temps.

J'envisage comme le plus grand bonheur pour nous que la famille de Napoléon désire une autre alliance. La discorde dans son intérieur est notre sûreté.

Je fais une grande différence entre un refus et une réponse évasive, et entre une réponse évasive et une promesse vague.

Daignez recevoir à vos pieds un fils, qui, touché de votre confiance, vous baise mille et mille fois les mains, et qui est pour la vie,
chère et gracieuse Maman,

votre très dévoué et obéissant serviteur et fils

P. F. George.

III.

Lettres du Prince Georges d'Oldenbourg à l'Empereur Alexandre I^{er} en 1812.

Iaroslavl, ce 5 Août 1812.

Il est de mon devoir, Sire, de vous parler. Le colonel Veliacheff est revenu aujourd'hui du quartier général, pour où il avait été envoyé pour réparer les chemins; il m'a peint la situation de l'armée. D'après ses propos, le général Barclaï la perd par son irrésolution, et le mécontentement est au comble: la lettre de mon frère que Catherine vous envoie vous prouve en détail ce que j'avance. Je vous conjure, portez-y remède, et promptement: ne vous rendez pas responsable de la perte de votre Empire, je vous le dis comme homme d'honneur, bon patriote et vrai ami. Bagration est adoré, l'armée le désire; vous ne l'aimez pas, mais il s'agit de votre honneur et de votre gloire: rappelez le ministre près de votre personne et confiez au prince le commandement de vos armées. Les Lansky volent tous les deux. Il y a des traîtres à l'armée; on soupçonne Wolzogen et Sangline: les papiers que les cosaques ont pris de Sebastiani le prouvent, car le conseil de guerre que le général en chef a tenu, composé de Bagration, du Grand-Duc, des chefs d'état-major des deux armées, des deux généraux de service et de Wolzogen, a été d'abord su à l'armée française. Le général Barclaï a été tellement surpris qu'il a renvoyé vos trois aides de camp, Potocky, Branitzky et Wlodeck. Nous ne savons rien de l'ennemi; lui est bien instruit. Si cette inaction continue, l'ennemi sera devant les portes de Moscou, et Smolensk perdu, sans coup férir. Vous savez qu'à la réunion des deux armées, les deux généraux

se sont fait réciproquement le rapport, parce qu'ils ignoraient qui commandait; après, Bagration s'est conduit en homme d'honneur. Mais Barclaï, déjà irrésolu, ne peut guère gagner une assiette: s'il était homme à cela, il demanderait à servir sous les ordres de l'autre, pour faire taire tout le monde; mais on ne peut rien inspirer, si l'on ne sent rien. La chose principale est maintenant de porter remède; je ne connais pas d'autre que d'avoir un chef: Bagration, étant déjà à l'armée, paraît être le seul. Le Prince Royal de Suède n'influera jamais de la confiance aux Russes; il faut qu'un Russe sauve la Russie. Je vous répète ma prière de me permettre de retourner à l'armée; au cas que ma femme soit accouchée, je demanderai la permission de passer avec elle la première dizaine. Je suis à vos pieds de cœur et d'âme.

Georges.

Iaroslaw, ce 14 Août 1812.

A une heure du matin, Sire, Catherine est heureusement accouchée d'un fils, et, grâce à Dieu, mère et fils se portent bien. Je m'empresse de vous annoncer cette nouvelle et me flatte qu'elle vous trouvera déjà de retour à Pétersbourg. Vos ordres ne me sont parvenus que le 18. Le treize était le jour marqué où ma femme pensait toujours accoucher, et elle ne s'est trompée que de quelques heures. Catherine vous embrasse de tout son cœur, et je vous prie de vouloir bien me recevoir à vos pieds, mon petit et moi, cher ami.

Iaroslaw, ce 17 Août 1812.

Sachant tout l'intérêt que vous daignez prendre à votre sœur, Sire, je puis encore aujourd'hui vous donner les meilleures nouvelles sur sa santé. J'ose en même temps vous supplier de vouloir bien être le parrain du nouveau-né: j'ai demandé la même grâce à l'Impératrice votre mère et au Grand-Duc, et à mon père la même chose, comme une marque de leur amitié. Le petit se nommera Frédéric-Constantin-Pierre.

A présent, il me faut vous importuner. A cause de la princesse, j'ai écrit à l'Impératrice, et je vous prie, si tant est que vous êtes de l'avis de Catherine, de nous soutenir. J'ose encore vous supplier de donner à cette occasion ou un rang, ou un cordon à Gagarine, qui sert par attachement et avec zèle; pour les deux médecins, qui se sont tous deux distingués, un rang, et nommément celui de conseiller de collège: ils sont tous les deux conseillers de Cour, pendant trois ans. Je pars dans une huitaine, mais j'attendrai encore ici vos ordres; voulant être là où vous pouvez m'employer le plus, daignez entièrement disposer de moi, je suis prêt à tout. Ce ne sont pas des mots, vous me connaissez, et j'espère l'avoir prouvé, que je vous suis attaché d'homme à homme. Catherine vous embrasse et je suis à vos pieds de cœur et d'âme.

Je compte partir le 25: daignez donc m'honorer d'un mot de réponse avant.

George.

Iaroslaw, ce 3 Septembre 1812.

Le comte Rostoptchine, Sire, m'écrit que le prince Koutouzoff quitte avec regret la ville de Moscou, et qu'il se porte sur le chemin de Riazan. Personnellement je suis content de ne pas avoir à partager cette ignominie.

Restez ferme à votre résolution de ne pas plier votre tête sous le joug, et sauvez l'honneur d'un peuple qui ne mérite pas son sort. Point de paix, je vous en conjure! Vous êtes dans le malheur, Sire: n'oubliez pas un quelqu'un, qui est prêt à vous tout sacrifier. Point de paix, et je vous suis partout de cœur et d'âme!

George.

Iaroslaw, le 6 Septembre 1812.

J'attends avec la plus vive impatience la décision de mon sort, Sire. Je suis prêt à tout faire, mais je me trouve paralysé par l'indécision dans laquelle vous me laissez.

On vous juge sévèrement, je vous le dis franchement, car je dois la vérité à mon bienfaiteur. Votre honneur commence à souffrir,

je n'ose plus parler de votre gloire. Votre retour promis, qui n'a pas eu lieu, a semé la méfiance dans tous les cœurs, et on vous attribue la perte de Moscou.

Les mêmes Russes qui ont prescrit des lois à l'Europe entière ont abandonné la vieille capitale à l'ennemi. Vous avez laissé la résidence de vos aïeux glorieux dans une parfaite ignorance, dans un moment où tous les états rivalisaient à montrer leur dévouement en faisant les plus grands sacrifices. Votre situation commence à être trop critique pour que je puisse me taire plus longtemps.

J'attends vos ordres avec la dernière impatience. Employez-moi! Mourir n'est rien, mais ne rien faire, c'est vivre avec ignominie.

Je suis à vos pieds, Sire, de cœur et d'âme. George.

Iaroslaw, ce 15 Septembre 1812.

Vous devez à la situation critique de la Russie et à votre propre honneur, Sire, de scruter avec la plus grande sévérité ce que l'on peut vous reprocher et ce que vous avez à faire.

Ne perdez pas l'estime d'un peuple qui jusqu'ici était accoutumé à idolâtrer son souverain. Il me paraît de toute nécessité que vous fussiez plus rapproché du théâtre de la guerre; le temps que vous perdez par le retard des nouvelles fait un mal incalculable aux affaires. Commander les armées, en homme d'honneur, je ne puis vous donner le conseil: mais, si la chance des armes tourne en notre faveur, être à portée, pour rentrer avec votre armée victorieuse à Moscou, voilà la mesure que j'ose proposer. Pourriez-vous d'une autre manière vous remonter à Moscou? Quittez Pétersbourg, soyez près de l'armée! Il y a quinze jours depuis la prise de Moscou, et vous n'avez encore rien fait d'éclatant pour démontrer à la face de la Russie qu'elle doit tout espérer de vous. La confiance perdue, tout est perdu! Vous avez encore un beau rôle à jouer, mais soyez souverain et doublez d'activité. Pensez à votre honneur, recouvrez votre gloire et la confiance d'un peuple, dont vous pouvez être fier d'être le chef!

Iaroslav, ce 16 Septembre 1812.

Aujourd'hui je reçois un paquet du comte Rostoptchine, qui me prie de vous le faire parvenir par une occasion sûre: j'expédie dans l'instant même un de mes officiers de Chancellerie, pour le faire tenir à Votre Majesté. Hier j'ai reçu vos ordres pour le recrutement, et je tâcherai de les remplir aussi promptement que possible. Dieu veuille que tous les efforts de votre vaste Empire puissent amener un résultat heureux! Avec de l'activité et avec de la persévérance, je n'en doute nullement. Daignez me recevoir à vos pieds, où je suis de cœur et d'âme.

Post-Scriptum de la main de la Grande-Duchesse Catherine.

Voyant écrire George, je ne puis m'empêcher d'ajouter ce peu de mots pour vous dire que je vous aime beaucoup et voudrais bien vous voir heureux.

C.

Iaroslav, ce 22 Septembre 1812.

Je viens de recevoir votre lettre, Sire, du 18 de ce mois, et ne tarde pas un instant à y répondre: son contenu est trop important pour que je puisse remettre d'un instant à vous épancher mon cœur. Notre attachement à vous est à toute épreuve et inviolable; rien ne peut tenter ceux qui préfèrent la tranquillité de leur conscience à tout, et qui croient à un avenir. Nous avons dit la vérité dans nos lettres, et nous n'avons rien inventé. La voix publique vous accuse. Catherine a vu mes larmes et j'ai vu les siennes, à cause de vous. Je vous suis attaché d'homme à homme et je serai votre ami jusqu'à mon tombeau. Le monde est injuste, je ne le suis pas. Ma dernière lettre que vous aurez reçue maintenant vous prouvera combien vous m'occupez nuit et jour: je ne veux que votre gloire, n'ayant aucun intérêt dans le monde que celui de notre patrie. Catherine est un ange, votre chevalier, mais elle ne vous cache rien. On peut différer d'opinion: à votre place, je n'aurais jamais quitté Moscou! Je ne reprends pas un mot de ma lettre; je ne vous accuse pas, mais je ne vous cache rien. Je vous demande la permission d'oser venir avec Catherine à Pétersbourg pour nous expliquer. Je vous accuse de n'avoir dit que le 18 ce que vous aurez dû dire dans le premier instant,

lorsque vous l'avez appris: l'intimité dans laquelle nous sommes ensemble exigeait de le faire dans l'instant même. Ne craignez pas les membres de votre famille, mais ceux qui auront de la méfiance dans votre âme. Il y a des gens à toute épreuve, il faut les savoir distinguer de la grande masse.

Tout à vous de cœur et d'âme.

George.

Iaroslav, ce 23 Septembre 1812.

La lettre ici jointe, Sire, contient une prière du comte Rostoptchine, qui demande voir placer son fils au régiment des Chevaliers-Gardes avec le même rang dans lequel il sert maintenant. J'ose vous supplier de lui accorder cette faveur, si la chose est faisable. En vous faisant mille et mille excuses de vous importuner encore aujourd'hui, je vous prie de me recevoir à vos pieds, où je suis de cœur et d'âme.

Iaroslav, ce 26 Septembre 1812.

Je vous adresse ces lignes, Sire, pour mettre à vos pieds mes remerciements pour ce que vous avez daigné faire pour mon nouveau-né; ma reconnaissance en est aussi vive que sincère. La force me manquait de m'acquitter de ce devoir le premier jour: votre lettre m'avait trop ému. Catherine se porte bien, mais elle a été vivement saisie. Nous pouvons vous dire trop quelquefois, mais jamais nous ne vous cacherons rien. Je suis à vous de cœur et d'âme.

Iaroslav, ce 28 Septembre 1812.

Votre lettre, Sire, que nous avons reçue aujourd'hui, nous a fait un plaisir infini. Le moment actuel exige que tous les liens soient plus unis que jamais. Comptez sur nous partout et en toute occasion. Je prends la liberté de joindre quelques papiers de la fabrique de Moscou que j'ai reçus par le major Pobednoff des Cosaques qui gardent ce chemin, au cas qu'ils vous fussent inconnus.

L'inaction à l'armée me désole, mais l'ennemi doit trouver son tombeau chez nous si l'on y met de l'énergie. Si le prince Wolkonsky

doit revenir incessamment, il pourra vous porter des nouvelles sûres de l'état des choses. Un chef qui dort continuellement ne paraît pas être fait pour commander. Les Français sont avancés sur le chemin de Vladimir jusqu'à huit verstes de Bogorodsk, ils sont de même sur la route de Dmitroff, mais jusqu'ici leur unique but paraît être de se procurer des vivres, dont ils manquent totalement. La légion Russe-Allemande reçoit journellement des renforts par les prisonniers, qui sont tous mécontents. J'ai beaucoup d'idées pour l'intérieur; avec de l'activité, l'hiver doit engager les Français à repasser la frontière. Je ferai à mon poste ce que mon attachement et mon zèle peuvent inspirer. Votre gloire, votre honneur me tiennent à cœur; je continuerai à vous dire ce que je pense. Je sens autant que vous la difficulté du moment et de votre poste, et vous plains souvent au fond de mon âme. La prise de Moscou ne peut être réparée que par le salut de l'Europe, qui est entre vos mains. Vos affaires, mieux celles du globe, le sont, et une gloire immortelle est la vôtre.

Je suis à vous de cœur et d'âme.

Iaroslav, ce 29 Septembre 1812.

J'ai chargé le prince Wolkonsky de vous dire, Sire, que j'ai eu deux idées: l'une de marcher avec ma milice de Tver droit sur Smolensk, pour couper l'ennemi de ses communications, et l'autre pour prendre Moscou des deux côtés avec Vinzingerode du côté de Iaroslav et de celui de Tver, ayant reçu une nouvelle de Moscou qu'il n'y avait presque plus de troupes dans cette ville. J'ai ordonné à l'ispravnik de Soubzoff de se réunir à celui de Sytchevka. Mon plan n'a pas pu être exécuté, parce que j'ai reçu l'ordre que la milice entraît sous les ordres du général Vinzingerode. Je crois pourtant de la plus grande utilité si l'on pouvait faire avancer toutes les milices: celle d'ici se trouvant à Rostov, je la ferai avancer pour couvrir Kaliazine; les Français ayant déjà occupé Dmitroff, les courriers pourraient être interceptés. Daignez me recevoir à vos pieds et excuser la hâte avec laquelle j'ai écrit ce peu de mots.

Iaroslaw, ce 2 Octobre 1812.

Me voilà derechef la plume en main, Sire, pour vous annoncer que j'ai reçu aujourd'hui une lettre de Bentinck, qui me marque le désir que le Prince Royal de Suède lui a exprimé de me voir arriver avec l'amiral. Voilà les propres termes de la lettre: *Since my arrival here, General Armfeldt has returned from Sweden and brought me a Message from the Prince Royal saying H. R. H. wished very much to see You, and that I should come with You.* N'osant rien écrire à un étranger sans votre sanction, Sire, je lui ai répondu que j'avais mis sous vos yeux le passage de sa lettre, et que j'attendrais vos ordres, mais que les derniers portaient de reprendre mon poste. Il y a encore un second point dans la lettre de l'amiral, sur lequel je ne puis répondre sans être muni de vos ordres, Sire; c'est qu'il me demande où il pourrait me voir: *I should come to Iaroslave, if I was sure of finding Y. H. there.* Daignez m'honorer d'un mot de réponse, pour que je puisse définitivement m'arranger avec l'amiral, qui dit à la fin de sa lettre: *I shall finish by saying that I differ my return to England till I have some conversation with Y. H. and shall therefore thank You to give me a line on the subject of Your probable movements.*

Dans la quantité de vos occupations, je suis au désespoir de vous dérober un moment. Je ne pense qu'à vous, étant à vous pour la vie de cœur et d'âme avec un attachement que je voudrais vous prouver à toute occasion.

Voici, Sire, une nouvelle proclamation.

Post-Scriptum de la main de la Grande-Duchesse Catherine.

Et moi aussi, je ne désire que pouvoir vous prouver le mien, cher ami, et ne vous adresse ces lignes que pour vous embrasser de tout mon cœur.

Iaroslaw, ce 30 Octobre 1812.

Ayant reçu aujourd'hui, Sire, par la voie de mon frère la lettre du général Wilson et le courrier allant chez Witgenstein, je m'empresse de vous la faire tenir, supposant que son contenu pourrait être d'un

intérêt majeur. Je vous supplie de me recevoir à cette occasion avec bonté à vos pieds.

Post-Scriptum de la main de la Grande-Duchesse Catherine.

Encore deux mots aujourd'hui, cher ami, pour vous assurer de mon souvenir constant et de mon amitié.

Iaroslaw, ce 14 Octobre 1812.

Je vous demande pardon, Sire, de vous adresser cette lettre, qui contient uniquement l'exposé de mon désir personnel, mais je crois de mon devoir de vous faire connaître ma manière de penser sur mon individu: il me tient trop à cœur d'être à toute occasion digne de vos bontés et de celle qui fait mon bonheur. Vous savez la manière dont j'ai quitté l'armée, mon armement, qui en était l'unique cause, étant achevé et entré sous les ordres de ceux qui doivent le mener à l'ennemi, je crois ma présence ici d'une très petite utilité. Mes gouvernements étant si près du théâtre de la guerre que le gouvernement civil est remplacé par le gouvernement militaire, mon département par la saison est nul; d'ailleurs tous les ouvrages sont arrêtés, et les différents transports se font à Tver par un sénateur qui en a la commission spéciale. Je ne regrette nullement l'absence que j'ai faite de l'armée, mais maintenant les affaires paraissent se rétablir, et je voudrais volontiers me distinguer dans une lutte qui fera la gloire de la Russie. Les raisons pour lesquelles le Grand-Duc a quitté me sont connues; ma conduite à l'armée, j'ose le dire, a été sans reproche. Vous m'aviez fait l'honneur de me dire que vous m'emploieriez près de votre personne; mais jamais il n'a été question de reprendre mon poste, ce qui a été ajourné à un temps plus heureux, et je vous avoue franchement, Sire, que je ne me trouve nullement disposé au repos, dans un moment qui doit décider du sort de la Russie et de celui de l'Europe. Je vous demande la permission de joindre l'armée: je désire me distinguer et acquérir des titres à un emploi quelconque plus actif. Je me sens assez de force pour mériter un habit que je n'aime plus à regarder quand j'en vois d'autres qui le portent avec honneur et avec distinction, tandis que je n'y ai aucun droit. Daignez m'honorer d'un oui ou d'un non. Aujourd'hui, Sire, j'ai reçu votre ordre du 8 du courant,

pour démettre de sa place le gouverneur de Tver. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu lire ce papier, étant le premier de cette nature dans la cinquième année de mon service; je me suis résolu à y répondre de ma propre main, ne voulant pas confier la réponse à un secrétaire. Ces Messieurs auraient pu parfaitement s'adresser à moi, le gouverneur général, qui étais plus près que vous, Sire, au lieu de rendre un homme malheureux. Faites-moi la grâce de choisir vous-même un autre à sa place. Le porteur de cette lettre, Wardenbourg, est chargé de me rapporter au plus tôt votre réponse; il s'est extrêmement distingué dans cette campagne. Il a été représenté pour l'avancement, et il se trouve maintenant que le même grade lui revenait par ancienneté: si vous pouviez l'avancer capitaine, il aurait à la fin, pas rattrapé, mais du moins rapproché ses camarades. A vous de cœur et d'âme.

Iaroslaw, ce 16 Octobre 1812.

Je ne puis vous envoyer, Sire, le rapport officiel que j'ai reçu aujourd'hui par rapport au malheur inexplicable arrivé au baron Winzingerode, sans l'accompagner d'un mot de lettre. J'attends maintenant vos ordres de qui l'armement de Tver et de Iaroslaw doivent dépendre, et je vous avoue que la place qui vient de vaquer par la prise du général est bien tentante, formant un corps à part avec lequel on peut se distinguer. Daignez m'honorer au plus tôt d'une réponse par Wardenbourg, et croire à l'attachement respectueux de celui qui est à vous de cœur et d'âme.

Iaroslaw, ce 21 Octobre 1812.

J'ose joindre aux deux lettres que Bartholomei m'a portées de l'armée pour vous, Sire, quelques dépêches importantes, surtout celles pour Nesselrode, qui m'ont été particulièrement recommandées par le porteur. Je vous supplie de me recevoir à vos pieds, Sire, où je suis de cœur et d'âme.

Iaroslaw, 4 Novembre 1812.

Si je vous importune encore aujourd'hui, Sire, c'est pour remplir la dernière volonté du défunt général Toutchkoff. Peu de moments avant de rendre le dernier soupir, il m'a recommandé tous ses aides de camp, et officiellement j'ai eu le bonheur de mettre sous vos yeux les différentes récompenses qu'il a distinguées lui-même. Il a encore ajouté le désir de voir placer Nagel auprès de moi comme aide de camp, qui avait été attaché onze ans à sa personne, et qui l'a soigné pendant sa longue maladie nuits et jours. Je crois de mon devoir de vous prier de me l'accorder comme aide de camp; j'ose joindre une note dans laquelle j'ai fait marquer son grade et son régiment.

Je suis à vous pour la vie de cœur et d'âme.

Iaroslaw, 13 Novembre 1812.

Demain, il y a un mois que Wardenbourg est parti: j'attends votre décision, Sire, avec la plus vive impatience. Je vous envoie le courrier présent, pour obtenir votre sanction sur les mesures que j'ai prises pour placer 1500 malades. Le besoin est grand, et les moyens sont nuls; je vois de mes yeux les souffrances les plus cruelles, et je ne sais y remédier: tout ce qui dépend de moi est fait, mes prisonniers habillés et les malades soignés, mais le nombre est énorme. Daignez renvoyer le courrier au plus tôt: sans vos ordres ultérieurs, je me dédis de toute responsabilité; j'ai fait le commencement, mais je ne puis achever sans vous. Sire, au nom de l'humanité, je vous prie, ne retenez pas le courrier. Je brûle d'envie de me distinguer, et me vois paralysé dans un moment aussi important. Tirez-moi de cette situation: elle est cruelle pour un homme d'honneur, et pour un quelqu'un qui vous est attaché comme moi et qui vous en a donné des preuves non équivoques. Je suis à vos pieds de cœur et d'âme.

Iaroslaw, ce 13 Novembre 1812.

Wardenbourg est arrivé ce matin, Sire, et je m'empresse de répondre dans le même instant à votre gracieuse lettre. J'ose profiter de votre permission d'aller à l'armée, et attends vos ordres à Twer, pour où je pars après-demain. Daignez donc y renvoyer ce feldjäger, et en même temps décider mon rapport sur les hôpitaux.

J'enverrai Bykhovetz à Novgorod pour examiner sur les lieux l'affaire du gouverneur, qui sûrement est un homme d'honneur, incapable de prendre, mais qui s'est laissé entraîner par le premier mouvement. Le gouverneur de Twer n'est nullement mon favori, je vous prie de le changer; c'est la marche de l'affaire qui m'a fait de la peine: j'ai dû apprendre des désordres par un oukaze, ayant pourtant pu moi-même y remédier, si ces Messieurs s'étaient adressés à moi. Je ne saurais vous exprimer, Sire, combien je désire d'être trouvé sans faute dans le service, car je suis trop jaloux de mériter votre confiance et vos bontés, et il n'y a pas de barbet plus fidèle que moi. Maintenant je pourrais recommander à la place de gouverneur Ogareff, servant sous les ordres du ministre de la justice: avant, il a servi à mon expédition; c'est un homme fort honnête, et qui, je me flatte, sera bien à Twer. Au cas que vous eussiez déjà disposé de cette place, je suis encore content, car il n'y a rien de plus difficile que le choix des gens.

Veillez accepter mes sincères félicitations sur les succès qui commencent à se suivre avec rapidité. Grâce à votre fermeté, la Russie va triompher. La guerre nous a sauvés, la paix nous aurait abîmés et couverts de honte. Winzingerode est délivré par Tchernycheff: voilà un homme excellent rendu au service. La Russie paraissait chanceler et menaçait d'être la seconde puissance de l'Europe: vous la remettrez à sa première place. Je suis à vos pieds de cœur et d'âme.

Iaroslaw, ce 16 Novembre 1812.

Je vous ai écrit aujourd'hui, Sire, par Iordan et non par feldjäger; celle-ci vous parvient par le comte Potocky, qui m'a prié de

le munir de quelques lignes pour vous. Il a un projet qu'il m'a lu, et, étant lui-même riche propriétaire, j'ai cru que vous pourriez peut-être mettre à profit et son bien et son nom dans les provinces polonaises. Daignez examiner ses idées: peut-être que vous pourrez l'employer, en lui accordant ce que vous avez accordé à un Mamonoff et aux autres qui ont fourni des régiments, de mettre l'habit de général sans l'être. Il ne se doute de rien; je lui ai simplement promis de vous dire, Sire, que j'ai lu son projet: il me paraît qu'il y a beaucoup de bon à ses idées, et je voudrais tendre dans le moment actuel tous les ressorts. J'ose recommander le porteur à votre bienveillance, et vous prier de m'excuser si je vous importune si souvent, mais je voudrais pouvoir vous démontrer mon attachement à toute occasion, et il est ainsi que je suis à vos pieds.

Twer, ce 26 Novembre 1812.

C'est ce matin, Sire, que mon courrier m'a remis la confirmation de ma représentation pour les casernes de Iaroslaw, par laquelle vous avez fait un grand bienfait, et l'ordre de me tenir prêt. J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous revoir, et brûle d'envie de pouvoir me distinguer *). A mon arrivée ici, j'ai fait annoncer au gouverneur de se dire malade, en lui faisant part du mécontentement qu'il avait encouru. Je vous supplie donc, Sire, de disposer de sa place, parce que la situation actuelle du chef du gouvernement n'est pas agréable, et il faut un homme actif et honnête dans les circonstances actuelles. Je suis assez content de mes hôpitaux d'ici; on a beaucoup fait, ici. A la paix générale, je me réjouis d'avance de l'idée de pouvoir reprendre les occupations paisibles: quel vaste champ ne s'ouvrira-t-il pour lors à votre âme bienfaisante! Avec votre fermeté, la gloire doit être à vous. Daignez me recevoir à vos pieds.

*) On sait que le Prince mourut de la fièvre typhoïde quelques jours après l'envoi de cette lettre.

Index des Personnages.

Ablaing (Baron d'), 174.
Adolphe-Frédéric, Duc de Cambridge, Vice-Roi de Hanovre, v. sous *Angleterre*.
Aledinsky (Mlle), demoiselle d'honneur de la Grande-Duchesse Catherine, 133, 197.
Alexandra Pavlova (Grande-Duchesse), Archiduchesse d'Autriche, XXI, 198, 210, 251, 260, 263.
Alexandre Nikolaewitch (Grand-Duc), plus tard l'Empereur Alexandre II, 151, 152.
Alexandre d'Oldenbourg, fils de la Grande-Duchesse Catherine, v. sous *Oldenbourg*.
Alissoff, 172.
Ambroise, métropolitain de Saint-Petersbourg et Novgorod, 57.
Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Bade*.
Amélie de Bade, fille de la précédente, v. sous *Bade*.

Angleterre.

Georges III, Roi d'Angleterre, 165, 228, 236, 241.
Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Schwerin, épouse du précédent, Reine d'Angleterre, 180, 188, 228, 229, 231, 232, 235, 237, 238, 241.
Georges, Prince de Galles, fils des précédents, Régent d'Angleterre, plus tard le Roi Georges IV, IX, X, 175—179, 180, 184, 185, 225—246.
Caroline de Brunswick-Wolfenbüttel, Princesse de Galles, épouse du précédent, 228, 230, 236, 240.
Charlotte, fille des précédents, IX, 174, 180, 181, 228, 230, 233, 240.
Frédéric, Duc d'York, fils du Roi Georges III, 228.

Frédérique de Prusse, Duchesse d'York, épouse du précédent, 228, 242.
William-Henri, Duc de Clarence, fils du Roi Georges III, 162, 165—177, 182, 184, 228, 233.
Edouard-Auguste, Duc de Kent, fils du Roi Georges III, 228.
Ernest-Auguste, Duc de Cumberland, fils du Roi Georges III, 228.
Auguste-Frédéric, Duc de Sussex, fils du Roi Georges III, 228, 233.
Adolphe-Frédéric, Duc de Cambridge, fils du Roi Georges III, Vice-Roi de Hanovre, 165, 228.
Charlotte, fille du Roi Georges III, épouse du Roi de Wurtemberg Frédéric I^{er}, v. sous *Wurtemberg*.
Elisabeth, fille du Roi Georges III, plus tard Landgrave de Hesse-Hombourg, 180.
Marie, fille du Roi Georges III, 180.
Ministres du Régent, IX, 225, 230, 239, 240, 243, 244, 246; v. aussi **Castlereagh**, **Grey**, **Holland**, **Lansdowne** et **Liverpool**.
Lord-Maire de Londres, 241.
Ambassadeur à St-Petersbourg, 132.
Angoulême (Duchesse d'), 231, 232.
Anne Pavlova (Grande-Duchesse), 6, 21, 27, 173, 234, 251—261.
Araktchéeff (Comte Alexis), 33, 65, 127, 173, 181.
Armfeld, général, 271.
Arnschild, 65, 75, 78.
Arsénieff (Dmitri), aide de camp du Prince Georges d'Oldenbourg, 56, 122, 124, 125, 128—130, 133, 220.
Artois (Comte d'), le futur Roi Charles X, XVIII, 226.

Auersperg (Princesse d'), 216.
Auguste, Prince Héréditaire d'Oldenbourg,
v. sous *Oldenbourg*.
Auguste-Frédéric, Duc de Sussex, v. sous
Angleterre.

Autriche.

François I^{er}, Empereur d'Autriche, XVIII,
XIX, XXI, 9, 11, 12, 14—16, 139, 140,
142, 145—147, 151, 153, 157, 158,
160, 161, 186, 197, 211, 214, 221,
226, 248, 252.
Elisabeth de Wurtemberg, sœur de l'Impé-
ratrice Marie, première femme du précé-
dent, 9, 249.
Marie-Thérèse de Bourbon, seconde femme
du même, 9, 17, 248, 249.
Marie-Louise de Modène, troisième femme
du même, 141, 159, 175, 195, 199,
212—214, 218, 220, 221.
Marie-Louise, fille de la précédente, seconde
femme de Napoléon, 105, 251, 252, 254.
Charlotte de Bavière, première femme du
Prince Royal de Wurtemberg Frédéric-
Charles, le futur Roi Guillaume I^{er}, plus
tard quatrième femme de l'Empereur
François I^{er}, v. sous *Wurtemberg*.
Ferdinand, Archiduc d'Autriche, 140, 159.
Joseph, Archiduc d'Autriche, Palatin de
Hongrie, 198, 210, 215, 221.
Alexandra Pavlowna (Grande-Duchesse),
première femme du précédent, v. **Ale-**
xandra Pavlowna.
Charles, Archiduc d'Autriche, 159, 169—
171, 192, 193, 221, 232.
„**Le Grand Burgrave**“, 142, 146, 147, 149,
151, 152.
Ministre des affaires étrangères, v. **Met-**
ternich et **Stadion**.
Ambassadeur à Londres, v. **Merveld**.
Ambassadeur à Paris, v. **Bubna**.

Bach (Théodore), médecin de la Grande-
Duchesse Catherine et du Prince Georges
d'Oldenbourg, 92, 127, 133, 264.

Bade.

Amélie de Hesse-Darmstadt, Margrave de
Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth,
XII, 114.
Amélie, fille de la précédente, 192.

Bagration (Princesse Catherine), née
comtesse Skavronsky, 5, 102.
Bagration (Prince Pierre), VII, 82, 85,
87, 96, 102, 105, 106, 262, 263.
Baikoff (Elie), cocher de l'Empereur Ale-
xandre I^{er}, 217.
Balachoff (Alexandre), général aide de camp,
ministre de la police, 44, 205.
Barclay-de-Tolly (Prince Michel), ministre
de la guerre, VII, 81, 82, 86, 87, 124,
150, 262, 263.
Barténeff (Pierre), rédacteur en chef de
l'Archive Russe, XX.
Bartholomey (Alexis), aide de camp du
Prince Georges d'Oldenbourg, 64, 122,
126, 151, 156, 271.
Baugold, colonel, 207.

Bavière.

Charles-Auguste, Prince Royal, plus tard
le Roi Louis I^{er}, XXII.
Charlotte, sœur du précédent, première
femme du Prince Royal de Wurtemberg
Frédéric-Charles, le futur Roi Guillaume I^{er},
plus tard quatrième femme de l'Empereur
d'Autriche François I^{er}, v. sous *Wur-*
temberg.
Bayley (Lady Sarah), 239.
Beauharnais, v. **Eugène** et **Joséphine**.
Benckendorf (Dorothée), plus tard prin-
cesse Lieven, v. **Lieven**.
Bennigsen (Mme), 165.
Bennigsen (Comte Léonce), VII, 82, 124,
134.
Bentinek, amiral, 89, 269.
Bernadotte, v. sous *Suède*.
Berry (Duc de), XVIII, 234.
Bétancourt (Augustin), général du génie,
32.
Bibikoff (Catherine), née Mouravieff-Apo-
stol, v. **Mouravieff-Apostol**.
Bloomfield (Sir Benjamin), 232, 235.
Blücher, feld-maréchal prussien, XVIII,
150, 200.
Blumenbach, professeur à Göttingen, 165.
Bøhm, mystique allemand, XIII.
Bojérianoff, V, XX.
Bonaparte, v. **Napoléon**, **Joséphine**, **Marie-**
Louise, **Lucien** et **Eugène**.
Born, secrétaire du Prince Georges d'Ol-
denbourg, 123, 126, 133.

Bourbons, Maison Royale de France, XVII, 183, 188, 225, 226, 244; v. aussi **Louis XVIII**, **Artois** (Comte d'), **Berry** (Duc de), **Angoulême** (Duchesse d') et **Marie-Thérèse** sous *Autriche*.
Branicki (Comte Wladislas), aide de camp de l'Empereur Alexandre I^{er}, 262.
Brandorf, 125.
Bréginzky, aide de camp du prince Bagration, 102.
Brunner, courrier, 55, 57, 127, 130, 134, 141, 142, 154, 204, 257.

Brunswick.

Maison de Brunswick, 180.
Charles-Ferdinand, Duc de Brunswick, 247.
Brunswick-Wolfenbüttel (Caroline de), Princesse de Galles, v. **Caroline** sous *Angleterre*.
Bubna, feld-maréchal autrichien, ambassadeur d'Autriche à Paris, 146, 147, 152.
Budberg (André von), général, 12, 250.
Buschmann, secrétaire du Prince Georges d'Oldenbourg, 127, 133.
Bykhovetz, fonctionnaire de la chancellerie du Prince Georges d'Oldenbourg, 126, 127, 133, 273.
Cambridge (Duc de), v. **Adolphe-Frédéric** sous *Angleterre*.
Capelle (de), 175, 189.
Caroline de Brunswick-Wolfenbüttel, Princesse de Galles, v. sous *Angleterre*.
Cassel, v. *Hesse-Cassel*.
Castlereagh (Lord), IX, X, 163, 214, 226, 227, 240, 241.
Catherine II, 166, 226.
Caulaincourt, ambassadeur de France à St-Pétersbourg, 46, 50, 255, 256, 259, 260.
Cebege, 58.
Champagny, ministre des affaires étrangères de France, 259.
Charles (Archiduc), v. sous *Autriche*.
Charles-Alexandre de Saxe-Weimar, v. sous *Saxe-Weimar*.
Charles-Auguste de Bavière, plus tard le Roi Louis I^{er}, v. sous *Bavière*.
Charles-Ferdinand, Duc de Brunswick, v. sous *Brunswick*.

Charlotte, fille du Prince de Galles, v. sous *Angleterre*.
Charlotte de Bavière, première femme du Prince Royal de Wurtemberg, le futur Roi Guillaume I^{er}, plus tard quatrième femme de l'Empereur François I^{er}, v. sous *Wurtemberg*.
Charlotte d'Angleterre, Reine de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Cholmondeley (Marquise de), 238, 241.
Clarence (Duc de), v. **William-Henri** sous *Angleterre*.
Cobourg, v. *Saxe-Cobourg*.
Comburley (Michel), gouverneur de Volhynie, 139.
Constantin Pavlowitch (Grand-Duc), 24, 29, 34, 45, 60, 63, 76, 81, 95, 114, 133, 186, 260, 262, 263, 269.
Creighton, médecin de la Cour, 68, 182.
Cumberland (Duc de), v. **Ernest-Auguste** sous *Angleterre*.
Darmstadt, v. *Hesse-Darmstadt*.
Daudet (Ernest), X.
Démidoff, 132.
Depreradowitch, v. **Préradowitch**.
De Sanglin, v. **Sanglin**.
Devollant (François), général du génie, XX, 118, 120, 123, 124, 127.
Devonshire (Marquise de), 244.
Devonshire (Duc de), 241.
Dmitrieff (Ivan), XXII.
Dmitrieff-Mamonoff, v. **Mamonoff**.
Dokhtouroff (Dmitri), général, 106.
Drebusch, fonctionnaire de la chancellerie du Prince Georges d'Oldenbourg, 127, 128, 133.
Druss, *alias* „Niouchka“, gouvernante anglaise, 119, 121, 166.
Dufour, général de la Garde de Napoléon, 105.
Duroc, maréchal du Palais de Napoléon, 152.
Edling (Comtesse Alexandrine), née Stourdza, v. **Stourdza**.
Edouard-Auguste, Duc de Kent, v. sous *Angleterre*.
Egoroff, fonctionnaire de la chancellerie du Prince Georges d'Oldenbourg, 128.
Egremont (Lord), 246.
Eichhorn, professeur à Göttingen, 165.

- Elisabeth Alexéowna** (Impératrice), épouse de l'Empereur Alexandre I^{er}, VIII, XII, XIV, XVII, 113, 114, 194.
- Elisabeth** d'Angleterre, plus tard Landgrave de Hesse-Hombourg, v. sous *Angleterre*.
- Elisabeth** de Wurtemberg, sœur de l'Impératrice Marie, première femme de l'Empereur François I^{er}, v. sous *Autriche*.
- Engelhardt** (Catherine), en premières noces comtesse Skavronsky, en secondes noces comtesse Litta, v. **Litta**.
- Ermoloff** (Alexis), 81.
- Ernest** de Hesse-Philippsthal, 164.
- Ernest-Auguste**, Duc de Cumberland, v. sous *Angleterre*.
- Eugène** (Prince) de Beauharnais, 251.
- Eugène**, Duc de Wurtemberg, neveu de l'Impératrice Marie, v. sous *Wurtemberg*.
- Eynard** (Charles), XIV.
- Ferdinand** (Archiduc), v. sous *Autriche*.
- Fitz-Herbert** (Mrs.), 236.
- France.*
- V. **Bonaparte** et **Bourbons**; v. aussi **Caulaincourt**, **Champagny**, **Savary** et **Talleyrand**.
- François I^{er}**, Empereur d'Autriche, v. sous *Autriche*.
- Frédéric**, Duc d'York, v. sous *Angleterre*.
- Frédéric** de Hesse-Cassel, v. sous *Hesse-Cassel*.
- Frédéric I^{er}**, Roi de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
- Frédéric-Auguste**, Roi de Saxe, v. sous *Saxe*.
- Frédéric-Charles**, Prince Royal de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
- Frédéric-Guillaume** de Hesse-Cassel, v. sous *Hesse-Cassel*.
- Frédéric-Guillaume III**, Roi de Prusse, v. sous *Prusse*.
- Frédérique** de Prusse, Duchesse d'York, v. sous *Angleterre*.
- Gagarine** (Princesse Catherine), née Sémenoff, v. **Sémenoff**.
- Gagarine** (Prince Ivan), écuyer de la Cour de la Grande-Duchesse Catherine, 28, 29, 32, 55, 92, 109, 128—130, 132, 134, 136, 182, 264.
- Galles** (Princesse de), v. **Caroline** sous *Angleterre*.
- Galles** (Prince de), v. **Georges** sous *Angleterre*.
- Georges**, Duc d'Oldenbourg, époux de la Grande-Duchesse Catherine, v. sous *Oldenbourg*.
- Georges III**, Roi d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
- Georges**, Prince de Galles, Régent d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
- Georges** de Hesse-Cassel, v. sous *Hesse-Cassel*.
- Gérard**, peintre, 185.
- Gléboff** (Mme), 55, 58.
- Golitzyne** (Princes), 85.
- Golitzyne** (Prince Alexandre), ministre de l'instruction publique et du culte, XIX, 28, 128, 133.
- Golitzyne** (Prince Boris), 97.
- Golitzyne** (Prince Dmitri), 133.
- Golitzyne** (Prince Michel), gouverneur de Yaroslavl, 136.
- Golovkine** (Comte Youri), ministre de Russie à Stuttgart, 161.
- Gordon** (Mme), 162.
- Gortchakoff** (Prince Alexis), ministre de la guerre, 130.
- Goulewitch**, VIII.
- Gourieff** (Comte Dmitri), ministre des finances, 25, 37, 38, 78, 110.
- Gouvion-Saint-Cyr**, maréchal de France, 152.
- Grey** (Lord), IX, 241—243.
- Guillaume I^{er}**, Electeur de Hesse-Cassel, v. sous *Hesse-Cassel*.
- Guillaume**, Roi de Hollande, v. sous *Hollande*.
- Guillaume** de Nassau-Weilbourg, v. sous *Nassau-Weilbourg*.
- Guillaume I^{er}**, Roi de Wurtemberg, époux de la Grande-Duchesse Catherine, v. **Frédéric-Charles** sous *Wurtemberg*.
- Harri** (Ivan), chirurgien de la Grande-Duchesse Catherine, 92.
- Hatherton** (Lady), 244; v. aussi **Littleton**.
- Hélène Pavlowna** (Grande-Duchesse), XXI, 258, 261.
- Henri** de Prusse, v. sous *Prusse*.

Henriette de Nassau-Weilbourg, épouse du Duc Louis de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Herbert, major, 153.
Hertford (Marquise de), 230, 235, 239, 244, 245.
Hertford (Marquis de), 230, 241.

Hesse-Cassel.

Guillaume 1^{er}, Electeur de Hesse-Cassel, 141, 164.
Guillaume, Prince Electoral de Hesse-Cassel, 164.
Frédéric, Landgrave de Hesse-Cassel, frère de l'Electeur Guillaume 1^{er}, 141, 145.
Georges, fils du précédent, 145.
Frédéric-Guillaume, fils du même, 145.

Hesse-Darmstadt.

Amélie, Margrave de Bade, mère de l'Impératrice Elisabeth, v. sous *Bade*.

Hesse-Hombourg.

Elisabeth d'Angleterre, Landgrave de Hesse-Hombourg, v. sous *Angleterre*.
Hesse-Philippsthal (Ernest, Prince de), 164.
Holland (Lord), IX, 240, 242.

Hollande.

Guillaume 1^{er}, Prince Souverain de Hollande, 172.
Wilhelmine de Prusse, épouse du précédent, 173.
Prince Héritaire, fils des précédents, plus tard le Roi Guillaume II, époux de la Grande-Duchesse Anne Pavlowna, 173, 174, 233.
Anne Pavlowna (Grande-Duchesse), épouse du précédent, v. **Anne Pavlowna**.
Fils des précédents, plus tard le Roi Guillaume III, XXV, 204.
Holle, major, 124.
Holstein-Oldenbourg, v. *Oldenbourg*.
Hombourg, v. *Hesse-Hombourg*.
Hulot, frère de Mme Moreau, 185, 188.
Humboldt, 214.

Jersey (Lady), 236, 241, 244.
Jordan, courrier, 37, 38, 127, 142, 143, 144, 273.
Joseph (Archiduc), v. sous *Autriche*.
Joséphine de Beauharnais, première femme de Napoléon, 251, 259.
Jung-Stilling, mystique allemand, XIII.

Kant (Emmanuel), 165.
Karamzine (Nicolas), historien, V, XXI—XXIV.
Kent (Duc de), v. **Edouard-Auguste** sous *Angleterre*.
Khokhriakoff, 60.
King, capitaine de la marine anglaise, 177.
Kleinmichel (Comte Pierre), 35, 106.
Klenke, valet de chambre du Prince Georges d'Oldenbourg, 127, 133.
Koller, général autrichien, 142, 153, 158, 185, 187, 232, 233.
Kologrivoff (André), général, 104.
Kologrivoff (Luc), gouverneur de Tver, 104, 120, 128, 133.
Korsakoff, amiral, 226.
Kourakine (Prince Alexandre), ambassadeur de Russie à Vienne, puis à Paris, XXI, XXII, 11, 50, 53, 250, 251, 253, 255.
Koutouzoïff (Prince Michel), VII, 80, 82, 84, 87, 88, 90, 104, 105, 109, 111, 134, 137, 196, 264.
Krudener (Baronne de), XI, XII, XIV—XIX, 194, 197; v. aussi „**Virginie**“.

La Fontaine, 18.
La Harpe, ancien précepteur de l'Empereur Alexandre 1^{er}, XIX, 175, 240.
Lamsdorff (Comte Mathieu), précepteur des Grands-Ducs Nicolas et Michel, 196.
Lansdowne (Lord et Lady), 244.
Lanskoï, 262.
Lauriston, ancien ambassadeur de France à St-Petersbourg, 150.
Lebzeltern (Comte Louis de), diplomate autrichien, 132, 154.
Léontieff (Nicolas), fonctionnaire de la chancellerie du Prince Georges d'Oldenbourg, 40, 42—44.
Léopold de Saxe-Cobourg, v. sous *Saxe-Cobourg*.

- Lieven** (Prince Christophe), ambassadeur de Russie à Berlin, puis à Londres, IX, 37, 168, 175—178, 184, 225—246.
- Lieven** (Princesse Dorothee), née Benckendorf, femme du précédent, X, 177, 178, 225—246.
- Lieven** (Princesse Charlotte), mère du même, 6, 21.
- Lippe-Detmold** (Prince de), 162.
- Litta** (Comtesse Catherine), née Engelhardt, en premières noces comtesse Skavronsky, 5.
- Littleton** (Mrs.), 191, 244; v. aussi **Hatherton**.
- Liverpool** (Lord), 182, 226, 241, 243.
- Lopoukhine** (Ivan), franc-maçon, sénateur, 34.
- Louis XVIII**, 185, 186, 189, 227, 231, 233.
- Louis I^{er}**, Roi de Bavière, v. **Charles-Auguste** sous *Bavière*.
- Louis**, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, v. sous *Wurtemberg*.
- Louise** de Nassau-Weilbourg, née comtesse de Sayn-Hachenburg, v. sous *Nassau-Weilbourg*.
- Loup**, lieutenant-colonel, 124.
- Lucien** Bonaparte, frère de Napoléon, 251, 255.
- Lutke**, 55.
- Magnitzky** (Michel), curateur de l'université de Kazan, 216.
- Maltzahn**, 190.
- Mamonoff** (Comte Mathieu), fils du favori de Catherine II, 274.
- Manfredi**, colonel, 124.
- Marie Féodorowna**, Impératrice Douaïrière, XXI, XXII, XXV, 8, 9, 11, 12, 14—16, 18, 24, 26, 27, 29—31, 37, 38, 45, 46, 62, 64, 66, 70—73, 75, 77, 79, 83, 92, 100, 109—111, 114, 117—119, 134, 144, 171, 181, 192, 193, 197, 199, 200, 202, 204, 207, 210, 214, 217, 232, 234, 247—261, 263, 264.
- Marie Nikolaewna** (Grande-Duchesse), 151, 152.
- Marie Pavlowna** (Grande-Duchesse), XIII, XXI, XXV, 4, 20, 21, 70, 141, 143, 144, 148, 153, 155, 157, 158, 180, 194, 195, 200, 203, 213, 221, 260.
- Marie**, fille de la Grande-Duchesse Catherine, v. sous *Wurtemberg*.
- Marié** d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
- Marie-Louise**, seconde femme de Napoléon, 105, 252, 255.
- Marie-Louise** de Modène, troisième femme de l'Empereur François I^{er}, v. sous *Autriche*.
- Marie-Thérèse** de Bourbon, seconde femme de l'Empereur François I^{er}, v. sous *Autriche*.
- Marine** (Serge), aide de camp de l'Empereur Alexandre I^{er}, 60, 63.
- Mecklembourg-Schwerin.*
- Sophie-Charlotte**, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
- Mednitzky** (Mlle), 125.
- Meineke**, valet de chambre du Prince Georges d'Oldenbourg, 127.
- Mékinine**, v. **Miakinine**.
- Menchikoff** (Prince Alexandre), général aide de camp, 163, 167, 169.
- Merveld** (Comte de), ambassadeur d'Autriche à Londres, 232.
- Metternich**, IX, XI, XVIII, XIX, 147, 156, 159—161, 175, 214, 215, 221, 227, 233, 234, 241.
- Miakinine**, fonctionnaire de la chancellerie du Prince Georges d'Oldenbourg, 127, 133, 136.
- Michaud-de-Beauretour** (Comte Alexandre), général aide de camp, 162, 181, 184, 189.
- Michel Pavlowitch** (Grand-Duc), 100, 188, 196, 208.
- Miklachewsky** (Michel), sénateur, 104.
- Molly**, 211.
- Montesquiou** (de), 149.
- Moreau**, ancien général français, 182—184, 188.
- Moreau** (Mme), née Hulot, femme du précédent, 179, 181—188, 191, 211.
- Moreau**, frère du même, 185.
- Morozoff**, 32.
- Mouravieff-Apostol** (Catherine), plus tard Mme Bibikoff, demoiselle d'honneur de la Grande-Duchesse Catherine, 33.
- Mouravieff**, 145.
- Müller**, 43.
- Nagel**, aide de camp du Prince Georges d'Oldenbourg, 105, 122, 126, 272.

Napoléon, Empereur des Français, VII, X, XI, XVII, XVIII, XX, XXI, 18—20, 22, 27, 51, 53, 56, 61, 84, 90, 91, 95, 96, 103, 105, 107, 110, 146, 149, 152, 183, 185—187, 197, 225, 232, 251—261; v. aussi le suivant.
„Le Roi de Rome“, 46, 50, 197, 226.
Narychkine (Marie), née princesse Tchetvertinsky, XXIII, 30, 33, 39, 46, 52, 57, 59—62, 64—66.
Narychkine (Sophie), 46; v. aussi la précédente.
Narychkine (Zénaïde), 33.
Narychkine (Alexandre), grand chambellan, 43, 57.
Narychkine (Emmanuel), 157.
Nassau-Orange, v. *Hollande*.

Nassau-Weilbourg.

Guillaume, Prince Héréditaire de Nassau-Weilbourg, 176.
Louise, née comtesse de Sayn-Hachenburg, épouse du précédent, 176.
Henriette, tante du même, épouse du Duc Louis de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.
Neipperg (Comte Alfred de), XXV, 204.
Nélédinsky-Meletzky (Youri), sénateur, poète, XXII.
Nesselrode, chancelier, XI, 211, 244, 271.
Neyfer, général, 198.
Nicolas Pavlowitch (Grand-Duc), 100, 188, 196.

Obolensky (Prince Alexandre), 101, 105, 106, 122, 126, 151.
Obolensky (Prince Basile), aide de camp du Prince Georges d'Oldenbourg, 122, 126, 151.
Obreskoff (Pierre), 129.
Ogareff, 273.
Ojarowsky (Comte Adam), général aide de camp, 245.

Oldenbourg.

Pierre, Duc Régnant d'Oldenbourg, 23, 37, 38, 41, 45, 47—60, 63, 65, 67—69, 72—75, 77, 78, 111, 115, 118, 120, 123, 129, 130, 134, 137, 155, 156, 163, 166, 168—171, 190, 216, 260, 263.

Auguste, Prince Héréditaire d'Oldenbourg, fils du précédent, 49, 50, 53, 54, 73, 78, 109, 115, 118, 134, 136, 137, 142, 145, 154, 167, 168, 190, 212, 216, 244, 262, 269.

Georges, fils du même, directeur général des Ponts et Chaussées, général gouverneur de Tver, Novgorod et Yaroslavl, VIII, XX, XXI, XXII, XXV, 23, 24, 26, 27, 29—35, 38—41, 43—47, 52, 54—56, 58, 60—63, 75—86, 88, 92, 94—101, 103, 106—128, 130, 131, 133, 136, 137, 141, 144, 166, 182, 210, 218, 229, 234, 251, 257, 260, 262—274.

Catherine Pavlowna (Grande-Duchesse), épouse du précédent, *passim*.
Enfants des précédents, 120, 169, 170; v. aussi ci-dessous **Alexandre** et **Pierre**.
Alexandre, XXII, 58, 65, 72, 92.
Pierre, XXV, 82, 83, 92, 93, 120, 138, 263, 267.

Orange-Nassau, v. *Hollande*.

Orloff (Comtesse Anne), demoiselle d'honneur, XIX.
Ossipoff (Féodor), 130, 134.
Ouchakoff, ancien gouverneur de Tver, 136.
Ouroussoff, 130.
Ozéroff (Pierre), chambellan, gouverneur de Tver, 133.
Ozéroff (Mme), née Volkoff, femme du précédent, 133.

Pahlen (Comte Pierre), VII, 87, 94, 106.
Pahlen (Comte Pierre), fils du précédent, 106.

Paul I^{er}, 30, 134.

Paul, Duc de Wurtemberg, v. sous *Wurtemberg*.

Pembroke (Lady), née comtesse Catherine Worontzoff, *alias* „La Comtesse Romanoff“, fille du comte Simon (Romanowitch) Worontzoff, ancien ambassadeur de Russie à Londres, 177.

Peterson, 187.

Photius, archimandrite, XIX.

Pie VII, Pape, 202, 204.

Pierre d'Oldenbourg, v. sous *Oldenbourg*.

Pierre-le-Grand, 173.

Plechtchéeff (Alexis), 34.

Potocki (Comte), aide de camp de l'Empereur Alexandre I^{er}, 262.

Potocki (Comte), 43.
Pozzo-di-Borgo (Charles), général aide de camp, 185, 187, 211.
Préradowitch (Nicolas de), général aide de camp, 43, 155.
Priklonsky (Paul), chambellan de la Cour de la Grande-Duchesse Catherine, 61, 109.
Priklonsky, fils du précédent, 109, 113.
Protassoff (Comtesse Anne), demoiselle d'honneur honoraire, 32, 39.
Prozorowsky (Princesse Anne), née princesse Wolkonsky, dame d'honneur, 39.

Prusse.

Frédéric-Guillaume III, Roi de Prusse, XVIII, XIX, 132, 173, 186, 234, 235, 240, 242.
Henri, frère du précédent, XXI, 167, 170, 247.
Frédérique, sœur des précédents, Duchesse d'York, v. sous *Angleterre*.
Wilhelmine, Reine de Hollande, sœur des précédents, v. sous *Hollande*.

Rapatel, aide de camp de Moreau, 181.
Rapp, général, 197, 198.
Récamier (Mme), XVI.
Repnine (Princesse Alexandrine), fille du suivant, plus tard princesse Wolkonsky, v. **Wolkonsky**.
Repnine (Prince Nicolas), feld-maréchal, 129.
Repnine-Wolkonsky (Prince Nicolas), 56, 104.
Ræssing, 65.
Romanoff (Comtesse), v. **Pembroke**.
Rossy, 56, 132.
Rostoptchine (Comte Serge), 123, 126, 137, 269.
Rostoptchine (Comte Théodore), commandant en chef de Moscou, V, VII, XXI, XXII, XXIV, 78, 82, 87, 89, 93—95, 99, 109, 134, 137, 264, 266, 267.
Roumiantzeff (Comte Nicolas), chancelier, 37, 39, 50, 254, 260.
Rouske, 56.
Rybatchkoff, 124.

Sabir (Joseph), général major, 30—32, 35, 39, 118—120, 124, 126.
Sabloukoff (Alexandre), général lieutenant, 43.

Saint-Genest, 152.
Saint-Martin (de), philosophe français, XIII, 60.
Saint-Priest (Comte Emmanuel de), général aide de camp, 97, 146.
Sainte-Beuve, XVI, XVIII.
Salagoff (Prince Simon), général auditeur, 85, 96, 97, 102.
Salisbury (Marquis de), 241.
Saltykoff (Comtes Alexandre et Serge), 92, 134.
Saltykoff (Comte Ivan), 133.
Sanglin (Jacob de), gérant de la chancellerie du ministre de la police, 262.
Sartorius (Georges), professeur à Göttingen, 165.
Savary, ancien ambassadeur de France à St-Petersbourg, 105.

Saxe.

Frédéric-Auguste, Roi de Saxe, 141, 145.

Saxe-Cobourg.

Léopold, Duc de Saxe-Cobourg, plus tard le Roi des Belges Léopold I^{er}, XXII.

Saxe-Weimar.

Marie Pavlowna (Grande-Duchesse), épouse du Prince Héréditaire de Saxe-Weimar, v. **Marie Pavlowna**.
Charles-Alexandre, fils de la précédente, 4, 20.
Sayn-Hachenburg (Louise, comtesse de), v. sous *Nassau-Weilbourg*.
Scharnhorst, général, 132, 148.
Schilder (Nicolas), historien, VI, XII, XIII.
Schouvaloff (Comte Paul), 185.
Schwartzberg, feld-maréchal et diplomate autrichien, 152.
Sébastieni, maréchal de France, 262.
Sémenoff (Catherine), actrice, plus tard princesse Gagarine, 32.
Sérébriakoff, 123, 127.
Sévigné (Mme de), 7.
Skavronsky (Comtesse Catherine), plus tard princesse Bagration, v. **Bagration**.
Skavronsky (Comtesse Catherine), née Engelhardt, en secondes nocces comtesse Litta, v. **Litta**.

Sophie, fille de la Grande-Duchesse Cathérine, v. sous *Wurtemberg*.
Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Schwerin, Reine d'Angleterre, v. sous *Angleterre*.
Soumarokoff (Paul), sénateur, 65.
Spéransky (Comte Michel), sénateur, XXIV, 216.
Sprengporten, 5.
Stackelberg (Comte Gustave-Ernest), ambassadeur de Russie à Vienne, 148, 151.
Stadion (Comte de), ministre des affaires étrangères d'Autriche, 142, 144, 145, 149, 154, 161, 214.
Staël (Mme de), XVI.
Stein (Baron de), 162.
Stilling, v. **Jung-Stilling**.
Stourdzza (Alexandrine), demoiselle d'honneur, plus tard comtesse Edling, XII, XIV, XVI, XVII.
Stroganoff (Comte Paul), 166.
Sturm, professeur à Göttingen, 165.
Suchtelen (Comte Pierre), général du génie, 43.

Suède.

Bernadotte, Prince Royal de Suède, VII, 83, 89, 263, 269.
Sussex (Duc de), v. **Auguste-Frédéric** sous *Angleterre*.
Swedenborg, mystique suédois, XIII.
Swinburne, général, 139.

Talleyrand, XI, 188.
Tchékouïanoff, 96, 97, 101, 102.
Tcherniaeff, 39.
Tchernycheff (Prince Alexandre), général aide de camp, 45, 105, 273.
Tchetvertinsky (Princesse Marie), plus tard Mme Narychkine, v. **Narychkine**.
Tchitchagoff (Paul), amiral, 103, 105.
Thoël, général, 175.
Timrot, aide de camp du Prince Georges d'Oldenbourg, 122, 126.
Tischbein, peintre, 11.
Tolstoï (Comte Nicolas), grand maréchal de la Cour, 132.
Toutchkoff, général, 105, 272.
Toutolmine, 58.
Turner (Sir), 177, 228.
Turquan (Joseph), XII.

Ugart (Comte), 142.

Vacquant, 162.
Valouïeff (Pierre), 47.
Vardembourg, aide de camp du Prince Georges d'Oldenbourg, 103, 105, 122, 126, 130, 133, 147, 167, 271—273.
Véliacheff, colonel, 80, 83, 88, 262.
Villamoff, v. **Willamoff**.
Villers (Charles), 164.
Vinzano (Mme), 248.
„Virginie“, 194—196, 199, 213; v. aussi **Krudener**.
Visar, v. **Wisare**.
Volkoff (Mlle), plus tard Mme Ozéroff, v. **Ozéroff**.
Vollant (de), v. **Devollant**.

Warnsdorf (Mme), 145.
Weilbourg, v. *Nassau-Weilbourg*.
Weimar, v. *Saxe-Weimar*.
Wellington, feld-maréchal, XVIII, 200.
Wilhelmine de Prusse, épouse du Prince Souverain de Hollande, v. sous *Hollande*.
Willamoff, 34, 102.
William-Henri, Duc de Clarence, v. sous *Angleterre*.
Wilson, général, 269.
Wintzingerode (Baron Ferdinand), général aide de camp, 103—105, 219, 268, 271.
Wisare, 26, 34, 100.
Wittgenstein (Comte Pierre), 103—105, 107, 143, 150, 269.
Wlodeck, aide de camp de l'Empereur Alexandre I^{er}, 262.
Wolkonsky (Princesse Anne), plus tard princesse Prozorowsky, v. **Prozorowsky**.
Wolkonsky (Princesse Alexandrine), née princesse Repnine, 55—57, 92, 104, 129, 133, 197, 216, 264.
Wolkonsky (Prince Nicolas **Repnine**-), fils de la précédente, v. **Repnine-Wolkonsky**.
Wolkonsky (Prince Pierre), XIV, XV, 43, 85, 99, 121, 133, 148, 150, 267, 268.
Wolkonsky (Prince), 99.
Wolzogen, 262.
Worontzoff (Comtesse Catherine), v. **Pembroke** (Lady).
Wrangel, aide de camp du Roi de Prusse, 132.
Wrede, 196.

Wurtemberg.

- Frédéric 1^{er}**, Roi de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 161, 162, 192, 200, 202, 204.
Charlotte d'Angleterre, épouse du précédent, 162.
Frédéric-Charles, fils des précédents, Prince Royal de Wurtemberg, plus tard le Roi Guillaume I^{er}, XXV, 162, 192, 198—200, 202—204, 207, 208, 212, 215, 218, 219, 234.
Catherine Pavlowna (Grande-Duchesse), seconde femme du précédent, *passim*.
Marie, fille des précédents, XXV, 204, 208.
Sophie, fille des mêmes, plus tard épouse du Roi de Hollande Guillaume III, XXV, 204, 208.
Charlotte de Bavière, première femme du Prince Royal, plus tard quatrième femme de l'Empereur François I^{er}, 202—204.
Paul, Duc de Wurtemberg, frère du Prince Royal, 156, 205.
Louis, Duc de Wurtemberg, frère de l'Impératrice Marie, 4.
Henriette de Nassau-Weilbourg, épouse du précédent („La Tante“), 3, 4, 20, 21,

- 53, 70, 138, 156, 159, 162, 176, 195, 196.
Filles des précédents, 196.
Eugène, Duc de Wurtemberg, neveu de l'Impératrice Marie („Le Cousin“), 31, 60, 62, 100, 222.
Elisabeth, Duchesse de Wurtemberg, sœur de l'Impératrice Marie, première femme de l'Empereur François I^{er}, v. sous *Autriche*.
Wurtzbourg (Grand-Duc de), 141.
Wylie (Sir Jacob), chirurgien de l'Empereur Alexandre I^{er}, 7.
Yarmouth (Lord), 245.
Yazykoff (Dmitri), chambellan de la Cour de la Grande-Duchesse Catherine, aide de camp du Prince Pierre d'Oldenbourg, 123, 126.
York (Duc et Duchesse d'), v. **Frédéric** et **Frédérique** sous *Angleterre*.
Zee (André-Adam), médecin de la Cour, 101, 105, 106, 264.

Table des planches.

	PAGES.
L'Empereur Alexandre I ^{er} . Miniature de Bossi, 1807, collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch. . . avant	III
La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna. Miniature de la collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch. après	XXVI
Le Prince Georges d'Oldenbourg. Miniature de la col- lection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch. . . „	32
Vue du palais de Tver. Photographie „	64
L'Empereur Alexandre I ^{er} . Miniature de la collection du Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch „	96
La Grande-Duchesse Catherine Pavlowna. Miniature des collections du palais de Gatchina. „	128
Le Roi de Wurtemberg Guillaume I ^{er} . Portrait conservé à Stuttgart „	160
Fac-simile d'une lettre d'Alexandre I ^{er} à la Grande- Duchesse Catherine „	192
Fac-simile d'une lettre de la Grande-Duchesse Catherine à Alexandre I ^{er} „	224
Tombeau de la Grande-Duchesse Catherine Pavlowna, aux environs de Stuttgart. Photographie „	256

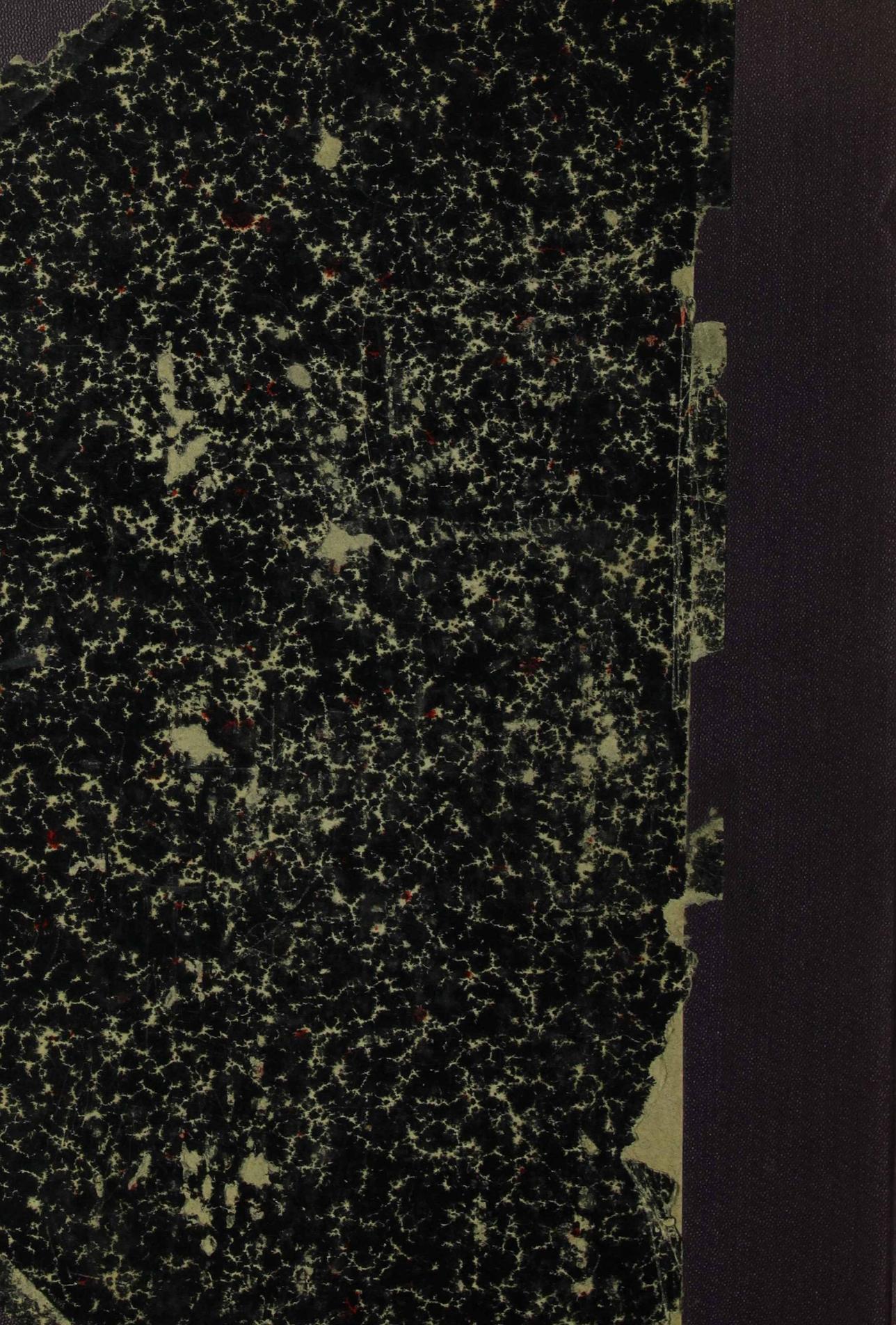
Table des Matières.

	PAGES.
Préface	V
Correspondance de l'Empereur Alexandre I ^{er} avec la Grande-Duchesse Catherine:	
1805	3
1807	8
1808	20
1809	23
1810	28
1811	37
1812	62
1813	116
1814	161
1815	194
1817	205
1818	207
Billets	209
Appendice:	
I. Extrait des Mémoires de la princesse Lieven: „Londres en 1814“	225
II. Lettres de l'Impératrice Marie à l'occasion de projets de mariage des Grandes-Duchesses Catherine et Anne	247
III. Lettres du Prince Georges d'Oldenbourg à l'Empereur Alexandre I ^{er} en 1812	262
Index des Personnages	275
Table des Planches	285

UB WIEN



+AM346632706



www.books2ebooks.eu